BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

Organe de la Société belge d'Études byzantines

TOME LXIV
(1994)

Fascicule 1

HOMMAGE À LA MÉMOIRE DE

Simone VAN RIET

Publié avec l'aide financière du Ministère de l'Éducation, de la Recherche et de la Formation de la Communauté française et de la Fondation Universitaire de Belgique

BRUXELLES
BOULEVARD DE L'EMPEREUR, 4
1994

Simone VAN RIET

IN MEMORIAM
SIMONE VAN RIET

C'est le 28 novembre 1993 que notre éminente collègue Simone Van Riet est retournée à la maison du Père après avoir consacré sa vie à l'enseignement et à la recherche.

Née le 12 avril 1919, elle entreprend des études de philologie classique qu'elle achève en obtenant sa licence en septembre 1940 à Louvain. Elle interrompra à deux reprises l'enseignement qu'elle dispensait dans des écoles secondaires de Bruxelles pour s'initier à l'étude de la langue et de la littérature arabes à l'École des Langues Orientales de Paris. Elle y suit notamment les cours du grand arabisant que fut le professeur Régis Blachère et obtient le diplôme de l'École en 1954.

De 1959 à 1963, elle est chargée de recherches à temps partiel au Centre pour l'Étude des problèmes du Monde Musulman Contemporain dirigé à Bruxelles par le professeur Armand Abel. Parallèlement, elle consacre une partie de ses recherches aux traductions latines des philosophes arabes, surtout à partir de 1961, quand elle devient l'assistante du professeur Gérard Verbeke à l'Institut Supérieur de Philosophie de l'Université de Louvain.

Nommée maître de conférences en 1964, chargée de cours en 1967, professeur en 1971, professeur ordinaire en 1974, elle enseigne l'histoire de la philosophie arabe, les textes philosophiques arabes, la paléographie des manuscrits philosophiques latins, le grec byzantin et dispense à deux niveaux des cours de langue arabe élémentaire plus particulièrement destinés aux philosophes.

On sait que l'œuvre de sa vie est l'édition critique de la traduction latine médiévale d'Avicenne. Ce travail monumental, réalisé avec la collaboration de Mesdames Marie-Claire Lambrechts et Fawzia El-Rabii, a abouti à la publication de huit volumes qui renouvellent complètement la connaissance que le monde savant avait des rapports entre l'Orient arabe et l'Occident latin au Moyen-Âge.

Les deux premiers volumes sont consacrés à l'édition du *Liber de Anima seu Sextus De Naturalibus* et ont été publiés en 1968 et en

1972 (1). Dans ses remarques préliminaires à l'édition de ce livre (2), S. Van Riet, en définissant la nature et les sources de cet ouvrage, délimite en même temps le champ réel de ses intérêts scientifiques et de ses investigations : «Héritier du *Traité de l'Âme* d'Aristote et des commentateurs d'Alexandrie et d'Athènes grâce à l'activité des traducteurs de Bagdad, introduit en Occident par le labeur des traducteurs de Tolède, le *De Anima* d'Avicenne se situe aux confins de l'hellénisme, du christianisme et de l'Islam, au carrefour des cultures grecque, arabe et latine, et constitue une pièce maîtresse de l'histoire de la pensée». Ce qui constitue l'originalité foncière de l'ouvrage d'Avicenne par rapport aux nombreux commentateurs médiévaux d'Aristote, c'est le fait qu'au lieu d'écrire un nouvel instrument pédagogique destiné à faciliter la compréhension du texte original aux élèves, Avicenne présente une nouvelle synthèse enrichie et de laquelle se dégage une conception plus spirituelle de l'homme que celle du Stagirite. Ceci explique en grande partie le succès que l'ouvrage a connu dans l'Occident médiéval dès le XIIIe siècle.

Les trois volumes suivants, consacrés à la métaphysique, ont paru en 1977, 1980 et 1983 (3). Enfin, les trois derniers volumes, consacrés à la physique, ont paru en 1987, 1989 et 1992 (4).

Il peut être utile de souligner le fait que, comme cela se produit souvent en science, cette édition critique de la traduction latine médiévale a été publiée exactement en temps opportun car elle ne pouvait être entreprise qu'une fois achevée l'édition critique du texte arabe. Or celle-ci a été commencée au Caire en 1952, à l'occasion du millénaire d'Avicenne.

On peut mesurer l'importance et la qualité de ce gigantesque travail en parcourant les lexiques arabo-latins et latino-arabes : toutes les

(1) *Avicenna Latinus*, Édition critique de la traduction latine médiévale, Louvain, E. Peeters - Leiden, E. J. Brill, *Liber de Anima seu Sextus de Naturalibus*, IV-V, 1968 (= *de Anima*) ; I-II-III, 1972.

(2) *de Anima*, IV-V, p. v.

(3) *Avicenna Latinus*, Édition critique de la traduction latine médiévale, Louvain, E. Peeters - Leiden, E. J. Brill, *Liber de Philosophia prima sive Scientia divina*, I-IV, 1977 ; V-X, 1980 ; I-X, Lexiques, 1983 (= *de Philosophia*) .

(4) *Avicenna Latinus*, Édition critique de la traduction latine médiévale, Louvain, E. Peeters - Leiden, E. J. Brill, *Liber tertius naturalium de Generatione et Corruptione*, 1987 (= *de Generatione*) ; *Liber quartus naturalium de Actionibus et Passionibus qualitatum primarum*, 1989 ; *Liber primus naturalium, I. De Causis et Principiis naturalium*, 1992.

données latines et arabes dispersées à travers l'ensemble du traité à propos d'un même terme latin sont repérées et regroupées autour de ce terme d'une manière globale. Dans le lexique latino-arabe, «ce regroupement permet au lecteur de percevoir le caractère habituel ou singulier de chaque traduction latine citée, de vérifier si la traduction relève de la méthode du mot à mot, de celle de l'équivalence des syntagmes, ou de la libre paraphrase. Le lecteur peut apprécier ainsi dans quelle mesure la traduction latine transmet fidèlement la pensée d'Avicenne ou dans quelle direction elle l'infléchit» (5). Dans le lexique arabo-latin, «les mots arabes sont classés par racines ou selon les lettres grâce auxquelles ces mots peuvent être retrouvés dans les dictionnaires arabes. Le classement a pour but de permettre au lecteur non-arabisant de juger si l'équivalence de fait constatée entre tel mot latin et tel mot arabe, est fréquente ou non, si elle est étayée ou non par d'autres sens de la racine du mot arabe donné». Enfin, «Ce classement a aussi pour but de souligner de quelle manière la traduction latine correspond, en certains cas, de manière correcte à des variantes du texte arabe, mais de manière fautive au texte critique arabe lui-même.» (6).

S. Van Riet a ainsi fourni au monde savant, non seulement la première édition critique de textes essentiels d'Avicenne, mais elle a aussi produit un instrument de travail irremplaçable et indiqué les voies nouvelles d'une lexicologie scientifique, où, bien entendu, l'usage de l'ordinateur est fondamental.

Ce travail patient et austère, dans la mesure où il relève à la fois de la philologie classique et de l'orientalisme arabe, fait progresser le dialogue des civilisations dans une direction sûre, où l'on ne discerne aucune concession aux généralisations hâtives et aux stéréotypes, où l'étude des concepts et des modes de pensée des cultures occidentale et orientale ne permet pas d'autre approche que celle qui s'appuie sur des textes désormais connus jusque dans leurs tréfonds.

S. Van Riet a contribué de façon magistrale à cette reconnaissance qui passe d'abord par la connaissance et nous lui en savons gré.

Université de Louvain-la-Neuve. Jacques GRAND'HENRY.

(5) *de Philosophia*, I-X, Introduction, p. 3-4.
(6) *de Generatione*, Introduction, p. 80.

THE DECORATION OF THE SEVASTOKRATORISSA'S TENT

In the heading of the first Letter of Iakovos Monachos to the Sevastokratorissa Eirene, the reason for the correspondence is given as her absence from the city together with the emperor Manuel Komnenos (1). In other contemporary contexts, Comnenian aristocrats are said to be absent from Constantinople *εἰς τὸ ταξείδιον* (2). This phrase means that they are on campaign with the emperor, probably resident in one of the base camps where the army and the court often passed the winter in the late 1140s and early 1150s. Such camps are attested at, for example, Pelagonia (Bitola) (3), Veroia (west of Thessaloniki) (4) and Verroia (Stara Zagora) (5) in Europe, and Melangeia-Malagina in Asia (6). More than one of the anecdotes preserved from this period about the Comnenian family took place in the camps (7). On one occasion, the future emperor Andronikos I had to cut open his tent to escape at Pelagonia, where he was sleeping with his mistress Evdokia, when the latter's brother and brother-in-law, together with their retainers, approached with the idea of capturing him *in flagrante* (8). This story informs us that accommodation in the camps was often in tents, and confirms that aristocratic females were among their occupants. Evdokia and her siblings were the children of Eirene the Sevastokratorissa.

We should like to record, with due gratitude, that this article was written at Dumbarton Oaks during Michel Jeffreys' tenure of a visiting fellowship, and that its genesis is owed, in part, to a suggestion of Henry Maguire.

(1) See the edition of E. M. and M. J. JEFFREYS, forthcoming in the Greek series of the *Corpus Christianorum*, ad loc. ; J. ANDERSON, The Illustrated Sermons of James the Monk : their Dates, Order and Place in the History of Byzantine Art, *Viator* 22, 1991, 86 and fig. 10.

(2) For example, to restrict choice to the Mangana-corpus from which the poems edited in this paper are drawn, the phrase is used in the headings to Poems 47, 48, 51, 54 and 55, and at 65.151. See E. MIONI, *Bibliothecae Divi Marci Venetiarum Codices Graeci Manuscripti III*, Rome 1973, 116-131.

(3) KINNAMOS (ed. Meineke, Bonn 1836), 126, 127-8.

(4) *Ibid.*, 96.

(5) *Ibid.*, 133.

(6) *Ibid.*, 127.

(7) *Ibid.*, 126-8 ; CHONIATES (ed. van Dieten, Berlin-New York 1975). 104-5.

(8) CHONIATES 104-5.

The first purpose of this article is to provide a text and translation of two unpublished poems which probably provide a visual insight into the world of these camps. The poet seems to have been part of the Sevastokratorissa's household in Constantinople, and he probably followed her at least once to a camp (9). The first poem published here provides a lively description of the decoration of the outside of his employer's tent, stimulating him to use his imagination to picture the splendours inside, particularly the Sevastokratorissa herself. The second is a much shorter piece of moralising, likening the impermanence of pitched tents to human mortality. A further purpose of this article is to provide an art-historical commentary, beginning with a comparison of the decorative elements described with surviving art of the eleventh and twelfth centuries, particularly secular art. This will lead to such questions as whether the picture given of the tent may be read as a straightforward description of a real tent, or whether we need to allow for the presence of more complex rhetorical strategies.

The poems are among those attributed to the twelfth-century litterateur Theodore Prodromos, whose large volume of securely-attested writings has attracted other doubtful and, in some cases, clearly spurious attributions (10). Among the doubtful cases a distinct place is held by poems belonging to what has come to be called the Mangana-corpus, some eighteen thousand lines of poetry of many different kinds. None of the Mangana poems is anywhere found in the same manuscript as any securely-attested poem of Theodore (11). Those who believe that the Mangana-corpus is wrongly attributed to Theodore (among them

(9) His position in Eirene's household is shown by several of the Mangana poems, especially 59, where he observes her medical treatment and explicitly includes himself in the emotional reactions of her servants to her sickness ; his visit to a camp is suggested by Poem 61, in which he asks for a transfer back to the city, and Poem 30, in which he says he has just returned from Bulgaria. These poems are nos. 1 and 3 in the group edited by S. BERNARDINELLO, *Theodori Prodromi De Manganis*, Padova 1972. Their evidence has led to the suggestion (originally made by S. PAPADIMITRIOU, *Ὁ Πρόδρομος τοῦ Μαρκιανοῦ κώδικος* XI 22, *Vizantijskij Vremennik* 10, 1903, 129-131, and frequently repeated since) that Eirene's son John was governor in Sofia, but it is more likely that the household was staying in one of the European camps. Finally, there are several references to tents in Poem 50, most of which can easily be read as metaphorical allusions to the earthly body. But some of them are ambiguous, and could acquire additional meaning if the poem was written for performance in a tent.

(10) See W. HÖRANDNER (ed.), *Theodoros Prodromos : Historische Gedichte* (Wiener byzantinistische Studien 11), Vienna 1974, 37-72.

(11) Confusion on this question has now been solved by W. HÖRANDNER, in a review in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 38, 1988, 470.

one of the authors of this paper, who is preparing an edition of the whole corpus) have adopted as a conventional name for its hypothetical anonymous writer 'Manganeios Prodromos'. This serves at least to prevent the proliferation of the word 'anonymous', and will be used in this paper. The attribution question will not be addressed further on this occasion ([12]).

Most of the surviving poems of Manganeios Prodromos are preserved in a large codex in the Bibliotheca Marciana in Venice, *Marc.* XI 22 : E. Mioni's manuscript description, which will be used as the basis for the numbering of the poems in the forthcoming edition, runs to 144 poems ([13]). The first two poems of that manuscript (with the heading of its Poem 22) are also found in *Vienna phil. gr.* 321 ([14]). But the texts to be published here belong to a third manuscript, in Milan, *Ambros. gr.* O 94 sup. This contains fourteen poems also found in the Venice manuscript, together with four different poems not attested elsewhere. The latter will be given numbers 145 to 148 in the edition. They are found as a block in the course of the section of the Ambrosianus manuscript devoted to the poems of Manganeios Prodromos ([15]). The third and fourth of the group, 147-148, show many points of similarity with other poems of the corpus, particularly a bizarre request for the capture of a live fox, to be boiled for the production of a medicine for the poet's gout — a request also found in Mioni's Poem 40 ([16]). It has never been questioned that these four poems form a part of the Mangana corpus, subject to the same doubts over attribution as the rest.

(12) Opinions on the attribution question different from those expressed here will be found in A. KAZHDAN (with S. FRANKLIN), *Studies on Byzantine literature of the eleventh and twelfth centuries*, Cambridge and Paris 1984, 92-104 ; M. ALEXIOU, The poverty of écriture and the craft of writing : towards a reappraisal of the Prodromic poems, *Byzantine and Modern Greek Studies* 10, 1986, 1-5 ; and R. BEATON, The Rhetoric of Poverty : The Lives and Opinions of Theodore Prodromos, *Byzantine and Modern Greek Studies* 11, 1987, 12-26.

(13) E. MIONI (as in note 2 above).

(14) H. HUNGER, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, I, Vienna 1961, 409-418 : fol. 305^{r}-308^{v}.

(15) The order of the poems in the *Ambrosianus*, using Mioni's numbering, is as follows : 1, 30, 14, 22, 40, 44, 45, 61, 62, 63, 145, 146, 147, 148, 27, 28, 43, 47. See A. MARTINI, and D. BASSI, *Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Ambrosianae*, II, Milan 1906, 682-685. The latest discussion of the manuscripts is A. KAMBYLIS, Die Wehklagen eines alternden und kränkelnden Dichters, *Φιλοφρονημα, Festschrift für Martin Sicherl zum 75. Geburtstag*, Paderborn 1990, 171-195.

(16) Edited as no. 11 by S. BERNARDINELLO (as in note 8 above).

The first two of the four, 145-146, also fit easily into the corpus, being connected with the same Sevastokratorissa Eirene, who, with her children, is the most frequent subject and addressee of the poems in the Venice manuscript ([17]). There follows here an edition and translation of these two texts.

145

Εἰς τὴν σεβαστοκρατόρισσαν, ἐπὶ τῇ σκηνῇ αὐτῆς ζῶα διάφορα ἐχούσῃ ἐντετυπωμένα

Δέσποινα, μοῦσα τῶν μουσῶν, ἀκρόπολις τοῦ κάλλους,
τὰ πρόθυρά σου τῆς σκηνῆς πεπλήρωνται χαρίτων.
Ἔρωτες πλήττουσιν χορδάς, σιγῇ κιθαρωδοῦσιν,
δοκοῦσι παίζειν σάτυροι, σκιρτῶσιν ἱπποκράται,
αἱ μοῦσαι συγχορεύουσι, πηδῶσι νηρηίδες,
ὄρνιθες ὑπερίπτανται, κυνηγετοῦσιν ἄλλοι
τῆς Ἰνδικῆς τὰ χρύσεα πτηνὰ συναναπτάντα.
Ὁ χρυσοπτέρυξ ψιττακός, τοῦ κάλλους ὁ λυχνίτης,
πρὸς τὴν χρυσέαν σμάραγδον ἐρίζει τῶν ταώνων,
καὶ πρὸς τοὺς γαύρους ὄρνιθας καὶ τῶν πτερῶν τὸν κύκλον·
τὴν τοῦ χρυσοῦ χλωρότητα τὴν ἐν τοῖς μεταφρένοις
συναντιπαρατίθησι καὶ συμπαραδεικνύει.
Ἀλώπεκες αἱ πονηραὶ τοὺς δόλους ἐκλιποῦσαι
τῇ λύρᾳ προσανέχουσιν, ὀρχοῦνται πρὸς κιθάραν.
Τίς οὖν εἰς τὸ προτείχισμα καὶ τὴν αὐλαίαν ταύτην
οὐκ ἀπιδὼν καταπλαγῇ καὶ μᾶλλον ἀπορήσει ;
Ἂν γὰρ εἰς τὸ προσκήνιον αἱ χάριτες τοσαῦται,
πόσον λοιπὸν ἐν τῇ σκηνῇ τῆς χάριτος τὸ θαῦμα,
τῆς ἀπολύτως καὶ μιᾶς καὶ πρώτης τῶν χαρίτων ;
Ἔρωτες ἔξω παίζουσιν, ἔρωτες ἔνδον ἄλλοι,
αὐχένας ὑποκλίνουσι καὶ γόνυ τῇ δεσποίνῃ,
ἐπὶ τὸ δουλικώτερον ὑποσχηματισθέντες.
Καὶ χάρις σου ταῖς χάρισι καὶ ταῖς ὑπεροχαῖς σου
καὶ δόξα ταῖς λαμπρότησι καὶ τοῖς κοσμήμασί σου·
Ἔρως ἐρώτων πέφηνας, χάρις χαρίτων ἔφυς,

Tit : *σεβαστοκρατόρισαν* A *ζῶσι* A 4 *οἱπποκράται* A 5 *συχορεύουσι* A 7 *συναναπτάντα* scripsimus : *συναπτάντα* A 8 *χρυσοπτέριξ ψιτακός* A 9 *ἐριζει* A 11 *χλορώτητα* A 13 *δόλους* scripsimus : *δούλους* A 15 *αὐλέαν* A 24 *ταῖς* : *τοῖς* A 25 *ἔφης* A

11 *Ps.* 67.14

(17) See the list in S. PAPADIMITRIOU (as in note 9 above), 107-110.

σειρὴν σειρήνων γέγονας, μοῦσα μουσῶν ἐφάνης·
οὐκ ἔχεις ἀντεξέτασιν μετὰ θνητῶν γυναίων.
Μετὰ μουσῶν σε προσκυνῶ, τιμῶ μετὰ σειρήνων,
μετὰ χαρίτων σέβομαι, ταῖς ὥραις σε συνάπτω,
μεθ' Ἥρας, μετὰ Θέτιδος, μετὰ τῶν οὐρανίων·
ἔρρωσο, χάρις καὶ σειρὴν καὶ μοῦσα Καλλιόπη.

28 *σε* scripsimus : *τε* A

146

Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸ αὐτό

Ὁπόταν ἴδω τὰς σκηνὰς τὰς πεπηγμένας ταύτας
κεχαλασμένας ἐπὶ γῆς καὶ μεταπηγνυμένας,
τὴν πρόσκαιρον λογίζομαι τοῦ βίου παροικίαν
καὶ τὴν σκηνὴν τοῦ σώματος τὴν μετατιθεμένην.

3 *παρικίαν* A

145

To the sevastokratorissa, who has various animals depicted on her tent

My lady, Muse of Muses, akropolis of beauty,
the porch of your tent is filled with delights.
Cupids are plucking strings and quietly strumming the kithara,
satyrs seem to play, the hippokratai ([18]) gambol,
the Muses join in the dance, the Nereids are leaping,
birds are flying above, while others are hunting
the golden birds of India which fly together.
The gold-feathered parrot, jewel of beauty,
vies with the golden emerald of the peacocks,
and with those proud birds and the circle of their feathers
contrasts and makes comparisons together
of the freshness of the gold upon their backs.
Cunning foxes, abandoning their wiles,
devote themselves to the lyre, dance to the kithara.
Who then could look at this porch and curtain
and not be amazed, in fact dumbfounded ?
For if the delights in the entrance are so great,
how great must be the marvel of delight inside the tent,
she who is absolutely unique and first of the Graces ?

(18) Probably centaurs (cf. LSJ, s.v. *Ἱπποκράτωρ*).

Cupids play outside while inside there are other Cupids
submitting with bent necks on bended knee to their mistress,
taking on a more servile aspect.
And thanks be to your graces and your supremacy,
and glory to your brilliance and the virtues that adorn you.
You were born Cupid of Cupids and Grace of Graces,
you have become Siren of Sirens, you have proved Muse of Muses.
You cannot be compared with mortal women.
I revere you with the Muses, I honour you with the Sirens,
I do reverence to you with the Graces, I link you with the Hours,
with Hera, with Thetis, with the immortals ;
Greetings, Grace, Siren and Muse Kalliopi !

146

The same poet on the same subject

These tents which are now pitched, whenever I see them
lying collapsed on the ground and repositioned,
I think of the temporary sojourn of human life,
and the mutability of the tent of the earthly body.

There is nothing in these two poems to date them. However, datable Manganeios Prodromos poems referring to the Sevastokratorissa survive only within the period 1143-1151 (or 1152) ([19]), and there seems no reason to suggest that the poems here presented fall outside that span. The subject may point to the second half of this decade, for which references to life in the camps are more frequent — but that judgement could be dependent on the haphazard survival of relevant information.

Depictions of tents in Byzantine manuscript-painting often occur in the framework of military campaigns. Good examples are those in the mid-eleventh-century Vatican Book of Kings ([20]) and the twelfth-century Smyrna Octateuch ([21]). Two other cases make particular connections with the imperial family at war : directly, in the illustrations of the

(19) The earliest date from just after the death of her husband Andronikos in 1143, while the latest are dated by the fact that she was probably dead by 1153. See the discussion of K. VARZOS, *Ἡ γενεαλογία τῶν Κομνηνῶν*, A', Thessaloniki 1984, 367-379.

(20) *Vat. gr.* 333, fol. 18v. See J. LASSUS, *L'illustration byzantine du Livre des Rois, Vaticanus Graecus 333*, Bibliothèque des Cahiers archéologiques 9, Paris 1973, fig. 31.

(21) Destroyed : formerly Smyrna, Evangelical School, cod. A.1, fol. 235. See D.-C. HESSELING, *Miniatures de l'Octateuque grec de Smyrne*, Leiden 1909, fig. 307.

Madrid Skylitzes (22), and indirectly in two depictions of King Saul in a Psalter made around 1059 (23). Another tent is seen in a ceremonial context, in connection with the imperial marriage of 1179, where it is the scene for the meeting of the bride with the groom's sister (24). None of these pictures explains words in Manganeios Prodromos' poem which seem to refer to a porch : one may guess that the fabric of the front of the tent may somehow have been raised, perhaps providing an area protected from the weather, while the interior of the tent was hidden by a curtain (*αὐλαία*, 145.15). Since we see no way of defining this feature with more precision, we shall ignore it in what follows. We assume that all the decoration described was visible to an observer in front of the tent, and that the porch caused only limited disturbance to the geometrical shape of the structure as a whole.

Several of the tents in the list above are pictured with external decoration, but this is usually non-figurative. In other cases, the depictions are so small that it would in any case be difficult to convey the impression of figurative decoration. In two cases, however, it is possible to speak with confidence of tents with decoration including humans or animals. In one of the miniatures of the Book of Kings, Jonathan is attacking a group of encamped Philistines, whose tent has a roof decorated with scenes of wrestling and/or combat. Closer still to the decoration of the Sevastokratorissa's tent is a picture in the eleventh-century Venice *Cynegetica* (25) : a man in a long, rich tunic and white hat reclines, tending his bird traps, before a tent, the side of which has a falcon pursuing a hare and a leopard chasing a deer or antelope (fig. 1). The general outline of the scene may be a regular motif of Byzantine artists, for it appears also in several of the manuscripts containing the sermons of Gregory of Nazianzos (26). There is a further interesting literary parallel : Digenis Akritis Ms. G, 4.908-910 also speaks of a large, gold-embroidered tent :

(22) *Biblioteca Nacionál, Vitr.* 26-2, fols. 97[a], 151[v], 153[r], 163[r], 201[v], 214[r]. See A. GRABAR and M. MANOUSSACAS, *L'illustration du manuscrit de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid*, figs. 98, 193, 196, 212, 238, 254 and pl. 16.

(23) *Vat. gr.* 752, fols. 54, 109v. See E. DE WALD, *The Illustrations of the Manuscripts of the Septuagint*, III/2, *Vaticanus Graecus 752*, Princeton 1942, pls. 21, 26.

(24) *Vat. gr.* 1851, fol. 6. See I. SPATHARAKIS, *The Portrait in Byzantine Illuminated Manuscripts*, Leiden 1976, fig. 170.

(25) *Marc. gr.* 479 : I. FURLAN, *Codici greci illustrati della Biblioteca Marciana*, V (Padua 1988).

(26) E.g. *Paris gr.* 533, fol. 34v. See G. GALAVARIS, *The Illustrations of the Liturgical Homilies of Gregory Nazianzenus*, Princeton 1969, fig. 20.

FIG. 1. — Venice, Biblioteca Marciana, gr. 479, fol. 2v : Aristocratic hunter and his tent.

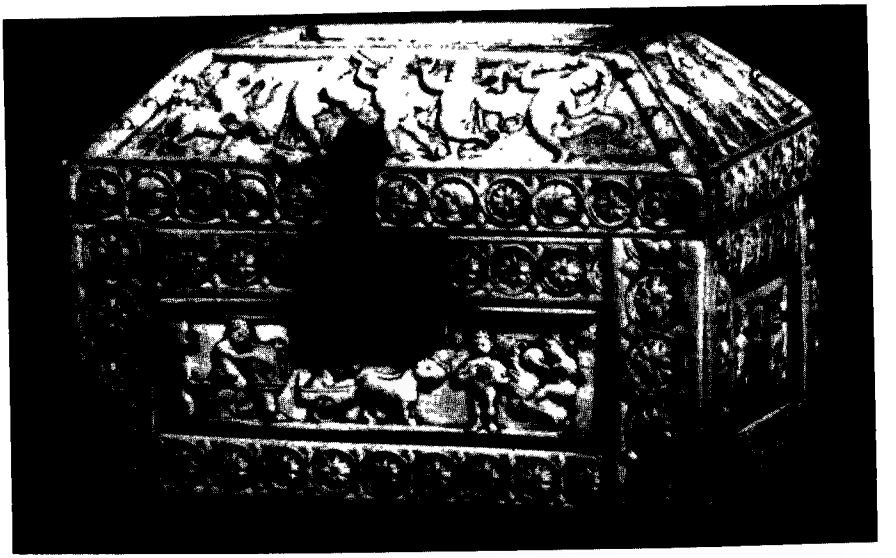

FIG. 2. — Baltimore, Walters Art Gallery, acc. no. 71.298 : Dancers and musicians (photo, Walters Art Gallery).

καὶ τένδαν χρυσοκέντητον, ὡραίαν, παμμεγέθη,
ζώων ἔχουσαν συγκοπὰς πολυμόρφους ἰδέας ...

The tent, included in a list of the dowry of Digenis' wife, has depictions (embroidered and possibly decorated with appliqué work) of many different animals : this is quite appropriate in this dowry, more than half of which is composed of animals.

Thus in each of these three closest parallels to the Sevastokratorissa's decorated tent, the motifs of the pictures decoratively reflect the content of their narrative contexts, suggesting that their function goes beyond that of simple description. But for all that, their value as evidence for tent decoration is hardly diminished.

The few representatives of decorated tents, although they support a straightforward reading of the poem, cannot help us to visualize the program. The extent of rhetorical embellishment remains an open question ; that is, just how accurate is the description ? In attempting to provide an answer, one might try to imagine the appearance of the Sevastokratorissa's tent in light of the description and how it was composed. The poet identified a series of images, but it proves difficult to arrange them into a pattern that might suggest any sort of program. Animals mix with children (erotes), adults (muses, nereids), and hybrids (satyrs, centaurs) ; figures dance to the sound of string instruments (lyre and kithara). Creatures like the parrot and peacock were introduced rhetorically, not in any way that gives evidence of their part in a scene. The only clue that bears on the arrangement of subjects must be tentatively inferred from the poet's having followed the image of dancing figures with one of birds described as "flying above". If the poem is read with a Byzantine ivory casket in view, then both the imagery and the poet's method of description resolve in a consistent pattern. A mid-eleventh-century example in Baltimore is typical (27) : an oblong box decorated with small plaques in ivory and bone (fig. 2). The carver set the plaques into wide frames that separate the scenes to an extent that effectively prevents them from creating a unified image. In other examples, a series of plaques bearing individual figures or pairs fills the top and sides of a box. The loose compositional bonds, kept loose by the ornamental frames, allowed the carvers to create an atmosphere of celebration free of any strong association with some

(27) Acc. no. 71.298 : A. GOLDSCHMIDT and K. WEITZMANN, *Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen des X.-XIII. Jahrhunderts*, I (Berlin 1930), item 40 ; R. RANDALL, Jr., *Masterpieces of Ivory from the Walters Art Gallery* (New York 1985), item 200.

particular story, which, if identified, would act to constrain the viewer's imagination. The description of the Walters Casket can begin at nearly any point, as perhaps was also true for the poet's description of the Sevastokratorissa's tent. On the chest of the casket a nude plays the kithara for an inattentive audience comprising amusingly miniaturized figures from classical antiquity. On the lid four nudes dance ecstatically to the sound of a flute played by a centaur. One of the youths dances with a rope, its ends coiled in either hand, while another holds a billowing cape over his head. Nothing in the plaques serves to distinguish the scenes on the lid from those on the chest. The carver of a slightly earlier box in the Dumbarton Oaks Collection set warriors around the chest and mostly winged figures (birds, griffin and siren) on the sloping sides of the lid ([28]). The subjects were thus organized informally into two realms, as was perhaps also done in the decoration of the Sevastokratorissa's tent, where birds flew above freely-grouped figures.

The Byzantine ivory boxes contain nearly the entire repertory of subjects mentioned as appearing on the Sevastokratorissa's tent. These include cupids (erotes) playing instruments, centaurs, nereids, parrots, peacocks, and other birds in flight and hunting ([29]). Satyrs and foxes do not occur on the boxes but are well enough known from other media. In the eleventh-century *Cynegetica* cited above, a satyr helps illustrate the power Eros wields over gods and humans ([30]). Foxes, along with centaurs and other animals playing musical instruments, appear in the canon tables and initial letters of contemporary manuscripts ([31]). Of all the images mentioned by the poet, muses dancing

(28) Acc. no. 53.1 ; GOLDSCHMIDT and WEITZMANN, *op. cit.*, item 236 ; K. WEITZMANN, *Byzantine and Early Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*, III, *Ivories and Steatites* (Washington 1972), 49-55, pls. XXV-XXXI.

(29) For erotes see GOLDSCHMIDT and WEITZMANN, *op. cit.*, XI, 26a, h ; XV, 28b ; XX, 33c ; XXV, 44a ; XXVI, 47a ; XXVII, 48a (cf. Manganeios Prodromos' use of erotes, also shown in Poems 4, 12, 45, 52 and 56) ; for centaurs, *ibid.*, IX, 21a ; X, 24 ; XI, 26 ; XII, 26e ; XIII, 27b ; XV, 28c ; XV, 30f ; XX, 33a, c ; XXVI, 47d ; XXVII, 48a, e ; XXXI, 50b ; LXIII, 107b (confirming the suggested meaning of *ἱπποκράται* in 145.4) ; for nereids, *ibid.*, IX, 21c ; X, 21d, 25 ; XII, 26a ; XV, 28c ; XXXII, 51a ; for birds, *ibid.*, LXII, 63c ; LXI, 106c, e ; LXII, 107c ; LXIII, 107e ; LXV, 113a ; LXXII, 124a, c, e.

(30) *Marc. gr.* 479, fol. 33 : FURLAN, *op. cit.*, fig. 48b.

(31) A siren plays a duet with part-man part-leopard hybrid above one of the canon tables of Parma, *Biblioteca Palatina, cod. 5* (fol. 6) : V. LAZAREV, *Storia della pittura bizantina* (Turin 1967), fig. 240. See also the initials of *Sinai. gr.* 339, fols. 86v, 110v, 112, 122v, 126v, 139, 232, 334v, 344v : K. WEITZMANN and G. GALAVARIS, *The*

with nereids do not, as identifiable beings, appear on the ivories or in the manuscripts. This is not surprising since the muses were probably interjected by the poet for the sake of the flattering references to the Sevastokratorissa that open and close the poem (ll. 1, 28-31). The muses are the only figures rhetorically motivated. Otherwise, the decoration is highly plausible, and we may consider the poet's description to be a reasonably accurate one within the bounds set by the literary genre and the compositional methods of the time. Inherent to the manner of decoration are limitations on verbal reconstruction.

Using ivory caskets to imagine Eirene's tent exploits similarities in shape which are probably fortuitous. The comparisons are nonetheless of value because the boxes and decorated tent both drew from a body of secular imagery represented on works that have almost entirely disappeared. Similarities in shape, though accidental, still led the designers to compose according to the same rules ; the figures represented on the tent in the Book of Kings appear within compartments separated by decoration. Makers of the medieval boxes merely continued a tradition known from caskets and fragments carved as early as the fourth century (32). By the late eleventh century the tradition had largely run its course, though A. Cutler has called attention to details that require dating some caskets in the twelfth century (33). To at least this time, forms of popular entertainment, acrobats, musicians and dancers, provided a daily-life experience that would have nourished and shaped an ancient tradition of secular art (34). The maker of the Baltimore Casket decorated the lid with a rope dancer (fig. 2), the same performer as depicted flanking the wrestlers on the roof of the tent in the Vatican Book of Kings. Before they were part of the decorative repertory of

Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai : The Illuminated Greek Manuscripts, I (Princeton 1990), figs. 499, 508, 510, 515, 516, 519, 525, 542, 545, 565, 569. This copy of the sermons of Gregory of Nazianzos was made for the presumed courtier Iakovos Hagioglykerites, abbot of the Pantokrator Monastery, and it contains decorative patterns drawn from other manuscripts at least one of which can be associated indirectly with the patronage of the Sevastokratorissa ; see J. ANDERSON, "The Illustration of Cod. Sinai. Gr. 339", in *Art Bulletin*, 61 (1979), 167-85. It is noteworthy that the initial ornament of this group of manuscripts favors a different repertory.

(32) See the example in the Walters Art Gallery, acc. no. 71.40 : RANDALL, *op. cit.*, item 135. Erotes, satyrs and dancers are among the figures.

(33) A. CUTLER, "On Byzantine Boxes", in *Journal of the Walters Art Galery*, 42-43 (1984-85), 46.

(34) F. TINNEFELD, "Zum profanen Mimos in Byzanz nach dem Verdikt des Trullianums (691)", in *Byzantina*, 6 (1974), 323-43.

medieval tents and boxes, such figures with lassos appeared among the corps of men who helped stage the animal-bating spectacles in the late Roman arena ; examples appear on the consular diptychs of Areobindus (506) and Anastasius (517) ([35]). During the Middle Ages, when large-scale animal combats had grown unpopular in the East, the figure type continued in the guise of a popular entertainer, a dancer. Mixing dancers and musicians with centaurs and satyrs remained an important part of the tradition, perhaps because the combination elevated the tone above the merely popular ; presumably the poet's allusion to the muses worked to sound the same tone.

The last point to be considered in this paper is the technique used for decorating the tent, which the poet does not specify. Perhaps it was a painting medium ; cloth was sometimes used as a support by early Byzantine painters. For a tent, though, special care would need to have been taken when painting images. The alternative to painting is embroidery, as we know from the passage already quoted from *Digenis Akritas*. The medium, important in Byzantium for liturgical cloths, brings us to the interpretation of Poem 146. Comprising only four lines, Poem 146 is short enough for a public statement, made on the exterior of the tent. The demonstrative *ταύτας* in the first line is reminiscent of the first lines of other poems of Manganeios Prodromos which are likely to have been directly linked, by weaving or embroidery, to the objects which they describe, for example, the embroidered chalice covers (*ποτηροκαλύμματα*) of Poems 95-96. One of the earliest surviving embroideries happens to be a pair of late twelfth-century liturgical veils now in the Halberstadt Cathedral Treasury. Each combines an embroidered scene of Christ administering the sacraments to his disciples with extensive inscriptions, also executed in metallic thread ([36]). By the Palaeologan period, large embroidered cloths begin to survive in some number. It is thus possible that the decoration and inscribing of the Sevastokratorissa's tent were executed in needlework.

George Washington University. J. C. ANDERSON.
Sydney University. M. J. JEFFREYS.

(35) F. DEI BRUECK, *Die Consulardiptychen und verwandte Denkmäler* (Berlin 1929), items 9, 21.

(36) F. DÖLGER, "Zwei byzantinischen 'Fahnen' im Halberstädter Domschatz", *Aus der Geisteswelt des Mittelalters. Studien und Texte Martin Grabmann zur Vollendung des 60. Lebensjahres von Freunden und Schülern gewidmet,* Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters, Suppl. 3 (Munster 1935), 1351-60 ; P. JOHNSTONE, *The Byzantine Tradition in Church Embroidery* (London 1967), pls. 85, 86.

"THE EYE OF THE BEHOLDER" : BYZANTINE IMPERIAL WOMEN AND THEIR PUBLIC IMAGE FROM ZOE PORPHYROGENITA TO EUPHROSYNE KAMATERISSA DOUKAINA (1028-1203)

It was a truth universally acknowledged by the Byzantines of the eleventh and twelfth centuries that their empresses, like their emperors, were almost by definition possessed of significant physical beauty, and while there are certain specific exceptions they perhaps can be taken to prove the validity of this rule, the appearance of empresses and other imperial women — wives, daughters, mothers, sisters and nieces of ruling emperors — being generally described in some detail or with some emphasis by their biographers and historians. It is of course true that descriptions of the physical appearance of emperors, however brief, in the historical sources were influenced by Byzantine attitudes towards imperial portraiture and visual art, which frequently ensured that such portraits had little or no regard to accuracy, being essentially the product of a literary tradition, while art and portraiture in themselves had strange powers in the mind of the Byzantine populace unconnected with the prosaic representation of reality (1), and imperial and aristocratic patronage was of course an indispensable factor in Byzantine

(1) For descriptions of Byzantine emperors, see Constance HEAD, "Physical Descriptions of the Emperors in Byzantine Historical Writing", in *Byzantion*, 50 (1980), 226-40 ; Barry BALDWIN, "Physical Descriptions of Byzantine Emperors", in *Byzantion*, 51 (1981), 8-21 ; Henry MAGUIRE, "Truth and Convention in Byzantine Descriptions of Works of Art", in *Dumbarton Oaks Papers* (hence *DOP*), 28 (1974), 111-40 ; for representations of emperors, see André GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin* (Paris, 1936 ; repr. 1971), and for descriptions of imperial art, see Paul MAGDALINO, "The Emperor in Byzantine Art of the Twelfth Century", in *Byzantinische Forschungen* (hence *BF*, 8 (1982), 123-83 ; for flattery, caricature and lack of objectivity in Byzantine biography, see Paul J. ALEXANDER, "Secular Biography at Byzantium", in *Speculum*, 15 (1940), 194-209 ; for the enhanced perception of daily life in the twelfth century, see Paul MAGDALINO, "The Literary Perception of Everyday Life in Byzantium", in *Byzantinoslavica*, 48 (1987), 28-38, and for the popular view of art in Byzantium, see below.

art, resulting in the portraiture and pictorial representation of emperors and their families in the style most congenial to their chosen image (2). However conventional the historical portrait, and whatever the degree to which it was divorced from the reality of the time or situation, it was customary for the beauty, dignity and magnificence of members of the imperial family, and especially emperors and their consorts, to be stressed, and Anna Komnena, herself an imperial princess born in the purple, emphasizes the degree to which splendour was an innate part of imperial rank, in her description of her father's resolutions to repair the state of the capital consequent upon the damage inflicted during his coup d'état : "Majesty and power, the royal purple and the stone-encrusted diadem, the robe adorned with gold and jewels, all these he (quite rightly) looked upon as worthless ..." (3). Byzantine empresses of the eleventh and twelfth centuries were themselves an important embodiment of the splendour of the imperial court and lifestyle, and their physical descriptions in contemporary sources clearly show the significance of and the emphasis laid upon the physical attractions attributed to empresses and women of the imperial family in general, however historically accurate or inaccurate the description, as well as the public image, conventionally projected, regarding their role and status at court and the ways in which they were viewed by the court and the populace, which conformed both with the concept of imperial dignity traditionally assigned to empresses and with their own self-image.

Although, as far as the emperor and his public persona were concerned, "physical vigor, beauty, and even reason were not accepted as actual virtues in Byzantium until at least the end of the tenth century", it can not, however, be denied that even as early as the ninth

(2) On the role of patronage in the creation of Byzantine mosaics and wall-paintings, see Robin CORMACK, "Aristocratic Patronage of the Arts in 11th. and 12th. Century Byzantium", in *The Byzantine Aristocracy IX to XIII Centuries*, ed. Michael ANGOLD (Oxford, 1984), 158-72 and *The Byzantine Eye : Studies in Art and Patronage* (Variorum, London, 1989).

(3) Anna KOMNENA, *Anne Comnène. Alexiade*, III, 5, 2 ed. and trans. Bernard LEIB (Paris, 2nd. ed., 1967), I, 117, ... *βασιλείαν καὶ κράτος καὶ ἀλουργίδα καὶ διάδημα λιθοκόλλητον καὶ ἐσθῆτα χρυσῆν τε καὶ περιμάργαρον* ; trans. E. R. A. SEWTER, *The Alexiad of Anna Comnena* (Harmondsworth, 1969), 114. For a survey of Byzantine imperial dress and fashion, see Phaidon KOUKOULES, *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, II (Athens, 1948), 5-59 and for imperial ceremonial costume, see Michael F. HENDY, *Coinage and Money in the Byzantine Empire 1081-1261* (Washington, 1969), 65-8 and Mary Galway HOUSTON, *Ancient Greek, Roman and Byzantine Costume* (London, 1947 ; repr. N. Y., 1963).

and tenth centuries beauty was a very important factor in the popular concept of the empress. It is rare to find detailed portraits of the physical appearances of emperors before the time of the later Komnenoi, Manuel and Andronikos : in general, most rulers of the eleventh and twelfth centuries are dignified by the automatic assumption of their physical attractions, whether in first-hand descriptions or in accounts depending on hearsay (4). But female beauty, in contrast, had long been extremely important to the Byzantines as a whole, and not merely at the imperial level, physical attraction being a significant consideration in deciding the matrimonial fate of marriageable girls, although, naturally, family wealth and connections and diplomatic and political priorities were often of primary importance in the arranging of a match. Nevertheless, in general, women who were unattractive or disfigured were unlikely to marry well, and Byzantine-born princesses and potential empresses were no exception to this rule (5). Moreover, since beauty and birth were considered to be if not synonymous at least complimentary characteristics, imperial women were considered *ex officio* to maintain a standard of physical perfection and royal magnificence and were supposed to be greatly concerned with their outward appearance and public image. Indeed, the empresses of the eleventh century, Helena, wife of Constantine VIII, her daughters, the empresses Zoe and Theodora, Aikaterina, wife of Isaac I Komnenos, Eudokia Makrembolitissa and Maria of Alania, clearly demonstrate the importance of Byzantine attitudes towards imperial beauty and majesty, which also moulded historical descriptions of the Komnenian empresses who succeeded them and who increasingly gain stature and importance in the sources : Eirene Doukaina, Piroshka-Eirene, Bertha-Eirene of Sulzbach and Mary

(4) Alexander KAZHDAN & Giles CONSTABLE, *People and Power in Byzantium. An Introduction to Modern Byzantine Studies* (Washington, 1982), 107 ; for the emperor's image, including the "nobility of beauty" which the *Hortatory Chapters*, attributed to Basil I, exhort the reader to ignore, see A. P. KAZHDAN & Ann Wharton EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture in the Eleventh and Twelfth Centuries* (Berkeley/Los Angeles/London, 1985), 110-6.

(5) For the importance of wives' personal appearance see BRYENNIOS, *Nicephori Bryennii Historiarum Libri Quattuor*, II, 7, ed. Paul GAUTIER (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae* (hence *CFHB*), Brussels, 1975), 155 (= *Nicephori Bryennii Historiarum Libri IV*, ed. A. MEINEKE (*Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae* (hence *CSHB*), Bonn, 1836), 63, where, according to Alexios I Komnenos, who rebukes a young officer for vanity, *γυναιξὶ γὰρ καὶ τοῦτο μόναις ἐπιτετήδευται μεριμνώσαις ἀρέσκειν τοῖς σφῶν ἀνδράσιν* ; PSELLOS, "*Εγκώμιον εἰς τὴν μητέραν αὐτοῦ*", in K. N. SATHAS, *Bibliotheca Graeca*, V, (Paris, 1876), 23.

of Antioch, Manuel's wives, and his young daughter-in-law Agnes-Anna, as well as the wives of the Angeloi brothers prior to the disastrous Fourth Crusade. In general, all Byzantine empresses or princesses, whether the wives, daughters, sisters or nieces of emperors, whatever their marital status, are considered to be the embodiment of beauty, their attractions being enhanced and magnified by the customary splendour and ostentation of their costly and elaborate apparel.

Where Byzantine historians describe in detail the personal appearance of their protagonists, emperors and heirs to the throne are generally portrayed as handsome and charming, while it is practically *de rigueur* for the ladies of the imperial family to be considered beautiful. In addition, from our sources, it becomes clear that not only is the physical beauty of the empress of great importance, but also her dignity of manner and resplendence, which constitute a very significant part of her imperial function, and relate to the typically Byzantine love of ostentation and finery, as can be seen in the palace decoration of the twelfth century and the varied and elaborate dress of the Byzantines of this period, which shows their delight in rich, brightly coloured fabrics adorned with gold and silver thread and heavily embroidered with decorations. That greatly respected emperor Basil II was considered by the historian Psellos to be highly unusual in his disdain for diadems, imperial robes, unnecessary rings, brightly coloured clothes and splendid ornaments, while Alexios I's crown is described by his daughter for posterity in terms that show the importance of such regalia : "the imperial diadem, decked all over with pearls and stones, some encrusted, some pendant, was shaped like a half-sphere, fitting the head closely ; on either side of the temples clusters of pearls and precious stones hung down, lightly touching the cheeks. This diadem constitutes a unique ornament of the emperor's dress". Not only the emperor was so adorned : Alexios appointed his elder brother Isaac to the newly created rank of sevastokrator, to be acclaimed immediately after the emperor and before the Caesar, and the sevastokrator and Caesar's crowns were differentiated from that of the emperor by being "embellished with few pearls and stones and not cap-shaped", and members of the imperial family were permitted the right to wear such adornments in their varying degrees (6). Colour symbolism, in particular, was a

(6) PSELLOS, *Michel Psellos. Chronographia*, I, 22, ed. and trans. Émile RENAULD, 2 vols. (Paris, 1926-8), I, 13f ; Anna KOMNENA, III, 4, 1 (Leib, I, 113f ; trans. SEWTER,

prominent part of the lifestyle of the Byzantine court, purple (crimson) and gold being the "imperial" colours and the purple imperial ink being an important symbol of imperial authority and dignity, while blue and green were the badges of the most senior officials in the administration. Dress, its fashion and colour, was a distinct mark of rank and office at court, and dignitaries possessed the right to wear their own different colours, special embroideries, and distinct ornaments and embellishments : the city prefect (eparch) wore a black and white tunic, the Caesar and sebastokrator wore blue shoes, and the protovestiarios and protosevastos were entitled to green shoes and the use of green ink. Red sandals and purple garments were thus the prerogative of the emperor and his consort, and the ornate and heavily embroidered imperial robes were therefore an ineradicable part of the empress' image (7).

Such properties reflected and corresponded to the semi-divine image of the emperor and his consort, as evinced in the dignified imperial audiences, rigidly orchestrated according to convention, in which the emperor and empress remained seated or standing, resplendent in majestic and aweful immobility before the people or the court. The impressive imperial reception of foreigners in the mid tenth century is described by Liutprand, Bishop of Cremona, in his account of his audience with Constantine VII Porphyrogenitos, while the protocol for the reception of foreign ambassadors at this time was laid down in incredible detail, including the proper times for audiences and their duration, the correct ceremonial dress, organ music and songs for each

Alexiad, 111f), *τὸ μὲν γὰρ βασιλικὸν διάδημα ... πανταχόθεν μαργάροις καὶ λίθοις κοσμούμενον, τοῖς μὲν ἐγκειμένοις, τοῖς δὲ καὶ ἐξηρτημένοις. ... ὁρμαθοί τινες ἀπαιωροῦνται διὰ μαργάρων καὶ λίθων ... ἐξηρημένον τι χρῆμα τοῖς βασιλεῦσι στολῆς.*

(7) Lucy-Anne HUNT, "Comnenian Aristocratic Palace Decorations : Description and Islamic Connections", in ANGOLD, *Byzantine Aristocracy*, 138-57 ; Steven RUNCIMAN, "Blachernae Palace and its Decoration", in *Studies in Memory of David Talbot Rice*, ed. G. ROBERTSON & G. HENDERSON (Edinburgh, 1975), 277-83 ; KAZHDAN & EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture*, 74-9 ; and on the ranking, colours and uniforms of the court hierarchy, see the detailed Palaiologan handbook of imperial ceremonial, dated possibly to 1347-54, *Pseudo-Kodinos : Traité des Offices*, ed. and trans. Jean VERPEAUX (Paris, 1966), especially 133-66, and Alexander KAZHDAN (in collaboration with Simon FRANKLIN), *Studies on Byzantine Literature of the Eleventh and Twelfth Centuries* (Cambridge, 1984), 257-63 ; cf. *ibid.*, 258-60 for the limited set of traditional colours usually employed in literary portraits (gold, red and white). For Byzantine offices and ranks, see Rodolphe GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines*, 2 vols. (Berlin/Amsterdam, 1967).

occasion, the prescription of the properties and royal symbols of office to be employed, and the number and rank of the officials present and their uniforms and duties, as well as the acclamations to be sung and the ceremonial for the reception itself. The ritual and the trappings of courtly audiences, such as the automata on the "Throne of Solomon" in the hall of the Magnaura, which played an important role in the audiences given to foreign legates, with its roaring lions, moving beasts and tree with singing birds, probably built originally for the Emperor Theophilos, were deliberately and traditionally contrived to overawe and impress foreigners and Byzantine subjects alike (8). Anna Komnena scornfully describes the inability of the "Kelts" (the crusaders) in 1096-7 to understand the routine and protocol of such audiences, and the ways in which these barbarians ignorantly importuned Alexios in undisciplined fashion, while the emperor, calm and dignified, "alone and unchanging", like a statue made of bronze or iron, was forced to sit continuously through the night, a task beyond the patience and endurance of his officials, who, though able to retire for short rests, had to rest their heads against something, lean against a wall, or even sit down, while Byzantine ceremonial failed to impress the anti-Greek Odo of Deuil, who visited Constantinople briefly with the Second Crusade, and who vilifies Manuel himself, calling him the idol ("Constantinopolitanum idolum"), a title clearly appropriate in view of the ritual and resplendence of Manuel's court and the emperor's majestic silence and impassivity throughout official receptions. From the Byzantine viewpoint, Kinnamos' description of Manuel's reception of Kilidj Arslan in 1162, like Eustathios' account of this emperor's demeanour on public occasions, shows the extent to which the imperial ethos was reflected in the majesty of the court, which deeply impressed Arslan, who was accommodated, reluctantly on his part so overwhelmed was he by the

(8) LIUTPRAND OF CREMONA, "Relatio de Legatione Constantinopolitana", in J. P. MIGNE, *Patrologia Latina* (hence *MignePL*), 136, col. 895 (trans. Deno John GEANAKOPLOS, *Byzantium. Church, Society, and Civilization Seen through Contemporary Eyes* (Chicago/London, 1984), 22f); CONSTANTINE PORPHYROGENITOS, *Constantini Porphyrogeniti Imperatoris De Ceremoniis Aulae Byzantinae*, II, 15, ed. J. J. REISKE (*CSHB*, Bonn, 1829), 566-98 ; Gerard BRETT, "The Automata in the Byzantine 'Throne of Solomon'", in *Speculum*, 29 (1954), 477-87. For the behavioural conventions, which concerned empresses of this period, see Lynda GARLAND, "The Life and Ideology of Byzantine Women : A Further Note on Conventions of Behaviour and Social Reality as Reflected in Eleventh and Twelfth Century Historical Sources", in *Byzantion*, 58 (1988), 361-93.

spectacle, on a low stool during his audience, while Manuel's reception of Amalric of Jerusalem in 1171 dazzled the king and his retinue, as well as that experienced traveller and historian William, then Chancellor of the kingdom of Tyre (9).

The ceremonial role of the empress-consort was one of great importance and the titles by which she was addressed and the rites involved in her betrothal, marriage and coronation, as laid down in the *Book of Ceremonies*, clarify her status in Byzantine eyes. During her marriage to the emperor she was addressed as "selected by God" and "Augusta appointed by God", and was acclaimed by the chorus and people in these terms : "Thou wert selected by divine decree for the security and exaltation of the universe ; thou wert joined to the purple by God's own will. Almighty God has blessed thee and crowned thee with his own hand ...", and the ceremonial of her coronation was intricate, in the course of which the emperor himself placed the crown on her head, after the patriarch had prayed and blessed it (10). Even the other women of the court and royal family had a specific part to play in court ceremonial (11), and the empress' role was highly signi-

(9) See Anna KOMNENA, *Alexiad*, XIV, 4, 5-7 (Leib, III, 161-3) ; cf. ODO, *Odo of Deuil. De profectione Ludovici VII in Orientem*, ed. and trans. Virginia Gingerick BERRY (New York, 1948), 68, and cf. 90 for his criticism of the etiquette and protocol of Greek ceremonial which, according to Odo, kept the Bishop of Lisieux waiting in an ante-chamber all day and night for an audience, with nothing to eat ; EUSTATHIOS OF THESSALONIKI, "Manuelis Comneni Laudatio Funebris", 25, in J. P. MIGNE, *Patrologia Graeca* (hence *MignePG*), 135, col. 989 ; KINNAMOS, *Ioannis Cinnami Epitome*, V, 3, ed. A. MEINEKE (*CSHB*, Bonn, 1836), 205f (trans. Charles M. BRAND, *Deeds of John and Manuel Comnenus* (New York, 1976), 156) ; WILLIAM, Archbishop of TYRE, *Historia Rerum in Partibus Transmarinis Gestarum*, XX, 23-4, in *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Occidentaux* (hence *R. H. C. Occ.*), I (2) (Paris, 1844), 983-7. For the use of the Great Palace for ceremonial purposes under the late Komnenoi, see Paul MAGDALINO, "Manuel Komnenos and the Great Palace", in *Byzantine and Modern Greek Studies*, 4 (1978), 101-14.

(10) *De Ceremoniis*, I, 39 (*CSHB*, 198 ; trans. Milton V. ANASTOS, "Vox Populi Voluntas Dei and the Election of the Byzantine Emperor", in *Christianity, Judaism and other Greco-Roman Cults. Studies for Morton Smith at Sixty*, ed. Jacob NEUSNER, pt. 2 (Brill, Leiden, 1975), 201f) ; see Elisabeth BENSAMMAR, "La titulature de l'impératrice et sa signification", in *Byzantion*, 46 (1976), 243-91 for the use of the titles "Augusta", "basilissa" and "despoina", and *De Ceremoniis*, 202-5 for the empress' coronation. Compare the account given of the marriage of Manuel II Palaiologos to Helena Dragash in 1392 (GEANAKOPLOS, *Byzantium*, 27-9). For court ceremonial see also Wolfram HÖRANDNER, *Theodoros Prodromos. Historische Gedichte* (Vienna, 1974), 79-88.

(11) See, for example, *De Ceremoniis*, I, 40 (*CSHB*, 203f) and VERPEAUX, *Traité*

ficant in such matters as the celebration of feast days, the appointment of officials, especially her own, ceremonies in the hippodrome and the reception of foreign rulers, and of course on such occasions as her own marriage and the birth of an heir, while the ritual of her funeral was also carefully orchestrated. The *Book of Ceremonies* makes clear the great importance of dress, naturally including that of the empress, at court and of the insignia of royalty such as crowns, diadems and imperial robes, as well as the extent to which the public appearance of the emperor and empress was an innate and intrinsic factor in imperial ritual, both within the palace, where, naturally, the greater part of such functions took place, and in the capital itself, while the Palaiologue ritual involved in the crowning of a new empress prescribed the rules as to her escort (two of her closest relations or two eunuchs) and her part in the ceremonial, including her crowning, prostration before the emperor, and seat on a throne next to the emperor holding a jewelled branch to correspond with the emperor's cross, the acclamations that greeted her, and the procession back to the palace ([12]). Her name was publicly acclaimed by the demes coupled with that of the emperor on most, if not all, official occasions hallowed by tradition, such as the crowning of an emperor, their marriage, her coronation, the birth of an heir, the appointment of a nobilissimos, cubicularios, patriarch or prefect, victories in the hippodrome, triumphs, public fêtes and imperial receptions on specific occasions ([13]). The empress was expected to utilise the expensive robes and beauty aids, which were a commonplace of the Byzantine court, to enhance this public image — such as splendid and elaborate clothes, heavily embroidered and inter-

des Offices, 257 for their part in the coronation of an empress ; *ibid.*, 286f for their part in the reception of an imperial fiancée from abroad.

(12) See *De Ceremoniis*, I, 9, 39-41, 60 and 86 ; II, 15, 18, 21 and 24 (*CSHB*, I, 67f, 196-216, 276, and 389f ; II, 594-8, 599-607, 615-9 and 622-4) ; VERPEAUX, *Traité des Offices*, 260-9. Cf. PACHYMERES, *De Michaele et Andronico Palaeologis*, ed. Emmanuel BEKKER (*CSHB*, Bonn, 1835), II, 154f, where noble matrons attend the empress on a feast day.

(13) See *De Ceremoniis*, I, 38, 39, 40, 42, 44, 48, 53, 62-3, 65, 69, 71, 74 and 80 ; II, 21, 24, 29 and 43 (*CSHB*, I, 195-9, 200f, 205-7, 216f, 227, 253, 266, 278-82, 294-6, 315f, 323, 331, 333, 354-6, 368 and 377 ; II, 617-9, 623, 629f and 649) ; Averil CAMERON, "The Construction of Court Ritual : the Byzantine *Book of Ceremonies*", in *Rituals of Royalty : Power and Ceremonial in Traditional Societies*, ed. David CANNADINE & Simon PRICE (Cambridge, 1987), 106-36 ; Michael MCCORMICK, "Analyzing Imperial Ceremonies", in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* (hence *JOB*), 35 (1985), 1-20.

woven with gold, make-up and jewels — and the dignity of her behaviour, her imperial veil and the modesty and untouchability of her demeanour, as well as her retinue of attendants, all formed an important part of the protocol which inexorably ruled Byzantine ceremonial and the solemn, dignified and ritualized life at court.

The exceptions to this conventional belief in imperial female beauty are all the more striking because of their infrequency: Psellos says of Eudokia, eldest daughter of Constantine VIII, and hence sister to the Empresses Zoe and Theodora, who chose a convent life because she had been disfigured in childhood by an illness, probably one of the smallpox epidemics from which Byzantium frequently suffered (Psellos' own daughter being one of the victims, while the court poet Theodore Prodromos later contracted the disease, though not fatally), that she was only of moderate beauty (*κάλλους τε μέσως ἔχουσα*) (14), while both Choniates and Kinnamos avoid giving a detailed description of Bertha-Eirene, first wife of Manuel Komnenos, who was primarily concerned with her inner beauty and the condition of her soul, and emphasize, instead of such ephemeral qualities as physical attractions, her more solid virtues (15). Psellos, too, was concerned to stress the surprising fact that neither of Constantine IX Monomachos' two mistresses *en titre* — Skleraina and the "Alan princess" — was beautiful, as would normally be expected as a matter of course (16), and while there are empresses for whom the recorded praises are so enthusiastic and consistent that they justify the assumption that such

(14) *Chronographia*, II, 5 (Renauld, I, 27); ZONARAS, *Epitome Historiarum*, XVII, x, ed. M. PINDER & M. BÜTTNER-WOBST (*CSHB*, Bonn, 1897), III, 570, *λοιμικῷ τὸ κάλλος λωβηθεῖσα νοσήματι, θελήματι τῷ Θεῷ καθιερώθη*; Michael J. KYRIAKIS, "Medieval European Society as Seen in Two Eleventh-Century Texts of Michael Psellos. Part III", in *Byzantine Studies/Études Byzantines* (hence *BSEB*), 4 (2) (1977), 160-4. For a princess to enter a convent before marriage is uncommon; for Arete (Theodora Anna), elder daughter of Constantine X Doukas and the elder daughter of Isaac II Angelos, and for Theodora, the youngest daughter of Maria (of Bulgaria) and Andronikos Doukas (the parents of Eirene Doukaina), dedicated to God as a baby, see *Chronographia*, VII (Constantine X), 20 (Renauld, II, 148); CHONIATES, *Niketae Choniatae Historia*, ed. J. A. VAN DIETEN (*CFHB*, Berlin, 1975), 419 (= ed. Emmanuel BEKKER (*CSHB*, Bonn), 548); BRYENNIOS, *Historiarum Libri*, III, 6 (Gautier, 221; *CSHB*, 107).

(15) CHONIATES, *Historia*, 53 (*CSHB*, 73; trans. Harry J. MAGOULIAS, *O City of Byzantium. Annals of Niketas Choniates* (Detroit, 1984), 3); KINNAMOS, *Epitome*, V, 1 (*CSHB*, 202).

(16) *Chronographia*, VI (Constantine IX), 60 and 151 (Renauld, I, 146; II, 45).

eulogy is not mere flattery but clearly deserved, notably Maria of Alania, wife first of Michael VII Doukas (1071-8) and then of Nikephoros III Botaneiates (1078-81), who was also rumoured to have been courted by Alexios I Komnenos at the time of his accession, and Mary of Antioch, second wife of Manuel Komnenos, in general many of these eulogistic descriptions seem either to be dictated by the conventions concerning how the empress *should* be seen or as deliberate attempts at flattery by historians and biographers.

So significant was the possession of beauty in both sexes, especially for women, that it could indeed outweigh other factors in matrimonial alliances even at the level of the imperial family, as in the case of Alexios I's daughter Theodora, who married Constantine Angelos ([17]), and physical beauty was invariably believed to be a necessary quality of imperial ladies and a *sine qua non* for any who were to be raised to the purple : the concept of the "brideshow", whether it was actual fact or romantic fantasy, is evidence for the fact that for the heir to the imperial throne in the eight and ninth centuries, if not earlier, the only ostensible criterion for the choice of his bride was her outstanding beauty. Indeed, according to Constantine Porphyrogenitos, in the Middle Byzantine period, diplomatic alliances were quite unsuitable, and imperial marriages to foreigners, excepting possibly only the "Franks", were thought to be improper and demeaning ([18]), while Liutprand of Cremona, during his abortive attempt in the mid tenth century to negotiate a marriage between Theophano, daughter of the late Emperor Romanos II, and Otto II, reported that to the Byzantines it was quite unthinkable that a Byzantine purple-born princess should marry a foreigner. Five times, between 788 and 882, a competition of beautiful women from all over the empire, regardless of their birth, social standing or religious beliefs, is said to have been held in order

(17) See, for example, CHONIATES, *Historia*, 95 (*CSHB*, 126) ; trans. MAGOULIAS, *O City of Byzantium*, 55, "(Constantine) was not descended from a very eminent and noble family. Robust in stature and graced with a handsome bloom on his face, Angelos took to wife Theodora ... fortunate in having his comeliness serve as matchmaker".

(18) CONSTANTINE PORPHYROGENITOS (913-59), *De Administrando Imperio*, ed. Gy. MORAVCSIK & trans. R. J. H. JENKINS (*CFHB*, Washington, 1967), 75, "... for just as each animal mates with its own tribe, so it is right that each nation also should marry and cohabit not with those of other race and tongue but of the same tribe and speech" ; LIUTPRAND OF CREMONA, "Relatio", in *MignePL*, 136, col. 916, "Inaudita res est, ut porphyrogeniti porphyrogenita, hoc est in purpura nati filia in purpura nata, gentibus misceatur".

to choose a suitable bride for the heir to the Byzantine throne (19), a supposition which, though it may not be based on undeniable historical evidence, demonstrates, by the very fact of the currency of this belief in the later Byzantine empire, the popular emphasis on the physical appearance of the empress, and the long-standing belief in its significance as an intrinsic part of her imperial role and royal image (20).

The motif of the brideshow and its extensive appearance during the ninth and tenth centuries was a tacit admission that beauty was thus the most important characteristic for an imperial bride, and, even when it ceased to be applied to imperial marriages in the late ninth century, this was not because of any change in the attitude towards or appreciation of the standing of the empress by the Byzantine people. Beauty remained an essential quality attributed to imperial women, and, whether or not the empress was in fact possessed of great physical attraction, it was a characteristic necessarily assigned to her by the historians and courtiers of the time. It is significant in this respect that, while John I Tzimiskes permitted the marriage of his niece Theophano to Otto II, and Basil II that of his sister Anna to Vladimir of Kiev, every Byzantine senior emperor or heir to the throne from the time of Constantine V Kopronymos (741-75) until that of Constantine X Doukas (1059-67), whose heir married Maria of Alania, was allied in marriage not with a foreigner but with a Byzantine (21).

(19) On the brideshow as part of imperial ceremonial in the eight and ninth centuries, see M. H. FOURMY & M. LEROY, "La vie de S. Philarète", in *Byzantion*, 9 (1934), 135-43 ; "Vita S. Irenes", *Acta Sanctorum*, 33 July VI (1868), 603f ; A. VOGT & I. HAUSHERR, "Oraison Funèbre de Basile Ier", in *Orientalia Christiana*, 26 (1), no. 77 (Rome, 1932), 54 ; Eduard KURTZ, "Zwei griechische Texte über die hl. Theophano", in *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St. Pétersbourg*, sér. 8, III (2) (1898), 25-45 ; Warren T. TREADGOLD, "The Problem of the Marriage of the Emperor Theophilus", in *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 16 (1975), 327-40, and "The Bride-shows of the Byzantine Emperors", in *Byzantion*, 49 (1979), 395-413.

(20) For the brideshow as a literary and popular motif rather than as an historical reality, see Lennart RYDÉN, "The Bride-shows at the Byzantine Court — History or Fiction ?", in *Eranos*, 83 (1985), 175-91 ; and for the appearance of the concept in popular romance in the thirteenth/fourteenth century orally transmitted vernacular romance "Belthandros and Chrysantza", ed. Emmanuel KRIARAS, *Βυζαντινὰ ἱπποτικὰ μυθιστορήματα* (*Βασιλικὴ Βιβλιοθήκη*, Athens, 1956), see Herbert HUNGER, "Die Schönheitschonkurrenz in 'Belthandros und Chrysantza' und die Brautschau am Byzantinischen Kaiserhof", in *Byzantion*, 35 (1965), 150-8. THEOPHANES gives no hint that a brideshow took place either for Constantine VI or Staurakios, *Theophanis Chronographia*, ed. C. DE BOOR, I, (Leipzig, 1883), 463 and 483.

(21) *Cambridge Medieval History*, IV (1), ed. J. M. HUSSEY (Cambridge, 1966), 163 and 179 ; TREADGOLD, "Brideshows", 412.

The demise of the brideshow as a popular motif is presumably due to the fact that, from the death of Leo VI until the accession of Constantine X in 1059, there seems to have been no suitable heir to the throne for whom a brideshow could have been arranged, and by the eleventh century the attitude towards dynastic marriage alliances had changed markedly in Byzantium. During the eleventh and twelfth centuries a small number of westerners, mostly Normans, had begun to settle in the empire and become integrated into Byzantine society, and the first foreign imperial marriages take place in the late eleventh century, when both Michael VII Doukas (1071-8) and Nikephoros III Botaneiates (1078-81) married Maria of Alania, while John II Komnenos (1118-43) in 1104 married the princess Piroshka-Eirene of Hungary (22), while from the twelfth century, and particularly from the reign of Manuel I Komnenos (1143-80) (23), diplomatic marriages not only within the Byzantine aristocracy, but especially with foreign rulers, had become a political necessity for the imperial family : Manuel, for example married first, in 1146, Bertha-Eirene of Sulzbach, sister-in-law of Conrad III of Germany, then, on Christmas Day in 1161, Mary of Antioch, having first considered marrying Melisend, sister of Raymond of Tripoli (24). By the final century of the empire, indeed, such marriages were considered an integral part of the dignity and status of the imperial house, and Doukas portrays Anne of Savoy and the senate as being hostile to the marriage of her son John V Palaiologos with Helena Kantakouzene, daughter of John VI, in 1347, since "it was an ancient custom for a bride to be chosen for the Emperor of the Romans,

(22) See PSELLOS, *Chronographia*, VII (Michael VII), 9 (Renauld, II, 177) ; *Alexiad*, III, 2, 3-6, (Leib, I, 107-9) ; ZONARAS, *Epitome*, XVIII, xxi (*CSHB*, III, 731-3) (for Maria the Alan) ; KINNAMOS, *Epitome*, I, 4, (*CSHB*, 9) (for Piroshka). For the integration of westerners, see Donald M. NICOL, "Symbiosis and Integration. Some Greco-Latin Families in Byzantium in the 11th. to 13th. Centuries", *BF*, 7 (1979), 113-20.

(23) For Manuel's novel of 1166, forbidding princess or high-ranking officials *to* marry foreigners without the emperor's consent, which may have been intended to increase the number of eligible candidates for matrimonial alliances and to ensure that the emperor controlled the unions that were arranged, see C. E. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Jus graeco-romanum* (Leipzig, 1856-84), III, 484 ; Georgina BUCKLER, "Women in Byzantine Law about 1100 A.D.", in *Byzantion*, XI (1936), 413.

(24) For the frequency of imperial marriages with westerners in the thirteenth century see Donald M. NICOL, "Mixed Marriages in Byzantium in the Thirteenth Century", in *Studies in Church History*, I, ed. C. W. DUGMORE & C. DUGGAN (London/Edingburgh, 1964), 160-72.

not from his own subjects but from the Alamans and Germans, so that this people might give us succor and aid in time of need" ([25]).

Of the empresses of the eleventh and twelfth centuries, the first was Helena, wife of Constantine VIII, an emperor who for so much of his nominal reign played "second fiddle" to his brother Basil II the Bulgar-slayer. Basil himself, who reigned for forty nine years conjointly with his younger brother, never married, perhaps because he feared the subversive political influence of any potential in-laws, nor did he make any successful long-term provision for the imperial succession, leaving the decision to his supposedly epicurean brother Constantine, who himself put it off until his death-bed ([26]). Helena, who gave birth to three daughters, two of whom were to become empresses in their own right, was herself the daughter of the aristocrat Alypios, according to Psellos — a lively, though not always unprejudiced chronicler and a figure of great importance and standing in the capital and bureaucracy, who remained in positions of importance at court, with the occasional fall from grace, until the reign of his pupil, Michael VII Doukas (1071-8). Psellos' description of Helena, who died before her husband came to the throne in 1025, as being not only beautiful but virtuous, is not of course derived from first-hand knowledge ([27]), but accords with the convention so prominent in later portraits that, failing other knowledge to the contrary, all empresses must be possessed of the qualities of virtue, birth and beauty, as well, occasionally, as intelligence and determination of character, which are apparently of equal importance in the eyes of their chroniclers and biographers.

Psellos' most detailed descriptions are reserved for Helena's daughters, the Empresses Zoe and Theodora, sisters who only at an advanced age gained the freedom to indulge in independence of action and government. Zoe, whom Psellos would have known well later in her

(25) DOUKAS, *Michaelis Ducae Nepotis. Historia Byzantina*, ed. Emmanuel BEKKER, V (*CSHB*, Bonn, 1834), 20 ; trans. Harry J. MAGOULIAS, *Decline and Fall of Byzantium to the Ottoman Turks by Doukas* (Detroit, 1975), 64.

(26) PSELLOS, *Chronographia*, I, 28 ; II, 1 and 9-10 (Renauld, I, 17, 25 and 30f).

(27) *Ibid.*, II, 4, *καὶ τὴν ὥραν καλὴ, καὶ τὴν ψυχὴν ἀγαθή* ; cf. III, 25, where the first emperor with whose appearance Psellos was personally acquainted is said to have been Romanos III Argyros (1028-36), whom he had frequently seen in processions just before Romanos' death when he himself was only a boy of fifteen (Renauld, I, 27f and 50) ; for Psellos' veracity as an historian, see esp. C. CHAMBERLAIN, "The Theory and Practice of Imperial Rhetoric in Michael Psellus : The Tension between History and Rhetoric", in *Byzantion*, 56 (1986), 16-27.

life, was forty-eight years old when she came to the throne, after her marriage at the death-bed of her father Constantine VIII to Romanos Argyros the city prefect and her relation. At least one abortive marriage had been planned for Zoe by her uncle Basil, that with Otto III, and it is possible that in 1028 negotiations were commenced for a possible matrimonial and diplomatic alliance with the German empire of Conrad III, but which failed due to the age difference between the princess and Conrad's young son (28). According to Psellos, Zoe was a great beauty, striking even in her old age, and with a most imposing manner. To supplement the description of her unbounded extravagance and liberality and her quickness of mind, his portrait of her shows her to be of medium height and build (naturally more plump than her sister), with large eyes, set well apart, and imposing eyebrows (*ὀφθαλμός τε αὐτῇ μέγας ὑπὸ βλοσυρᾷ τῇ ὀφρύϊ διέσχιστο*) and a fairly aquiline nose ; her hair was golden, and her skin of perfect and radiant whiteness (*τήν τε κόμην εἶχε ξανθὴν καὶ τὸ σῶμα δι' ὅλου λάμπον λευκότητι*). Indeed, when reigning with Theodora in 1042, before her third marriage with Constantine IX Monomachos, when she was sixty-two, from her harmonious figure (*τὴν εὐρυθμίαν τῶν μελῶν*) and her skin, which was still totally unwrinkled, she seemed but a young woman, as is borne out by the doubtless flattering mosaic in St. Sophia portraying her with Constantine Monomachos, who shows clear signs of having been substituted for an earlier husband, probably Romanos Argyros. Even at the age of seventy, according to Psellos, who is usually two years out in Zoe's age, reckoning as if she were born in 978, not 980, there was not a wrinkle on her face, and she seemed as fresh as if she were in the prime of her beauty, except that her hands were unsteady and her back bent (29). It seems reasonable to connect her perfect skin with her overriding passion for developing new perfumes, ointments and cosmetics, to which she devoted all her energies during her later years. Her bedroom had somewhat the appearance of a perfumer's warehouse, for it was entirely given up to a host of braziers, around which her servants performed their allotted tasks, such as

(28) *Chronographia*, II, 9-10 ; see Gary J. JOHNSON, "Constantine VIII and Michael Psellos : Rhetoric, Reality and the Decline of Byzantium A.D. 1025-8", in *BSEB*, 9 (2) (1982), 222f.

(29) *Chronographia*, II, 5 ; VI (Zoe & Theodora), 6 ; VI (Constantine IX), 158 (Renauld, 1, 28 and 120 ; II, 49) ; Thomas WHITTEMORE, "A Portrait of the Empress Zoe and of Constantine IX", in *Byzantion*, 18 (1948), 223-7.

bottling, mixing and other operations, even in the heat of summer. Psellos stresses how unusual Zoe was in not spending her time in spinning or weaving, and, like her sister Theodora, in not enjoying fresh air, fine gardens and other such recreations and portrays her as being extravagant and generous to a fault ([30]). Despite her absorbing interest in cosmetics, when Psellos knew her at least, she used to display scorn at the beautiful robes and dresses that were part of her rank, nor did she, most unusually, wear heavy robes preferring thin garments and despising personal ornaments such as diadems or cloth of gold or "lovely things about her neck", accessories which would normally be appurtenances of the empress. Nevertheless, she was concerned that her appearance made an impression on the court, and courtiers would vie with each other in falling down as if struck by her beauty as by lightning when she appeared, such performances being rewarded by her with chains of gold. Zoe could, however, swing from one extreme of temperament to the other, and, since she was indiscriminate in her infliction of punishments such as blinding, courtiers had to beware of offending her by overacting their effusions at her generosity ([31]).

Her younger sister Theodora, of whom Zoe was jealous and whom she tended to overshadow — indeed according to Psellos, Zoe would rather have seen a stable-boy on the throne than let her sister share power ([32]) — was of a very different character, being more placid and

(30) *Chronographia*, VI (Constantine IX), 62 and 64 (Renauld, I, 147f). For the extreme piety in old age, see VI (Constantine IX), 65 and 157, where she offers spices and sweet herbs to God (Renauld, I, 148f ; II, 48f).

(31) *Ibid.*, VI (Zoe & Theodora), 4 and 5-6 (Renauld, I, 118f and 120) ; VI (Constantine IX), 157-8 (Renauld, II, 48f), *τῶν δέ γε περὶ τὸ σῶμα καλλωπισμῶν ἠμέλει παντάπασι, καὶ οὔτε χρυσοπάστῳ ἐχρῆτο στολῇ, οὔτε ταινίαις, ἢ κόσμοις περιδεραίοις, ἀλλ' οὐδὲ φορτικῶς ἠμφίεστο* ...

(32) *Chronographia*, V, 46 (Renauld, I, 113). For Zoe's jealousy of Theodora, and Theodora's banishment from the palace and tonsuring not long after Zoe's marriage to Romanos, see *ibid.*, V, 34f and 51 (Renauld, I, 107f and 116) ; Skylitzes, *Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, ed. Ioannes Thurn (*CFHB*, Berlin, 1973), 375-7, 385 and 422 (= *Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, ed. E. Bekker (*CSHB*, Bonn, 1839) 486-8, 498 and 540f). Zonaras, *Epitome*, XVII, xi-xii (*CSHB*, III, 574f), suggest that Theodora was sent to the convent of Petrion because she was suspected of political intrigue ; and cf. Attaleiates, *Michaelis Attaliotae Historia*, ed. Emmanuel Bekker (*CSHB*, Bonn, 1853), 18 ; Skylitzes, *Synopsis*, 420 (*CSHB*, 540) makes Theodora the more decisive and ruthless of the two empresses in dealing with Michael V, and see also Attaleiates, *Historia*, 51f for her involvement in public affairs, and Zonaras, *Epitome*, XVII, xix (*CSHB*, III, 610-3) for the role of the Senate and her supporters in her accession.

reserved in disposition, though a more lively talker once engaged in conversation ; she was very tall, and generally cheerful and smiling and quick in her movements, but less beautiful than her sister, having a more tapered form and a small head out of proportion with her body (*τό τε πρόσωπον ἐνδεῶς ἔχουσα καὶ πρὸς τὸ λοιπὸν σῶμα ἀσύμμετρον*), and her main preoccupation was the hoarding and counting of money. In terms somewhat less realistic than these portraits in the *Chronographia*, Psellos, in a lament written for Constantine Monomachos on the death of his beloved mistress Skleraina, when Zoe was in her sixties, exhorts Constantine to turn instead for comfort to the "glories of the palace", his beauteous and radiant wife and sister-in-law, who are described in language which displays a total disregard for realism or accuracy and a dedication to flattery only to be expected of court poetry during the lifetime of its imperial addressees. Certainly such eulogy, whatever Constantine's reaction, could not have but pleased the elderly empresses, Zoe especially being known to be highly susceptible to the lavish compliments of courtiers, of which this work may be considered a typical example (33). As sole empress in her own right in 1055-6, when she was seventy three (34), Theodora's body remained straight and upright despite her exceptional height (*ἡ δὲ ἄρα οὔτε τὸ σῶμα πάνυ ἐκάμπτετο, καίτοι προμήκης τὴν ἡλικίαν τυγχάνουσα*) and her mental powers were still equal to long working hours, while she quite openly used her authority to govern, acting as emperor without the slightest embarrassment, both in writing and by word of mouth ; indeed at times she could be more than a little abrupt. Significantly, having been forced into a convent by her elder sister at the time of her first marriage, she seems not always to have retained her nun's habit even during Zoe's lifetime for she was shown on the "Crown of Monomachos", alongside Constantine IX and Zoe, in the ornate robes and red shoes of an empress, while later her coinage depicted

(33) *Chronographia*, II, 5 ; VI (Zoe & Theodora), 4-6 ; VI (Constantine IX), 62 and 64 (Renauld, I, 28, 118-20 and 147f) ; Psellos, *Εἰς τὴν τελευτὴν τῆς Σκληραίνης*, in *Michaelis Pselli Scripta Minora*, ed. E. Kurtz & F. Drexl, vol. I (Milan, 1936), 205, lines 425-446 ; ... *Ζωήν, τὸ καλλώπισμα γῆς τε καὶ πόλου. / ἰδὼν δὲ πᾶσαν τοῦ προσώπου τὴν χάριν / καὶ τὴν ἀπαστράπτουσαν ἀκροφεγγίαν / παρηγόρησον τὴν σεαυτοῦ καρδίαν*, Theodora is described as *τὸ φαιδρὸν ἀγλάϊσμα τῆς Βυζαντίδος, / τὸ σεμνὸν ἄνθος, τὴν γονὴν τῆς πορφύρας, / Θεοδώραν, τὸ κάλλος αὐτοῦ τοῦ βίου* (lines 432-5 and 439-4).

(34) See Head, "Physical Descriptions", 235, "in all of Byzantine history there is scarcely a more unlikely sovereign than Monomachos' successor", who makes her seventy-five.

her in full regalia. Her decisive take-over of power as Constantine IX was dying was matched perhaps by her autocratic actions during the popular rebellion against Michael V, Zoe's adopted son, in 1042, after which she came to the throne as joint ruler with her sister, the mob's first action being to drag her from her convent and, significantly, to dress her in a magnificent robe before escorting her, on horseback, to St. Sophia ; historians, in general, saw her reign as sole empress as efficient and autocratic ([35]). Though Psellos' comments on her reign in his *Chronographia*, particularly regarding Church matters and his own importance, can be quite outspoken and indeed suggest that her previous piety and respect for the Church may possibly have been a deliberate pretence, he elsewhere eulogises her capacity for ruling in a flattering address, the terms of which must have appealed to the ageing empress' self-image ([36]). This decisiveness of manner and strong-mindedness is also seen in the descriptions of Pulcheria, sister of Romanos III Argyros, who, with her confidants and friends, was apparently enraged at Zoe's amours and waged war against the empress and her lover Michael the Paphlagonian, thirty years Zoe's junior, the struggle being cut short by Pulcheria's death ([37]), and of Euprepia, sister of Constantine Monomachos, who regarded his arrogant, outspoken and obstinate younger sister with more fear than respect and was very wary in his dealings with her — understandably so since she was one of the factors leading to the (nearly successful) rebellion of Tornikios,

(35) *Chronographia*, VI (Theodora), 5 (Renauld, II, 73) ; cf. *ibid.*, V, 36-51 ; VI (Constantine IX), 202 ; VI (Theodora), 1-2 and 5 (Renauld, I, 108-116 ; II, 70f and 72f) ; SKYLITZES, *Synopsis*, 418-21 and 479f (*CSHB*, 536-40 and 610-2) ; ATTALEIATES, *loc. cit.* ; and ZONARAS, *Epitome*, XVII, xix and xxix (*CSHB*, III, 605-12 and 651f). For the crown of Monomachos, dated between 1042 and 1050, see HUNT, "Comnenian Aristocratic Palace Decorations", 139-41 ; Constance HEAD, *Imperial Byzantine Portraits : A Verbal and Graphic Gallery* (New York, 1982), 104.

(36) *Τοῦ σοφωτάτου ὑπερτίμου τοῦ Ψελλοῦ εἰς τὴν δέσποιναν <Θεοδώραν>*, in KURTZ & DREXL, *Scripta Minora*, I, 4, *Τί γὰρ τῶν σῶν ἐπαινέσομαι πρῶτον, τί δὲ τελευταῖον θαυμάσομαι ; τὴν βασίλειον ἀναγωγήν, τὴν τῶν ἠθῶν ῥύθμισιν, τὴν τοῦ τρόπου παίδευσιν, τὸ ἱλαρόν, τὸ ἥμερον, τὸ προσηνές, τὸ χάριεν, τὸ τοῦ φρονήματος πολιόν, τὸ τοῦ μεγέθους σύμμετρον, τὴν ἀγχίνοιαν, τὴν τοῦ νοὸς σταθηρότητα, τὸν ἄζυγα βίον, τὸ πάντων μέγιστον τὴν παρθενίαν, τὴν καθαρότητα ...* ; *Chronographia*, VI (Theodora), 15-18 (Renauld, II, 78-81) ; and see *ibid.*, VI (Zoe & Theodora), 6 (Renauld, I, 120) for Theodora's cheerfulness and laughter.

(37) *Ibid.*, III, 21 and 23 (Renauld, I, 47 and 49) ; ZONARAS, *Epitome*, XVII, xiii (*CSHB*, III, 583). For Maria, the sister of Romanos III Argyros, who married the Doge Pietro Orseolo, see Demetrios I. POLEMIS, *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography* (London, 1968), 54.

a personal friend of hers, in 1047 (38). Both of these imperial ladies, neither of whom was born into the imperial family, seem remarkably autocratic in their behaviour and liberated in their self-expression.

Other consorts of emperors, whom Psellos would have known well and even intimately, were Aikaterina, wife of Isaac I Komnenos (1057-9) ; Eudokia Makrembolitissa, the widow of Constantine X Doukas (1059-67), and the Patriarch Michael Keroularios' niece, who chose, after a period of regency for her son Michael, Romanos (IV) Diogenes (1068-71) as her second husband ; and Maria of Alania, wife of Psellos' patron Michael VII Doukas at the time of the composition of the *Chronographia*, who was later to marry the Emperor Nikephoros III Botaneiates. Psellos' attitude towards the Doukas family is certainly eulogistic and not devoid of fulsome flattery, unlike the rest of the *Chronographia*, which, while it betrays Psellos' prejudices as a Constantinopolitan and high-ranking bureaucrat, generally presents realistic and detailed descriptions of the emperors and empresses whom Psellos served earlier in his career, in marked contrast to his courtly poetry and addresses. He describes Aikaterina, daughter of John Vladislav of Bulgaria, as a most noble and remarkable woman (*θαυμάσιόν τι χρῆμα γυναικῶν αὕτη καὶ εὐγενείας τὰ πρῶτα* ...) and stresses her incredible piety, while he portrays her daughter Maria as very beautiful, not only as a young girl but even after she had taken the veil, her nun's habit showing to advantage her complexion and red-gold hair (*ἠλεκτρώδης τε ὁμοῦ καὶ πυρσὴ καὶ τῷ σχήματι ἄμφω κατασεμνύνουσα* ...). This praise is gratuitously given by Psellos despite the fact that, after his betrayal of Isaac and the emperor's subsequent abdication in favour of Constantine Doukas after only two years in power, he can have had no ulterior motive for such flattery. The historian himself makes much of the emperor's illness and plays down his own role in the abdication, justifying his intervention by the haste with which Isaac was attempting to initiate reforms (39). Psellos' letter to Aikaterina,

(38) *Chronographia*, VI (Constantine IX), 100 (Renauld, II, 14f) ; ZONARAS, *Epitome*, XVII, xxiii (*CSHB*, III, 625-31).

(39) *Chronographia*, VII (Isaac Komnenos), 79, 51, 60-4 and 74-92 (Renauld, II, 131, 115f, 120-3 and 129-38) ; Michael ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204. A Political History* (London/New York, 1984), 51-4 ; according to BRYENNIOS, husband of Anna Komnena, Issac's great-niece, his offer to the throne being refused by his brother John, the emperor then turned to Constantine Doukas as his successor, *ἄνδρα πολλοῖς κομῶντα πλεο-νεκτήμασιν* ; *Historiarum Libri*, I, 5 (Gautier, 83 ; *CSHB*, 23).

asking about the emperor's health and lamenting his absence, when out of the city on a hunting expedition, reveals still greater depths of fulsome praise for both the royal couple, especially the empress, *πῶς ἔχει ἥ τε ὡς ἀληθῶς βασιλίς, ἡ χρυσοῖς κροσσωτοῖς τῶν ἀρετῶν περιβεβλημένη, πεποικιλμένη, ἡ καὶ ἐκ γένους βασίλειον αἷμα λαχοῦσα ... ; πῶς ἔχεις ἡ φωσφόρος ζωή ;* (40) and Aikaterina, who appears not without a will of her own, seems to have, quite justifiably, blamed Psellos for persuading her husband to abdicate and for Isaac's decision to place his dear wife and daughter (... *καὶ τούτων δὴ τῶν φιλτάτων ἡ μὲν ὁμόλεκτρος καὶ βασίλισσα, ἡ δὲ θυγάτηρ μονογενὴς* ...) in Constantine's care, and the historian indeed portrays her as criticizing Psellos and other advisors for Isaac's choice of monastic life and changing their emperor into a monk, while both mother and daughter are shown as indulging in lamentations, dirges and sorrowful tears on the occasion, not only in fear for Isaac's health as in regret for the lost throne. The empress is recorded as saying everything possible to try to change Isaac's mind, envisaging a comfortable future for Isaac safe in the Church, should his health recover, while she and her daughter would be condemned to sorrow, exile and possibly even a worse fate, while the loss of the throne left them to a life worse than death, and is portrayed as both articulate and determined. Isaac himself, according to Psellos, was aware of Aikaterina's great opposition to his "wise" decision, following her woman's instincts (*στέργουσα τὸν γυναικεῖον τρόπον*) and the fact that she blamed everyone, including Psellos, for a decision for which the emperor alone was responsible (41).

When the Doukas family come under discussion, Psellos' approach to the protagonists of his history changes markedly and his eulogistic portraits know no bounds. He speaks highly of Constantine X's first

(40) SATHAS, *Bibliotheca Graeca*, V, 356-8 (no. 112), '*Τῇ δεσποίνῃ Αἰκατερίνῃ*'; Psellos' main concern in this letter seems to be that the emperor may have left the city not so much to go hunting — Isaac was passionately devoted to all forms of hunting, especially in the latter part of his reign, staying for the purpose at an imperial lodge outside the city, it being to this pursuit that Psellos attributes his serious illness — as to consider *σεκρετικὰ ζητήματα* ; *Chronographia*, VII (Isaac Komnenos), 72-3 (Renauld, II, 128f).

(41) *Ibid.*, VII (Isaac Komnenos), 80-1 and 89 (Renauld, II, 132 and 137) ; *ibid.*, VII, 82 (Renauld, II, 133) ; trans. E. R. A. SEWTER, *Michael Psellus : Fourteen Byzantine Rulers* (Harmondsworth, 1966), 325f, "...I would gladly be devoured — yes, even by worms — for your sake ... And you — have you no pity now for us in our desolation ? What sort of feeling have you, to take away yourself from the palace, and leave me behind, condemned to a widowhood full of sorrow ...".

wife, then deceased, both for the fame of her family (she was a daughter of Constantine Dalassenos) and for her great beauty (... *καὶ γένει περιφανῆ* ... *καὶ κάλλει διαπρεπῆ*), and naturally continues by praising Constantine's second wife, the empress Eudokia Makrembolitissa, whom he had married probably before 1050 since she bore five children prior to her husband's accession, a lady of 'noble birth, a woman of great spirit, and exceptional beauty', but without describing her in detail. Eudokia was, like Aikaterina, a lady of determination and, moreover, atypically for her time, an intellectual and authoress of a poem on Ariadne and of a number of instructive works. In a letter, apparently to her, gratefully acknowledging gifts of fruit and wine, Psellos addresses the recipient as *ὦ πᾶν τὸ θῆλυ γένος νικήσασα, καὶ σωματικοῖς κάλλεσι καί ψυχικαῖς χάρισι* (42), though in the *Chronographia* he makes clear his disapproval of Eudokia's behaviour after her husband's death in her actions as regent and her choice of the handsome Romanos Diogenes as her second husband despite her late husband's wishes and her written pledge and promise to Constantine on his death bed that she would not remarry. Psellos, who was an old friend and "spiritual brother" of the empress' father and who in one letter calls her his "niece", does, however, praise Eudokia, when she initially takes on the role of regent, for behaving in a suitably modest and decorous manner : "neither in the imperial processions nor in her own clothing was there any mark of extravagance", as he implies might have been expected under the circumstances (43). In a flattering letter, too, to the

(42) *Ibid.*, VII (Constantine X), 6-7 (Renauld, II, 141), ... *εὐγενὴς δὲ καὶ αὕτη καὶ τό τε φρόνημα γενναία, καὶ τὸ εἶδος περικαλλὴς* ; SATHAS, *Bibliotheca Graeca*, 284 (no. 53) ; cf. also *ibid.*, 377 (no. 132). For their marriage, and a contemporary silver reliquary depicting Constantine X and Eudokia, and a fourteenth century manuscript portrait of Eudokia, see POLEMIS, *Doukai*, 33f ; for Eudokia as "une savante, une sorte de bas-bleu byzantin", see A. RAMBAUD, "Michel Psellos", in *Revue Historique*, 3 (1877), 273.

(43) *Chronographia*, VII (Eudokia), 4-9 ; VII, 1, ...*καὶ μηδέν τι περιττὸν ἐπί τε κόσμοις καὶ προόδοις ἐμφαίνουσα* (Renauld, II, 154-7 and 152) ; SATHAS, *Bibliotheca Graeca*, 347 (no. 104), ... *ἦν ἀντὶ πάντων καὶ ὑπὲρ πάντων ἐκτησάμην ἐγὼ καὶ εὐεργέτιν καὶ βασιλίδα, εἶπω καὶ τὸ ἀπόρρητον, καὶ ἀνεψιάν* ; see ATTALEIATES, *Historia*, 99-101 and cf. *ibid.*, 304, for the honours and lavish income given to her by the Emperor Nikephoros III Botaneiates upon the deposition of her son Michael and Botaneiates' accession in 1078. For her oath to Constantine not to remarry, and the role of the senate in her decision, see ZONARAS, *Epitome*, XVIII, x (*CSHB*, III, 683-5), ATTALEIATES, *Historia*, 92 and 99, and N. OIKONOMIDES, "Le serment de l'impératrice Eudocie (1065) : un épisode de l'histoire dynastique de Byzance", in *Revue des Études Byzantines* (hence *REB*), 21 (1963), 101-28. For some lines on her death, see Sp. LAM-

empress, written apparently during the reign of Diogenes, which shows the instability of the positions of officials in favour at court, Psellos accuses her of unjustly charging him with ingratitude and lists her obligations and those of her family to him, and stresses his closeness to her father and his past record of service to her and her family, protesting strongly that he has always been one of her most fervent admirers and continually full of her praises in speech and writing, in particular of her wisdom, firmness and philantropy (44).

(to be continued)

University of New England
Australia.

Lynda GARLAND.

BROS, *Ἐπιτύμβιοι εἰς τὴν θανοῦσαν βασίλισσαν*, in *Neos Ellenomnemon* (hence *NE*), 16 (1922), 41. For Constantine X's sister-in-law Eirene Pegonitissa, wife of the Caesar John Doukas, see Paul GAUTIER, "Quelques lettres de Psellos inédites ou déjà éditées", in *REB*, 44 (1986), 140f (no. 9) ; POLEMIS, *Doukai*, 41 ; and see Psellos' epitaph for her in KURTZ & DREXL, *Scripta Minora*, I, 155-89.

(44) GAUTIER, "Quelques lettres de Psellos", 192-4 (no. 35).

WHO WAS EIRENE THE SEVASTOKRATORISSA ?

At some time during the decade of the 1120s, probably around 1124-5, the Sevastokrator Andronikos, second son of the Emperor John II Komnenos, married a young wife (Varzos 76 [I.361-2]) (1). When we meet her in the decade of the 1140s, she is known as the Sevastokratorissa Eirene, widowed after Andronikos' death in 1143 (2). She is praised inordinately for her beauty, wealth, generosity and learning, and is the recipient of a very large number of surviving letters, poems and other dedicated works, by Ioannes Tzetzes (3), Konstantinos Manasses (4), Theodoros Prodromos (5), "Manganeios" Prodromos (6),

(1) Enquiries into questions involving Comnenian genealogy have recently been made much easier by the publication of K. VARZOS, *Ἡ γενεαλογία τῶν Κομνηνῶν*, 2 vols. (*Βυζαντινά κείμενα καὶ μελέται* 20α-20β), Thessaloniki 1984. All such discussions should begin from Varzos' work, and most will end with it. Most references to Varzos in this article will be like that in the text here : "VARZOS" and his reference number for the Comnenian family member involved, followed by the volume and page numbers of his discussion.

(2) S. PAPADIMITRIOU, *Ὁ Πρόδρομος τοῦ Μαρκιανοῦ κώδικος* XI 22, *Vizantijskij Vremennik* 10, 1903, 123-32 ; F. CHALANDON, *Les Commène* II, Paris 1912, 212-213 ; C. DIEHL, *Figures byzantines*, ser. 2, Paris 1938, 143-54 ; E. M. JEFFREYS, The Comnenian Background to the romans d'antiquité, *Byzantion* 50, 1980, 455-486 ; *eadem*, The Sevastokratorissa Eirene as Literary Patroness : The Monk Iakovos, *XVI. Internationaler Byzantinistenkongress : Akten 2.3*, Vienna 1983, 63-71 ; *eadem*, Western Infiltration of the Byzantine Aristocracy : Some Suggestions, in *The Byzantine Aristocracy IX-XIII Centuries* (BAR International Series 221), ed. M. Angold, Oxford 1984, 202-10 ; O. LAMPSIDIS, Zur Sebastokratorissa Eirene, *Jahrbuch der Österreichischer Byzantinistik* 34, 1984, 91-105. The writers of the present article hope to devote a substantial monograph to Eirene.

(3) *Theogony*, ed. P. Matranga, *Anecdota graeca* II, Rome 1850, 577-98 ; *Epistulae*, ed. P. A. M. Leone, Leipzig 1972, epp. 43 and 56.

(4) *Σύνοψις Χρονική*, ed. I. Bekker, Bonn 1837 ; Astrological Poem, ed. E. Miller, Poèmes astronomiques de Théodore Prodrome et de Jean Camatère, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et d'autres bibliothèques* 23.2, Paris 1872, 1-112 (on attribution see O. LAMPSIDIS, Zur Sebastokratorissa [see note 2 above], 91-3).

(5) *Erotemata* (Grammar), ed. C. G. Goettling, *Theodosii Alexandrini Grammatica*,

Iakovos Monachos (7) and an anonymous encomiast (8). Several pieces of church furnishing were offered in her name (9), and it has been credibly proposed that she was involved in the sponsorship of some of the greatest Byzantine works of manuscript illumination of the twelfth century (10).

At the same time, there is a surprisingly dark side to some of the information these works bring : she aroused the displeasure of the Emperor Manuel I, suffered two periods of imprisonment and ill-treatment, though during the second of these her elder son John seems to have been a kind of heir presumptive to the imperial throne (11).

Leipzig 1822, 80-197 and Poems 44-7 of Theodoros Prodromos, *Historische Gedichte*, ed. W. HÖRANDNER (Wiener Byzantinistische Studien XI), Vienna 1974.

(6) A conventional name for an anonymous poet. Poems addressed to Eirene and her family are listed in S. PAPADIMITRIOU, *Ὁ Πρόδρομος* (as in note 2 above), 107-110 : owing to errors at the beginning of the manuscript, Papadimitriou's poem numbers are 2 lower than the system used here, which is that of E. MIONI, *Bibliothecae Divi Marci Venetiae codicum graecorum manuscriptorum catalogus* III, Rome 1970, 116-125, based on the poems' order in the main manuscript *Marc. gr.* XI 22. This numbering will also be used in editions of these poems which we are preparing. Current editions, where they exist, are noted by Mioni, apart from the best, published after his catalogue : *Theodori Prodromi De Manganis*, ed. S. Bernardinello, *Studi bizantini e neogreci* 4, Padova 1972, and S. BERNARDINELLO, Sicilia e Normanni in Teodoro Prodromo, *Byzantinosicula* 2 : *Miscellanea in memoria di G. Rossi Taibbi* (Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici, Quaderni 8), Palermo 1975, 51-71. Two other poems of Manganeios Prodromos dedicated to Eirene are found only in *Ms Ambrosianus* 592 (O 94 sup.), the other source preserving unique poems of Manganeios (see A. MARTINI and D. BASSI, *Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Ambrosianae* 2, Milan 1906, 683, ff 27^{v}-28^{v} [the poems are to be numbered 145-6 in the upcoming edition]). Several recent publications attribute this whole corpus of poems to Theodoros Prodromos : this attribution will be contested elsewhere.

(7) *Letters*, found in *Par. gr.* 3039 ; the first edition of these 43 letters and one treatise, all addressed to Eirene, is soon to be published by the present writers in the Greek series of the *Corpus Christianorum*.

(8) Two encomia found in *Ms. Marc. gr.* 524, ed. S. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 8, 1911, 22-26.

(9) Detailed in Manganeios Prodromos, poems 89-96.

(10) E. M. JEFFREYS, Eirene as Patroness (see note 2 above) ; I. SPATHARAKIS, An Illuminated Greek Grammar Manuscript in Jerusalem : a Contribution to the Study of Comnenian Illuminated Ornament, *Jahrbuch der Österreichischer Byzantinistik* 35, 1985, 243 ; R. NELSON, Theoktistos and Associates in Twelfth-Century Byzantium : an Illustrated New Testament of A.D. 1133, *The J. Paul Getty Museum Journal* 15, 1987, 75-6 ; J. C. ANDERSON, The Illustrated Sermons of James the Monk : their Dates, Order and Place in the History of Byzantine Art, *Viator* 22, 1991, 69-120.

(11) This side of the question is only preserved in some poems of Manganeios Prodromos and some letters of Iakovos Monachos. The contrast with the success of her children is frequently pointed out by Manganeios Prodromos, e.g.

Some feel too that the literary and instructional works dedicated to her form another puzzle : many of them are elementary and do not tally with the extravagant way in which she is praised for her learning ([12]). It is difficult not to be curious about Eirene, and to suspect (in a methodologically unfashionable way) that her background and personality could serve as a clue to some of the most interesting tensions in twelfth-century Constantinople.

She was plainly regarded as dangerous by Manuel. Although details are obscure, and a full discussion of the evidence would multiply the length of this article several times, there is general agreement that she was imprisoned both soon after Manuel's accession in 1143 and again for a longer period after the Second Crusade (1147) ([13]). Although her position as mother of one of Manuel's most likely successors cannot have been irrelevant to this perceived threat, it seems unlikely that this was the only problem : the danger probably also had something to do with her family or her geographical origin. At another level, it is possible that her needs for information and taste as patroness played a significant role in the development of scholarship and the visual arts in twelfth-century Byzantium. However, among the most enigmatic features of Eirene's case is the fact that modern scholars have found no way of penetrating the secret of her origins — and thus of defining the kind of threat she may have posed to Manuel, or the environment in which her needs were developed and her taste may have started to form ([14]).

τοῦτο τὸ δένδρον τὸ τερπνόν, τοῦτο τὸ πρὶν ἀνθῆσαν,
τὸ ζηλωτόν, τὸ φθονηθέν, τὸ γέμον τῶν χαρίτων,
τὸ πλῆρες ὡραιότητος, τὸ πλῆρες εὐκαρπίας,
τὸ δένδρον τὸ κατάκαρπον, τὸ βρίθον ἐν τοῖς κλάδοις,
τὸ βρύσιν ἔχον δαψιλῆ καὶ πάμπλουτον ἀρδείαν,
ὁρᾶται νῦν κατάξηρον, ἀνθούντων καὶ τῶν κλάδων,
καὶ θαῦμα τοῦτο γίνεται θαυμάτων ὑπεράνω.

This delightful tree which flourished before, admired and envied, full of beauty and full of fruitfulness, the abundant tree with laden branches, with its plenteous spring and rich irrigation, now appears completely dry, though the branches continue to flourish, and this is a miracle above all miracles (Manganeios Prodromos 48.63-9).

(12) See E. M. JEFFREYS, Western Infiltration (as in note 2 above), 27.

(13) The most thorough analysis of the situation remains that of S. PAPADIMITRIOU, *Ὁ Πρόδρομος* (as in note 2 above), 123-32. His conclusions have been corrected in detail by many subsequent publications, but the basic framework still stands.

(14) "Über die Abstammung Eirenes ist nichts bekannt", HÖRANDNER (see note 3 above), 411 ; *μιὰ κάποια Εἰρήνη, ποὺ ὁ Θεόδωρος Πρόδρομος, κι αὐτός ὁ ἄλλος ὁ Μαγ-*

In an age of great dynastic consciousness, when court rhetoricians and poets extol at length the descent of every personage who appears in their works, Eirene rivals Manuel I as the most popular subject and dedicatee of surviving court literature ([15]). But her family name is nowhere mentioned. In poems dedicated to or referring to her children, for example, their Comnenian inheritance from their father is stressed, and the families of their spouses are often mentioned with respect. But Eirene, their mother (when she is included at all) is praised at great length merely as beautiful, gracious, good, learned and generous, with no dynastic dimension beyond that derived from her husband ([16]). As we shall see, from a corpus approaching a hundred poems, letters and other works addressed or dedicated to her, one may only derive a few clichés about noble descent from a family of warriors, with almost no direct information which could locate her birth and upbringing, either socially or geographically.

The present article is an attempt to examine the surviving evidence, and the significance of the gaps in that information, with all possible precision. We shall begin from the name Eirene.

His bride's name was certainly not new in Andronikos' family. In the generation of his grandfather Alexios I, Alexios' own wife was an Eirene, and so was the wife of one of Alexios' brothers. In the generation of his father John II, John's wife (Andronikos' mother) was called Eirene, and so were the wives of two of John's brothers. Finally Andronikos' own elder brother, the co-emperor Alexios, was married to an Eirene, while his younger brother Manuel, later the Emperor Manuel I, would marry an Eirene as his first wife. Of these seven Eirenes in the immediate families of the Comnenian monarchs, only one, Eirene Doukaina, wife of Alexios I, is known to have borne

γάνειος Πρόδρομος, ἂν καὶ τῆς ἀφιέρωσαν πολλὰ ποιήματά τους, δὲν ἔλαβαν τὸν κόπο νὰ μᾶς ποῦν τὸ πατρώνυμό της, VARZOS, I.361-2.

(15) For the emphasis on ancestry, see e.g. A. KAZHDAN, The Aristocracy and the Imperial Ideal, in *The Byzantine Aristocracy IX-XIII Centuries* (BAR International Series 221), ed. M. Angold, Oxford 1984, 43-57, and other articles from the same collection, especially P. MAGDALINO, Byzantine Snobbery, *ibid.*, 58-78. Many speeches and poems dedicated to Manuel are parts of the imperial ceremonial, dedicated to him as Emperor rather than as individual. With this qualification, one could claim parity for the list assembled for Eirene in notes 3-8 above and that for Manuel which could be derived, e.g., from VARZOS 81 (I.422-77).

(16) Most relevant poems are in the corpus of Manganeios Prodromos : see 21-23, 32, 41, 46-57, 97-101 and two in *Ms Ambrosianus* 592 (O 94 sup.), 28^{v}-31^{r}, to be numbered 147-8.

the name at her original christening. One other, like the Sevastokratorissa, is of unknown origin. The other five were all brides from outside the Byzantine orbit, rechristened Eirene as they were incorporated into the imperial family.

Here are the relevant details :

Eirene of Alania, married to Alexios I's elder brother Isaac (Varzos 12 [I.67-8, 79]).

Eirene-Piroshka of Hungary, married to John II (Varzos 34 [I.204-5, 219-21, 227-8]).

Eirene, daughter of Volodar of Premsyl, probably married to John II's brother Andronikos (Varzos 35 [I.233-4]), or less likely, to his brother Isaac (Varzos 36 [I.254], whose wife was also called Eirene). Whichever of these two was not Volodar's daughter is an Eirene of unknown origin.

Eirene of Kiev (granddaughter of Vlamidir Monomakh), married to John II's eldest son Alexios (Varzos 74 [I.339-48]).

Eirene-Bertha von Sulzbach, who would be the first wife of Manuel I (Varzos 81 [I.422-77]).

Granted the many Eirenes imported into the imperial family, it is surprising that the numbers of Comnenian girls christened Eirene was comparatively small. In Varzos' list of identifiable Comnenian female names, Eirene ranks fifth after Anna, Maria, Eudokia and Theodora ([17]). Perhaps the large number of Eirenes brought in as mothers reduced the frequency of the name among Comnenian daughters, owing to the prohibition on girls being given their mother's name. Many likely christenings after grandmothers called Eirene will have been aborted by the fact that their mothers were called Eirene too ([18]). However it is not impossible that Eirene as a name was felt to be in a different category from the other dynastic names — as hinting at foreign origin — and, for that reason, was less popular for Comnenian-born princesses.

(17) VARZOS, I.35.

(18) See VARZOS, I.410, note 32. Varzos' methodological assumption that all Comnenian firstborn daughters were named after grandmothers (I.202, note 29), usually fits the facts (as well as Orthodox tradition), but occasionally forces him into special pleading in cases where preserved information may not fit the pattern (see e.g. I.259, note 22, I.356-7, note 43 and I.419, note 17). It seems to me an open question whether this practice is as absolute in the Comnenian period as he assumes.

The name is thus in itself enough to raise a suspicion that the Sevastokratorissa was not from a regular Byzantine background. We shall now examine her marriage to Andronikos in the context of the marriages of eligible Comnenian males in the 1120s.

One has the impression that John II made firm decisions by around 1122 on the directions of his marriage policy for the most important dynastic males in the empire. About that year he married off four Comnenian-born princes who were probably the oldest in the generation after his : his own eldest son Alexios and three sons of his two elder sisters, Anna (the historian, and failed claimant for the throne for her husband Nikephoros Bryennios) and Maria. Alexios (Varzos 74 [I.343-4]) he married in 1122 to Eirene of Kiev, as indicated above ([19]). But in the same year ([20]) he made provision for both sons of Anna and Nikephoros : the elder, Alexios (Varzos 65 [I.308, 316]), was married to a Georgian princess (daughter of David II/IV "the Restorer"), while the younger, Ioannes (Varzos 66 [I.318]), wed another wife from the Caucasian region rechristened Theodora. The two weddings took place at a single ceremony. About the same time, probably before the end of 1123, Maria's elder son Alexios (Varzos 69 [I.331-3]) married a wife whose name and background are unknown, except for the fact that she was not Byzantine but could be described in Byzantine panegyric as of royal rank.

The next on the list of eligible Comnenian males one may surmise to have been Andronikos (Varzos 70 [I.335]), Maria's younger son (of whose marriage, if any, no record has been preserved) and Andronikos (Varzos 76 [I.361-2, 366-78]), John II's own second son, whose wife, Eirene the Sevastokratorissa, is the subject of this paper. The precise date of her wedding is unknown, but Varzos, calculating on the basis of Andronikos' age and the ages of the resultant children, suggests 1124-5. If we move to the children of John II's younger siblings, who would doubtless have followed in the list of weddings, we find no useful information : of the sons of John's brother Andronikos, Alexios (Varzos 82 [I.478]) died before marriageable age and we have no information about the marriage of Ioannes (Varzos 83 [I.479]). After

(19) Note that after Eirene's death in November, 1131, Alexios married a Georgian wife (VARZOS, I.344-5).

(20) But note that Gautier, in his edition of Nikephoros Bryennios' *Historiae*, Brussels 1975, 340 note 1, points out that the date could have been two or three years earlier than this.

these come the children of John II's next brother Isaac: Ioannes (Varzos 84 [I.480, 482-3]) married an Armenian Rupenian princess and later a Turk, but only after the family's abandonment of Constantinople, and so this case is not relevant to official dynastic policy. As for the first marriage of Isaac's other son Andronikos, the future Emperor Andronikos I (Varzos 87 [I.501-3]), there is a large bibliography, including Byzantine and non-Byzantine proposals, which has led to no certain conclusions. Another way to progress down the list of Comnenian eligibility is to go to John II's own third son, another Isaac (Varzos 78 [I.396-8]). The identity of his first wife is unknown, apart from the fact that she was probably called Theodora.

Thus imperial marriage policy in the early 1120s sought brides for the most prominent Comnenian males from outside the regular Byzantine orbit ([21]). For marriages after this period, details of the brides' origins are not recorded. Eirene the Sevastokratorissa is one of the earliest in the latter category. Given the likely significance of the name Eirene and the lack of an identifiable Byzantine family, one may claim that the balance of the argument has already tilted in favour of a non-Byzantine origin.

The last class of arguments designed to undermine the assumption of birth in a Byzantine environment arises from a lack of fit between the praise which Eirene is given for her learning on the one hand, and on the other the nature of the works which she sponsored and/or were dedicated to her. Here we may use two other Comnenian princesses as extreme poles of comparison. In the first place we have the historian Anna Komnene, whose description of her own demanding education is well-known, whose ability to write learned Greek is most impressive, while works dedicated to her include philosophical treatises which are amongst the profoundest learning of her time ([22]). In the second, Bertha-Eirene, Manuel's first wife, of German origin, who had no education in Greek till she arrived in Constantinople, but showed enough respect for the letters of her new land to commission from Tzetzes an introduction to Homer ([23]). Here are two extremes between which we may seek to place the Sevastokratorissa.

(21) Note also the marriage in the same period of John's eldest daughter Maria (twin of Alexios), VARZOS (75 [I.348-56]), to the son of a Norman adventurer, the Caesar John Roger, which will be discussed later.

(22) See R. BROWNING, An Unpublished Funeral Oration on Anna Comnena, *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 188 (N. S. 8), 1962, 6-8.

(23) *Allegories on the Iliad*, ed. J. F. Boissonade, Paris 1851.

If we judge her learning and devotion to letters from the complimentary epithets and phrases used in connection with her, we must place her alongside Anna. There is no need to collect this material : it appears in almost every text addressed or dedicated to her. One example may suffice : Iakovos Monachos, in the ninth of his collection of letters to Eirene, raids the spurious correspondence between Libanius and St. Basil, and copies all the best and cleverest compliments used on both sides of the dialogue, making them all refer to Eirene as recipient of his letter (24). More competent writers like Tzetzes and Manasses are equally positive. The rhetorical compliments seem to be absolutely without reserve, bearing uncompromising witness to Eirene' skill, knowledge and zeal in academic matters.

But when we look at the four dedicated works which are more than encomia and contain learned material — whether their content and approach result from a specific commission or from the writer's estimate of what was appropriate is largely immaterial — a different picture emerges. It is difficult to draw conclusions from Theodore Prodromos' *Ἐρωτήματα*, a grammatical treatise which is elementary in approach but very thorough. Manasses' Astrological Poem begins with a typical compliment, but soon proceeds to define a rather elementary level of content :

> *Ἄγε, ψυχὴ βασίλισσα, λάμπουσα τῇ φρονήσει*
> *μετὰ πολλοὺς τοὺς ἐλιγμοὺς καὶ τὰς ὑπαναπτύξεις*
> *καὶ λαβυρίνθους καὶ στροφὰς τῶν φιλενσόφων βίβλων,*
> *αἷς καθ' ἑκάστην σεαυτὴν ὀλβίζεις καὶ πλουτίζεις,*
> *μετάβηθι πρὸς ἕτερον ὕψος φιλοσοφίας·*
> *πετάσθητι, πτερύχθητι πρὸς τὴν ἀστρονομίαν,*
> *καὶ μάθε τοὺς σχηματισμοὺς καὶ φύσεις τῶν ἀστέρων,*
> *καὶ τὰς κινήσεις τῶν ἑπτὰ πλανήτων καὶ τοὺς δρόμους.*
> *Καὶ τούτων πρῶτον ἄκουσον τὰς κλήσεις καὶ τὰς θέσεις.*

Come, imperial soul, gleaming with wisdom, after the many twistings and furlings and labyrinths and turnings of the learned books with which you ennoble and enrich yourself every day, transfer to another height

(24) E.g. *ἱκανή ἐστι τὴν Πλάτωνος σοφίαν καὶ Δημοσθένους δεινότητα* : "She is capable of the wisdom of Plato and the shrewdness of Demosthenes". The spurious St. Basil-Libanios correspondence is printed as epp. 335-359 in the canon of St. Basil's Letters (ed. Y. Courtonne, Paris 1966). Iakovos used epp. 337, 339, 342, 351 and 352 in his Letter 9, and copied parts of 343-5, 353 and 356 elsewhere in the letters he wrote to Eirene.

of philosophy, and learn of the formations and natures of the stars, and the movements and paths of the seven planets. First hear the names and positions of the latter.

At the only moment of articulation in the course of this fairly brief (593-line) poem, Manasses disparages the length of the treatment he is able to give :

ἤδη, ψυχὴ βασίλισσα μεγαλοδωροτάτη,
ὡς ἐν συντόμῳ λέλεκτο τὰ τῶν ἑπτὰ πλανήτων,
καιρὸς δὲ διαγράψαι σοι τὸν ζωηφόρον κύκλον ...

Already, imperial soul, giver of the greatest gifts, we have completed in a brief way the details of the seven planets. It is now time to describe for you the lifegiving globe ...

But although this poem shows limited respect for the learning of its recipient, it is the remaining two of the four dedications which really undermine the rhetorical picture given of Eirene's academic standing. Manasses' *Σύνοψις ἱστορική* is explicitly only potted history :

Σὺ δέ, ψυχὴ βασίλισσα καὶ φιλολογοτάτη,
ἀεὶ διψῶσα γνώσεως καὶ λόγου καὶ παιδείας,
βίβλοις ἀεὶ προστέτηκας, ἐνετρυφᾷς τοῖς λόγοις,
καὶ γίνεταί σοι τῆς ζωῆς ἅπας ὁ χρόνος λόγος.
Ἐπεὶ γοῦν ἐπεπόθησας οἷα τροφίμη λόγου
εὐσύνοπτόν σοι καὶ σαφῆ γραφὴν ἐκπεπονθῆναι,
τρανῶς ἀναδιδάσκουσαν τὰς ἀρχαιολογίας,
καὶ τίνες ἦρξαν ἀπ' ἀρχῆς καὶ μέχρι ποῦ προῆλθον
καὶ τίνων ἐβασίλευσαν, ἐτῶν δὲ μέχρι πόσων,
ἡμεῖς ἀναδεξόμεθα τὸ βάρος τοῦ καμάτου,
κἂν δυσχερὲς κἂν ἐπαχθές τι πρᾶγμα, κἂν ἐργῶδες.

You, imperial soul and great lover of learning, always thirsty for knowledge, learning and education, you are always buried in your books, you delight in learning, and the whole time of your life becomes learning. Since you have desired, as a foster-child of learning, that a comprehensible and clear treatise should be written for you giving plain teaching in ancient history — who held power from the beginning and up to when they continued, over whom they ruled, and for how many years — I shall accept the onus of the task, though it is a difficult and burdensome matter and involves much labour.

The rest of the work follows this very primitive programme. The theoretical simplicity of the chronicle brings its own insights into the

twelfth-century world-view — but it is hard to see how so simple a structure could appeal to any Byzantine who had undergone a reasonable education, let alone the super-educated female conjured up by the rhetorical descriptions of Eirene.

Tzetzes' *Theogony* is no better :

14 *Φέρε, φυτὸν χρυσόπρεμνον ἐκ ῥίζης εὐστελέχου*
15 *φυτὸν ἐπιτερπέστατον, ἐριθηλές, ὡραῖον,*
ὑψιτενές, ὑψίκομον, καλλίκομον εἰσάγαν,
σκιάζον πᾶν ἀνάκτορον σοῖς τε φαιδρῦνον κλάδοις·
φέρε, ψυχὴ χαρίεσσα, φιλίστορ, φιλολόγε,
ἐπεὶ πρὸς ἄλλοις ἐκζητεῖς, λύχνος πρὸς λόγους οὖσα,
20 *θεῶν τε τὸν κατάλογον καὶ γένος τῶν ἡρώων,*
σὺ μὲν ἐμοὶ τὰς ἀκοὰς τὰς βασιλείους δίδου,
ἐγὼ δὲ πάντα σοι σαφῶς ἐπιδρομάδην λέξω,
ἀμελητήτως, αὐθωρὸν καὶ καταστενωμένως.

Come, golden-trunked tree from a well-based root, most glorious, luxuriant and beautiful tree, growing tall and with tall and exceptionally beautiful foliage, shading the whole palace and brightening it with your branches ([25]). Come, graceful soul, lover of history and learning, since, being a lamp to learning, you demand (among other things) a catalogue of the gods and a genealogy of the heroes, you must give me your imperial attention, and I shall tell you everything clearly and rapidly, writing hastily and without study, in a lamentable way.

There are many lines in the *Theogony* which make it quite plain that Tzetzes compromised all his principles in writing it : he was particularly distressed by its metrical form, the fifteen-syllable verse, which was obviously imposed by his patroness ([26]). But there are also many signs that he was restricting the content according to his idea of his patroness' needs :

τοὺς νόθους παρεάσωμεν καὶ τούτων τοὺς προγόνους,
κἂν ὑπεσχέθην κατ' ἀρχὰς εἰπεῖν καὶ τοὺς προγόνους,
410 *μή πώς σε συνθολώσωμεν ἐκ τῆς πολυπληθείας.*

(25) Tzetzes' characteristically blunt statement of the dynastic importance of Eirene's children confirms this as a possible clue to the reasons for her unpopularity with Manuel.

(26) See M. J. JEFFREYS, The Nature and Origins of the Political Verse, *Dumbarton Oaks Papers* 28, 1974, 151-3.

Let us leave out the bastards and these heroes' ancestors — though I promised at the beginning to talk of the ancestors — in case I confuse you through too much material.

θέλεις σοι παρελαύσωμεν οὕτω τὸ γένος σύμπαν ;
ἀλλ' ἀπρεπές σοι καὶ βαρὺ φανήσεται τελείως.

Do you want me to go through the whole family like this ? But it will seem to you inappropriate and far too heavy.

What educated Byzantine could be thought to need a list of the names of the gods and the heroes of the Trojan War ? Perhaps the most telling detail of all links the *Theogony* with the *Allegories on the Iliad*, which Tzetzes composed for Bertha-Eirene : in a scholion to the latter book, he refers to the former with the phrase "*ἐν ἑτέρᾳ γυναικείᾳ βίβλῳ*" — "in my other book written for a woman" ([27]).

On another level, what are we to think about a learned patroness who encouraged Iakovos Monachos ? Iakovos' letters to her, collected in a contemporary *manuscrit de luxe*, contain very little of his own composition. They are a mosaic of quotations, ranging in size from a few words to a whole folio, from the Cappadocian Fathers, Chrysostom, sundry *catenae* and more recent works by Niketas of Herakleia. The linking of this material is often clumsy, sometimes hard to follow ([28]). Some of the snippets used are among the best-known passages from the Cappadocian Fathers, especially the letters of St. Basil and St. Gregory of Nazianzus. Iakovos' sermons, preserved in the famous Kokkinobaphos homily manuscripts, are composed in an equally dubious way — and it is tempting, on this evidence, together with close parallels in the decoration of the relevant manuscripts, to connect them too with Eirene's patronage ([29]). The scenario which springs most readily to mind in this connection is that of a half-competent writer able to impose himself on a patroness whose reading and linguistic competence in the learned language were not wide enough to realise his limitations. Other explanations are possible, but none, in our view, so likely.

(27) Scholion to his *Allegories on the Iliad*, Prooimion 532, in P. MATRANGA, *Anecdota Graeca* II, Rome 1850, 605.

(28) These judgements will be illustrated in the impending edition, see note 6 above.

(29) One of the authors of this paper has previously expressed doubts on this identification (E. M. JEFFREYS, Eirene as Patroness [see note 2 above], 69-70). Long and careful examination of both sets of works and their sources, however, has led to a change of mind.

What conclusions may one draw from the contrast between Eirene's much-praised depth of learning and her perceived lack of competence, which led to a need to feed her rather elementary material ? One is the sexist reaction which is quite clear in Tzetzes' last comment : he was not the only Byzantine with lower standards for learning in females. Another conclusion is obvious to anybody who has read the passages of praise for her learning : almost without exception, they are accompanied by equal praise for her financial generosity. Manasses and Tzetzes, for example, are quite open in stating that they are only performing the unappetising chores of writing the *Σύνοψις Ἱστορική* and the *Theogony* respectively because they are being handsomely paid for them ([30]). Such circumstances could easily lead to gross flattery of their common patroness. But we find it difficult to attribute to these motives all the dozens of compliments of all the writers who wrote for her.

Granted the strong possibility that Eirene was from outside the Byzantine orbit, as discussed above, another interpretation might be considered. Perhaps the praise is a result of the critics' low horizon of expectations, a genuine tribute to the knowledge and competence she had gained in Hellenic learning taking into consideration the low level from which she started ? If, say, she arrived in Constantinople at puberty with little or no Greek, if she could thus be placed more in Bertha-Eirene's category than Anna's, then the very complimentay epithets could have been legitimately earned by quite a low objective level of learned competence.

*
* *

It is now time to examine the few scraps of direct information on Eirene's origins which are actually preserved.

From the witness of Iakovos Monachos, it would seem that Eirene's background was not one which would automatically lead to a high aristocratic marriage. Iakovos seems to consider at times (in letters 3 and 5) that he had himself brought her into prominence, though in letter 2 he portrays Eirene appearing to claim that her efforts alone had achieved her high status. The implication behind both remarks, however, is that Eirene's background was not one that was naturally prestigious.

(30) M. J. Jeffreys, Political Verse (see note 26 above), 151, 158.

It does not help that some of the texts relevant to a discussion of Eirene's background are very difficult to interpret, with unusual use of sources or an elusive code of references. An excellent example is a passage about one quarter of the way through Iakovos' long letter 40 : *Σὺ δὲ ὑψηλὴ εἶ τὴν παίδευσιν, καὶ ταύτην ὁποτέραν βούλει καὶ εἰς ὅ τι βούλει τῶν λόγων εἶδος*. "You are cultered and learned, and furthermore, in whichever of the two cultures you wish and in whichever kind of writing you wish". This passage, like nearly all of Iakovos' letters, is a direct quotation from a patristic source ([31]). In that source, the addressee of the letter is Postumianus, a Roman official who is very competent in Greek as well as in his native Latin, as is made plain by the sentence following that borrowed by Iakovos. May one infer a western origin also for Eirene ? We should like to argue that one probably can, for it is not unlikely that the context of a double linguistic skill attracted Iakovos' attention to use this phrase from his source in connection with Eirene. But the interpretation of Iakovos' letters cannot be automatically intertextual in this way. The letters refer frequently to the divide between the Ancient Greek and Biblical cultural heritages of the Byzantines, and so there is another pair of cultural alternatives for which the words of Gregory of Nazianzus may have been appropriated in letter 40. Equally, Iakovos' competence in learned Greek is limited enough to throw some doubt on comprehension of the restriction of the word *ὁποτέραν* to only one of two referents. It is not impossible that he intended the borrowed comment as general praise of Eirene's cultural flexibility.

Apart from these possible points, it is interesting that virtually nothing relevant is found in the two sources which account for the great majority of surviving individual works addressed or dedicated to Eirene — the poems of Manganeios Prodromos and the letters of Iakovos Monachos. The forty-three letters of Iakovos contain only adjectives describing Eirene as noble and well-born, and generalised praise of her family ([32]), while the forty-eight poems and around 7000 lines devoted to Eirene and her family by Manganeios Prodromos are even more reticent. These writers refer to her as one of the glories

(31) St. GREGORY OF NAZIANZUS, *Letters*, ed. P. Gallay, Paris 1967, II.61 (letter CLXXIII.1).

(32) IAKOVOS, epp. 5 and 15.

of Constantinople (33), or speak of a common homeland, *πατρίς*, which she shares with Iakovos (34), without making claims about her birth-place or specific ancestry. It is as if the writers closest to her were the most determined to hide the secret of her origin. Only in a poem of Theodore Prodromos and in one of two anonymous encomia found in the manuscript *Marc. gr.* 524 is any kind of information given — and from the banality of that information may be judged the total blankness of the remainder of the texts.

The relevant poem of Theodore Prodromos is numbered XLIV in Hörandner's edition. The poem has as its subject the birth of Alexios, the Sevastokratorissa's fifth child and second son. It begins with a reference to his proud mother, which may be quoted as an example of the many conventional references found in most of the poems connected with her. While any birth is an occasion for rejoicing :

20 *ἂν δὲ καὶ γέννημα μητρὸς ἀρίστης χρηματίζῃ*
εἰς γένος ἦθος παίδευσιν, εἰς εἶδος ἀσυγκρίτου,
περικαλλοῦς τῷ σώματι καὶ τῇ ψυχῇ τὸ πλέον,
ἀρρενωποῦ καὶ σταθηρᾶς ἐν γυναικείῳ σκήνει,
οὐκ ἔχω τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἡδονῆς μετρῆσαι.
25 *ἅπαντα ταῦτα συνελὼν ὁ σὸς κληροῦται γόνος,*
ὁ προπαππωνυμος Ἀλέξιος ὁ νέος,
πασῶν ἀρίστη γυναικῶν βελτίστη βασιλίδων
καὶ σεβαστοκρατορισσῶν σέβας ὁμοῦ καὶ κράτος.

But if he should be child of the best of mothers, incomparable in descent, moral qualities, education and beauty, splendid in body and more so in mind, firm and masculine in a woman's shape, I cannot measure the extreme of joy. To sum up, your child inherits all this, young Alexios, named for his great-grandfather and uncle : you best of all women and noblest of princesses, and glory and strength of Sevastokratorissas.

However, after more generalised comments in the same vein, the poem later becomes a little more specific, addressing the newborn Alexios :

127 *ἀπὸ πατρός τε καὶ μητρὸς γεννάδα στρατιώτα*
καὶ τῆς ἀνδρείας τὰς πηγὰς ἐξ ἑκατέρων φέρων.

(33) *Ἀλλὰ καὶ σὲ τὸ καύχημα καὶ κόσμημα τοῦ κόσμου,*
τὸ περιθρύλλητον φυτὸν τῆς βασιλίδος ταύτης ...
But you too, the boast and jewel of the world, the fabled offspring of this imperial city ... (Manganeios Prodromos 59.214-5).

(34) Iakovos, epp. 12 and 21.

A noble soldier on both father's and mother's side, and deriving sources of bravery from both sides of the family.

This very limited information, significant in view of the poet's obvious desire to please, is confirmed by a passage from an anonymous encomium found in *Marc. gr.* 524 :

> *Ἀλλὰ τολμήσας στρέφω,*
> *σεβαστοκρατόρισσα, πρὸς σὲ τοὺς λόγους.*
> *Γένος μὲν οὖν σὸν εἰς τὸ τῶν Αἰνειάδων*
> *ὡς εἰς ἀπαρχὴν ἀνάγειν καὶ συγγράφειν —*
> *τρόπαια λαμπρὰ κατὰ τῶν ἀντιμάχων*
> *καὶ νεῦρα χαλκὰ καὶ σθένος βραχιόνων*
> *ἐξ ὧν πατὴρ ἄξιος ἦν σοι τοῦ γένους —*
> *λόγου τε μακροῦ καὶ χρόνου μηκιστάτου.*

But boldly I turn these words, Sevastokratorissa, to your case. To trace back and document your family as to a source in Trojan descent — brilliant triumphs over enemies, sinews of bronze and powerful arms, features in which your father was worthy of his family — would take a lengthy discourse and a very long time ([35]).

The encomiast declines this challenge, saying that Eirene is glorious enough in herself not to need this kind of external lustre.

The reference to military prowess and Trojan ancestry at first seems to take us little further in our quest for Eirene's origins. Military virtues were common currency in the Comnenian period, where the old Roman civic virtues had been eclipsed ([36]). Trojan, and thus Roman, ancestry could possibly be applied to any Byzantine aristocratic family, since genealogical myth was a potent weapon in the establishment of status in framework of shifting and negotiable values ([37]). But if one makes the assumption that Eirene, the subject of this encomium, was not from a Byzantine family, then the comments made here, both in what

(35) This translation differs a little from the summary provided by VARZOS, I.362 : *ὁ πατέρας της ἦταν ἕνας ἀντάξιος τῆς γενιᾶς τους, γιὰ τὸν ὁποῖον ἔπρεπε νὰ ἀφιερώση κανεὶς καὶ λόγον μακρὸν καὶ χρόνον πιὸ μακρὸν ἀκόμη.* (The time and effort seems to us to be attached to the task of tracing Eirene's genealogy, not that of praising her father).

(36) The most apposite of several possible treatments of this theme is that of A. KAZHDAN, *The Aristocracy and the Imperial Ideal*, in *The Byzantine Aristocracy IX-XIII Centuries (BAR International Series* 221), ed. M. Angold, Oxford 1984, 43-57.

(37) See KAZHDAN, *op. cit.*, and other articles from the same collection, especially P. MAGDALINO, Byzantine Snobbery, *ibid.*, 58-78.

is included and what is omitted, do have some use, at least permitting some elimination of possibilities.

The identifiable sources of other Byzantine brides during this period are in Russia and the Caucasus, but we know of no genealogical pattern likely to derive Kievan or Georgian princesses from Trojan origins. Thus the encomium seems to exclude these sources. Brides from Hungary or Germany tend to be connected in court poetry with the *Ἰούλιοι Καίσαρες*, as in the case of Eirene-Piroshka and Eirene-Bertha (38). There seems no reason why the poets should have varied their regular formula if Eirene the Sevastokratorissa was from one of these sources, or why such an origin would need to be concealed. Another striking point is the omission of any reference to royal rank — another cliché which seems to be applied to many spouses from outside the Byzantine orbit, irrespective of the facts of the individual case (39). One suspects that Eirene's origin must have been, racially and geographically, in an area where Byzantine diplomacy would not in the mid 1120s recognise the legitimacy of non-Byzantine royal power.

Another approach worth using is to examine the two identifiable Comnenian brides of the early 1120s, the granddaughter of Vladimir Monomakh and the daughter of David II/IV "the Restorer" of Georgia, and to investigate the motives which might have led to their selection. Was John II seeking to build up Byzantine strength in a general way by marriages to neighbouring states, or can one discern definite short-term advantages in the choice of these particular brides at this moment ? I think that it is possible to answer this question firmly in terms of the second alternative. Vladimir Monomakh was the greatest Russian and certainly the greatest Kievan ruler of the twelfth century, and in the early 1120s his reputation was at its highest (40). He was to die in 1125. David of Georgia too reached the apogee of his power in the same period, increasing the importance of the Georgian realm from around 1110 till 1119, when his daughter was affianced to Anna Komnene's son (Varzos 65 [I.308, 316]) ; his most spectacular triumph was the routing of a great Moslem coalition formed to avenge his

(38) See W. Hörandner on Piroshka's epitaph, *Historische Gedichte* (see note 5 above), 231-2, on poem VII.6 ; add (on Bertha) Manganeios Prodromos 29.50, cf. 4.584, 13.94, 17.70, 29.39.

(39) See, e.g. Nikiphoros Vasilakis, (*Orationes et epistulae*, ed. A. Garzya, Leipzig 1984), 32.10 ; Varzos, I.79, note 86, I.318, note 6, I.331, note 6, II.108, note 3.

(40) D. Obolensky, *Six Byzantine Portraits*, Oxford 1988, 83-114.

previous successes (1121) ([41]), just before his daughter's Comnenian marriage (probably 1122). He too would die in 1125. These two examples of marriage partners at this historical moment could have been predicted by a modern scholar as a result of their immediate topical relevance to the Empire's military and diplomatic needs ; they encourage us to think that by looking around the external relations of Byzantium in the 1120s, it might be possible to gain insight into possible identities for Eirene the Sevastokratorissa.

*
* *

Having gleaned as much as possible from the inclusions and omissions of the relevant texts and from the historical situation, it is time to change the approach of this paper. If, as seems quite likely, Eirene the Sevastokratorissa was not from a regular Byzantine family, what is her most likely geographical and cultural background ? Let us draw up a dossier of specifications based on the data analysed here.

(1) Eirene's background may have contributed to the fact that she was unable or unwilling to advertise her origins throughout the period (c1142-c1152) when we are able to observe her activities.
(2) It may have caused her to fall into particular disfavour with Manuel I in 1143-4, and again, for a longer period, after the Second Crusade (1147).
(3) It should be conceivable (in the elastic framework of court panegyric) that her origins could lead back to the Trojans.
(4) The lack of reference to the *Ἰούλιοι Καίσαρες* argues against a source directly or indirectly connected to the German Western Empire.
(5) The diplomatic relationship of the area concerned to Byzantium in the 1120s should exclude assumptions of royal rank and restrict reference to a bride's ancestors to praise of their military prowess.
(6) The area concerned should present a particular need or opportunity for the use of Byzantine marriage politics during that same decade.

(41) See W. E. D. Allen, *A History of the Georgian People*, London 1932, 99-100 ; S. Runciman, *A History of the Crusades* 2, Harmondsworth 1952, 159-60.

(7) It would help if that area had a history of marriage diplomacy with Byzantium, particularly during the relevant period.

One may add trivial issues of doubtful statistical worth, like the fact that Eirene's beauty is regularly said to involve whiteness of skin (42), and a natural preference in the argument for a cultural background which is flexible and regularly merges into its surroundings, rather than one which elsewhere persists in dominating them. Which of Byzantium's neighbours would best fit these demands ? We would suggest that this dossier best fits the idea that Eirene was a Norman, and the rest of this paper will seek to support this proposal.

The Normans would appear in the Byzantine consciousness in the 1120s in three areas : chiefly in Sicily and Southern Italy, where a period of chaos was gradually being brought under control by the rise of Count (soon to be proclaimed King) Roger II. But a major goal of Byzantine diplomacy in the East, the establishment of real control over the principality of Antioch, would bring them there also into contact with a Norman-dominated state. Finally, there was a small but not negligible Norman minority in Constantinople, which had two major sources : first, those who had gone over to Alexios I in his war against Robert Guiscard and Bohemond in 1081-5 ; second, refugees from the period of South Italian chaos and the rise of Roger, given asylum by the Comnenian Emperors as possible support for the re-conquest of the old Byzantine province. We would see the first and third of these areas as likely sources for Eirene, without excluding the second.

The Normans would be one of the lighter-skinned of Byzantium's neighbours, and certainly have a reputation for assimilation to other cultural traditions (43). It is also plain that they were the major perceived

(42) The praise of female beauty in relation to the objective facts of appearance is an unreliable discourse in many cultures, even disregarding the effects of cosmetics. But those who praise Eirene seem to make regular choices which include light and especially whiteness. The anonymous encomiast of *Marc gr.* 524 (see note 8 above) has the most precise references :

τεράστιον γὰρ σοῦ τὸ λευκόχρουν κρίνω (first encomium, 57).

Cf. *ibid.*, 52-60 ; second encomium, 69 ; Manganeios Prodromos, 47.199, 50.398 ; Iakovos, ep. 2.

(43) The role of the Normans in providing an essentially neutral cultural framework for the combination of Anglo-Saxon and French in their English realm and the combination of Arabic, Greek and Latin in Sicily is one of the theses of D. C. Douglas, *The Norman Fate 1100-1154*, Berkeley and Los Angeles 1976, especially Chapter 8, "The Mind of the West", 140-154. After 1154, he continues, specifically

enemy of Byzantium during the period from 1142 to 1152, and so one may assume that any of the Byzantine establishment with Norman origins would have been embarrassed by them at this time. Throughout this period, Byzantium was on the defensive against the Norman threat, and so there would be some danger from the presence of Normans in positions of trust in Constantinople, and little discernible reason for Manuel I to advertise their existence — as there might have been, for example, if he were actively pursuing a Norman dynastic claim. The counter-offensive against the Normans of Southern Italy began later in the decade of the 1150s, when Eirene was almost certainly dead.

But the periods of Norman danger can be correlated more precisely with the times of Eirene's disfavour. Kinnamos (44) informs us at the death of John II's daughter Maria that she had revealed a conspiracy in the first years of Manuel's reign (probably 1143). The chief conspirator and aspiring emperor was Maria's husband, John Roger Dalassenos, who was of Norman ancestry and had the title of Caesar through his wife, John II's eldest daughter. According to Kinnamos, the Caesar John counted on the support of Normans in Constantinople, especially Robert of Capua, who had 400 followers there : but the plot was suppressed when Maria showed more loyalty to her brother Manuel than to her husband. If Maria (or anybody else) also implicated her sister-in-law Eirene the Sevastokratorissa, this would explain the latter's first period of imprisonment. The Caesar John was pardoned before (at the latest) the Synod of February 26, 1147 (45), for he took first place there after the Emperor among the Comnenian princes present. Eirene seems to have been released in 1144 — a date which would not conflict with the suggestion that she had been implicated in the Caesar's attempt.

The external threat posed by Normans under Roger II first became acute during the Second Crusade. In the early years of his reign, Manuel was negotiating with Roger over a marriage alliance (see below), and

Norman characteristics have disappeared, but the influence of their role as a catalyst remained important. He reminds us that Roger II, who "presided over the most cosmopolitan court in Western Europe, where Greek and Moslem scholars and artists mingled with men from the West, and all alike enjoyed the patronage of a prince who was sympathetic to their work", was the nephew of the "crude and brutal" Robert Guiscard.

(44) *Epitome rerum ab Ioanne et Alexio [sic] Comnenis gestarum*, ed. A. Meineke, Bonn 1836, 37-8 ; trans. C. M. BRAND, *Deeds of John and Manuel Comnenus*, New York 1976, 37-8.

(45) VARZOS, I.354.

doubtless felt some common ground with him because the Norman supporters of the Caesar John were Roger's exiled enemies. But in 1147, when Manuel was fully occupied ensuring the passage of the Second Crusade past his capital, Roger II organised a raid on the area of Greece, which Manuel had been forced to leave almost without defenders. This attack, which caused much destruction and left Kerkyra in Norman hands, will have confirmed in Byzantine minds the desire of Roger II to follow the dangerous precedent of Robert Guiscard. Probably even more disquieting was the unexpected attack of 40 Norman ships on Constantinople in 1149, spreading alarm and firing arrows into the imperial palace (46). Although this seems to have been just a diversionary raid in Manuel's absence, it must have confirmed the danger to be expected from the Normans, especially from any possible traitors in Constantinople.

If Eirene were suspected of Norman sympathies and there was a possibility that she might act on them, it would be prudent to keep her under restraint, since the bold and fast-moving Norman fleet could have exploited her presence in the capital. Furthermore, all the damage done and the terror spread by the Normans since 1147 had been caused by their independent action. But for some years after the Second Crusade, as a result of frustrations built up during that campaign, the King of France was enthusiastic to build up an anti-Byzantine alliance, including the Papacy as well as the Normans and frontier states like Hungary and the growing power of the Serbs (47). Against this powerful coalition, Byzantium might have no ally apart from the Western Empire — which was not always in a position to intervene in the East or even in Southern Italy. There was a danger that Byzantium would suffer a massive attack. It would have been prudent to keep up defensive surveillance on Norman suspects in Constantinople at least till the beginning of the Byzantine expedition to Italy — which means, probably, till after Eirene's death.

In fact, there is an interesting, even amusing, description of the panic in Constantinople caused by the arrival in the Sea of Marmora of a Western fleet, attached to a poem thanking and praising Manuel for fortifications at Abydos constructed to block the Dardanelles to

(46) F. CHALANDON, *Les Comnène* II, Paris 1912, 331-2.

(47) P. LAMMA, *Comneni e Staufer : richerche sui rapporti fra Bisanzio e l'Occidente nel secolo XII*, 2 vols., Rome 1955-57 ; I.85-147.

such raids. The poem describes a series of messengers arriving in the city, each with a more alarmist message than the other about the size of the force and the imminence of attack. The inhabitants in their terror imagine the enemy forces present before they arrive, and any sound which could be connected with war, like a drumbeat, increases the confusion. A considerable role in this account is played by the need to drive out traitors, who, it is feared, will join the attackers (48). The poem is consciously generalised by the use of the continuous past rather than aorist tense, and the nationality of the attackers is also blurred by the word *Φράγκοι* : but is it not impossible that the historical reference is only to the one Norman raid detailed above. The most poignant fact about the poem is that its author is Manganeios Prodromos, and, by the argument of this paper, the household of the Sevastokratorissa to which he had been linked would have been one of those most strongly suspected of treachery on that occasion.

The Normans fit quite well into the place apparently occupied by Eirene on the issue of racial origins. They followed the Western European quest for Trojan origins after the pattern set by Vergil. Since Dudo of St. Quentin and William de Jumièges, the Normans had commanded access to the major sources of ideological power in Ancient History parallel to that boasted by most of the traditional states of Western Europe (49). It is interesting that the encomium of *Marc. gr.* 524, our only relevant source, takes Eirene's ancestry straight back to the Trojans without naming any intervening ancestors. This indicates a likelihood that the nationality indicated could not be linked with

(48) MANGANEIOS PRODROMOS, 11 (BERNARDINELLO, *De Manganis*, 12), lines 175-82 :

175 *Ἄλλος δρομαῖος ἐπελθὼν ἱδρῶτι περιρρέων*
οὐκ ἀνεκτά τινα μαθεῖν μεθ' ὅρκων ἐβεβαίου
ὡς ἄρα βούλοιντό τινες τῶν ἔνδον ἐχθραινόντων
τοῖς ὅσον ἤδη μέλλουσιν εἰσβάλλειν ἐκ θαλάσσης
καὶ μετὰ ξίφους καὶ πυρὸς συνάρασθαι τῆς μάχης,
180 *καὶ τοὺς προδότας ἔλεγεν ἁρμόζειν ἐξωθεῖσθαι.*
Ὢ πόσος τότε κυδοιμός, ὢ ποῖος τότε κλόνος,
ἐκφόβησις, ἐκτάραξις, καὶ συστολὴ καὶ κλύδων.

Someone else would arrive running, dripping with sweat, and would swear on oath that he had learned intolerable news, that some of the internal disaffected would wish to join with all those who were about to attack from the sea in starting an assault with fire and sword ; he would say that it was right that the traitors be driven out. What an uproar would result then, what a confusion, panic, agitation, demoralisation and disturbance !

(49) E. M. JEFFREYS, Comnenian Background (as in note 2 above), 464-5.

any intermediate power like the Western Empire : the latter, as we have seen, is frequently indicated by a reference in relevant family trees to the *Ἰούλιοι Καίσαρες*.

The proclamation by Roger II of a monarchy in Sicily and Southern Italy (1130) was a shock to Byzantine hopes for a return to the area. Byzantine diplomacy could not accept the royal title. This problem is visible, for example, throughout the poems of Manganeios Prodromos, where Roger II or his successor William I is referred to as *Σικελάρχης* or *δράκων τῆς θαλάσσης* or by some other circumlocution, because no satisfactory title could be found.

The Norman background of the Rogerios family gives an interesting parallel to what may have been Eirene's case. In the previous generation, the Sebastos Constantine Roger, the Norman noble who had himself deserted to Alexios I, has explicit information on his tombstone about his geographical origins, listing Italian cities where he was active before Robert Guiscard's invasion of the Empire (50). The poet, Kallikles, gives a strong presentation of the dead man's early martial upbringing. The only ancient reference is very unusual : it is to Scipio, Scaurus and Catulus, symbols of the martial valour of the Roman Republic (51). This is the best dynastic compliment the Byzantine poet can pay : the Normans cannot be connected to the Empire, East or West, so they can be given no ancient imperial pedigree.

In the generation of Eirene, the Caesar John Roger Dalassenos can be convicted of Norman descent only by the testimony of Kinnamos mentioned above, referring to a plot in which his origin was important. He is mentioned frequently in Manganeios Prodromos' poem 33 on the marriage of his daughter, but only by his title, Caesar, and his Comnenian wife. His Norman name and background are ignored completely. His personal seal prefers the Byzantine name of his mother, Dalassenos, to the exotic "Roger", as do two dedications preserved in the manuscript *Marc. gr.* 524. L. Stiernon, who analysed his case, concluded, "le patronyme 'barbare' Rogerios n'est utilisé que dans les textes qui n'émanent pas du césar lui-même (52). Possible parallels with Eirene

(50) Nicola Callicle, *Carme*, ed. R. Romano (Byzantina et neo-hellenica neapolitana 8), Naples 1980, poem 19.

(51) Line 17.

(52) Notes de titulature et de prosopographie byzantines : à propos de trois membres de la famille Rogerios, *Revue des études byzantines* 22, 1964, 187. See also D. M. Nicol, Symbiosis and integration. Some Latin families in Byzantium in the 11th and 13th centuries, *Byzantinische Forschungen* 7, 1979, 122-7.

(see pp. 42-43 above) need no comment, especially since, as a woman, her family name would be easier to hide. It is interesting that one at least of the next generation of the Rogerios family does not seem to have shared these reservations on the use of its Norman name ([53]).

Attention must now be turned back to the mid-1120s, the time of the marriage of Andronikos and Eirene. It was suggested above that a modern scholar could have predicted marriage alliances with the families of Vladimir Monomakh and David the Restorer of Georgia in 1121, as indeed occured. Would a Norman marriage seem equally appropriate a few years later ?

It is certain that Byzantine eyes would have been watching anxiously the remorseless reconstruction of the Norman realm of Sicily and Southern Italy undertaken by Roger II throughout the 1120s, culminating in his coronation in 1130. It is likely that thoughts would have turned to the incorporation of the new power into the Byzantine system by a marriage alliance, together with the alternative policy of alliances with the Norman and other powers of Southern Italy which were being driven out by Roger's expansion. Dynastic marriages could be used to neutralise such unwelcome developments either by linking the new centre of power with the Byzantine court, or by ensuring Byzantine connections with old centres of power, which could be activated at the right moment against the parvenu. One of the most dangerous aspects of Roger's claims were their Syrian and Palestinian dimensions. Roger had plausible claims both to the Principality of Antioch through the old Norman line, and to the Kingdom of Jerusalem via his mother Adelaide, who had been cynically married and divorced by Baldwin I. It would be difficult for a modern scholar to overlook the three Norman areas (Sicily/South Italy, Antioch and the Norman exiles in Constantinople), if he were predicting likely marriages for John II and his policy-makers at the time of the wedding of Eirene the Sevastokratorissa.

What is more, Norman marriage alliances — some fully attested, some planned, some only indistinctly glimpsed from inadequate sources — may be found in contemporary historians and chroniclers. These go right back to Robert Guiscard, but they cluster around the early years of John II's reign.

(53) STIERNON, *op. cit.*, 191-8.

1074 : Robert Guiscard's daughter was betrothed to Michael VII's infant son, Constantine Doukas. The Norman fiancée came to Constantinople but the engagement was soon broken off. There were previous attempts to marry a daughter of Guiscard to the son of Romanos Diogenes and to Michael VII's porphyrogenitos brother Constantine (54).

c1119 ? Orderic Vitalis (55) alone narrates an attempt to marry an eligible Comnenian male to the daughter of Bohemond of Antioch after Robert of Salerno, Prince of Antioch, had been killed in the disaster of the Field of Blood. Unfortunately the Anglo-Norman chronicler has confused the information by calling the emperor Alexios I, who was by then dead, and the likely bridegroom John II, who had long been married. The passage is otherwise circumstantial and convincing : it is tempting to transpose the event forward by one generation, making the emperor John and the proposed husband presumably one of John's sons or nephews (56).

c1120 ? The writer of the Life of Pope Calixtus II (57) thinks that Duke William of Apulia (Bohemond's brother) left for Constantinople to marry one of the daughters of Alexios I. Once more, it is sad to report that William was already married, and that a grieving wife is mentioned at his death in 1127 (58). William was the great loser in the expansion of Roger II, but his dynastic position was strong : if it were possible for the Byzantines to arrange a marriage with his part of the Norman family tree, it would be a very useful pledge for the future. Unfortunately for this argument, one of Duke William's greatest political problems was his childlessness (59).

1121 John II's eldest daughter Maria (Varzos 75 [I.348-356]) was married to John Roger Dalassenos, son (probably) of a Norman deserter from the campaign of 1081-5. This marriage, which has already been mentioned several times in this paper, seems to have been part

(54) F. CHALANDON, *Histoire de la domination normande en Italie et Sicile*, Paris 1907, 260-5, especially 260, note 6 ; W. B. McQUEEN, Relations between Normans and Byzantium 1071-1112, *Byzantion* 56, 1986, 429ff.

(55) XI.28, ed. M. Chibnall, Oxford 1980, vol. 6, 128-30 ; the presence of a Byzantine ambassador at the right moment is confirmed by KEMAL ED-DIN in *Recueil des historiens des croisades*, Historiens orientaux 3, 622.

(56) See F. CHALANDON, *Les Commène* II, Paris 1912, 119-20 ; M. CHIBNALL, *ad. loc.* ; VARZOS, I.439, note 6.

(57) *Liber pontificalis*, ed. L. Duchesne, Paris 1886-92, II, 322-3 : see CHALANDON, *Domination normande* (as in note 54), 321-2.

(58) CHALANDON, *op. cit.*, 322, note 1.

(59) CHALANDON, *op. cit.*, 380-1.

of the same policy discussed at the beginning of this paper in connection with the marriages of eligible Comnenian males.

Mid-1130s : Kinnamos preserves a record of a plan to marry Manuel to Constance of Antioch (60).

1142-3 Byzantine sources report an embassy from Roger II about a marriage alliance with Manuel Comnenos just before the sequence of events which left him as Emperor. Western sources record that a Byzantine embassy was sent to Sicily for the same purpose just after Manuel's accession (61).

1150 Constance of Antioch showed her independence from her barons by asking Manuel to find her a husband to replace the deceased Raymond of Poitiers. In 1151 Manuel dispatched the widowed Caesar John Roger, who failed, however, to win acceptance, perhaps because he was around 50 years of age (62).

1161 Manuel married Maria of Antioch (63).

This sequence of a century of marriage negotiations places the hypothetical Norman marriage under discussion into a solid though tortuous diplomatic framework. Without claiming anything like certainty, we believe that the facts of the life and patronage of the Sevastokratorissa are best explained if she is seen as a female counterpart to the Caesar John Roger, whether her Norman origin was from Antioch, or — more likely — Southern Italy or the Norman community of Constantinople. Whichever of these sources is assumed, she is likely to have had some contact with Greek before her marriage, but there would be good reason for the learned Byzantines who wrote for her to be sincerely surprised at any significant competence in Hellenic learning, and to react with strong and genuine praise, without ceasing to feel that she needed their help in the provision of elementary text-books. There would be pressures throughout the decade of the 1140s for her to conceal her origin. The threat she posed to Manuel I would be most acute at the moments when we learn that she was, in fact, placed under confinement. It is fruitless even to guess whether she did harbour treasonable plans, or was wrongly accused of plotting against Manuel, as she claims in poem 43 of Manganeios Prodromos. An explanation is thus provided both for the lack of evidence surviving on her background and for the small

(60) Ed. A. Meineke, Bonn 1836, 16 ; trans. C. M. Brand (see note 43 above), 22.
(61) See F. CHALANDON, *Les Commène* II, Paris 1912, 172, 258-9.
(62) VARZOS, I.354-5.
(63) VARZOS, I.459-60.

scraps which have been preserved. The need for Norman marriage alliances at the relevant moment is both *a priori* likely, and supported by references, sometimes badly confused, in contemporary sources.

The line of argument presented here will seem in places rather tenuous. However it is difficult to overestimate the significance of the gaps and silences which have been noted in the historical record. They proclaim the existence of a problem, while excluding a large proportion of solutions to that problem other than that proposed here.

*
* *

If this likely hypothesis is true, what are the consequences for our understanding of the cultural and political history of the last years of John II and the first years of Manuel I ? Let us confine ourselves at the moment to three points. The first is that the inheritance in the case of Manuel's death and an uncontested succession was strongly biased towards Normans. Since Manuel had no child till 1152, the succession would go to the children of his elder siblings. The only daughter of the co-emperor Alexios was married to Alexios Axouchos, who was of Turkish extraction (64). It could be assumed perhaps that his role would be as a kind of executor of the imperial wishes. After him would come the family of the Caesar Roger, husband of Alexios' twin Maria, and then that of Andronikos and Eirene. Was this a plan formed by John II, already in the spirit of the notorious preference for Westerners later shown by Manuel I ?

Second, we should like to ask art-historians to re-examine the major twelfth-century works of manuscript illumination connected with Eirene, especially those illustrating the work of Iakovos Monachos. Can one see a role for Norman influence in the development of their programme and their style ? Can the Kokkinobaphos Homily manuscripts, for example, be interpreted as a Byzantine solution for problems which could have been formed in a Norman environment ?

Third, an interesting solution is opened up for one of the more puzzling events in Eirene's life. One of the scenes most frequently referred to in the poems of Manganeios Prodromos is a black day

(64) See C. M. BRAND, The Turkish Element in Byzantium, Eleventh-Twelfth Centuries, *Dumbarton Oaks Papers* 43, 1989, 8-10. Brand (note 29) decides, somewhat arbitrarily, that the marriage was probably arranged by Manuel I after his succession, but it is, in my view, equally likely to have been John II's decision.

of huge emotion just after the Second Crusade when she lost her daughter Theodora to a wild beast from the West (65). In more diplomatic language (which also appears in Manganeios Prodromos poem 22, written for official performance on the occasion), Theodora was married to Heinrich Jasomirgott, brother of Konrad II of Germany, later to lay the foundation of Austrian independence. It has often puzzled commentators that Eirene should react so violently to the loss of her daughter to a diplomatic marriage : was not this a part of the likely duty of every Byzantine princess and her mother ? Perhaps — one has thought — the unusually close connection of Manganeios Prodromos to Eirene's household has preserved vivid witness of emotional pressures of Byzantine dynastic marriages which were usually suppressed. At first glance, the revelation that Eirene herself may be a diplomatic bride makes her reaction even more puzzling. But if she were a Norman, the issue takes on a political character which may lead to a more satisfactory explanation. The purpose of the marriage to Heinrich was to seal the so-called alliance of the two empires, which had been inaugurated by the marriage of Manuel himself to Konrad's sister-in-law Eirene-Bertha (66). For such an important purpose, Manuel would naturally use his most eligible unmarried female relative, who was indeed Theodora. But by an irony of history — if the thesis of this paper is correct — Theodora, whose ancestry was half-Norman, was being used to cement an anti-Norman alliance, for the alliance of the two empires had as its chief purpose the frustration of the ambitions of Roger II.

(65) See e.g., 41.81-108 and 55.7-18. The strongest statement is put into Eirene's mouth at 47.116-123 :

Πότε τοιαύτη γέγονε τῶν ἐναντίων μίξις ;
Πότε θηρὶ συνῴκησε παρθένος ὠμοβόρῳ ;
Πότε συνῆλθε δράκοντι μελθακωτάτη κόρη ;
Πότε συνήφθη μονιῷ τρυφερωτάτη μόσχος ;
Ἀλλὰ καὶ τοῦτο γεγονὸς ὑπέστην οὐχ ἑκοῦσα,
καὶ τὸ τερπνὸν θυγάτριον λελυμασμένον εἶδον,
ὁπόταν θὴρ ἑσπέριος ἐκείνῃ συνηνώθη,
καὶ ζῶσαν ἀπεθρήνησα κατὰ νεκρὰν τὴν παῖδα.

When did there occur such a mixing of opposites ? When did a virgin girl cohabit with a carnivorous wild beast ? When did a most gentle maiden come together with an ogre ? When was the softest of calves linked to a wolf ? But this event too I suffered, against my will, and saw my sweet little daughter defiled when the beast from the west was joined to her, and I mourned my living child as if she were a corpse.

(66) LAMMA, *Comneni e Staufer* (as in note 47 above), I.36, 75.

While this article was in press, two significant publications on this subject reached us, and we became aware of a third which we had missed. R. Macrides has published a general study on dynastic marriages, providing a useful general framework into which our discussion may be set (67), while P. Magdalino has dealt with such issues with special Comnenian reference (68). Our article would have benefited much more from the opportunity to use both of these.

However, the third article is of more direct relevance to our argument : A. Kazhdan, Rus'-Byzantine Princely Marriages in the Eleventh and Twelfth Centuries, *Harvard Ukranian Studies* 12-13 (1988-9), 414-429 (henceforth "Kazhdan, Princely Marriages"). Kazhdan uses a broad, iconoclastic rhetoric to sweep away many past proposals of such marriages, and to throw doubt on the rest. His work affects the third, fourth and fifth of our list of Eirenes married into the Comnenian family (pp. 41-42 above) ; if accepted in full, it would weaken somewhat one of the arguments made here that Eirene was not of byzantine background. Let us examine the cases briefly, using a less destructive mode of argument.

John II's brothers Andronikos and isaac (Varzos 35 [I.233-4] and 36 [I.254]) both had wives called Eirene (69). Greek sources say nothing on the origin of either wife. It is distressing that they are not more explicit, but that is no reason to deny the identification of one of the nrothers as "the son of the emperor Alexios" with whom, as Russian sources say, a marriage was arranged with the daughter of the Rurikid prince Volodar.

More may be said on the other case, the marriage of the daugther of Mstislav of Kiev (son of Vladimir Monomakh), to John II's eldest son Alexios (Varzos 74 [I.339-48]). First, Alexios would have been co-emperor at the time of such a marriage (70). Thus in this case least Russian attribution of the imperial title to the bridegroom would be correct. Second, on a note to the *Chiliades* of John Tzetzes used by

(67) R. Macrides, Dynastic marriages and political kinship, in *Byzantine Diplomacy*, edd. J. Shepard and S. Franklin, Aldershot, 1992, 263-80.

(68) P. Magdalino, *The Empire of Manuel I Komnenos, 1143-1180*, Cambridge 1993, 201-17.

(69) Ed. P. Gautier, Le typikon de la Théotokos Kécharitômènè, *Revue des études byzantines* 43 (1985), 123, and Kazhdan, Princely Marriages, 419-420.

(70) In a poem of Theodore Prodromos (*Historische Gedichte*, ed. Hörandner [see n. 5 above], 177-184), written for his coronation, there is no mention of a wife. Kazhdan, Princely Marriages, 425, exaggerates the difficulty of identifying a Byzantine *carevič* (prince) to fit the claims of Russian sources.

Kazhdan to make Alexios' wife the Georgian Kata-Katae ; the note is only linked to our Alexios by a circumstantial argument like that rejected by Kazhdan for identifications on the Russian side ([71]). Third, it is certain that Alexios had two successive wives : one is mentioned as dead by the Pantokrator typikon, while another, several years later, welcomed Manuel I's eventual wife Bertha-Eirene von Sulzbach ([72]). One of Alexios' wives was called Eirene, and is found in an epigram in the manuscript *Marc. gr.* 524 : another poem in that manuscript was written for Maria, daugther of his first wife, thus giving a little support to the idea that the first wife was called Eirene ([73]).

More generally, Kazhdan claims that Byzantines regularly mentioned the foreign origins of Byzantine spouses. He gives many examples ([74]), including the father of Caesar John Roger, ignoring Stiernon's insight, given above, on the Caesar's own reluctance to admit his origins. Equally, Kazhdan's article shows the refusal of Byzantine sources to make any reference at all to the many Rus' who migrated to Byzantium in the eleventh and twelfth centuries. Could this have been another national background which, doubtless for different reasons from those suggested above for the Normans, and within a different dynastic framework, was out of favour during the period ?

Kazhdan amply proves a low level of contact at an important diplomatic level at a time when the 'Byzantinisation' of Kiev should have been at its height, and demolishes much scholarship in the field. But for us his claim that there may have been no princely marriages at all goes too far in the opposite direction. In the cases mentioned here, at least, the hypothesis of a Rus'-Byzantine marriage remains very likely. We hope that the conceptual framework suggested in the present article for discussion of marriage connetions with the Normans may even prove of use in the case of the Rus'.

Department of Modern Greek
University of Sydney.
Michael and Elizabeth JEFFREYS.

(71) Cf. P. GAUTIER, La curieuse ascendance de Jean Tzetzès, *Revue des études byzantines* 28 (1970), 208, n. 5, and KAZHDAN, Princely Marriages, 423.

(72) Kinnamos (ed. MEINEKE), 36 ; P. GAUTIER, Le typikon du Christ Sauveur Pantocrator, *Revue des études byzantines* 32 (1974), 43 ; KAZHDAN, Princely Marriages, 423, mentions the existence of two wives only as a suggestion of Varzos to escape from a difficulty.

(73) Ed. S. LAMBROS, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 8, 1911, 152-153 (no. 235 : Eirene) and 39 (no. 74 : Maria).

(74) Princely Marriages, 425-428.

ON THE "ARCHONTIKE" AND "EKKLESIASTIKE DYNASTEIA" AND "PROSTASIA" IN BYZANTIUM WITH PARTICULAR ATTENTION TO THE LEGAL SOURCES A STUDY IN SOCIAL HISTORY OF BYZANTIUM

Among the various clauses of warranty of the Byzantine notarial documents we sometimes encounter the *ἀρχοντικὴ δυναστεία* and the *ἀρχοντικὴ προστασία*. The problem of the *archontike dynasteia*, i.e. the oppression by the *dynatoi* on the *adynatoi*, is very attractive to the student of the social history of Byzantium. Its study on the basis of legal sources (the imperial legislation, the judicial decisions and the notarial documents) obviously can produce valuable evidence for a better understanding of social conditions in Byzantium, since these sources offer a realistic and therefore accurate picture of Byzantine society. The introduction of the clauses of warranty with the *archontike dynasteia* and *prostasia* into the notarial documents at a certain time period demands an interpretation in the context of the social history of Byzantium and its legal tradition. For this purpose, it is necessary to give an outline of the social phenomenon from the early Byzantine centuries.

I

The *archontike dynasteia* and the *archontike prostasia* are characteristics of the social structure which Byzantium inherited from the Roman empire (1). Various forms of oppression by the archonts (*hones-*

(1) For a general introduction to this subject and bibliographical references cf. H. SARADI, "The 12th c. Canon Law Commentators on the *ἀρχοντικὴ δυναστεία* : Ecclesiastical Theory vs. Juridical Practice", *Proceedings of the Int. Symposium : Byzantium in the 12th Century. Canon Law, State and Society* (Athens, 1991), 375-404. For references to *dynasteia, dynasteuein, dynastes, dynatos* cf. E. Ch. WELSKOPF, Soziale

tiores, potentiores, dynatoi) of the poor (*humiliores, tenuiores, adynatoi*) are found in the imperial constitutions until the reign of Justinian, and they have been the subject of special studies (2). A study which takes into account all the various sources from the early centuries, is still lacking : such a study could throw light on various aspects of Byzantine society and help us understand not only the evolution of social tensions in Byzantium, but especially the change of attitudes to them. References to the *archontike dynasteia* are found in various sources of the early centuries, such as ecclesiastical texts (3), and historiography (4). Each one of these groups of sources describes this

Typenbegriffe im alten Griechenland und ihr Fortleben in den Sprachen der Welt, 1, 1, *Belegstellenverzeichnis altgriechischer sozialer Typenbegriffe von Homer bis Aristoteles* (Berlin, 1985), 742 ff.

(2) H. MONNIER, "Méditation sur la constitution *ἑκατέρῳ* et le *jus poenitendi*", *Nouv. rev. hist. dr. fr. étr.* 24 (1900), 37-107, 169-211, 285-337, esp. 62-107 ; L. MITTEIS, "Über den Ausdruck 'Potentiores' in den Digesten", *Mélanges P. F. Girard* (Paris, 1912) ; G. CARDASCIA, "L'apparition dans le droit des classes d'*honestiores* et d'*humiliores*", *Rev. hist. dr. fr. étr.* 4, 28 (1950), 305-337, 461-485 ; IDEM, "La distinction entre *honestiores* et *humiliores* et le droit matrimonial", in : *Studi in memoria di Emilio Albertario*, II (1951), 655-67 ; D. DAUBE, *The Defence of Superior Orders in Roman Law* (Oxford, 1956) ; J. GAUDEMET, "Les abus des 'potentes' au bas empire", *The Irish Jurist* 1 (1966), 128-135 ; E. PATLAGEAN, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, IVe-VIIe siècles* (Paris, La Haye, 1977), 11-17 ; A. GUILLOU, in *BZ* 74 (1981), 81 draws attention to the biblical origin of the terminology regarding the social classification of poor and rich, and he refers to it as a "modèle biblique" (similar remark for the 10th c. legislation by Lemerle, Histoire agraire, 271-2 ; cf. also M. GELIN, *Les pauvres de Yahvé* (Paris, 1953) ; *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament* (Stuttgart, 1959-1965), VI, 37-40 (*πένης*), 885-915 (*πτωχός*), VIII, 1-27 (*ταπεινός*) ; J. LECLERCQ, "Aux origines bibliques du vocabulaire de la pauvreté", in : *Études sur l'histoire de la pauvreté*, éd. M. MOLLAT (Paris, 1974), 35-43 ; for the legal position of the lower classes according to the technical terminology of the imperial legislation of the 4th and 5th c. cf. D. GRODZYNSKI, "Pauvres et indigents, vils et plébeiens. (Une étude terminologique sur le vocabulaire des petites gens dans le Code Théodosien)", *Studia et doc. hist. et iur.* 53 (1987), 140-218 ; for the 6th c. cf. E. PATLAGEAN, "La pauvreté byzantine au VIe siècle au temps de Justinien : aux origines d'un modèle politique", in : *Études sur l'histoire de la pauvreté, op. cit.*, 59-81 who shows that in the Justinianic legislation the social classification of poor/rich, so far according to economic criteria, was then based on new legal and social criteria ; A. WACKE, "Die potentiores in den Rechtsquellen. Einfluss und Abwehr gesellschaftlicher Übermacht in der Rechtspflege der Römer", *Aufstieg und Niedergang der röm. Welt*, 2, 13, *Principat* (Berlin, 1980), 562-607 ; M. BALZARINI, "Nuove prospettive sulla dicotomia 'honestiores — humiliores'", in : *Idee vecchie e nuove sul diritto criminale romano*, ed. A. Burdese (Padova, 1988), 159-169.

(3) Cf. H. SARADI, *op. cit.*

(4) Cf. for example, AGATHIAS, ed. R. Keydell, E, 5, 4 : *τούς τε ἄλλως δυνατοὺς ἐφ' ἑαυτῶν ἠρεμοῦντας ὅσιά τε δρᾶν καὶ ἀπέχεσθαι τῶν αἰσχίστων.*

social phenomenon from a different point of view : the ecclesiastical sources, for example, present it in terms of Christian morality, the historiographical ones in political terms.

The imperial legislation is concerned, theoretically at least, with social justice, but it also deals with this problem from the standpoint of bureaucratic needs (5). Some Novels of Justinian illustrate this statement (6). In the Novels 24-32 (*a.* 535-6) with which the emperor restructured the provincial administration, he clearly refers to the oppression of the poor by the *dynatoi.* The legislator is particularly preoccupied with the abuses of the officers of the administration, e.g. the abuses of the tax-collectors and of the military units (7). Hence forth, the indifference of the governor of Cappadocia toward the oppression of the poor by the *dynatoi* would be interpreted as an indication of covering up their illegal actions : "he has been influenced by the expectation of gain, or has acted through favour or consideration for certain persons" (*ὡς ἢ διὰ κέρδος ἢ διὰ χάριν ἢ διὰ θεραπείαν τινῶν γενόμενον*) (8). A passage of the Novel 30, *cap.* 5, 1 (*a.* 536) referring

(5) On the concept of humanity in the legislation of Justinian cf. C. A. MASCHI, *"Humanitas" come motivo giuridico* (Trieste, 1949) ; B. BIONDI, *Il diritto romano cristiano* (Milan, 1952), II, 28-43 ; S. RICCOBONO jr., "L'idea di 'humanitas' come fonte di progresso del diritto", in : *Studi in onore di B. Biondi,* II (Milan, 1965), 585-614 ; J. L. BOOJAMRA, "Christian 'Philanthropia' ". A Study of Justinian's Welfare Policy and the Church, *Byzantina* 7 (1975), 347-73 ; P. SILLI, " 'Aequitas' ed 'epieikeia' nella legislazione giustinianea", *JÖB* 32/2 (1982), 327-336. – On the political significance of Justinian's legislation cf. G. G. ARCHI, "La legislazione di Giustiniano e un nuovo vocabolario delle costituzioni di questo imperatore", *Studia et doc. hist. et jur.* 42 (1976), 1-22. — On the fiscal motivations of the legislator cf. J. KARAYANNOPOULOS, *Das Finanzwesen des frühbyzantinischen Staates* (Munich, 1958), 23 ff.

(6) Cf. also some references in S. PULIATTI, *Ricerche sulla legislazione "regionale" di Giustiniano. Lo statuto civile e l'ordinamento militare della Prefettura Africana* (Milan, 1980), 43, esp. n. 83, 52-53, esp. n. 106, 56.

(7) Abuses of tax-collectors : *Nov.* 24, *cap.* 3 ; 25, *cap.* 4, 2 ; 26, *cap.* 4, 2 ; 30, *cap.* 2, 3, 4 & 8 (cf. also the evidence of John Lydus : J. CAIMI, "*Ioannis Lydi de magistratibus III 70.* Note esegetiche e spunti in tema di fiscalità e legislazione protobizantine", *RSBS* 1 (1980), 323ff. Abuses of soldiers against the population are mentioned in : *Nov.* 28, *cap.* 4 ; 29, *cap.* 3 ; 30, *cap.* 7, 2 ; 31, *cap.* 3. The intention of the legislator to establish justice in the provinces is stressed in the following Novels : 24, *cap.* 2 ; 25, *cap.* 2, 5, 1 ; 26, *cap.* 3 ; 28, *cap.* 6 ; 29, *cap.* 5 ; 30, *cap.* 11. Cf. also PROCOPIUS, *Goth.* VII, I, 8 ; *Pers.* I, IX, 7-9 ; II, XIII, 6 ; II, XV, 9 and 11.

(8) Transl. S. P. Scott. *Nov.* 30, *cap.* 9 (*a.* 536). Cf. also *Nov.* 24, *cap.* 2 ; 25, *cap.* 2, 2 ; 26, *cap.* 3, 1 (*ἐρυθριάτω δὲ τῶν ἀδικούντων μηδένα, κἂν εἰ πλουτοίη κἂν εἴ τινος ἀξίας ἐπείληπται μείζονος*) ; 26, *cap.* 3, 1 (*πρὸς μηδένα παντελῶς ὑποκατακλίνεσθαι, μηδ' ἂν εἴ τις εἴη τῶν ἐπισήμων μηδ' ἂν εἰ σφόδρα πλουτοίη. Διὰ τοῦτο γὰρ δὴ καὶ σεμνοτέροις παραδίδομεν τὰς τοιαύτας ἀρχάς, ἵνα μὴ ῥᾳδίως ἐνδιδοῖεν τοῖς ἐκ τοῦ πλουτεῖν βουλομένοις ἀδικεῖν*).

to Cappadocia describes the severity of the situation : «We have been informed that such great abuses exist in that province that it is extremely difficult to apply proper remedies. Those who have charge of the estates of powerful persons (We almost blush to say it) conduct themselves on all occasions with intolerable insolence ; they are accompanied by guards to prevent the multitude from following them, and they steal with the greatest impudence. We are surprised that the people of this province have been able to endure so many injuries" (9). According to the Novel 24, *cap.* 1 (*a.* 535) the reason for introducing administrative changes was the loss of tax revenues (*πολλάκις πρὸς αὐτοὺς στασιάζουσαι τοὺς δημοσίους φόρους*). In the Novels 24, *cap.* 3, and 25, *cap.* 4, 2 (*a.* 535) on the administration of Pisidia and Lycaonia, the abuses of the tax-collectors are summarized with the expression "*τὴν τῶν ἀρχόντων κακίαν*". The governor of Cappadocia is threatened with deposition if he "should neglect Our orders, and not treat Ourself and the law with proper respect, or permit himself to be influenced by powerful persons" (*καί τινας τῶν δυνατῶν, ἀλλ' οὐ τὸν νόμον καὶ ἡμᾶς θεραπεύων*) (10). In the same Novel there is specific mention of the peasants being victims of injustice at the hands of the *dynatoi* (11). In the Novels 28, *cap.* 5, 1, 29, *cap.* 4 and 30, *cap.* 8, 1 there is reference to appropriations of land or other real estate apparently by the *dynatoi* : "The Proconsul shall not, in the province subject to his jurisdiction, affix to the real property of private individuals any other notices of claims than those of the Emperor". In the Novel 30, *cap.* 7, 1, strong vocabulary is used to describe the oppression of the peasants by the *dynatoi* : "he shall restrain the satellites of powerful men ; he shall prevent the province from being depopulated and plundered with

(9) *Τοσαῦτα γὰρ μεμαθήκαμεν ἁμαρτάνεσθαι κατὰ τὴν χώραν ὅσα μόλις ἀνδρὶ τῶν μεγίστων ἔσται πρὸς θεραπείαν εὔκολα. Οἱ γὰρ τὰς τῶν δυνατῶν ἐπιτροπεύοντες κτήσεις — ἀλλ' ἤδη καὶ ἐρυθριῶμεν εἰπεῖν μεθ' ὅσης ἀλῶνται τῆς ἀτοπίας, καὶ ὡς δορυφόροι τε αὐτοὺς θεραπεύουσι καὶ πλῆθος ἀνθρώπων οὐ φορητὸν ἀκολουθεῖ, καὶ λῃστεύουσιν ἅπαντες ἀναιδῶς, καὶ ὅπως ἄχρι νῦν τὸ κατ' ἐκείνην ὑπήκοον ἐξήρκεσεν ἀδικούμενον ...*

(10) *Nov.* 30, *cap.* 10.

(11) *Ibid., cap.* 3 : *Αὐτοὺς μέντοι τοὺς ἀπαιτητὰς μηδ' ὁτιοῦν κομίζεσθαι πλέον παρὰ τῶν γεωργῶν ἢ τῶν ὅλως ὑπομενόντων δι' αὐτῶν τὴν εἴσπραξιν ... μὴ δυναμένων τούτων ἐπάγειν ζημίας ἀσπαστικῶν τε ἕνεκεν ἢ τρακτευτικῶν ἢ ἑτέρας οἱασδήποτε προφάσεως ... ; cap.* 4 : *ἵνα μηδὲ αὐτοὶ τοὺς ὑποτελεῖς ἀδικοῖεν διὰ τὰς προφάσεις ἐκείνας ἃς εἰς ἐπήρειαν ἐπινοοῦντες* introita *τε καὶ ἕτερα ὀνομάζοντες τὸν τῶν γεωργῶν καταλύουσι βίον ... ; cap.* 9 : *Τῶν δικῶν δὲ ἐπιμελήσει σὺν πάσῃ συντονίᾳ καὶ οὐκ ἐάσει τὸ γεωργικὸν καθάπερ μέχρι νῦν ἀδικεῖσθαι.*

brigands" (*παύσει τε τοὺς τῶν δυνατῶν δορυφόρους καὶ οὐ συγχωρήσει τὰ χωρία πορθεῖσθαι καὶ λῃστεύεσθαι*). Novel 8 on the *suffragium* (*a.* 535) also describes the unjust exactions to which the archonts submitted to the population of the empire : these are *κλοπαί* and *ἀδικίαι* (12). The same text informs us that for this purpose the archonts were using armed men, the so-called *βιοκωλύτας* (13).

There were also several other constitutions which imposed restrictions on the archonts in order to prevent abuses against the poor and weak. They are included in the *Codex Justinianus*. A law of the emperor Gordian of the year 239, for example, prohibits archonts from lending money at interest during their terms of office (14). Later Justinian, with a constitution of the year 528, forbade the "governors of provinces not only to receive donations, but also to make purchases of any property either movable or immovable (except such as may be required for food and clothing), or to construct houses, even though they may be authorized to do any of these things by a rescript ; and anything which has been given or transferred to them by sale shall not be ratified, even though the term of five years may have passed from the time they surrendered their office, and the consent of the donor or vendor may have been obtained after the said term of office has expired". These measures were also applied to the *domesticos* and *consiliarios* of the governor (15). According to another law issued by Gratian and Theodosius of the year 380, archonts also were not allowed to marry, to a woman from the same province (16). There is no doubt that the imperial measures responded to a serious social problem (17).

(12) *Prooimion* (p. 66 ll. 18, 39), *cap.* 9 (p. 72 ll. 30, 35), *cap.* 10 (p. 37 ll. 8, 28 ; p. 74 l. 4), *cap.* 11 (p. 75 l. 14) ; *Edictum scriptum ... archiepiscopis et ... patriarchis, prooimion* (p. 78 l. 33), *cap.* 1 (p. 80 l. 8) ; *Notitia* on the contributions of the archonts, sect. 49 (p. 88 l. 39). Cf. also the account of PROCOPIUS, *Anecdota*, 22, 6-11.

(13) *Nov.* 8, 12, 1 : *Ὥστε ἡμῖν μηδενὸς ἑτέρου παντελῶς δεῖν ἄρχοντος, καὶ λῃστοδιώκτας ἢ τοὺς καλουμένους βιοκωλύτας, μᾶλλον δὲ λωποδύτας, ἢ ἀφοπλιστὰς ἐκπέμπειν, προφάσεσι δὲ δῆθεν εὐλόγοις χρωμένους, αὐτοὺς δὲ τὰ πάντων χείριστα πράττοντας.* Cf. also *cap.* 13. Cf. VAN DER WAL, "La codification de Justinien et la pratique contemporaine", *Labeo* 10 (1964), 232 ff. For the *suffragium* in the earlier legislation cf. W. GOFFART, "Did Julian combat venal suffragium ? A Note on C. Th. 2. 29. 1", *CPh* 65 (1070), 145-51 and G. E. M. de Ste. Croix, "Suffragium : from Vote to Patronage", *British Journal of Sociology* 5 (1954), 33-48.

(14) *CJ* 4, 2, 3.

(15) *CJ* 1, 53 ; *Dig.* 49, 14, 46, 2 (Hermogenianus).

(16) *CJ* 5, 2, 1. Cf. also the references to several sources in H. SARADI, *op. cit.*

(17) Cf. the general observations of Z. V. UDAL'COVA, "Zakonodatel' nye reformy

The *archontike prostasia* is also found in the sources for early Byzantine history. It is certainly a continuation of the ancient Roman patronage in various new forms. While in the earlier Roman history, sources describe mainly the personal patronage, the municipal and that between States, in the Late Empire rural patronage is especially known from the imperial legislation attempting to control it. In the 4th c., the Speech of Libanius "On Patronage" explains the needs of the peasants which only a powerful patron could meet : by using his protection, usually a high officer of the provincial administration or a big land-owner, the peasants were secured against the abuses of the tax-collectors ([18]). Several constitutions of the *Codex Theodosianus* refer to a similar situation in Egypt. According to the legislative sources, the emperors were particularly concerned with this type of patronage, because the state was losing tax revenues. A. H. M. Jones notes that "this oriental form of patronage" was in the long run to the advantage of the powerful patrons who were also owners of large estates : by controlling the peasants through protection, they could later appropriate their land through various forms of transactions ([19]). A *constitutio* of the emperor Leo in the year 468 deserves our attention because it refers to transfer of the peasants' property to their patron : "If anyone, after the publication of this law, should, for the purpose of defrauding the State out of any tax or obligation which is due, claim the protection of a person of rank, whatever has been enacted on this subject, either

Justiniana", *VV* 26 (1965), 3-45, 27 (1967), 3-37 ; G. G. Archi, *Studi sulle fonti del diritto nel Tardo Impero Romano. Teodosio II e Giustiniano* (Gagliari, 1987), 235-264.

(18) On the Roman patronage cf. particularly L. Harmand, *Le patronage sur les collectivités publiques, des origines au Bas-Empire. Un aspect social et politique du monde romain* (Paris, 1957) ; R. P. Saller, *Personal Patronage under the Early Empire* (Cambridge, 1982) ; W. Liebeschuetz, *Antioch, City and Imperial Administration in the Later Roman Empire* (Oxford, 1972), 192-208 ; J. M. Carrié, "Patronage et propriété militaire au IVe siècle. Objet rhétorique et objet réel du discours 'Sur les Patronages' de Libanius", *BCH* 100 (1976), 169-76.

(19) Cf. A. H. M. Jones, *The Later Roman Empire : 284-602* (Oxford, 1964), 756, 775-7, esp. 776-7 and references p. 1319-20. The same conclusions by Monnier, 100-107, esp. 102-3. There is evidence, however, that rural patronage existed in Roman society much earlier, already in the Republic, and there are indications that the poor peasants-clients suffered great oppression by their powerful patrons. On the rural patronage cf. also P. Garnsey and G. Woolf, "Patronage of the rural poor in the Roman World", in : *Patronage in Ancient Society*, ed. A. Wallace-Hadrill (London-New York, 1989), 153-170, esp. 159-160. Cf. also D. Sperber, "Patronage in Palestine (*c.* 220-400) : Causes and Effects", *Journ. of Ec. & Soc. Hist. of the Orient* 14 (1971), 227-52.

under the pretext of a donation, a sale, a lease, or any other contract, shall be void ; and all notaries who dare to draw up such instruments shall be punished by the confiscation of their property" (20). Jones rightly doubts that the imperial measures could have abolished this patronage. Evidence of the sources of the 6th c. confirms his view. The Novels of Justinian refer to it as a well-established practice. In the Novel 8, *cap.* 1 on the *suffragium* the emperor refers to *suffragium* given on account of *prostasia* (21). The renunciation of gifts in exchange for *prostasia* was also included in the oath which the officers of the imperial administration were expected to give when they received their office (22). It is also mentioned in the Novel 30, *cap.* 11 (23). More explicit is the Novel 17, *cap.* 3 on the *Mandata principis* of the year 535 : *Προστασίας δὲ ἀδίκους, ἃς μανθάνομεν ἐν ταῖς ἡμετέραις ἐπαρχίαις γίνεσθαι, πᾶσι μετελεύσῃ τρόποις, οὐ συγχωρῶν οὐδενὶ τοὺς ἑτέρων βίους ἐργολαβεῖν, οὐκ οἰκειοῦν ἑαυτῷ τὰ χωρία τὰ μηδαμόθεν αὐτῷ προσήκοντα, οὐκ εἰς τὴν ἑτέρων βλάβην ἐπαγγέλεσθαι προστασίαν, οὐχ, ὅπως ἂν ἀποστεροῖεν τὸ δημόσιον, τὴν ἑαυτῶν ἰσχὺν ἀντιτάττειν. Ἀλλὰ μηδὲ ἔστω σοι φροντίς, ὁποίας ἂν εἶεν οἱ ταῦτα πράττοντες δεσποτείας, ἀρκέσει γάρ σοι διὰ πάντων πρὸς τελεωτάτην ἰσχὺν ὅ τε νόμος ἥ τε τῆς βασιλείας εὐμένεια* (24). Although the legislator first advances moral reasons as having inspired this enactment, it is clear from the end of the text that the losses to the fisc were of equal or perhaps greater importance. After all, in the *constitutio* of Leo of the year 468 patrocinium had been declared against the public interest : *contra commoditatem publicam.*

We should also mention that already in this early period the Church had increased its power and wealth to the point where it could exercise patronage over peasants. A law of the year 415 issued by the emperors Honorius and Theodosius describes this patronage in these terms : "Moreover, if the venerable churches, that is, those of Constantinople

(20) *CJ* 11, 54, 1.

(21) ... *διδόναι τι* suffragio*ν μηδὲ ὑπὲρ τῆς ἀρχῆς τὴν οἱανοῦν δόσιν μήτε ἄρχοντι μηδενὶ μήτε τῶν περὶ τὰς ἀρχάς τινι ἑτέρῳ προσώπῳ κατὰ πρόφασιν προστασίας.*

(22) *Nov.* 8, 7 and p. 90 l. 14. Cf. also Basilica 6, 3, 23.

(23) *οὐδεμίαν γὰρ οὔτε ἰσχὺν οἰκείαν οὔτε τὴν ἑτέρωθεν προστασίαν οὐδὲς προϊσχόμενος ἐπὶ τοιούτοις ἐγκλήμασι διαφεύξεται τὸν νόμον.*

(24) Cf. S. PULIATTI, *op. cit.*, 54. On the development of patronage in Egypt despite the measures of the imperial legislation cf. also the conclusions of I. F. FICHMAN, "K razvitiju patrociniev v Vizantijskom Egipte", *VV* 29 (1968), 45-52. On the "personal" *prostasia* cf., for example, PROCOPIUS, *Anecd.* XVI, 7 : *καὶ πρέπων τῷ προστάτῃ τὸν τρόπον ἀρέσκειν.*

and of Alexandria, should be detected to have obtained possession of anything up to the time of the regulation made by the Illustrious predecessor of Your Sublimity, We command, out of respect for religion, that such property shall be securely retained by them, but under the condition, of course, that they shall know that in the future they must undoubtedly assume all the compulsory public services which are due from the mother villages, as well as those services which are due from the public villages on account of tax declaration of the original capitation tax" (25).

The term *prostasia* is also found in a Christian context to designate not anymore reciprocal benefits and obligations, but rather an assistance given without expectation of any favour in return. Thus the term *prostasia* was used to designate, the protection exercised by bishops over their flock. Canivet has stressed the use of the term *προστασία* with reference to *ἀρχιερωσύνης λειτουργίαν* in the *Φιλόθεος ἱστορία* of Theodoretus of Cyr (26). A new form of patronage was that exercised by Saints in rural communities (27). The saints not only helped the local inhabitants with miracles and advice, they sometimes acted like the traditional patrons, especially by defending their protégés from the tax-collectors. In the Life of Saint Theodosius (+ 529) there is an explicit reference to the technical term *prostasia* : *ζητοῦσιν οἱ πτωχοὶ τὸν φιλόπτωχον, οἱ ξένοι τὸν ἱλαρὸν ξενοδόχον, ὁ φεύγων τὴν καταφυγὴν*

(25) *CTh* 11, 24, 6, 6 : *Quidquid autem in tempus usque dispositionis habitae a viro inlustri decessore sublimitatis tuae ecclesiae venerabiles, id est Constantinopolitana atque Alexandrina possedisse deteguntur, id pro intuitu religionis ab his praecipimus firmiter retineri, sub ea videlicet sorte, ut in futurum functiones omnes, quas metrocomiae debent et publici vici pro antiquae capitationis professione debent, sciant procul dubio subeundas.* Cf. also M. N. Sevčenko, "Cerkovnye imuščestva v-vii vekov v Vostočno-Rimskoj imperii", *VV* 2 (1949), 11-59. On the increase of ecclesiastical landed property in the 6th c. cf. the conclusions of A. Guillou, *Régionalisme et indépendance dans l'empire byzantin au VIIe siècle. L'exemple de l'exarchat et de la Pentapole d'Italie* (Rome, 1969), 179 ff.

(26) P. Canivet, "Catégories sociales et titulature laïque et ecclésiastique dans l'Histoire Philothée de Théodoret de Cyr", *Byzantion* 39 (1969), 232 and n. 2 with other references ; cf. also the remarks of H.-G. Beck in *BZ* 64 (1971), 176. On the activities of St Basil cf. M. Forlin Patrucco, "Basilio *προστάτης* e *ἔξαρχος* della comunità cittadina", Basilio di Cesarea (Messina, 1983), 125-136.

(27) P. Brown, *Society and the Holy in Late Antiquity* (Berkeley, Los Angeles, Oxford, 1982), 115 ff, 157 ff ; Garnsey & Woolf, *op. cit.*, 165-6. Cf. also E. A. Clark, "Asceticism and Transformation of Patronage in Late Antiquity", *12th Annual Byz. Stud. Conf. Abstracts* (Pennsylvania, 1986), 3.

καὶ τὸν ἐν προστασίαις σπουδαῖον οἱ προστασίας δεόμενοι ... (28). In the Life of Symeon Salus, however, in a rhetorical passage praising Christian values, *prostasia* is contrasted to the spiritual benefits deriving from angels' protection (29).

In the early Byzantine period the *archontike dynasteia* and the *archontike prostasia* covered various forms of abuses by the *dynatoi*. Although the imperial legislation gave special protection to the *adynatoi*, the frequent references to these abuses in the imperial decrees, as well as evidence from other sources, suggest that these measures were not effective. It must be presumed that forced transactions to the advantage of the *dynatoi* were very frequent. With reference to the *patrocinium*, the *constitutio* of Leo of the year 468 informs us that peasants and patrons were concealing agreements of patronage with contracts of sales, donations and leases : *sub praetextu donationis vel venditionis seu conductionis aut cujuslibet alterius contractus* (30).

It remains to consider the legal means which were available to the victims of such abuses. It has been noted that the inefficiency and corruption of the judicial system could not offer them any assistance (31). According to the Novels of Justinian cited above, intimidated litigants had no other choice but to appeal to the imperial court. The question raised at this point is how did all this affect the notarial documents. Obviously the imperial decrees, which imposed limitations on the power of the *dynatoi* and declared their abusive actions illegal, were offering legal grounds to the *adynatoi* for invalidating the documents of such transactions. The need to secure the transactions and guarantee their legal requirements, on the other hand, had led to the introduction of special clauses of renunciation of all reasons of invalidation of documents provided by law. With reference to transactions in favour of *dynatoi*, what was actually a legal requirement could become an artful

(28) *Der heilige Theodosios. Schriften des Theodoros und Kyrillos*, ed. H. Usener (Leipzig, 1890), p. 98. Cf. also 88 ll. 2-4 : *Μωυσέως μὲν γὰρ τὸ τῆς προστασίας ἀρχικὸν ὅσον δυνατὸν ἐμιμήσατο.* Cf. also P. LEMERLE, *Les plus anciens recueils des miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans* (Paris, 1979), p. 52 ll. 3-5 : *τὴν ἀκάματον καὶ ἀνένδοτον προστασίαν.*

(29) A. J. FESTUGIÈRE & L. RYDÉN, *Léontios de Néapolis, Vie de Syméon le Fou et Vie de Jean de Chypre* (Paris, 1974), 61 ll. 12-14 : *καλοὶ οἱ προστάται, οὓς ἔχετε ἐν ἀνάγκῃ πρὸς τοὺς δυνάστας, ἀλλ' οὐκ εἰσὶν οὕτως, ὡς τὸ ἔχειν τοὺς ἁγίους ἀγγέλους ὑπὲρ ἡμῶν ἱκετεύοντας.*

(30) *CJ* 11, 54, 1, *pr.* Cf. also MONNIER, 106-7.

(31) Cf. JONES, 502-4.

maneuvering offering security to those who benefited from such transactions. In this way the laws by which the *adynatoi* were protected from the abuses of the *dynatoi* were circumvented and the deceived *adynatoi* could not invalidate transactions imposed on them under unfortunate circumstances. Indeed it is known that various clauses of warranty are multiplied towards the end of the early Byzantine period.

We are surprised, however, that clauses with the *archontike dynasteia* and the *archontike prostasia* do not appear in the notarial documents on papyri (32). Their absence could be justified by the argument that they were included in more general clauses such as those of *βία* and *φόβος* (33). Indeed the imperial legislation defines *βία* in the transactions in a broad sense. *Vis* and *metus* (*βία* and *φόβος*) are reasons for invalidating an agreement because they are contrary to *bona fides* : "*Si pater tuus per vim coactus domum vendidit, ratum non habebitur, quod non bona fide gestum est : mala fide enim emptio irrita est*" (*a.* 222) (34). In the Digest 50, 17, 116 *pr.* there is a theoretical interpretation of *βία* by Ulpian : "*vis enim fiebat mentio propter necessitatem impositam contrariam voluntati ... sed postea detracta est vis mentio ideo, quia quodcumque vi atroci fit, id metu quoque fieri videtur*". Paulus gives a clear definition of *βία* : "*Vis autem maioris rei impetus, qui repelli non potest*" (35). It is important to note here that a remarkable change has taken place in Byzantine legal thought regarding the "intention" of the persons who proceeded to transactions, particularly donations. With reference to donations importance is placed on the "spontaneous" nature of the action and on the munificence (36). This development could have dictated the introduction of several

(32) Cf. SIMON, Kaufformular, 163.

(33) On this clause in the Byzantine transactions on papyri cf. G. FERRARI, *I Documenti greci medioevali di diritto privato dell' Italia Meridionale e loro attinenze con quelli bizantini d'Oriente e coi papiri greco-egizii* (Leipzig, 1910), 128. Cf. also W. DAHLMANN, *Ἡ βία im Recht der Papyri*, Diss. Cologne, 1968 ; B. ALBANESE, *Gli atti negoziali nel diritto privato romano* (Palermo, 1982), 171-201.

(34) *CJ* 4, 44, 1 ; Basilica 10, 1, 2, 2.

(35) *Dig.* 4, 2, 1 and 2.

(36) Cf. the remarks of S. BROISE, *Animus donandi. Concetto romano e suoi riflessi sulla dogmatica odierna*, 2 vol. (Pisa, 1975), vol. 1, 34 n. 24, vol. 2, 236-7 : "I bizantini, in realtà, hanno posto l'accento non sull' *a. d.*, già svuolato della sua funzione nel periodo postclassico, quando la *donatio* aveva cessato di essere titolo generale di acquisto per divenire istituto tipico, ma da un lato sulla *munificentia* che deve essere presente nell'animo del donante (D. 39, 5, 1 pr., interpolato), dall' altro sulla spontaneità, connessa appunto allo spirito munifico".

clauses in the notarial documents affirming the free will and the good intentions (*τὴν προαίρεσιν*) of the donor.

At this point of our investigation we should bring up the very important conclusions of H. Monnier from his paper "Méditation sur la constitution *ἑκατέρῳ* et le jus poenitendi", which has not been utilized by Byzantinists who studied related topics (37). Monnier studies a *constitutio* of the *Codex Justinianus* 4, 65, 34 according to which both parties of a lease could withdraw from the agreement and cancel the transaction within one year without any penalty. He is rightly arguing that this enactment is surprising because it is against the principle of security of transactions, a principle on which all constitutions on transactions were based (38). He concludes that the underlying motivations of this decree were to offer relief to the poor from the abuses of the *dynatoi*; it was along the lines of the decree in *CJ* 11, 57, 1 which declares *iniquitates contra omnes vicanos perpetrari modis omnibus prohibemus* (39). The observations of Monnier regarding the *dynatoi* and the *adynatoi* are very valuable for our study: not only the definition of the *dynatoi* and the *adynatoi* but also the various forms of oppression of the weak by the powerful are identical in the legislation of the early and later Byzantine periods (40).

Monnier studies the imperial constitutions which introduced measures of warranty for just transactions from the point of view of the abuses of the *potentiores*. With brillant observations he detects forced transactions by the *potentiores* implied in several imperial decrees on various contracts. A significant step in this direction had been made by a *constitutio* of Constantine in the year 325 which introduced a new principle in the procedure of proof of ownership: if necessary, the *onus* of proof should be on the beneficiaries of transactions; they should be able to demonstrate how they owned the properties in

(37) *Nouv. rev. hist. dr. fr. étr.* 24 (1900), 37-107, 169-211, 285-337. Already N. Svoronos called for attention to the work of Monnier in his introduction to the Var. Repr. edition of Monnier's works: "Exception faite de l'étude sur l'*Epibolè*, l'œuvre d'Henry Monnier (1851-1920) est restée presque inconnue des byzantinistes, en dehors d'un petit cercle d'historiens du droit"; and G. E. Ste. Croix, *The Class Struggle in the Ancient World from the Archaic Age to the Arab Conquests* (Ithaca, New York, 1981), 658 (n. 43).

(38) Monnier, 37-40.

(39) *Ibid.*, 53-55 and 198 ff.

(40) *Ibid.*, 62 ff., esp. 64. Similar conclusions have been drawn from ecclesiastical texts: H. Saradi, *op. cit.*

question (41). With reference to donations, Monnier draws attention to a *constitutio* of Licinius and Constantine (*a.* 316) according to which the *traditio donationis causa* should take place in the presence of witnesses (42). The contracts of sales could be invalidated if the payment was lower than half the price of the transferred property (*laesio ultra dimidium*) (43). The introduction in the contracts of the *jus poenitendi* is also examined in this respect (44).

II

We will now investigate the evolution of the social phenomena which we are studying and we will attempt to provide an explanation for the introduction of clauses of *archontike dynasteia* and *prostasia* in the Byzantine notarial documents of later centuries.

There is plenty of evidence in the sources for the years after Justinian that the imperial decrees imposing restrictions on the *dynatoi* did not produce the desired results. The law of the emperor Tiberius issued between the years 578 and 582 deals with the abuses of the *curatores* of the imperial estates. No particular attention has been paid to this very important text. A careful study of it will show that it introduces a significant departure from the previous legislation regarding the problem of the *dynatoi*. In the *prooimion*, the emperor admits that many people from all the provinces of the empire were appealing to him with reports of various forms of abuses (*ποικίλων ἀδικημάτων*) by those who administered the imperial domains : they seized possessions, animals and peasants (45) ; they exercised *prostasia* on the villages and fields of others, which finally led to appropriating them (46) ; they intruded into disputes among individuals by agreeing to side with the

(41) *CTh* 11, 39, 12. MONNIER, 176-7. Cf. also D. SIMON, *Untersuchungen zum Justinianischen Zivilprozess* (Munich, 1969), 153-4, 160.

(42) *CTh* 8, 12, 1 ; *CJ* 8, 53, 25 ; cf. MONNIER, 178-9.

(43) *CJ* 4, 44, 2 ; cf. MONNIER, 181-5. On the *laesio ultra dimidium* cf. the remarks of V. DA NÓBREGA, "L'humanisme dans la compilation de Justinien", *Int. Congr. of Classical Studies* (Budapest, 1984), 2, 315-320 with bibliographical references.

(44) *Dig.* 12, 4, 3, 2 ; cf. MONNIER, 185 ff.

(45) M. KAPLAN, "Novelle de Tibère II sur les 'Maisons divines'", *TM* 8 (1981), 238 (ll. 15-17) : *τῶν φέρεσθαι δυναμένων πραγμάτων, ἔστι δὲ ὅπη κτήσεως καὶ γηδίων καὶ γεωργῶν, ἀφαιρέσεις ὀδυρομένων.*

(46) *Ibid.*, ll. 17-19 : *τῶν δὲ ἐνεργολαβεῖσθαι παρ' αὐτῶν προστασίαν ἄλογον τοῖς ἀλλοτρίοις χωρίοις τε καὶ ἀγροῖς ἀπονεμόντων, σανίδας τε βασιλικὰς ἢ σήμαντρα ἐπιτιθέντων, καὶ ἁπλῶς εἰπεῖν τὰ μὴ προσήκοντα οἰκειουμένων.*

party which had illegal demands, they impeded those (apparently the *adynatoi*) who wanted to proceed to the tribunal, while those who had succeeded in entrusting their case to a judge were finally forced to pay before any judicial decision had been deliberated ([47]). They produced forced documents of loans on behalf of imperial estates, or, by drafting documents of sales or donations, they appeared beneficiaries of properties which actually were due to others ([48]). The emperor orders that properties seized under these conditions should be returned, the *prostasiai* (*τάς τε ἀλόγους προστασίας*) should stop, the contracts of loans are declared invalid, the deceitful transactions are impeded (*τάς τε ἐπὶ τοῖς συναλλάγμασι γενομένας περινοίας κεκωλυκότες*).

The first section of the Novel forbids the illegal appropriation of land by the administrators of the imperial estates. We learn that this was done by setting up placards with the name of the emperor, or his image or imperial symbols or bells on movable properties. The term used to designate such abuses is *ἐπήρεια* and it is found later in the notarial documents and other sources. The second section deals with the judicial procedure which should be followed in cases of abuses. It should be entrusted to the appropriate judge : proceedings before the tribunal of the administrators of the imperial estates, which took place very often, are declared illegal : *μηδαμῶς τὸν ἐναγόμενον παρ' αὐτοῖς ἕλκειν δικαστάς τε τῶν οἰκείων ὑποθέσεων καθεδεῖσθαι* (*τοῦτο ὅπερ τῶν ἀτοπωτάτων τε καὶ παρανομωτάτων ἡγούμεθα*) ([49]). The third section deals with false documents of transactions. Some of the administrators, in order to free themselves from debt, produced documents of sales or donations, or other contracts regarding their properties placed on security, and these transactions were addressed to the imperial estates. Then they transferred these properties to their relatives or their own people (*τῶν συνήθων*) through some sort of transaction. In this way they lifted the security from their properties and their debts were abolished. The emperor notes that the victims of such transactions could not defend themselves, first because of the power which the administrator

(47) *Ibid.*, ll. 19-22 : *τάς τε πρὸς ἑτέρους ἀμφισβητήσεις παραλόγως ἀναδεχομένων, καὶ τούς τε ἐνάγειν βουλομένους μηδὲ τῶν οἰκείων ὀφλημάτων ἀπολαύειν συγχωρούντων, τοῖς τε ἐναγομένοις δίκης χωρὶς καὶ σὺν βίᾳ τὰς ἀπαιτήσεις ἐπαγόντων ἀκρίτως.*

(48) *Ibid.*, ll. 22-24 : *τινὰς δὲ καὶ χρεῶν συγγραφὰς εἰς τὰς αὐτὰς θείας οἰκίας συνεῖναι στρεβλουμένους παρασκευαζόντων, συμβολαίοις τε ἀλλοτρίοις ὠνῶν ἢ δωρεῶν εἰ τύχοι παρεμβαλλόντων εἰς τὴν τῶν ἑτέροις ὀφειλομένων περιγραφήν.*

(49) *Ibid.*, ll. 52-54.

of the imperial domain enjoyed (*διὰ τὴν οὖσαν αὐτῷ δύναμιν τὴν ὑπὲρ τούτων ἐναγωγὴν ὑποδεχομένου*) (50), and second, because the transaction was made with respect to the emperor's estates. The fourth section of the Novel forbids the *prostasia* which the administrators of the imperial *oikoi* offered to the tenants of these *oikoi* or to peasants attached to the land of other owners (*καὶ προστασίαν αὐτοῖς ἀπονέμειν, ἢ τὸ λεγόμενον πατρωκίνιον*) (51). Placards of ownership or other imperial symbols should be removed immediately from these villages, houses, workshops, or other estates. The emperor also regulates the procedure of appeals regarding illegal acquisitions of such properties. In the next section the emperor refers to other kind of advantages from which the administrators of the imperial estates benefited : they could easily escape from charges on account of the power of their office (*τῇ δυνάμει ταύτῃ*). Further, in the section 6, the emperor orders that the imperial estates should be subject to various contributions in kind and corvées, according to the needs of the empire (the special privileges granted to some estates should of course be respected). Otherwise imposition of such obligations to the imperial estates (from which the management could benefit) is declared illegal.

The language of this Novel as well as the directness with which it deals with the abuses and illegal transactions of the *dynatoi* of the imperial *oikoi* introduces a new approach in the imperial legislation to the problem we are discussing. Certainly Justinian had made the first step in his Novels, where references to the abuses of the *dynatoi* were not concealed under the introduced measures of the Novels as earlier, but were clear and direct. The language, however, of Justinian's Novels is not as strong as that of Tiberius' Novel, and their texts are less descriptive than the latter. We must also consider the object of this Novel : the directnes of its language could partly be explained by the fact that the abuses of the *dynatoi* affected the imperial estates. H. Monnier, by revealing the concealed intentions of the emperors of the early period to impose limitations on the abuses of the *dynatoi*, concludes : "C'est au dixième siècle seulement que les empereurs feront sur les Puissants des aveux complets. Alors, le temps des réticences et des demi-mesures est passé" (52). P. Lemerle also made a

(50) *Ibid.*, ll. 80-81.
(51) *Ibid.*, l. 96.
(52) MONNIER, 175.

similar observation referring to the growth of big estates in the 11th c. : "les tentatives des 'puissants' pour accaparer la terre sont de tous les temps, c'est l'attitude de l'État qui change" (53). Obviously the clauses of warranty of the deeds of transactions were adapted by the notaries not only to the measures of the imperial decrees, but also to their "language".

In the following centuries the sources make extensive use of the terms *δυνατός, πλούσιος, ἀδύνατος, πένης* (54) which designate not only a stratification of the society in classes in terms of wealth and power, but also the tension between them. In the Life of St Alypius the Stylites (+ during the reign of Heraclius), for example, forced transactions imposed on the *adynatoi* by the *dynatoi* are clearly documented : *βίας ἀρχόντων καὶ δυναστῶν ἢ βιαιοτέρων συναλλαγμάτων ἀδικίας ὀδυρόμενοι* (55). The Saint, like the Saints of the earlier centuries, acted as a *prostates*, but unlike them, he stopped the oppression of the poor only with his spiritual power (56). Direct information of this kind confirms Monnier's observations, and shows that actually nothing had changed from the previous centuries. The Life of St Philaretus (+ 792) tells us that the Saint who was a wealthy landowner in Amnia of Paphlagonia, was reduced to poverty, because, moved by generosity, he gave the animals of his estate to the poor. The rich neighbours then took over his land, some by force (*τυραννικῶς*), others by solliciting (*παρακλητικῶς*) (57). The patriarch Nicephorus also testifies to abuses

(53) P. LEMERLE, *Cinq études sur le xie siècle byzantin* (Paris, 1977), 311. Cf. also the observations of M. KAPLAN, "Remarques sur la place de l'exploitation paysanne dans l'économie rurale byzantine", *XVI. Int. Byz. Kongress, Wien, 4.-9. Oktober 1981, Akten*, II, 2 (Vienna, 1982), 107-8 : the legislative texts avoid the term "droit de parèque", which, however, existed from the early centuries.

(54) P. A. YANNOPOULOS, *La société profane dans l'empire byzantin des VIIe, VIIIe et IXe siècles* (Louvain, 1975), 13 ff., 191 ff.

(55) H. DELEHAYE, *Les Saints Stylites* (*Subsidia Hagiographica* 14), (Brussels, 1923), 165 ll. 10-11, 185 ll. 16-19.

(56) *Ibid.*, 165 ll. 11-13 : *ὧν τοὺς συνδέσμους καὶ τὰς στραγγαλιώδεις πλοκὰς οὗτος ἔλυεν, οὐκ ἐν διδακτοῖς ἀνθρωπίνως σοφίας λόγοις, ἀλλ' ἐν διδακτοῖς πνεύματος ἁγίου ...*, and 185 ll. 17-19.

(57) "Vie et œuvres de notre père parmi les saints Philarète le Miséricordieux", ed. M. H. FOURMY and M. LEROY, *Byzantion* 9 (1934), 115 l. 35 — 117 l. 5. Cf. also H. EVERT-KAPPESOWA, "Une grande propriété foncière du VIIIe siècle à Byzance", *ByzSl* 24 (1963), 32-40 who analyzes the nature of Philaretus' estate and compares it with the wealth of Danielis ; LEMERLE, Histoire agraire, 66-7 ; IDEM, *Agrarian History*, 52-54 ; cf. also P. A. YANNOPOULOS, "*Παρατηρήσεις στὸ Βίο τοῦ Ἁγίου Φιλαρέτου*", *Byzantina* 13 (1985), 489-503 ; F. WINKELMANN, H. KÖPSTEIN, H. DITTEN,

and oppression by the *dynatoi* of the poor peasants : a dispute over land ownership between a wealthy landowner and a widow ended, according to his orders, with the attacking and killing of one of her sons ([58]). The chronographers mention a *strategos* who at the time of Theophilus, seized the horse of a soldier by force (*βιαίως*), without any payment or other sort of compensation such as an office (*ἀξίωμα*) ([59]).

Let us now turn our attention to the imperial legislation of the middle Byzantine period. In the Ecloga, there is reference to the injustice of the *dynatoi*. In the *prooimion* a special place is reserved for obligations, and according to earlier models, they are placed before the decrees on penal law. The legislator explains his aims and sets the principles of his legislation according to the Christian tradition by citing passages from the Scriptures. First comes a general statement that the aim of this legislation is to suppress any injustice ; then the legislator states explicitly his intention to stop the forced transactions and impede such violent intentions (*βιαίων συναλλαγμάτων διαλύεσθαι στραγγαλιὰς καὶ τὰς πλημμελούσας ὁρμὰς ἀνακόπτεσθαι*) ([60]). Then explaining the need for a compilation for a better understanding of the laws, especially in the provinces, he refers first to the transactions (*ἐπὶ συχναζόντων πραγμάτων καὶ συναλλαγμάτων τὰς κρίσεις*) and then to the criminal law (*τὰς καταλλήλους τῶν ἐγκλημάτων ποινάς*). Then he addresses the judges, referring to the pervasion of justice, and he urges them to pronounce their judgements after sound reflection (*ἀπὸ ὑγιοῦς διανοίας*) ; not to neglect the poor and not to leave the dynast who committed injustice without punishment (*μήτε δυνάστην ἀδικοῦντα ἐᾶν ἀνεξέλεγκτον*), nor to declare by their words that they embrace justice and equality, while in practice they commit unjust and covetous acts simply out of self-interest ; on the contrary they should be impartial and equally

I. ROCHOW, *Byzanz im 7. Jahrhundert. Untersuchungen zur Herausbildung des Feudalismus* (Berlin, 1978), 63 ff.

(58) *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani Opuscula Historica*, ed. C. de Boor, (Leipzig, 1880), 7 l. 28 — 8 l. 8.

(59) *Leonis Grammatici Chronographia*, ed. I. Bekker, 1832, 223 : *καὶ ἀποστείλας ὁ στρατηγὸς ἀνείλετο αὐτὸν ἐξ ἐμοῦ βιαίως, μήτε τίμημά μοι δοὺς μήτε ἀξίωμα ποιήσας ...* (ll. 8-10), *... καὶ πληροφορηθέντος ὡς βιαίως αὐτὸν ἀφείλετο ...* (ll. 15-16) ; *Symeon Magister*, 637-8 (*καὶ μετὰ βίας ἀφελέσθαι αὐτὸν καὶ χωρὶς τιμήματος* : 638 ll. 3-4) ; *Georgius Monachus, ibid.*, 804.

(60) L. BURGMANN, *Ecloga. Das Gesetzbuch Leons III. und Konstantino's V.* (Frankfurt, 1983) 2, 13.

just to both the *dynatoi* and the *adynatoi* (61). A passage from the Psalms 58, 2, 3 is included in this part of the *prooimion*. It will be instructive to compare the elaboration of it by the Ecloga and by an ecclesiastical text, the 12th Homily of St Basil (*Εἰς τὴν ἀρχὴν τῶν Παροιμιῶν*) (62). Both texts referring to the same passage advocate the renunciation of the corruption of the judicial system. It is also clear that the Ecloga draws on Saint Basil's text by copying entire passages. The vocabulary of the two texts is, however, different. One would have expected Saint Basil's text, expressing the fervor of the early Christians, to be more direct and outspoken. On the contrary its elaborate rhetoric conceals the social groups to which he alludes. To our surprise we observe that the Ecloga's text is further developed with unreserved expressions and clear definitions of the classes involved in such conflicts. Further, in the Ecloga we find some sections referring to restrictions imposed on archons (63). In the title on *emphyteusis*, civil and military archons were not allowed to enter into such agreements. It has been noticed that in the 7th and 8th c. military officers had become *ἐμφυτευταί* of the Church of Ravenna, thus circumventing the law forbidding archons to buy land in the province in which they hold their office (64).

(61) *Ibid.*, 14 : *καὶ μήτε πένητας καταφρονεῖν, μήτε δυνάστην ἀδικοῦντα ἐᾶν ἀνεξέλεγκτον, μήτε μὴν σχήματι μὲν καὶ λόγῳ τὴν δικαιοσύνην ὑπερθαυμάζειν καὶ τὴν ἰσότητα, ἔργῳ δὲ τὸ ἄδικον καὶ πλεονεκτικὸν προτιμᾶν ὡς ὠφέλιμον, ἀλλὰ δύο κρινομένων παρ' αὐτοῖς, τοῦ τε πλεονεκτοῦντος, καὶ τοῦ τὸ ἔλαττον ἔχοντος, εἰς τὸ πρὸς ἀλλήλους ἴσον αὐτοὺς ἱστασθαι, καὶ τοσοῦτον ἀφαιρεῖν τοῦ ὑπερέχοντος, ὅσον ἐλαττούμενον εὕρωσι τηνικαῦτα τὸν ἀδικούμενον.* On the *prooimion* of the Ecloga as a mirror of the Byzantine society of that period cf. J. F. HALDON, *Byzantium in the Seventh Century* (Cambridge, 1990), 266-7.

(62) *PG* 31, col. 405 A-B : *Ὁ οὖν εἰδὼς τὴν ἀληθῆ δικαιοσύνην, καὶ δι' αὐτῆς διδαχθεὶς τὸ οἰκεῖον ἀπονέμειν ἑκάστῳ, οὗτος δύναται κατευθύνειν τὸ κρῖμα. Ὥσπερ γὰρ ὁ τοξότης πρὸς τὸν σκοπὸν ἀπευθύνει τὸ βέλος, οὔτε ὑπερβολαῖς, οὔτε ἐλλείψεσιν, οὔτε ταῖς ἐφ' ἑκάτερα παρατροπαῖς ἀποπλανῶν τὴν τοξείαν· οὕτως ὁ κριτὴς τοῦ δικαίου καταστοχάζεται, οὔτε πρόσωπα λαμβάνων (γνωρίζειν γὰρ πρόσωπον ἐν κρίσει οὐ καλόν), οὔτε ποιῶν κατὰ πρόσκλησιν, ἀλλ' εὐθείας καὶ ἀδιαστρόφους ἐκφέρων τὰς κρίσεις. Καὶ δύο κρινομένων παρ' αὐτῷ, τοῦ τε πλεονεκτοῦντος καὶ τοῦ τὸ ἔλαττον ἔχοντος, ἔστηκεν ὁ κριτὴς ἐπανισῶν αὐτοὺς πρὸς ἀλλήλους, καὶ τοσοῦτον ἀφαιρῶν τοῦ ὑπερέχοντος, ὅσον ἐλαττούμενον εὑρίσκει τὸν ἀδικούμενον. Ὁ δὲ τὴν ἀληθῆ δικαιοσύνην μὴ ἔχων προεποκειμένην αὐτοῦ τῇ ψυχῇ, ἀλλ' ἢ χρήμασι διεφθαρμένος, ἢ φιλίᾳ χαριζόμενος, ἢ ἔχθραν ἀμυνόμενος, ἢ δυναστείαν δυσωπούμενος, τὸ κρῖμα κατευθύνειν οὐ δύναται ...*

(63) Ecloga 12, 6 : *ἀλλ' οὔτε ἄρχοντες πολιτικοὶ ἢ στρατιωτικοὶ ἐμφυτεύεσθαι ἢ μισθοῦσθαι δύνανται. Μήτε δὲ στρατιῶται συναλλάγμασι τοιούτοις ὑπεισερχέσθωσαν, ἢ εἰς ἑτέρας ἰδιωτικὰς χρείας ἀπασχολείσθωσαν, ἢ ἑαυτοὺς παρεμβαλλέτωσαν* ... Cf., however, the observations of Monnier with reference to the *jus poenitendi* : 206-7, 287.

(64) GUILLOU, *op. cit.*, 189-190.

Therefore the provision of the Ecloga may be seen as a measure against this practice. The *ἀρχοντικὴ ἐξουσία* is also mentioned in the Ecloga in a section on *dialysis* (65). The legislation of the Isaurians also presents a remarkable change in the penal law : the different penalties for the *ἔντιμοι* and *εὐτελεῖς* of the earlier legislation were abolished (66). The underlying reasons of this change cannot be easily discerned. These changes may have been introduced under the influence of popular law (67). Along the same lines, the Agrarian Law has long ago been interpreted as an effort to impede the development of the big estates (68).

The texts which we have studied suffice to demonstrate that, although the abuses of the *dynatoi* against the *adynatoi* had not changed from the early Byzantine period, the attitude of the imperial legislation toward this social problem appears to be changing.

The legislation of the Macedonian emperors continues this tradition. With reference to the penal law, despite the introduction of the Justinianic legislation, new measures had been adopted under the influence of the Ecloga (69). The *prooimion* of the *Procheiros Nomos* is composed along the lines of the Ecloga's prooimion. Among quotations of ecclesiastical texts a passage of Esaias 10, 1-3 refers to the unjust transactions imposed on widows, orphans and the poor (70). The ancient laws forbidding archons to marry or to buy land in the province in which they hold their office are repeated (2, 8 ; 14, 2). The title 16, 5 of the *Epanagoge Περὶ ἁπλῶς ἀρχόντων* is surprisingly explicit : the archon should impede the unjust and forced impositions as well as the sales to which parties consent on account of fear (*κατὰ φόβον*) and without paying any price (*χωρὶς τιμῶν*). The archons must secure

(65) Ecloga 15, 3 (on *dialysis* : *διὰ φόβον ἐξουσίας*) ; 17, 5 (on criminal law).

(66) M. A. Tourtoglou, "*Κοινωνικαί τινες ἐπιδράσεις ἐπὶ τὸ βυζαντινὸν δίκαιον*", *Ἐπετ. Κέντρου Ἐρεύνης Ἱστ. Ἑλλ. Δικ.* 12 (1965), 169-198, esp. 182-4. Cf. also T. E. Gregory, "The Ecloga of Leo III and the Concept of Philanthropia", *Byzantina* 7 (1975), 267-287 and the doubts for his arguments expressed by S. Troianos, *Οἱ πηγὲς τοῦ Βυζαντινοῦ Δικαίου. Εἰσαγωγικὸ βοήθημα* (Athens, 1986), 72 n. 5.

(67) Tourtoglou, 188. Cf. also E. E. Lipšic, "O social' noj suscnosti sudebnoj reformy v Vizantii viii veka", *VO* 1961, 121-136 ; opposite view of Lemerle, Histoire agraire, 65.

(68) Cf. for example, M. Ju. Sjuzjumov, "O haraktere i suščnosti vizantijskoi obščiny po zemledel' českomu zakonu", *VV* 10 (1956), 30 ; Idem, "Problemy ikonoborčestva v Vizantii", *U. Z. S. gos. ped. Instit.* 4 (1948), 48-110. For a contrary view cf. E. E. Lipšic, "Vizantijskoe krest'janstvo i slavjanskaja kolonizacija", *VS* 111.

(69) Cf. Tourtoglou, 188 ff.

(70) J. & P. Zepos, *Jus Graecoromanum*, 8 vol. (Athens, 1931), 2, 115.

justice (*δικαιοσύνην*) not only in the public but also in private transactions (7, 4). We find again the ancient laws imposing restrictions on archons with reference to marriage and land acquisitions ([71]). The title 17, 1 of the *Epanagoge* presents a remarkable change in the emperor's attitude to the *ἀρχοντικὴ δυναστεία* : if some archons, on account of arrogance deriving from their honorific title or office, commit unjust actions against the subjects of the emperor (*εἰ εὕροιέν τινας διὰ τὴν τῆς ἀξίας ἢ τῆς ζώνης ὑπεροψίαν τοὺς ἡμετέρους ὑποτελεῖς ἀδικοῦντας*), the judges have the permission to deprive them of their office.

In the *Basilica* are included the old constitutions imposing limitations on the archons' power and forbidding transactions which were conducted with illegal terms and under pressure from the *dynatoi* ([72]). Thus we find a definition of the person who exercises *βία*, as being different from the thief ([73]) ; of forced transactions as those in which the price is fixed to a minimum amount ([74]). In the *Basilica* 6, 3 (*ἡ διάταξις περὶ τοῦ τοὺς ἄρχοντας χωρὶς τῆς οἰασοῦν δόσεως γίνεσθαι*) includes the Novels of Justinian 8 on the *suffragium*, 17 on *mandata principis*, and 161 *περὶ ἀρχόντων*, as well as sections of other Novels and constitutions on archons ([75]). Interesting is a *constitutio* of Constantine of the year 328 included in the *Basilica* 6, 1, 75 (= *CJ* 1, 40, 2) : if the archon can neither punish a *dynatos* who is abusing many people, nor bring him to trial (*δυνατὸν πρόσωπον ἐπηρεάζον πολλοὺς ὁ ἄρχων εὑρὼν καὶ μήτε τιμωρεῖσθαι τοῦτον μήτε εἰς δικαστήριον καλέσαι δυνάμενος*), he should refer the case to the emperor. We may observe that the Greek translation of the Latin text is more explicit : *δυνατὸν πρόσωπον ἐπηρεάζον πολλούς — si quis potentiorum extiterit insolentior.*

(71) Epanagoge 15, 6 ; 23, 17-19.

(72) Basilica 60, 43, 8 (= Digest 48, 11, 8) and scholia (Harmenopoulos 2, 1, 14) ; Basilica 6, 3, 51 (= *CJ* 1, 53, 1) ; 19, 1, 46 (= Digest 18, 1, 46) ; 62 (= Digest 18, 1, 62) ; 10, 2, 34 (*CJ* 2, 19, 11) ; 23, 1, 33 (= Digest 12, 1, 33) ; 47 (= *CJ* 4, 2, 3) ; 56, 1, 19 (= *CJ* 4, 63, 3).

(73) Basilica 10, 2, 14 (= Digest 4, 2, 14) : *Ὁ βιασάμενος οὐκ ἔστι κλέπτης, εἰ καὶ τὰ μάλιστα ὁ ἁρπαξ ἀναιδής ἐστι κλέπτης.*

(74) Basilica 10, 2, 28 (= *CJ* 2, 19, 5) : *Εἰ γὰρ ὅλως βίας γενομένης συνωθίσθησαν τὰς ἰδίας κτήσεις, αἵτινες πλείονος ἦσαν ἄξιαι, ἐλαχίστου τιμήματος διαπωλῆσαι, προσφερομένου τοῦ τιμήματος τοῖς ἀγορασταῖς.*

(75) Cf. also a scholion in Basilica 6, 3, 51 : *Περὶ τῶν ξενίων ἀρχαῖος ἔστι λόγος· μήτε παντός, μήτε παρὰ πάντων, μήτε πάντοτε. Ἀπ' ἀνθρώπου γάρ ἐστι λίαν τὸ παρ' οὐδενὸς δέχεσθαι, τὸ δὲ χύδην ἤγουν παρὰ πάντων εὐτελὲς καὶ πάντη ἄπληστον. Δέχεται δὲ τὸ δι' ὀλίγων ἡμερῶν δαπανᾶσθαι δυνάμενον. Οὐ δεῖ γὰρ αὐτὸν λαμβάνειν προφάσει δώρων εἰς ὅλον τὸν ἐνιαυτὸν πλέον τῶν ρ΄ νομισμάτων.*

Of greater interest are the scholia of the *Basilica*. They explicitly refer to the various forms of *archontike dynasteia* especially over peasants. Ancient and Byzantine scholiasts support their arguments with specific examples of archons' oppression. It is important to note that they often introduce the problem of *archontike dynasteia* in their scholia of laws in which there is no reference to it. We have observed the same phenomenon in the canon law commentaries on the 12th c. (76). In a scholion on the *Basilica* 12, 1, 50 (= *Digest* 17, 2, 52 : *pro socio*), for example, referring to a partnership of two peasants in order to buy a neighbour's field, this agreement is presented as being caused by the fear that a *dynaton prosopon* might buy the field and might commit injustice against them (77). According to another scholion on the *Basilica* 28, 1, 20 (≈ *CJ* 5, 2, 1) not only the archon who holds an office may inspire fear in the parents or the guardians of a woman and force her into a marriage, but also his son, grand-son, or any other relative or acquaintance (*oikeios*), *symponos* or *domestikos* who might use the archon's power for this purpose (78). Another scholion explains why legal transactions conducted by archons while they were holding their office are not valid : they are considered as having been done by force (*βιαίως*) (79). The *Basilica* 11, 2, 5 (= *CJ*, 2, 4, 41) refers to *dialyseis* conducted with the free will of the parties without being forced by anyone (*ὑπὸ μηδενὸς ἀναγκαζόμενος κατὰ δοκιμασίαν οἰκείαν ἑκουσίως*) : such agreements especially if they had been secured by the invocation of God could not be invalidated. A scholion of the *Basilica*

(76) Cf. H. SARADI, *op. cit.*

(77) Basilica, B p. 479 : *Πρῖμος καὶ Σεκοῦνδος ἀγρογείτονες ἦσαν. Εἶχε δὲ καὶ ὁ Τέρτιος ἀγρόν, ὃς παρεστέγαστο καὶ ὅμορος ἦν τοῖς ἀγροῖς Πρίμου καὶ Σεκούνδου. Φήμη τις γέγονε, ὡς Τέρτιος μέλλει τὸν ἴδιον ἐκποιεῖν ἀγρόν. Γνοὺς τοῦτο Πρῖμος καὶ δεδιώς, μή πως εἰς δυνατὸν ἔλθοι πρόσωπον καὶ μέλλει ἀδικεῖσθαι περὶ ὅρου ἢ καὶ ἑτέρων τινῶν διὰ τὴν τοῦ παρακεκτημένου ἰσχύν, διειλέχθη Σεκούνδῳ φίλῳ τυχὸν ὄντι τοῦ Τερτίου, ὥστε ἀγοράζειν τὸν ἀγρὸν τοῦ Τερτίου καὶ τὸ μὲν συνημμένον μέρος τῷ ἀγρῷ τοῦ Σεκούνδου αὐτὸν παρακρατῆσαι τὸν Σεκοῦνδον, τὸ δὲ πλησιάζον τῷ ἀγρῷ Πρίμου Πρίμῳ παρασχεῖν.*

(78) Basilica B, 1803, scholion 4 : *Οὕτως δὲ ἔχει ὁ Ἀνατόλιος· ἐὰν ἐν ἀρχῇ ὤν τις καὶ φόβον παραγαγὼν γονεῦσιν ἢ κηδεμόσιν ἁρραβῶνας δῷ, μὴ βουληθῇ δὲ ἡ κόρη γαμηθῆναι αὐτῷ, ἀδεῶς ἀναπαλαίει μὴ [ἀπαιτουμένη ποινὴν] μηδὲ ἃ ἔλαβεν. Οὐ μόνον δὲ εἰ ἄρχων τοῦτο ποιήσει, φαμέν, ἀλλ' εἰ καὶ υἱὸς αὐτοῦ ἢ ἔγγονος ἢ ἕτερος συγγενής, ἤ τις τῶν οἰκείων, σύμπονος ἢ δομέστικος, ἐν ᾧ διὰ τοῦ ἄρχοντος τοῦτο πεπόνηται. Εἰ δὲ μετὰ τὴν ἀρχὴν ἡ κόρη βουληθῇ συναλλάξαι, ἀκωλύτως τοῦτο πραχθήσεται.*

(79) *Ibid.*, scholion 6 : *Καὶ σημείωσαι, ὅτι ἐπὶ μὲν τῶν ἀρχόντων τὸ παρ' αὐτῶν ἐν τῇ ἀρχῇ πραχθὲν αὐτὸ καθ' αὐτὸ ἀνατρέπεται ὡς βιαίως πραχθῆναι λογιζόμενον, ἐπὶ δὲ τῶν προσωρισμένων τοῖς ἄρχουσι σκοποῦμεν τὴν τοῦ ἄρχοντος σπουδήν.*

explains the phrasing of the constitution in the *Justinianic Code* 2, 4, 41 *nullo cogentis imperio* : it does not refer to any pressure exercised by the other party, but to the archon's pressure (80).

Several Novels of Leo VI also deal with the *archontike dynasteia*. According to the 23rd Novel, not only the male members of the provincial governor's families were forbidden to marry with a woman from the same province, but also the female ones (81). The text uses strong terms such as *ἡ βίαιος καὶ ἄδικος γνώμη, τὴν διεστραμμένην καὶ τυραννικὴν πλεονεξίαν, βιαίαν προαίρεσιν* (82). With his 84th Novel, however, Leo VI exempted from the restrictions of purchase or donation of the earlier legislation the archons in the city of Constantinople. The rationale of this measure was that those who suffer injustice by the archons of the capital could get protection by the emperor by appealing to him, while the countryside was deprived of any help (*ἐν χώρᾳ πάσης ἐρήμῃ βοηθείας*) (83). Again the terms *βία, βίαιον, βιάζεσθαι* designate the archons' illegal actions against the citizens (84). With the 13th Novel the emperor regulates the *emphyteuseis*. It appears that the administrators of the *εὐαγεῖς οἶκοι* were asking illegal exactions from those who were renewing their contracts of *emphyteusis*. This was detrimental to the poor who were entering such agreements (85).

Scholars have devoted a great deal of attention to the legislation of the Macedonian emperors against the *dynatoi*. From these Novels we will retain only the information relevant for the present study (86).

(80) *Ibid.*, 430 (scholion 4) : *Μὴ νόμιζε, ὅτι τοῦτο τὸ ῥητὸν περιλαμβάνει ἐκείνας τὰς διαλύσεις, ἃς κατὰ φόβον τοῦ ἀντιδίκου συνελαθεὶς ἐποιησάμην. Τὸ γὰρ ἰμπέριο δηλοῖ ἄρχοντα εἶναί τινα τὸν ἀναγκάσαντά με διαλύσασθαι. Εἰ δὲ μὴ ἄρχων ἐστὶ ὁ ἀναγκάσας με, ἀλλ' αὐτὸς ὁ διάδικός μου κατὰ βίαν με παρεσκεύασε διαλύσασθαι, ἐκ τῶν ἑπομένων ῥητῶν ἡ τοιαύτη διάλυσις ἐκβάλλεται.*

(81) P. NOAILLES and A. DAIN, *Les Novelles de Léon VI le Sage* (Paris. 1944), p. 91-93.

(82) *Ibid.*, p. 91 ll. 12, 13, 14-15.

(83) *Ibid.*, p. 285 ll. 11-12.

(84) *Ibid.*, p. 285 ll. 2, 9, 10, 17.

(85) *Ibid.*, p. 53 ll. 18, 19 : *μάλιστα δὲ γινόμενον χαλεπώτερον ἐν τοῖς ἀπορωτέροις δι' ὧν αὐτοῖς βαρυτέρα ἡ τῆς ἀπορίας ἀνάγκη καθίσταται.*

(86) Cf. ZACHARIÄ VON LINGENTHAL, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts* (Berlin, 1892), 236-248 ; OSTROGORSKY, "Pre-emption Right", 117-126 ; IDEM, "Agrarian Conditions", 205-34, esp. 215 ff., 774-9 ; IDEM, *Paysannerie* ; LEMERLE, Histoire agraire, 265 ff. ; IDEM, *Agrarian History*, 85 ff. ; A. KAZHDAN, *Social' nyj sostav gospodstvujuscego klassa Vizantii XI-XII vv* (Moscow, 1974) ; R. MORRIS, "The Powerful and the Poor in the Tenth-Century Byzantium : Law and Reality", *Past and Present* 73 (1976), 3-27.

We should remember that the measures of this legislation referred mainly to the provinces, not only because they dealt with the problem of land transfer, but also because it was in the provinces that various forms of abuses were more likely to take place. By contrast, in the capital there was little room for unjust transactions, because the victims could appeal to the emperor (87).

These Novels introduced an entirely new measure : the pre-emption right of the poor peasants. In the future, the peasants who wanted to sell their field should address first members of the same socio-economic class (a list of those who had the right to buy fields of peasants is set up) and only if they were not able to, could these fields be sold to *dynatoi*. The pre-emption right of the neighbours was not new. It is already found in the legislation from the time of Constantine the Great, and it is referred to in a Novel of Leo VI (88).

In the 2nd Novel of the emperor Romanus Lecapenus, the term which designates those who were using their power to force peasants into transactions under unjust terms, is *dynatos*. Although the meaning of the term was clear to everyone, arguments concerning its interpretation would have caused difficulties in the enforcement of the law. It is apparently for this reason that in the 5th Novel of Romanus of the year 934 a need for a clear definition of the term *dynatoi* was felt : "under the term *dynatoi* should be understood those who, if not by themselves, then by using the *dynasteia* of others with whom they are acquainted, are able to inspire fear in those who are selling properties or to promise a certain benefit in return for the transaction" (*Ἐκεῖνοι δὲ νοείσθωσαν δυνατοί, οἵτινες κἂν μὴ δι' ἑαυτῶν, ἀλλ' οὖν διὰ τῆς ἑτέρων δυναστείας, πρὸς οὓς πεπαρρησιασμένως ᾠκείωνται, ἱκανοί εἰσιν ἐκφοβῆσαι τοὺς ἐκποιοῦντας, ἢ πρὸς εὐεργεσίας ὑπόσχεσιν τὴν πληροφορίαν αὐτοῖς παρασχεῖν*) (89). Further the legislator offers a list of the groups of *dynatoi* : these are the higher members of the imperial administration, those who hold high ranks in the Church hierarchy, or the administrators of ecclesiastical or imperial *oikoi* and of other estates. We have seen that the officers of the imperial administration

(87) A similar situation is attested even later by Michael Psellus, *Χρονογραφία*, ed. E. Renauld (2nd ed., Paris, 1967), 2, p. 146 ll. 14-17 : *Οἱ δ' ἐπὶ τῶν ἀγρῶν οἳ τὸ πρὶν μηδὲ τὸν βασιλεύοντα ᾔδεισαν, καθαρῶς αὐτῷ ἐνητένιζον, καὶ φιλανθρώπων μὲν λόγων, φιλανθρωποτέρων δὲ πράξεων μετελάμβανον.*

(88) Lemerle, Histoire agraire, 268-9 ; Idem, *Agrarian History*, 90-91 ; Zachariä, 237-8 with references to the earlier legislation.

(89) Zepos, 1, 203 ll. 36-39.

and the officers of the imperial *oikoi* have been defined as *dynatoi* in the legislation of the early period, the latter in the Novel of Tiberius, since they had the means (political and military power combined with wealth) to oppress the *adynatoi* and impose forced transactions on them. The new group of *dynatoi*, which is now for the first time introduced, is that of the ecclesiastics. The Church is also included in the group of *dynatoi* in other texts. In a *sigillion*, for example, of the *ekprosopou* Theodore Kladon in favour of some monasteries of Mount Athos, the ecclesiastical institutions are placed next to the *archontika prosopa* to which state peasants (*demosiarioi*) had settled (90). This document dates from the year 975. In the early period the Church does not appear among the *dynatoi* in the legislative texts. The explanation lies, I believe, in the "style" of these early texts, where the various categories of the *dynatoi* are not clearly identified, but they are included under generic terms, descriptive of the entire upper class. We have seen, however, that in a *constitutio* of Honorius and Theodosius of the year 415, the Church is mentioned as exercising *prostasia* over peasants, and consequently appropriating their land. Therefore already in that early period, ecclesiastics were among those who employed the *archontike dynasteia* (91).

The terms *dynatos, penes, ptochos* in the Novels of the Macedonian emperors have been the subject of several studies. There is no doubt that all social groups could not be easily classified in one of the two categories (*dynatoi-adynatoi*), and that the society was not clearly polarized between these two classes. There were ecclesiastics and ecclesiastical institutions which were not wealthy, and soldiers who according to our sources financially belonged to the lower class. The Novel 6 of Constantine Porphyrogenitus issued in 947 explains that the poor monasteries and the lower officers of the imperial administration do not belong to the *dynatoi* (92). The soldiers also were

(90) *Iviron* I, 2 ll. 4-5 ; cf. also the general remarks of MONNIER, 70-71.

(91) For the ecclesiastical property in the 6th c. cf. F. TROMBLEY, "Monastic Foundations in Sixth-Century Anatolia and their Role in the Social and Economic Life of the Countryside", *Greek Orthodox Theol. Review* 30 (1985), 45-59 ; for the 7th c. cf. HALDON, *op. cit.*, 132, 134 ; for later centuries cf. P. CHARANIS, "The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire", *DOP* 4 (1948), 51-118 ; LEMERLE, Histoire agraire, 67 ff.

(92) ZEPOS, 1, 216 ll. 27-29. On the groups of *dynatoi* according to their rank in the Novel of Basil II and interpolations adapting these ranks to the new hierarchy of the 11th c. administration cf. N. SVORONOS, "Remarques sur la tradition du texte

excluded from this group. Obviously these legislative texts try to define the *dynatoi* in terms of rank and wealth, in other words in terms of political and economic power, for practical reasons : by eliminating arguments which could be advanced regarding the meaning of the term *dynatos*, the emperors tried to secure the enforcement of their decrees. It has been suggested that in the Novels the division into *dynatoi* and *penetes* is artificial and that it served the real motives of the emperors, namely, to restrain the provincial aristocracy. Therefore the "conflict between the *dynatoi* and the *penetes* was an artificial creation of the emperor's closest advisers" (93).

Revealing the real motivations of the 10th c. legislation is of course significant for the social historian as well as for the legal historian. The nature of our sources certainly causes difficulties for evaluating the true intentions of this legislation. Thus, for instance, it has been traditionally accepted that Basil II initiated an antiaristocratic policy. It is known, however, that according to other sources very few aristocratic families disappeared at that time from the political life of the Empire (94). We may also add that the ways in which these measures were understood by the judges and notaries, and applied in the judicial procedure and the notarial practice will reveal from a different angle the true aims of this legislation. In the Novels, care for the poor is presented as the most important reason for these enactments, and the revenues from taxation appear to be a concern of equal importance. Already in the first Novel of the series these reasons are clearly stated (95). The 3rd Novel of Romanus explains the importance of the poor for the state : "its need is useful for the entire community, well-received (*εὐαπόδεκτον*) by God, advantageous (*πρόσφορον*) to the fisc and useful for the state" (96). Further in the same Novel the emperor

de la Novelle de Basile II concernant les puissants", *Recueil des Travaux de l'Institut d'Études byzantines, VIII, Mélanges G. Ostrogorsky*, II (Belgrade, 1964), 427-434 (= *Var. Repr.*, nr VIII).

(93) MORRIS, *op. cit.*, 27.

(94) KAZHDAN, *Social'nyj sostav gospodstvujuscego Klassa Vizantii XI-XII vv, op. cit.*, 254 ff. Cf. also the conclusion of N. G. SVORONOS, "Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XIe et XIIe siècles : le cadastre de Thèbes" (Athens, Paris), 145 (= *BCH* 83, 1959).

(95) ZEPOS, 1, 201 : *Ἡμεῖς δὲ τῶν ἡμετέρων ὑποτελῶν ἅμα καὶ τῶν δημοσίων φόρων, τῆς τε ἄλλης στρατιωτικῆς καὶ πολιτικῆς λειτουργίας καὶ συντελείας πολλὴν τιθέμενοι πρόνοιαν.*

(96) *Ibid.*, 207 : *ὡς κοινῇ λυσιτελοῦσαν, καὶ Θεῷ εὐαπόδεκτον καὶ τῷ δημοσίῳ πρόσφορον καὶ τῇ πολιτείᾳ χρήσιμον, τὴν χρείαν ἔχειν διασκεψάμενοι.*

tries to diminish the impression of hostility toward the *dynatoi* by explaining that he is introducing this law not because he is moved by hatred for the *dynatoi*, but to protect the poor (*εὐνοίᾳ καὶ προστασίᾳ*). Later he explains that the class of the peasants was very useful for the state for their contributions and their military service (97). If we compare these arguments of the 10th c. legislation with those of the *constitutiones* of the early centuries, particularly those in the Novels of Justinian, we will certainly observe that the Novels of the Macedonian emperors are more frank and realistic in assessing this particular social problem.

Ostrogorsky, in his "Agrarian Conditions in the Byzantine Empire" discerns these concerns of the 10th c. legislation : the losses of tax revenues and the "decline of the military holdings" (98).

In another study Ostrogorsky draws attention to the problem of the *paroikoi* of the state. Based on documents of the imperial legislation, he concludes that manpower and not the land of the poor was the object of the conflict between the *dynatoi* and the poor in the 10th c. : the state tried to control the peasants who, once attached to the state's domains, were escaping to the fields of the wealthy landowners (99). Lemerle stresses primarily the fiscal aim of the 10th c. legislation : "and it seems to me that if ... (the Novel of Romanus) is inspired by an aim of a fiscal kind, that of preserving in landed property a cohesion which is not solely fiscal is not alien to it either ..." ; and he concludes further : "The intention is then to protect the commune of small and middling proprietors against the powerful" ... (100).

Therefore whether the motivations of the legislation of the Macedonian emperors were fiscal or political, it has been concluded that these emperors attempted to cover up their real purpose by projecting the picture of themselves as protectors of the poor. The traditional theme of *philanthropia* has been discerned (101). There is no doubt that

(97) *Ibid.*, 208, 209.

(98) OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, 216 ; IDEM, "Pre-emption Right", 117.

(99) IDEM, *Paysannerie*, 11 ff., esp. 16, 18.

(100) LEMERLE, *Agrarian History*, 93-94, 105-8 ; p. 105 : "All this legislation aims to protect the integrity of the commune as a fiscal unit" ; IDEM, Histoire agraire, 278-280.

(101) OSTROGORSKY, *Paysannerie*, 17 ; MORRIS, *op. cit.*, 20. On the qualities of the emperor according to the *prooimia* of the Novels cf. H. HUNGER, *Prooimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden* (Vienna, 1964), 143-153 ; F. DVORNIK, *Early Christian and Byzantine Political Philosophy. Origins and Background* (Washington, 1966), I, 245, 263 ; II, 686 ff. ; cf. also D. CONSTANTELOS,

this theme, established by orators in Antiquity, and developed under the influence of Christianity, had been transmitted to Byzantium and it was recognized in various clichés in legislative texts. We should note here that it is particularly stressed in the Novels of Justinian on the restructuring of the provincial administration ([102]). The theme of *philanthropia*, however, does not explain why the conflict between *dynatoi* and *adynatoi* is not described in the legislation in general terms, but is defined in clear and strong terms of oppression of the poor ([103]) and with specific and explicit reference, as we have seen, to forced transactions.

The opposing views of Ostrogorsky and Lemerle and the far too advanced conclusions of Morris in interpreting the 10th c. legislation do not take into account the following considerations, which will be instructive for approaching the subject from our perspective.

1. In the legal texts and in other sources, the *archontike dynasteia* had always been defined as the imposition of forced transactions on the lower classes, mainly the peasants, for the benefit of the wealthy (illegal transactions, unjust terms, low price) — the cases of unjust taxation constitute another distinct form of the *archontike dynasteia.* Therefore neither the phenomenon described in the Novels of the Macedonian emperors, nor the intention, were new. The measures prescribed were certainly innovative and here lies the importance of this legislation.

2. The term *dynatos* designates the person who was able to force the lower classes into transactions beneficial to him by imposing his terms. While the definition of the *dynatoi* in the 2nd Novel of Romanus Lecapenus is given in terms of power which they were able to exercise over the poor, in the 5th Novel of Romanus the *dynatoi* are described in terms of rank, and in the 6th Novel in terms of wealth. Neither of

Byzantine Philanthropy and Social Welfare (New Brunswick, New Jersey, 1968), 111-136. — The influence of rhetoric on legal science has long ago been recognized : U. WESEL, *Rhetorische Statuslehre und Gesetzesauslegung der römischen Juristen*, (Cologne, 1967) ; W. E. Voss, *Recht und Rhetoric in den Kaisergesetzen der Spätantike* (Frankfurt, 1982) ; on the judicial procedure cf. A. STEINWENTER, "Rhetorik und römischer Zivilprozeß", *SZ* 65 (1947), 69-120 ; SIMON, *Untersuchungen, op. cit.*, 108 ff. For the middle Byzantine period cf. especially the testimony of MICHAEL PSELLUS, *Χρονογραφία, op. cit.*, 2, 58-59.

(102) Cf. SILLI, *op. cit.*, 327-336, esp. 332-3.

(103) From the Novels of the Macedonian emperors cf. the *prooimion* of the 5th Novel of Romanus Lecapenus : ZEPOS, 1, 207 with reference to clichés from ecclesiastical texts.

these could be absolutely precise, but both were more explicit than the generic term *dynatos* of the earlier legislation. What actually mattered was not who the *dynatoi* were, but the specific abuses of power and this was clearly expressed in the 2nd Novel ([104]). In fact the terms *penetes* and *ptochoi* in various sources are contrasted not always with the "wealthy", but with the *dynatoi* ([105]), while in the same period the Byzantine aristocracy was defined in the sources neither in terms of personal ties nor in terms of land ownership, but rather in terms of political power ([106]).

One example from judicial practice, although it comes from a later century, will illustrate this conclusion. The ecclesiastical tribunal of Demetrius Chomatianus deals with a case of *archontike dynasteia* exercised by a *stratiotes*, apparently a *pronoiarios* at that time, who had been appointed *epitropos* of Drama. His power over the local community, according to our text, derived mainly from his position of *epitropos*. Overcome by the passion of covetousness he became a "sycophantes". By accusing people of various crimes (*αἰτίας πονηρῶν ἐγκλημάτων πλασάμενος*), he imposed on them unjust fines as penalties. The deacon and chartophylax of Drama (who according to the legislation of the 10th c. was considered a *dynatos*) was one of his victims. The *stratiotes* imposed tortures on the ecclesiastic : once he whipped him by hanging him from a tree ; the next time he tied his hands together behind his body and twisted them so badly that afterwards he could not use his left hand (*ἀνενέργητον*) ([107]). The reason for all this was that he wanted to appropriate the chartophylax' vineyard, because it was big and very productive (*τῷ ἀμπελῶνι τούτου ἐποφθαλ-*

(104) Cf. also the Novel 29 of Basil II, ZEPOS, 1, 265 : *Δυνατοὶ δὲ λογιζέσθωσιν μὴ μόνον οἱ τοιοῦτοι, ἀλλὰ καὶ ἅπαντες οἱ τῇ διατάξει τοῦ προπάππου ἡμῶν βασιλέως Ῥωμανοῦ τοῦ γέροντος περιεχόμενοι καὶ κατὰ μέρος ἐν ἐκείνῃ ἀναγραφόμενοι· {οὗτος γὰρ καὶ αὐτοὺς τοὺς σχολαρίους δυνατοὺς ὠνόμασεν. Ἡμεῖς δὲ λέγομεν καὶ τούτους δυνατούς, προστίθεμεν δὲ καὶ πρωτοκεντάρχους· καὶ γὰρ τούτους δυνατοὺς ἤδη πραγματικῶς διέγνωμεν}.*

(105) M. Ju. SJUZJUMOV, "O ponjatii 'trudjaščijsja' v Vizantii", *VV* 33 (1972), 3-6. Similar conclusions by LEMERLE, Histoire agraire, 272 ; IDEM, *Agrarian History*, 95-6.

(106) KAZHDAN, *Gospod. kl. Viz.*, *op. cit.*, 27-86. LEMERLE, Histoire agraire, 272, and IDEM, *Agrarian History*, 107 stressed that the terms *dynatoi* and *penetes* do not represent a distinction of social groups based on economic criteria, but rather on political ones, i.e. those of power.

(107) DEMETRIUS CHOMATIANUS, ed. J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica spicilegio solesmensi* (Paris, Rome, 1891), coll. 413-4.

μήσας, ὅτι εὐθαλής, ὅτι καρποφόρος, ὅτι μεγέθει μέγιστος εἰς πλάτος τε καὶ μῆκος ἐτύγχανεν, ἐκ πολλοῦ ἐμηχανᾶτο αὐτὸν ἰδιώσασθαι). Finally, the ecclesiastic, immobilised with handcuffs and tortured by other instruments of torture (*ἑτέρων ὀργάνων κολαστηρίων*), conceded to sell him his vineyard ([108]). He signed a deed of sale in which it was stipulated that the field was sold for 20 *nomismata*. But the *stratiotes* never paid this sum. Chomatianus declared the sale null, because the contract was drafted *τυραννικῶς καὶ κατὰ βίαν καὶ φόβον* ([109]).

This text suggests that a clear cut division of the society into *dynatoi* and *adynatoi* was not possible. The legislators of the 10th c. Novels tried with consecutive definitions to delineate the groups of the *dynatoi* and the *penetes* in order to help the application of the laws. Thus in the 6th Novel of Romanus the definition of the *penetes* as those who owned property of less than 50 *nomismata* is based on a passage of Hermogenes (4th c.) cited in the Digest 48.2.4 and included in the Procheiros Nomos ([110]). This definition of the *penes* although referring to economic conditions of the 4th c., is also cited by judges. A passage of the Peira 30.1.2 referring to witnesses, is very instructive. First a general definition of the *penes* is given, which is dictated by common sense and expresses the spirit of law : "the individual accepted by law to testify, should be able to gain the necessary for living from his profession. Therefore a witness could be either an *axiomatikos*, or someone who has his own *strateia*, or a profession, or properties of a value of 50 *nomismata*" ([111]).

3. This remark brings us to the "legal" aspect of the entire series of the Novels. These texts have not been studied as legal documents, i.e. their technical terminology and its origin, the traditional clichés and their purpose. It is important to consider that the terms with which

(108) *Ibid.*, coll. 414-5 : *ὁ δὲ μὴ μόνον τοῦ ἀμπελῶνος, ἀλλὰ καὶ αὐτῶν τῶν φιλτάτων ἐπιλαθόμενος, καὶ πρὸς μόνον τὸν τοῦ θανάτου κίνδυνον ἀφορῶν ... αὐτίκα τε πρὸς τὴν τοῦ ἀμπελῶνος πρᾶσιν κατένευσε, καὶ τιμὴν αὐτοῦ τῆς ἐκείνου γλώττης ἐξήρτησε.*

(109) *Ibid.*, col. 416. On other violent activities of soldiers in later centuries cf. M. C. BARTUSIS, "Brigandage in the Late Byzantine Empire", *Byzantion* 51 (1981), 386-409.

(110) LEMERLE, Histoire agraire, 255 n. 4. Cf. also H. ANTONIADÈS-BIBICOU, "Problèmes d'histoire économique de Byzance au XIe siècle : démographie, salaire et prix", *ByzSl* 28 (1967), 255-261, esp. 260.

(111) Cf. also N. FRAGISTAS, Le témoignage dans le procès civil en droit byzantin, *La Preuve I, Antiquité* (Brussels, 1964), 631-3. On the definition of *εὔπορος* and *ἄπορος* in the legal sources cf. also M. TOURTOGLOU, *Παρθενοφθορία καὶ εὕρεσις θησαυροῦ. Βυζάντιο — Τουρκοκρατία — μετεπαναστατικοὶ χρόνοι μέχρι καὶ τοῦ Καποδιστρίου* (Athens, 1963), 23 ff., and the sources cited by SJUZJUMOV, *VV* 33 (1972), 3-6.

we are dealing are technical (*dynatos, penes, adynatos*). They must be studied as such, although the legislators of the 10th c. tried to clarify them with socio-political and economic definitions. Couldn't this also be — apart from facilitating the application of these laws — a natural development of the stylistic form of the *Novellae* towards a more explicit style, a tendency to achieve greater clarity and precision by using forthright and unreserved expressions ? We have already observed this in the Novels of Justinian and the Novel of Tiberius.

A change of vocabulary and style is not insignificant. It also reflects a change of mentality, of attitude toward this specific problem (112). And this is manifested with certainty in the measures which are introduced by these Novels, i.e. the entirely new idea of the pre-emption right of the *penetes*. Ostrogorsky has already noticed that the vocabulary used by other documents of the imperial administration to designate the *adynatoi* is different from that used in the Novels (113). He concludes that the use of the terms *penetes, ptochoi* and *dynatoi* in the Novels can be explained by the image which the emperors wanted to project, i.e. that of protectors of the poor (114). The use of fiscal terms in other documents would reveal the real aim of the imperial legislation. But this interpretation does not take into consideration the fact that the above terms had an established use and content in the previous legislation and that such a use was not new in the 10th c.

Not only do the terms *dynatos, penes* and *ptochos* have a long tradition in the literary and legal sources, but also the usage of several other terms and concepts found in the 10th c. Novels has precedents in the earlier centuries : *δυναστεία, καταδυναστεία, καταδυναστεύειν, δυνάστης* (115) ; the *archontike dynasteia* is also described as covetousness : *ἄπληστος, ἀπληστία* (116), *πλεονεξία, πλεονεκτεῖν* (117). All these

(112) G. G. Archi has rightly stressed that a new vocabulary introduced in several laws of Justinian is not mere rhetoric, but that it should be understood as evidence of the legislator's aims : "La legislazione di Giustiniano e un nuovo vocabolario delle costituzioni di questo imperatore", *Studia et doc. hist. et iur.* 42 (1976), 1-22.

(113) Ostrogorsky, *Paysannerie*, 16-17 : il y a une différence de terminologie profonde et très révélatrice.

(114) *Ibid.*, 17 ff.

(115) Cf. for example Zepos, 1, 203 l. 37, 207 ll. 31-32, 216 l. 26, 223 l. 30, 225 l. 15, 263 l. 11, 264 ll. 11, 13, 22 etc.

(116) *Ibid.*, 207 l. 30, 212 l. 9, 242 ll. 21-22, and 249 : *περιφανῆ νόσον (νόσον γὰρ ἐγὼ τὴν ἀπληστίαν ταύτην καλῶ)* ; and 213 ll. 18-19 : *τὸ τῆς φιλοκτημοσύνης ἀκόρεστον.*

(117) *Ibid.*, 208 l. 1 (*πλεονεκτικῆς χειρός*), 208 l. 4, 214 l. 17, 225 l. 37, 263 ll. 8,

terms are found in various other sources ([118]). There are, however, some new concepts and ideas which are now introduced in the treatment of the theme of the *archontike dynasteia* by the imperial legislation : the *useful* and the *beneficial.* They are used in two ways :

1) In traditional clichés in which the legislator as a good ruler explains that his aim was to establish what was beneficial for all citizens (*κοινὴν ὠφέλειαν* ([119]), *τὸ κοινῇ λυσιτελοῦν* ([120]), *μετὰ τοῦ συμφέροντος καὶ τὸ φιλάνθρωπον* ([121]), *εἰς κοινὴν λυσιτέλειαν καὶ ὠφέλειαν* ([122]), *λυσιτελῆ δόξομεν καὶ ὠφέλιμα* ([123])) ; this cliché is also found in other legislative texts related to the emperor's *philanthropia.*

2) The term beneficial also indicates what was advantageous and useful for the *dynatoi.* Such a use implies an argument of the *dynatoi* which the emperor clearly refutes. Thus in the 5th Novel of Romanus we read : *πῶς ἂν εἰς οἰκεῖον κέρδος τοῦτο ἀνερυθριάστως διορισαίμεθα, οὐ κοινὴν ὠφέλειαν ἀλλ' ἰδίαν ποιεῖσθαι ἐξελεγχόμενοι* ([124]), referring to the advantage which the state could gain from this legislation. More interesting is a passage of the Novel 29 of Basil II. The emperor explains why there will be no prescription for the *penetes* to press charges against a *dynatos* for forced transactions. Otherwise, the *dynatoi* might assume that, as long as they themselves and their children have power, the *penetes* would not dare to institute legal proceedings against them. The passage, written in subjective form as a monologue of the *dynatoi,* ends with the expression *καὶ συμφέρει μοι τὸ πλεονεκτεῖν* ([125]). Considerations of personal interest are opposed to the principles of general interest which the legislator invokes. These terms bring to mind the elaborate dialectical texts of classical literature which are well known and extensively studied ([126]), and they can rarely be found in earlier

12, 264 ll. 4 (*τὸ τῆς πλεονεξίας δεινὸν πάθος*), 7, 10, 19-20, 27, 32, 265 l. 15, 268 l. 10 (*πλεονεκτοῦσι καὶ ἀδικοῦσι*), 269 l. 41 (*πλεονεκτικῇ δὲ καὶ μοχθηρᾷ γνώμῃ*).

(118) Cf. H. SARADI, *op. cit.*

(119) Zepos, I, 213 l. 34.

(120) *Ibid.*, 213 ll. 19-20.

(121) *Ibid.*, 212 l. 18.

(122) *Ibid.*, 214 l. 21.

(123) *Ibid.*, 252 ll. 30-31.

(124) *Ibid.*, 213 ll. 33-35.

(125) *Ibid.*, 264 ll. 31-32. On this Novel cf. N. SVORONOS, "Remarques sur la tradition du texte de la Novelle de Basile II ...", *op. cit.*

(126) Cf. W. K. C. GUTHRIE, *The Sophists* (Cambridge, 1985), 84 ff. ; A. ANDREWS, "The Melian Dialogue and Pericles' Last Speech", *PCPhS* 186 (1960), 1 ff. ; IDEM, "The Mytilene Debate : Thucydides 3. 36-49", *Phoenix* XVI (1962), 64-85.

legislative texts ([127]). They underline the innovative character of the legislation of the Macedonian emperors. Together with the introduction of new measures (the pre-emption right of the poor), a new attitude to the *archontike dynasteia* appears, expressed with unreserved and direct language which even draws on classical vocabulary. It is very tempting, in the context of the present discussion, to close this section of our study by citing a passage from the 5th Novel of Romanus, which needs no commentary, and where the term *eunomia* is followed by the phrase "*τῷ δικαίῳ τῆς ἐλευθερίας βουλήματι, τῷ τιμητικῷ τῆς παρούσης νομοθεσίας καὶ ἐλευθερίας ζίφει*" ([128]).

III

Obviously one should expect the new attitude and vocabulary on the *archontike dynasteia*, introduced in the legislation of the 10th c., to be reflected in the judicial and notarial practice. It remains to examine whether these measures were enforced and how they were understood by judges and notaries from the 10th c. onwards.

Forced transactions are mentioned already in the Novels of the Macedonian emperors. They are clearly contrasted with legal ones by juxtaposition of terms such as *ἁρπάζω, ἁρπαγή, βία, βιαία νομή, κακὴ πίστις* and *ἀγοράζω* ([129]). This is no longer conventional rhetoric ; it is a factual description by legal terms of a social phenomenon. In the Novel 29 of Basil II we read that the *dynatoi* tried to impede actions of the *adynatoi* for recovering their properties within 40 years, by using two means, either bribery or their power (*εἴτε διὰ ξενίων καὶ δώρων εἴτε διὰ τῆς ἐνούσης αὐτοῖς δυναστείας*) ([130]). The same Novel is concerned with the fact that the *dynasteia* was transmitted from fathers to their sons in many families, and that made it more difficult for the *penetes* to recover their properties ([131]). The 2nd Novel of

(127) Novel of Tiberius, *op. cit.*, 238 ll. 8-9 : *ὅσα τε τοῖς ὑπηκόοις χρήσιμα βουλεύεσθαί τε καὶ πράττειν* ; 240 l. 88 : *ὡς οὐδὲν τῆς οἰκείας πονηρίας ὠφεληθησόμενον* ...

(128) ZEPOS, 1, 214 ll. 14-16.

(129) *Ibid.*, 226 ll. 21, 24 (*εἰ δὲ οὐχ ἁρπάσας, ἀλλ' ἀγοράσας εὑρεθῇ*) ; 254 ll. 34-36 (*εἰ μὴ εἰς μόνους τοὺς ἐξ ἁρπαγῆς τὰς ἐπικτήσεις ποιησαμένους καὶ ἐκ βιαίας νομῆς καὶ κακῆς πίστεως, ὡς ἐπιπηδῶντας τοῖς ἀλλοτρίοις καὶ τοῦ πλείονος προῖκα ἐφιεμένους*) ; 243 l. 12 (*μὴ ἐξ ἁρπαγῆς καὶ βίας, ἀλλὰ καὶ καλῇ πίστει*).

(130) *Ibid.*, 263 ll. 10-11.

(131) *Ibid.*, 264.

Romanus explicitly refers to illegal transactions covered up by agreements acceptable by law : "noone should enter into an agreement of sale or donation with those who do not have the pre-emption right, by covering up such transactions with agreements of donation or *legata*" (*μόνον ἵνα μή τις κατὰ σκῆψιν λάθρα πωλήσας ἢ μισθώσας τοῖς μὴ προτιμωμένοις, ἐν τῷ φανερῷ δωρεῖσθαι ἢ λεγατεύειν ἤ τι τῶν εἰρημένων προσποιήσηται*) ([132]). As the study of Monnier has shown, this was already practiced in the early period, and we have seen that the Novel of Tiberius explicitly referred to *προσποιητάς* transactions.

The 5th Novel of Romanus explains a way around the law of *protimesis* : the intention of practicing monasticism could cover up illegal transactions in favour of monasteries. In such agreements the price was fixed not only on the basis of the real value of the transferred property, but also on account of other conditions (such as the obligation of the purchaser, in these cases the monasteries, to support the vendor, when he enters the monastic life) which could justify the reduction of price. The legislator specifies that such agreements are acceptable if the real intention of the vendor was the salvation of his soul (*τὸ τὴν δικαίαν τιμὴν τοῦ κτήματος ἀπολαμβάνειν, εἰ ἀληθῶς σωτηρίας ἕνεκα τοῦτο καὶ μὴ δόλῳ καὶ περιεργίᾳ καὶ σεσοφισμένῃ διαπέπρακται περινοίᾳ*) ([133]). In the 6th Novel of Constantine Porphyrogenitus, the emperor blames the judges for pronouncing their decision in order to accommodate the *dynatoi* : *ὡς καὶ τοὺς δικαστάς, ἀνάγκῃ μᾶλλον ἀλλὰ μὴ προαιρέσει ἐκβιασθέντας, ἄλλοτε ἄλλας περὶ τούτων κατ' οἰκονομίαν ἐκφέρειν τὰς ἀποφάσεις* ([134]). The Novel 29 of Basil II stipulates that in the future the *dynatoi* should be able to demonstrate the ownership of their properties with *eggrapha dikaiomata* and *systatikas martyrias*, so that they could not claim falsely old rights on recent illegal acquisitions (*ὅπως μὴ κατὰ περίνοιαν οἱ δυνατοὶ τὰ νεωστὶ αὐτοῖς ἐπικτηθέντα προφασίσωνται διαφέρειν αὐτοῖς ἐγγράφως ἔκπαλαι τῶν χρόνων*) ([135]).

(132) *Ibid.*, 203 ll. 10-12.

(133) *Ibid.*, 213 ll. 9-12.

(134) *Ibid.*, 215 ll. 18-20. Cf. also OSTROGORSKY, "Pre-emption Right", 119 ff. For abuses of judges in the later Byzantine centuries cf. I. ŠEVČENKO, "Léon Bardales et les juges généraux ou la corruption des incorruptibles", *Byzantion* 19 (1949), 247-259, esp. p. 252 where the author reveals the intention of the Byzantine judge to present false documents of security in order to save his property from confiscation.

(135) ZEPOS 1, 266.

There is no doubt that the poor peasants would have encountered serious difficulties, if they wanted to recover illegally transferred properties, since very often the wealthy landowners held high positions in the imperial administration. Thus Ostrogorsky concluded that "But most important of all, perhaps, was the fact that often the will of the peasant ran counter to the intention of the government. The excessive burden of taxation produced a new wave of the *patrocinium* movement" ([136]). We will look at references to forms of the *patrocinium-prostasia* in the Byzantine sources further, since a related clause appears in the notarial documents. Ostrogorsky also drew attention to ways in which notaries could circumvent the laws on *protimesis*. The restrictions of the 10th c. Novels did not apply to donations by reason of the very nature of this transaction ([137]). Therefore, a combination of sale and donation in a transaction would have been a case of ingenious manoeuvering to overcome the limitations imposed by law. Ostrogorsky studied a decision of the judge Samonas of the year 952 from this angle. It deals with a transfer of land (partly sold and partly donated) by a monk to the monastery of Peristerai, in which the pre-emption right of a neighbour had been raised. Lemerle has argued that in the circumstances of this particular transaction the pre-emption right of the poor could not be justified ([138]). This might be true, since after all the text is not very clear in all the details of the transaction. But it is important to recognize that Ostrogorsky's observation could be applied to other documents of transactions: "Thus a very simple method was devised to evade the law on peasants' preferential rights. Part of an alienated property need simply be "donated", and then the donated part and that offered for sale declared a single unit, for the entire property to pass — despite the law of preferential purchase — into the hands of the recipient of the "donation" ([139]).

Matses, working independently on notarial documents and judicial decisions, concluded that the pre-emption right was valid in the judicial practice until the end of the empire and that some of the transactions

(136) OSTROGORSKY, Agrarian Conditions, 219.

(137) ZEPOS, 1, 203 ; OSTROGORSKY, "Pre-emption right", 121.

(138) *Lavra* I, nr 4. On this document cf. F. DÖLGER, "Zur Textgestaltung der Lavra-Urkunden und zu ihrer geschichtlichen Auswertung", *BZ* 39 (1939), 31 ff. ; OSTROGORSKY, "Pre-emption Right", 119-122 ; LEMERLE, Histoire agraire, 71-4 ; IDEM, *Agrarian History*, 157-160.

(139) OSTROGORSKY, "Pre-emption Right", 122.

which combined sale and donation could be related to the *protimesis*. Indeed, in several documents of donations in favour of monasteries, a modest amount of money is given to the vendor *χάριν εὐλογίας* or *ἕνεκα ψυχικῆς σωτηρίας* or as *ἀντίχαρις* (140). It is also often stipulated that this should not be an argument for invalidating the document. In other cases of sale, the price is lower than the real value of the transferred property and the vendor declared that the balance represents a donation for the salvation of his soul (141).

A few examples will suffice to illustrate this phenomenon. First in *Peira* 38, 11 the judge concluded that on the basis of the *schedarion* of a document, an agreement of sale had been transformed into a donation for circumventing the law (142). Another section of *Peira* (2, 6), of which only part is known due to the poor preservation of the manuscript, refers to the same matter : *ὅτι οἱ ζητήσαντες προτίμησιν οὐ κωλύονται ἐκ δωρεῶν τυχὸν ἐχουσῶν ποίησιν ἢ δόσιν* (143). In another section of *Peira* (5, 10), someone who bought a property donated it to a convent in order to exclude a neighbour who, on the basis of his pre-emption right, was contesting the validity of the sale. The judge decided that this donation was illegal. Lemerle refers to this text as a "curieux exemple" (144). A *synodike diagnosis* of the patriarch Philotheus in 1375 deals with a similar case : the *megas domestikos* Demetrius Palaiologus and his wife transferred a property to the monastery of Docheiariou ; in the document the transaction was declared a donation, but the donor received 600 *hyperpera* from Docheiariou, while the rest of the property was donated for the salvation of their souls. Later the monastery of Akapniou tried to invalidate this transaction based on its pre-emption right as neighbour and on the grounds

(140) N. P. Matses, "*Ζητήματα ἐκ τοῦ θεσμοῦ τῆς προτιμήσεως ἐν τῷ βυζαντινῷ δικαίῳ*", *EEBS* 36 (1968), 45-53. Matses, however, does not refer to Ostrogorsky's work. On the donation for the salvation of the soul cf. P. Zepos, "*Ψυχάριον*', '*ψυχικά*', '*ψυχοπαίδι*", *DCAE* 4, 1 (1980-1), 20-2.

(141) Cf. also the remarks of Lemerle, *Kutlumus* (2nd ed.), 324 : "Ce procédé permettait aux monastères d'acquérir à bon marché (parfois même sans débourser), mais aussi d'être garantis par la règle que ce qui a été une fois donné à Dieu ne peut être repris".

(142) Zepos, 4, 153 : *ἡ δὲ δύναμις τοῦ ἐγγράφου δείκνυσιν ἀναμφήριστον κατασχηματισθῆναι δωρεὰν αἰτίᾳ πράσεως ἐπὶ περιγραφῇ καὶ νόμων καὶ προσώπων, διόπερ καὶ πρᾶσις μᾶλλον ἤπερ δωρεὰ τὸ τοιοῦτον ἔγγραφον.*

(143) *Ibid.*, 19.

(144) *Ibid.*, 20 ; Lemerle, Histoire agraire (1958), 73 n. 1 ; Idem, *Agrarian History*, 159, n. 1.

that it was actually a sale and not a donation ([145]). The question of the pre-emption right of the neighbours in cases of transactions which combined sale and donation is also discussed in a judicial text of the year 1391 from Thessalonica. It is stressed that it is important that the rights of the neighbours be preserved. The benefices are declared null (*μένωσι δὲ αἱ ἐν τῇ πράσει χάριτες ἄκυροι*), if the transaction had been described in the document as a sale and donation (*εἴπερ δηλαδὴ καὶ πρᾶσις ὁμοῦ καὶ χάρις ἐμπεριείληπται τῷ γράμματι*), and the neighbour who had the preferential right should pay the entire price. But if the transaction was a clear case of donation, the pre-emption right of the neighbours is not valid ([146]). A *scholion* in Harmenopoulos, without referring to the pre-emption right, explains that even in cases where the price was minimal, if the agreement was made according to the will of the parties by consensus (*συναίνεσιν*) or in order to convey gratitude (*χάριν*), or because of other special circumstances, such transactions could not be invalidated ([147]).

What became of the pre-emption right of the poor in the following centuries ? The restrictions imposed on the *dynatoi* by the Macedonian emperors were never officially suppressed. The measures of Nicephorus Phocas in 967 were certainly temporary. Ostrogorsky concluded that "It is true that the laws protecting the small landowner were not officially repealed, but after the death of Basil II the long series of these laws came to an end, which amounted to the same thing" ([148]). Various decrees of the 11th c. emperors, however, are considered as a continuation of the 10th c. legislation restricting the *dynatoi* ([149]). We find the *protimesis* in connection with the *dynatoi*, in the *Peira*

(145) *Docheiariou* 43 ll. 12-13 : *πλησιασμοῦ δίκαιον προβαλλόμενοι καὶ πρᾶσιν λέγοντες εἶναι τοῦτο, ὅτιπερ ἑξακόσια ὑπέρπυρα οἱ μοναχοὶ πρὸς αὐτὸν κατεβάλοντο, καὶ οὐκ ἀφιέρωσιν.* Cf. also nr 42 and 44.

(146) Marie Theres FÖGEN, "Zeugnisse byzantinischer Rechtspraxis im 14. Jh.", *Fontes Minores* 5 (Frankfurt, 1982), 232-6.

(147) HARMENOPOULOS, scholion in Γ, 3, 73 (ed. Pitsakes, p. 171) : *εἰ καὶ δι' ἐλαχίστου τιμήματος τὸ συνάλλαγμα τοῦτο γένοιτο, ἀλλὰ συναίνεσιν οὕτω δόξαν αὐτοὶ συναλλάττουσιν, εἴτε διὰ χάριν, εἴτε διὰ τὸν καιρόν, εἴτε διὰ τὸ πρᾶγμα ἀπρόσοδον τυχὸν ὄν, εἰ καὶ πολλοῦ τιμήματος κατὰ τὴν ὕλην ἐστὶν ἄξιον, καὶ διὰ τοῦτο τὸ συνάλλαγμα τούτων ἀνατραπῆναι οὐ δύναται. Οὐ γὰρ περιγραφῇ, ἀλλὰ συγκαταβάσει καὶ δωρεᾷ τὸ παρὸν οὕτω γινόμενον ἔοικεν. Harmenopoulos* Γ, 3, 28 (*εἰ δὲ δωρεᾶς αἰτίᾳ πραθῇ τι ἥττονος τιμήματος, ἰσχύει*) ; 29.

(148) OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions*, 221.

(149) N. SVORONOS, "Les privilèges de l'Église à l'époque des Comnènes : Un rescrit inédit de Manuel Ier Comnène", *TM* 1 (1965), 344.

8, 1 and 9, 1-3. These sections of Peira refer to the Novels of the Macedonian emperors. Ostrogorsky believed that the *protimesis* was not enforced anymore in legal practice, but Eustathius Romaius refers to it because he was a very conscientious judge ([150]). On the contrary, N. Oikonomides concludes that "the legislation that seems to be more scrupulously respected is the recent one, such as Basil II's novella against the dynatoi (tit. 9). In all this the real situation, and especially the socio-economic position of the parties involved, is carefully taken into consideration, not only by the judges (e.g. 7, 12), but also by the emperor [Romanos III] himself (49, 4). Eustathios Romaios' justice, as well as the one of the author of the Peira, was not, by any means, blind" ([151]). As we noted above the law of *protimesis* of Romanus was also used as a legal argument in one of the decisions of Demetrius Chomatianus, which we will examine further.

The pre-emption right of neighbours is restated in a Novel of Manuel Comnenus of the year 1166 without, however, any specific reference to the *dynatoi.* N. Svoronos has shown that the interpolations in the 10th c. Novels against the *dynatoi* had been introduced in the 11th c. in order to allow the *dynatoi* to circumvent the law ([152]). But with the dynasty of Comnenoi the situation changes. It is generally agreed and it has often been stressed that the Comnenoi reinforced the aristocracy of the empire with various measures. It appears, however, that it was difficult to officially abolish the pre-emption right of the poor. Thus Svoronos has shown that from the time of Alexius Comnenus the emperors confirmed illegal acquisitions of land of big landowners and ordered in these cases that the previous laws not be enforced ([153]). The Novel of Manuel Comnenus of the year 1166 repeats familiar clichés of the previous legislation, such as injustice, covetousness, illegal appropriation of fields (*πλεονεκτικῆς χειρὸς καὶ ἀδίκου τραυματίας γινομένους, καὶ ἀγρῶν ἀφαιρέσεις καὶ οἰκημάτων ὑπομένοντας καὶ πραγμάτων ἄλλων ἀποστερουμένους*) and makes reference to ecclesiastical texts ([154]). Ac-

(150) OSTROGORSKY, *Paysannerie*, 25.

(151) N. OIKONOMIDES, "The 'Peira' of Eustathios Romaios : an Abortive Attempt to Innovate in Byzantine Law", *Fontes Minores* VII, (Frankfurt, 1986), 185.

(152) N. SVORONOS, *La Synopsis major des Basiliques et ses appendices* (Paris, 1964), 143 ff. ; IDEM, Les privilèges de l'Église, *op. cit.*, 348-352.

(153) *Ibid.*, 353.

(154) ZEPOS 1, 390 = R. MACRIDES, "Justice under Manuel I Komnenos : Four Novels on Court Business and Murder", *Fontes Minores* VI (Frankfurt, 1984), 122 ll. 21-23.

cording to the section 6 of the Novel a new way had been invented to circumvent the law of *protimesis*, the *antichresis* (*κἀντεῦθεν τὰ ἀκίνητα, ἐφ' οἷς ἕτερος προτιμᾶται, κατ' ἀντίχρησιν λαμβάνειν τινὲς μηχανῶνται, καὶ ἐκ τούτου τὸν προτιμώμενον ἀποκλείειν ἐπιχειροῦσιν*). *Antichresis* was the agreement according to which the usufruct of the property in security belonged to the creditor. The emperor extends the pre-emption right to the transactions of *antichresis*. The same section of the Novel informs us that another way had also been invented to bypass the law of *protimesis* : vendors, in order to exclude a neighbour who had preferential right on a transferred property, retained for themselves the part of the property which was attached to the neighbour's estate, and sold the rest to someone else (*τὸ μέρος τοῦ πωλουμένου ἀκινήτου τὸ πλησιάζον τῷ ἔχοντι τὴν προτίμησιν γείτονι παρακρατοῦντες οἱ κτήτορες τὸ λοιπὸν πωλοῦσι πρὸς ὃν βούλονται, κἀκ τούτου τὸ περὶ τῆς προτιμήσεως ἀπόλλυται δίκαιον, ἅτε τοῦ πλησιάζοντος μὴ πραθέντος*) ([155]). Further the text explains why such manoeuverings were illegal : *περιγράφει γάρ, φησιν ὁ νομικός, ὁ ποιῶν ὅπερ ὁ νόμος οὐκ ἐκώλυσεν, οὐ μὴν αὐτὸ βούλεται γίνεσθαι*. Such ways of circumventing the law are *κακοτροπίαι, τῶν ἐν κακίᾳ σοφῶν μηχαναί, περιέργιαι*. This Novel of Manuel Comnenus is also included in Harmenopoulos Γ, 3, 113.

The pre-emption right is mentioned in several documents of transactions after the 10th c. without being directly related to the *archontike dynasteia*. This may be due to the nature of these sources : most of the preserved documents of transactions are sales and donations in favour of monasteries ([156]). Only in very few documents can a renunciation of the pre-emption right of a neighbour be found ([157]). In the same way the *protimesis* is discussed in several judicial decisions without any connection to the *archontike dynasteia* ([158]) (an exception being

(155) ZEPOS 1, 393-4 = MACRIDES, 132 ll. 152-3. Cf. also *ibid.*, 177-8 ; ZACHARIÄ, *op. cit.*, 246 ; and HARMENOPOULOS Γ, 3, 106, scholion.

(156) Cf. for example : *Chilandar* 69 ll. 37-38 (*a.* 1321), 160 ll. 11-22 (*a.* 1392 ; sale presented as donation) ; *Zographou* 8 ll. 11-12 (*a.* 1270) ; *Esphigmenou* 1 l. 15 (*a.* 1034), 30 ll. 8, 17, 34 (*ἡ τοῦ τοιούτου χωρίου ἐξώνησις διὰ τὸ μὴ ἔχειν δίκαια ἐκεῖσε προ ... πλησιασμοῦ, κἂν ἀφιέρωμα ἐνομίζετο* ; *a.* 1393) ; *Kutlumus* 2 l. 11 (*a.* 1257) ; *Xenophon* 10 ll. 45-48 (*a.* 1315) ; S. G. MERCATI, "Atti bizantini di diritto privato", *SBN* 4 (1935), 267 (nr XIX ll. 11-12 : *κατὰ δοχὴν καὶ τῶν πλησιαστῶν*).

(157) *MM* 4, 153-4 ; *Chilandar* 12 ll. 15-17, 24-26, 53-57. Cf. also OSTROGORSKY, *Paysannerie*, 45-46.

(158) Cf. Peira 50 (ZEPOS 4, 210-212) ; CHOMATIANUS, coll. 185-190, 393 ; *MM* 2, 368 ll. 5-6 (*a.* 1400).

one decision of Demetrius Chomatianus, which we will analyze further). The law of *protimesis* is also included in Harmenopoulos ([159]). But with reference to the Novel of Romanus, Harmenopoulos states that it was not valid any more : *ὅπερ ἡμῖν ὡς ἀργῆσαν πάλαι παρεῖται.* We have seen that Harmenopoulos includes the Novel of Manuel Comnenus of the year 1166. We have also noted that in this Novel the legislator does not explicitly state that the illegal transactions circumventing the law of *protimesis* were actually done by *dynatoi* against the *adynatoi.* But it explicitly refers to the Novel of Romanus several times ([160]). It is possible that the real intention of the emperor was to restrict the abuses of the *dynatoi* and the Novel has been interpreted thus by N. Svoronos ([161]). We may also suggest that the Novel is not explicit because the Comnenoi had generally supported the aristocracy. It seems therefore plausible that later it has been interpreted as referring to the pre-emption right of all neighbours not only the *penetes* and thus we may explain why it is included in Harmenopoulos. Harmenopoulos also states that the *protimesis* was not applied in leases : *ἡ γὰρ τῆς ἐμφυτεύσεως καὶ τῆς μισθώσεως προτίμησις ἤργησεν.*

We will examine now some direct references to the *archontike dynasteia* after the 10th c. legislation. The 9th title of the Peira includes 11 sections referring to various applications of the Novel of Basil II ([162]). In the title 38 on sales, the section 51 repeats the law according to which a sale conducted under force (*κατὰ βίαν*) is declared null ([163]). The 12th section of the title 40 refers to the *dynatoi* and their *dynasteia.* Some *dynatoi* who had occupied the land of poor peasants (*penetes*) refused to appear before the tribunal with the argument that they were minors and that their curators were not willing to involve themselves in a legal process. The judge decided that the land be owned by the

(159) HARMENOPOULOS Γ, 3, 103 ff. The pre-emption right survived even in modern Greece until 1856 (cf. ZACHARIÄ, *op. cit.*, 248 ; HARMENOPOULOS, ed. Pitsakes, p. 176 n. 1).

(160) ZEPOS 1, 393 ll. 22-23, 29-30, 394 ll. 5, 11 = MACRIDES, *op. cit.*, 130 l. 135 (*τὴν νεαρὰν τὴν νομοθετήσασαν τὸ περὶ τῆς προτιμήσεως δίκαιον*), 132 l. 141 (*τὰ τῆς νεαρᾶς ἀναποτέλεστα μένουσι*), 150-1 (*τὰ τῆς νεαρᾶς νομοθεσίας περιγράφεσθαι*), 157 (*ἐν τῇ προμνημονευθείσῃ νεαρᾷ*), 161-2 (*τὸ τὰ περὶ τούτων νομοθετῆσαν διάταγμα*).

(161) SVORONOS, Les privilèges de l'Église, *op. cit.*, 352-4, 380. See, however, MACRIDES, *op. cit.*, 177-178 who concludes that to discern "what power group or groups he might have been attempting to check, is a question which is open to speculation".

(162) ZEPOS 4, 38-40.

(163) *Ibid.*, 161.

penetes until the end of the trial. We do not know the details of this affair. The argument of the judge justifying his decision, is, however, interesting : "the *penetes* will be motivated to keep the land, if they possess it, while if it is taken from them, they will be less inclined to defend it fearing the *dynasteia* which had been imposed on them in the first instance" (*κατέχοντες μὲν γὰρ τὴν γῆν γενναιότερον ἀνταιρήσουσιν, ἀφαιρούμενοι δὲ ταύτην ὀκλάσουσι καὶ καταρρᾳθυμήσουσι τὴν δυναστείαν εἰδότες ἐκ πρώτης αὐτῶν περιγενομένην*) ([164]). The 42nd title of the Peira deals with actions committed under *φόβος* and *βία*. In the section 5 the judge explains that *βία* is not considered to be only the physical violence, but also to force someone into a transaction against his will, especially a minor (*ἀλλὰ καὶ τὸ παρὰ γνώμην τινός, ὅτε μάλιστα κύριος θελήματος οὐκ ἐστὶ διὰ τὸ ἀνήλικον, πρὸς συνάλλαγμα συνωθεῖσθαι*) ([165]). The 11th section refers to physical violence exercised by the *magistros* Sclerus over a priest ([166]). The 17th section refers to *βία* and *ἁρπαγή* over the inhabitants of the island Gazoura during an attack organized by the *patrikios* Baasacius and his people ([167]). In the 18th section we learn that the *protospatharios* Romanus Sclerus invaded the houses of some peasants. Then an agreement was reached according to which he consented to pay them a certain amount of money. The peasants then pressed charges against him that they had been forced into this arrangement by the judge (*ὡς καὶ τὴν διάλυσιν κατὰ βίαν ποιήσαντες, τοῦ κριτοῦ βιασαμένου αὐτούς*). The judge decides that if they were able to prove that the *dialysis* was done against their will and under the judge's pressure, the document of *dialysis* should be declared null (*καταλυθῇ μὲν τὸ ἔγγραφον τῆς διαλύσεως*) and they should take back the retained objects ([168]). According to the 19th section, the *protospatharios, episkeptites* Romanus Sclerus transferred with his own initiative land and other movable properties of some peasants to others ([169]). The

(164) *Ibid.*, 167.

(165) *Ibid.*, 175. Cf. also HARMENOPOULOS A, 11, 2.

(166) ZEPOS 4, 176. Cf. also G. G. LITAVRIN, *Vizamtijskow obščestvo i gosudarstvo* (Moscow, 1977), 274 ff. who sees in the Peira 23, 7 ; 42, 11, 19 evidence of class solidarity of the *penetes* against the *dynatoi*. Cf. also S. VRYONIS, "The Peira as a Source for the History of Byzantine Aristocratic Society in the First Half of the Eleventh Century", *Near Eastern Numismatics, Iconography and History. Studies in Honor of George C. Miles* (Beirut, 1974), 279-84.

(167) ZEPOS, 4, 176-7.

(168) *Ibid.*, 177. Cf. also Peira 7, 2 (p. 27).

(169) ZEPOS 4, 178.

20th section refers to the violent acquisition of a house by an *asekretes* (*βιασάμενον ἄλλον ἐκ τῆς οἰκίας αὐτοῦ*). The judge orders that according to the law the house be returned with its price. According to our text this was a strong but legal punishment ([170]). The 21st section is even more revealing. A family appealed to the tribunal trying to invalidate the sale of its urban properties by the state. They claimed that the price had been reduced very much because they had been forced to sell (*ἐβιάσθησαν*) by the *sekretikoi*. The judge decided that their claim had no ground because they appealed eleven years later, and because the properties were sold for paying a debt ([171]). This text suggests that although abuses of the *dynatoi* against the *adynatoi* were frequent and severe, there were instances, however, in which people did not hesitate to try to cancel transactions by evoking the *archontike dynasteia*. Obviously they believed that they had good chances of success ([172]). The *Peira* 7, 12 seems to refer to a similar legal case. All the details of this affair are not known because of the poor state of conservation of the manuscript. A *krites* made an arrangement of *dialysis* with a peasant who later contested this agreement. The judge explicitly refers to him as *adynatos* (*πρόσωπον τῶν πενήτων*) and to the *krites* as *dynatos* (*τῶν ἀξιωματικῶν*) ([173]). In later centuries also *dynasteia* is evoked as an argument for invalidating perfectly legal contracts. In a decision of the patriarchal tribunal in the year 1399, we read that an aristocrat claimed *dynasteia* in a transaction signed in the palace in Constantinople. A witness, however, explained that the place in which the document

(170) *Ibid.* : *τῷ δὲ ἀσηκρῆτις οἱ δικάζοντες τὴν καταδίκην λεαίνοντες τὰς διπλασίας ἐτύπωσαν.*

(171) *Ibid.*

(172) There is such evidence even in the earlier legislation : Basilica 10, 2, 29 (= *CJ* 2, 19, 6) : *Πέπρακε τις πρᾶγμα συγκλητικῷ τινι καὶ προσῆλθε βασιλεῖ λέγων, ὅτι κατὰ βίαν ἡ πρᾶσις ἐγένετο· ἀπόδειξιν δὲ τῆς βίας προέφερε τὸ συγκλητικὸν εἶναι τὸν ἠγορακότα, ἑαυτὸν δὲ ἰδιώτην, βουλόμενος ἐκ μόνης τῆς ἀξίας τοῦ διαδίκου αὐτοῦ κατασκευάσαι τὴν βίαν.* Basilica 10, 2, 31 (= *CJ* 2, 19, 8) : *ὅτι ἐπειδὴ πρωτεύων τῆς πόλεως ἦν ὁ ἔχων μου τὸ περὶ τῶν καρπῶν συμβόλαιον, φοβηθεὶς ἵνα μὴ εἰς λειτουργήματα πολιτικά με ὀνομάσῃ, διὰ τοῦτο αὐτὸ πέπρακα, καὶ παρακαλῶ ἀνατραπῆναι τὴν πρᾶσιν ὡς κατὰ φόβον γενομένην.*

(173) ZEPOS 4, 29. Cf. also in Fr. TRINCHERA, *Syllabus graecarum membranarum quae partim Neapoli in majori tabulario et primaria bibliotheca partim in Casinensi coenobio as Cavensi et in episcopali tabulario Neritino* ... (Naples, 1865), nr 184 (p. 241) the claims of a woman that a *krites* had seized her vineyard : *καὶ εἰσπήδησεν ὁ προρηθεὶς Ἰωάννης κριτὴς μετὰ δυνάμεως καὶ βίας αὐτοῦ καὶ ἁφῆλεν μοι τὸ ῥηθὲν ἀμπέλιον ἀδίκως. Καὶ ἐκράτη καὶ κρατεῖ μετὰ βίας.* But according to our document she was unable to provide evidence supporting her claims.

was signed does not necessarily suggest that pressure had been exerted on him, since the parties, both aristocrats, simply met at the palace where they signed the agreement. The patriarchal tribunal accepted this explanation ([174]).

Another section of the *Peira* 45, 14 suggests that the *archontike dynasteia* was a fact of life in the Byzantine society. The text refers to a donation under some conditions (*ἐπί τισιν αἱρέσεσιν*). The recipient did not fulfill his obligations, but he sold the property. The second transaction was obviously illegal. The buyer, being a *dynatos*, obliged the donor to receive a small amount of money and to secure the validity of both transactions with a confirmation ([175]). The donor tried later without success to invalidate his confirmation. From the 11th c. finally one should mention a passage of John Mauropous whose phrasing accurately describes the abuses of the archons : *οἱ ἄρχοντες ἡμῶν ἀνομοῦσι μετ' ἐξουσίας, τὸ εὐθὲς διαστρέφουσι, τὸ δίκαιον καπηλεύουσιν... Οἱ πράκτορες ἡμῶν καλαμῶνται ἡμῶν, καὶ τὰ πρὸς τὸ ζῆν οἰκτρὰ λείψανα προσαφελέσθαι βιάζονται. Οἱ δυνάσται βαρύνουσιν ἐφ' ἡμᾶς τὸν ζυγόν, ὡς δούλους κατάγχοντες, οὐχ ὡς ὁμοδούλων κατάρχοντες* ([176]). In another rhetorical passage in which he condemns social injustice he uses quotations from the Bible to which some *prooimia* of earlier legislative texts had referred ([177]). Another text from the eleventh century of significance for our investigation is the *Strategikon* of Cecaumenus. The *suffragium* is denounced ([178]). Unjust judicial decisions are denounced ; the judge should be just and assist the poor ([179]). Injustice against the poor is mentioned in several passages : soldiers often seized properties of the poor ([180]), but it was mainly the civil officers who were oppressing the *penetes* (*ἀδικήσαντες τοὺς πένητας*) ([181]).

(174) *MM* 2, 309-311.

(175) ZEPOS 4, 190 : *ὁ δὲ τῶν δυνατῶν ὢν ἠνάγκασε τὸν ποιησάμενον τὴν δωρεὰν λαβεῖν παρ' αὐτοῦ καὶ ὀλίγον ποσὸν χρυσίου καὶ ἐπιβεβαιώσασθαι καὶ τὴν πρᾶσιν καὶ τὴν δωρεάν.*

(176) P. DE LAGARDE, *Johannis Euchaitarum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt, Abh. d. hist. — phil. Kl. d. K. Ges. d. Wiss. im Göttingen* 28 (1882), 170.

(177) *Ibid.*, 176 : *κρίνωμεν ὀρφανῷ καὶ δικαιώσωμεν χήραν· ἐξελώμεθα πένητα καὶ πτωχόν· ἐπακούσωμεν φωνῆς στεναζόντων, καὶ τοὺς ὑπ' ἀδίκου χειρὸς τυραννουμένους ἁρπάσωμεν· ... διαρρήξωμεν πᾶσαν στραγγαλιάν, πᾶν συνάλλαγμα βίαιον.*

(178) G. G. LITAVRIN, *Soveti i rasskazi Kekavmena : socinenie vizantijskogo polkovodtsa XI veka* (Moscow, 1972), 236 ff.

(179) *Ibid.*, 120, 126 ff.

(180) *Ibid.*, 188.

(181) *Ibid.*, 238 and 296 : *Ἐξέρχου οὖν εἰς τὰς χώρας τὰς ὑπό σε οὔσας καὶ εἰς τὰ*

In the judicial decisions of Demetrius Chomatianus the *archontike dynasteia* is clearly documented. We have already mentioned the case of a *stratiotes* who forced an ecclesiastic into the sale of his vineyard. Chomatianus declared the transaction invalid according to the laws of the Basilica on *βία*. There is no explicit reference to the *archontike dynasteia* in this text. Another decision of Chomatianus deals with another case of *βία*. A priest received a loan from an individual from Berroia. According to their agreement he was obliged to pay off his debt with a certain amount of wheat or of wine from his vineyard. Because of a famine that struck the population at that time, the priest was unable to return the wheat and instead, he offered 6 *nomismata*. The creditor presented a false document suggesting that the object pledged was the priest's vineyard. He pressed charges and he won the case. Later the priest blamed the judge who failed to examine the validity of the document. He was sent to prison and there, forced by the creditor and fearing the state authorities (the judge) as well as the famine, signed up a new document by which he transferred ownership of the vineyard to the creditor (*βίᾳ καὶ φόβῳ συσχεθείς, βίᾳ μὲν ἀπὸ τοῦ δανειστοῦ, φόβῳ δὲ ἀπὸ τῆς ἐξουσίας καὶ τοῦ λιμοῦ*) ([182]). Chomatianus declares this document invalid and orders the vineyard to be restored to the priest.

The *archontike dynasteia* and the pre-emption right are the subjects of another decision of Chomatianus. Constantine Craterus, a peasant from Corfou, appealed to Chomatianus' tribunal reporting a violation of the law of *protimesis* by the *doux* of Corfou. The *doux* bought a field from a relative of Craterus. He could not invoke the pre-emption right since the field was located in the middle of Craterus' family land ([183]). At the time of the transaction he did not announce his intention (*ἐπιφώνησις*) ([184]) to the neighbours who had the legitimate preferential right. He also inflated the price so that the neighbours,

θέματα καὶ βλέπε τὰς ἀδικίας ἃς πανθάνουσιν οἱ πτωχοί, καὶ τί ἐποίησαν οἱ πράκτορες οἱ παρὰ σοῦ πεμπόμενοι, καὶ εἰ ἠδικήθησαν οἱ πένητες, καὶ διόρθωσε πάντα.

(182) CHOMATIANUS, col. 406. Cf. also Basilica 10, 2, 32 (*περὶ φόβου*) (= *Dig.* 4, 2, 23) : *Ἐν πόλει καταβαλὼν ἀξιωματικὸς οὐ πιστεύεται λέγων βιαίως μὴ χρεωστούμενον δεδωκέναι· ἠδύνατο γὰρ ἄρχοντι προσελθεῖν εἰς τὸ κωλῦσαι τὴν βίαν. Ἐὰν δικαίως ἐφοβήθην τὴν δίκην, εἰς ἣν ὁ ἀντίδικός μου δυνατὸς ὢν δεδεμένον ἀπάγειν ἠπείλησέ με, καὶ κατὰ τοῦτο βιασθεὶς πωλήσω αὐτῷ πρᾶγμα ἀποκαθίσταμαι.*

(183) CHOMATIANUS, col. 309 : *μηδεμίαν ἔχων μετοχὴν οὔτε ἀπὸ πλησιασμοῦ, οὔτε ἐξ ἑτέρου τινός κατὰ τόπον δικαίου.*

(184) Cf. ZACHARIÄ, *op. cit.*, 246.

who could not afford such a price, were immediately excluded. Craterus explained that when the document of the transaction was drawn and signed, he was unable to present any objections because he feared the authority of the *doux* (*τὴν ἐξουσίαν φοβούμενοι*). He only surreptitiously expressed his belief that legally he had the pre-emption right. When the *praktor* heard of it, Craterus realized he was at a great risk (*καὶ ἐνωτίσατο τοῦτο ὁ πράκτωρ, τὰ πάνδεινα πάσχειν ἐκινδυνεύσαμεν*) ([185]). Two years later, Craterus decided to sell part of one of his fields to his cousin. This field had been donated by her father to Craterus' mother. Then the *praktor* impeded the sale by invoking his pre-emption right deriving from the previous transaction. Chomatianus refers to the laws which intended to stop illegal transactions by establishing the principle of the pre-emption right and by restricting the power of civil and military archons ([186]). He explains that the *doux* transgressed the restrictions of the law through his *archontike dynasteia* (*διὰ τῆς ἀρχοντικῆς δυναστείας*). He declared the transaction illegal for three reasons : 1. because Craterus had the pre-emption right (*τὸ δίκαιον τῆς προτιμήσεως*) ; 2. because the *doux* was not allowed by law to buy land in his province while holding his office ; 3. because he did not announce to the neighbours his intention to buy that land. Chomatianus also cites the laws which forbade the archons to buy land in the province in which they held their office, and the Novel of Romanus on the *protimesis*.

From another decision of Chomatianus we learn that the archons of the *thema* of Scopia appropriated the inherited properties of two minor brothers after their father's death. The two archons, John Teichomoirus and Constantine Basilicus, seized and divided between them the orphans' properties (*τὰ διαρπαγέντα κατεσχέθησαν καὶ διεμερίσθησαν*). Chomatianus recognizes these actions as illegal and refers to the *dynasteia* of the archons ([187]). Another decision of Chomatianus deals with a similar case of injustice against an orphan. The inhabitants of Ohrid appropriated the orphan's land and sold it to an individual from the same city. They concealed the illegal sale by presenting it as an

(185) CHOMATIANUS, col. 310.

(186) *Ibid.*, col. 311 : *διὸ δὴ τὰς πιπρασκομένας κτήσεις πρὸς ἀποτροπὴν τῆς ἀδικίας τῷ τε δικαίῳ τῆς ἐπὶ τῷ πλησιασμῷ προτιμήσεως καὶ τῇ ἀπαγορεύσει τῆς ἀρχοντικῆς καὶ στρατιωτικῆς χειρός, λίαν πάνυ περιετείχισαν.*

(187) *Ibid.*, coll. 261-8, esp. 264 l. 39, 267 l. 9.

exchange with the help of the *praktor* (*τοῦ πράκτορος εἰς ἐπικάλυψιν γινομένου τῆς ἀνταλλαγῆς*) ([188]). *Archontike dynasteia* is also found in a contract of marriage according to one of Chomatianus' judicial decisions. While *archontike dynasteia* exercised over women appears to have been quite frequent ([189]), this text presents a different type of *βία* in a marriage. The *pansebastos, sebastos* Leo Moschopoulos appealed to Chomatianus' tribunal trying to invalidate a *gamikon synallagma* with the daughter of the late *pansebastos, sebastos* Stephanus Gabras. He declared that he had conceded this marriage *καὶ καιρικῇ τινι δυσκολίᾳ καὶ βίᾳ τοῦ τηνικαῦτα κρατοῦντος τῶν ἐνταῦθα χωρῶν* ([190]). Witnesses confirmed this statement and the defendants finally admitted that force (*βίαν*) had been used against Moschopoulos.

From the late Byzantine centuries we have sufficient evidence of *archontike dynasteia.* In a Novel of Michael VIII Palaeologus, which has been recently published, there is explicit reference to the *archontike dynasteia.* The emperor tried to establish some rules which would deter the archons from abusing their subjects. Reduced price in purchasing various things was a common phenomenon : "not to take anything without paying, whatever it may be, even an egg or a fruit, nor yet, by appearing to purchase the requisite product to harm the vendor so as to give him less than the proper price, one piece instead of two, and two *hyperpera* instead of four". Among the various measures of this Novel, it is stated that if the archon "takes anything by force (*κατὰ δυναστείαν*) or on some doubtful pretext, he is to render account for this and will be under charge" ([191]). From a document of the year 1319 we learn that the pre-emption right, which as it has been shown was valid until the end of the empire, is occasionally associated with transactions of the *dynatoi.* In a *chrysoboullon* of the emperor Andronicus II Palaeologus of the year 1319 by which he confirmed privileges and exemptions to the inhabitants of Ioannina and their Church, we read that they did not have the right to sell to local archons or *stratiotai* any of the land granted to them by the emperor : *οὐδὲν ἔχωσιν ἄδειαν πωλεῖν τινα ἀπὸ τούτων πρὸς ἄρχοντα τοπικὸν ἢ στρατιώτην, εἰ μὴ*

(188) *Ibid.*, col. 319-322.

(189) Cf. H. SARADI, *op. cit.*

(190) CHOMATIANUS, col. 537-540.

(191) L. BURGMANN and P. MAGDALINO, "Michael VIII on Maladministration. An Unpublished Novel of the Early Palaiologan Period", *Fontes Minores* VI (Frankfurt, 1984), 377-390, esp. 382 ll. 51-55, 79-80.

διαπωλεῖν αὐτὰ πάλιν πρὸς καστρηνούς ([192]). Obviously this text refers to the new political situation of the empire in the last centuries of its history.

Other documents refer to particular cases of *archontike dynasteia*. In the will of Eustathios Boïlas there is reference to the sale of a land in favour of the *magistros* Basil, in which no payment had been made ([193]). In a document (*ἀσφάλεια*) from the archives of the monastery of Lembos the *doulos* of the emperor and *protokathemenos* of Smyrna George Kaloeidas admits that years ago he had been forced to transfer a *metochion* of the monastery to the *ἐξάδελφος* of the emperor, *protosebastos, protovestiarios* and *megas domestikos* on account of his *dynasteia* and great authority ([194]). From the archives of the monastery of Lembos we know the case of appropriation of a field of a *paroikos* of Lembos by the *nomikos* Keramares. The *nomikos* was an *ἄνθρωπος* of the *megas drouggarios* Gabalas and he used his power (*αὐθεντικὴ δυναστεία*) to illegally appropriate the field ([195]). A similar case of *dynasteia* is attested in a letter of the emperor Andronicus II Palaeologus addressed to his son, the despot Constantine Palaeologus in the year 1321. The emperor asked his son to repudiate a certain *ἄνθρωπος* of his who exercised *καταδυναστεία* over the land of Chilandar ([196]). This was the kind of power deriving from the relationship or acquain-

(192) *MM* 5, 83 ; cf. also ZACHARIÄ, *op. cit.*, 276 n. 927. About these privileges in the context of the new administrative structure of the empire in the last centuries cf. B. FERJANČIĆ, *Despoti u Vizantiji i južnoslovenskim zemljama* (Belgrade, 1960), 73 ff. and L. MAKSIMOVIC, *The Byzantine Provincial Administration under the Palaiologoi* (Amsterdam, 1988), 258-9.

(193) P. LEMERLE, *Cinq études sur le xiᵉ siècle byzantin* (Paris, 1977), p. 22 ll. 66-67 : *τὸ δὲ προάστειον τοῦ Βαρτᾶ, ὡς παρέλαβον αὐτὸ οὐδὲν ἐπιβελτιώσας δέδωκα πρὸς τὸν λαμπρότατον μάγιστρον κῦρ Βασίλειον, εἰς πρᾶσιν βιασθείς, μηδὲν ὑπὲρ τιμήματος ἀπολαβών.*

(194) *MM* 4, 102 : *ἠθέλησε δὲ ὁ περιπόθητος ἐξάδελφος τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως ... ἐπαρεῖν τὸ τοιοῦτον μετόχιον, βιασθεὶς κἀγὼ διὰ τὴν δυναστείαν καὶ τὸ μεγαλεῖον τοῦ τοιούτου ἀνθρώπου, διὰ γραφῆς μου παρέδωκα τὸ τοιοῦτον πρὸς ἐκεῖνον.*

(195) *MM* 4, 165 ll. 29-30 : *καὶ τῇ αὐθεντικῇ αὐτοῦ δυναστείᾳ χρησαμένου τῇ τοῦ μεγάλου χρηματίσαντος δρουγγαρίου ἐκείνου τοῦ Γαβαλᾶ* ; 167 ll. 23-4 : *ἰσχύων τῷ τότε τὰ μέγιστα ὡς ἀπὸ τοῦ αὐθέντου αὐτοῦ* ; 168 l. 8 : *δυναστικῷ τῷ τρόπῳ*. Cf. also OSTROGORSKY, *Paysannerie*, 51-2.

(196) *Chilandar* 56 ; cf. also 157 ll. 89-90 (1378) : interference of the *ἄνθρωπος* of the *eparchos* Monomachos Moschopoulos in a dispute of two monasteries. On *ἄνθρωπος, οἰκεῖος*, etc. cf. G. OSTROGORSKY, "Observations on the Aristocracy in Byzantium", *DOP* 25 (1971), 12 ff.

tance with a *dynatos*. It had been described in the Novel of Romanus. Chomatianus is more specific, referring to someone who was close to the *doukes* of Corfou and who hence obtained the power called *ἐκπροσωπικήν* (197). A *horismos* of the emperor Andronicus II of the year 1312 deals with usurpation of land of the monastery of St John Prodromos near Serrai by the *oikeios* of the emperor George Troulenus (198). In other documents of monastic archives *archontike dynasteia* aimed at appropriation of land of monasteries by wealthy aristocrats (199). Obviously the origin of these documents imposes limitations on our information concerning the *dynasteia* exercised over the poor. Occasionally we hear of complaints from monasteries that they were victims of unjust judicial decisions (200). In conflicts between ecclesiastical institutions and aristocrats over land possession, the latter appear to have often succeeded by using aggressive means, while the Church's appeal to tribunals was not less effective (201). A document of donation of the year 1374 describes a different legal case. An aristocrat had donated to the monastery of Chilandar an estate which was part of his wife's dowry. Later his son, the *doulos* of the emperor Constantine Laskaris Palaeologus, appealed to the patriarchal tribunal trying to invalidate the transaction on the grounds of the inalienability of the dowry. The patriarchal tribunal declared the contract void. According to our text, the patriarch showed that the monks of Chilandar had committed injustice and that they desired to appropriate properties belonging to others (202). The *doulos* of the emperor declared that the monks of Chilandar had abusively exercised their power on him to se-

(197) CHOMATIANUS, col. 269 l. 11.

(198) *Les archives de Saint-Jean-Prodrome sur le Mont Ménécée*, ed. A. GUILLOU (Paris, 1955), nr 5 l. 7 : *δυναστευόμενοι*, l. 27 : *καταδυναστείαν*.

(199) *Chilandar* 95 (ll. 15-16 : *ἀδικοῦνται καὶ καταδυναστεύονται* ; 1323) ; *Lavra* III, 134 (ll. 13-14 : *ἰδιοποιήσατο* (the *oikonomos* of a *metochion* in Constantinople) *δυναστικῷ τρόπῳ καὶ πλεονεκτικῷ*; 1354/5) ; *Kutlumus* 21 (1348) ; *Esphigmenou* 28 (l. 5 : *κατεδυναστεύετο δὲ ἀδίκως παρὰ τοῦ μεγάλου πριμμικηρίου* ; 1387) ; *Docheiariou* 45 (l. 4 : *ἠδικεῖτο δὲ καὶ ἐδυναστεύετο παρὰ τοῦ Ἴσαρι ἐκείνου*, & l. 5 ; 1377) ; *MM* 4, 273-284 (p. 273 l. 26, 277 ll. 5, 26-27 : *ἐπίθεσιν καὶ καταδυναστείαν* ; 275 l. 11 : *καταδυναστεύονται* ; 279 l. 8 : *ἡ τῆς πλεονεξίας λύσσα* ; 283 l. 10 : *κατεδυναστεύοντο* ; 1386).

(200) Cf. for example *Protaton* 8 ll. 22-23 : *καθέλκονται εἰς κοσμικὰ δικαστήρια, καὶ τῇ δυναστείᾳ τούτων προχειρίζονται καὶ ἡγούμενοι* ...

(201) Cf. also the remarks of P. CHARANIS, "The Monastic Properties and the State", *op. cit.*, 51-118, esp. 102 ff.

(202) *Chilandar* 155 ll. 34-36 : *καὶ αὐτοὺς ὡς ἀδίκους καὶ φανερῶς πλεονεκτεῖν καὶ τὰ ἀλλότρια ἁρπάζειν ἐθέλοντας ἀπεδίωξε μετὰ τῆς τῶν νόμων ἰσχύος καὶ σιωπᾶν κατεδίκασεν.*

cure the ownership of this land (*μὲ καταδυναστευόντων καὶ ἀντιποιουμένων αὐτοῦ*) (203). Despite the patriarchal decision the monastery continued to exercise great pressure on him so that he finally conceded to donate the land for the salvation of his soul.

It is important to note here that, vis-à-vis the lower classes, the Church, ecclesiastics individually and ecclesiastical institutions appear to have been among the *dynatoi* and to have used the *archontike dynasteia* until the end of the empire (204). This is attested not only in the legislation, as we have seen, but also in various other sources. A few examples will suffice to illustrate this statement. In a decision of the year 995 for example, preserved in the archives of Iviron, there are described the efforts of the monks of the monastery of Kolobou to appropriate a land owned by local free peasants (205). A document of the *protos* of Athos in 1081 explains such intentions of the monks of Iviron against other monasteries of the area : they were powerful in that area (*ὡς δυνατῶν κατὰ τὸν τόπον τυγχανόντων*) (206). The *typikon* of Constantine Monomachus in favour of the Protaton refers to the more powerful monasteries (*τῶν δυνατωτέρων μοναστηρίων*) (207). In a very interesting passage Cecaumenus advises the bishop or the metropolitan to take care of charitable institutions and to protect the *adynatoi*, rather than seek to expand the ecclesiastical property (*καὶ ἀδυνάτων προΐστασθαι, καὶ μὴ εἰς τὸ συνάπτειν οἰκίαν πρὸς οἰκίαν καὶ ἀγρὸν πρὸς ἀγρὸν ἐγγίζειν καὶ τὰ τοῦ πλησίον ἀφελεῖν, προφασιζόμενος ὡς· "Οὐ τοῖς παισί μου ταῦτα προσφέρω, ἀλλὰ τῷ Θεῷ καὶ τῇ ἐκκλησίᾳ μου"*) (208). It should be stressed that in the following passage the expansion of the ecclesiastical property is presented as being achieved through abuses of the *ptochoi* (209).

(203) *Ibid.*, l. 23.

(204) Cf. for example, D. ANGELOV, "Rost i struktura monasteryrskogo zemlevladenija v Severnoj i srednej Makedonii v XIV veke", *VV* 11 (1956), 135-162 ; M. A. POLJAKOVSKAJA, Ucastie vizantijskih monastyrej v političeskoj žizni imperii serediny XIV v., *ADSV* 6 (1969), 55-78 ; LEMERLE, Histoire agraire, 280-4 ; IDEM, *Agrarian History*, 108-114, 190.

(205) *Iviron* 9 and notes pp. 158-9. Cf. also A. P. KAZHDAN in *ZRVI* 2 (1968), 47-53 ; IDEM, *VV* 31 (1971), 48-71.

(206) *Xeropotamou* 6 l. 13.

(207) *Protaton* 8 l. 124.

(208) CECAUMENUS, *Litavrin, op. cit.*, 222.

(209) *Ibid.* : *Ἐρῶ γάρ σοι· ὁ ἅγιος Νικόλαος καὶ ὁ ἅγιος Βασίλειος καὶ οἱ λοιποὶ ἕως ἂν ἐν τῷ κόσμῳ ἐβίουν, τὰ ἴδια τοῖς πένησι διένειμον καὶ ἀκτημοσύνην ἐδίδαξαν,*

In one of his decisions Chomatianus is dealing with the illegal appropriation of a peasant's vineyard by the local priest. He treats it as a case of abuse of an *adynatos* by a *dynatos*. In his introduction he praises the law which declares the illegal seizures null (*τὰς ἐκ μεμολυσμένης αἰτίας διακατοχάς*) so that unjust actions wouldn't take place, and oppression of the *adynatoi* by the powerful (*τὸ καταδυναστεύειν τῶν ἀδυνάτων τοὺς ἰσχυρούς*) would be eliminated ([210]). Another case of *dynasteia* is illustrated in a document of *dialysis* from the year 1422 between a priest and the monastery of Meteora. The priest claimed that because he was orphan and peasant, he became victim of injustice : an uncle of his, being a *dynatos* (*ὡς δυνατός*) had donated illegally a field owned by the priest's father to the monastery. Later the priest tried to regain possession of his property. Obviously the transaction should be invalidated and the field returned to the priest. But the monks did not want to give it up and apparently by exercising pressure on the priest, they finally reached an agreement of *dialysis* ([211]). In a *praktikon* of the year 1321 the properties of the Church are placed second in the list, right after the properties of the archons who were relatives of the emperor (*τῶν κτημάτων τῶν ἀρχόντων τῶν προσγενῶν τοῦ... βασιλέως*) and before the military estates ([212]).

Finally references to the *archontike dynasteia* are also found in Harmenopoulos. In the 3rd title of the first book (*περὶ ἀγωγῶν καὶ χρόνων*) the Novel of Basil II is included (section 65). The A, 6, 54 specifies that a *dynatos* cannot produce *ἄγραφον μαρτυρίαν* against a *penes*. The Γ, 3, 112 explains that restrictions imposed on the *dynatoi* by the Novel of Romanus on *protimesis* have long ago been abolished,

νῦν δὲ ὁπόταν τὴν τῶν οὐρανῶν βασιλείαν κατέλαβον, τότε χρήζουσιν ἁρπαγῆς πτωχῶν; Μὴ γένοιτο.

(210) CHOMATIANUS, coll. 409-412, esp. 409. In another decision he refers to extraordinary and heavy *σπόρτουλαι* imposed on the population by ecclesiastics as *εἴσπραξιν βιαίαν καὶ τυραννικὴν* (col. 573). Another example of *ἄδικος ἁρπαγή* by a priest (*τῶν λίαν καὶ ἐνδόξων καὶ περιφανῶν τῆς μητροπόλεως*) in *V. S. Eliae Spelaiotes* (+ 903), *AASS*, Sept. III, 853.

(211) N. BEES, "*Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν μονῶν τῶν Μετεώρων. Σερβικὰ καὶ βυζαντιακὰ γράμματα Μετεώρου*", *Byzantis* 2, 50 : *καὶ διενοχλήθηκα μετὰ τοῦ ἐξαδέλφου μου Ἰωάννου, τοῦ υἱοῦ τοῦ καστροφύλακος πολλὰ περὶ τοῦ χωραφίου ἐκείνου, εἰς τὸ νὰ ἐπάρω τὸ μερίδιον τοῦ πατρός μου· ὅ, τι ἐγὼ ὑπέμεινα ἀπὸ τὸν πατήρ μου, ὀρφανός, πολλὰ χωρικός· καὶ ὁ θεῖος μου ὡς δυνατός, ἐδυνάστευσεν καὶ ἠδίκησέν με, καὶ ἐδῶκεν το εἰς τὸ Μετέωρον, παρὰ θέλημαν τοῦ πατρός μου· τώρα ἐγὼ θέλω τὸ ἐδικόν μου καὶ οὐδὲν τὸ ἀφείνω.*

(212) *Esphigmenou* 15 ll. 2-4.

while the Novel of Manuel Comnenus of the year 1166 is included in Γ, 3, 113.

A text from the late Byzantine centuries, which cannot be omitted is the "Dialogue between the rich and the poor" of Alexius Makrembolites, dating from the middle of the 14th c. Ševčenko who edited and studied the text concluded that "the *Dialogue* is hardly a revolutionary manifesto" and that this text "will be disappointing to those who examine late Byzantine texts for traces of *articulate* revolutionary thinking". He recognised, however, that "the bitter tone of some of his passages is unique in Byzantine literature of his time" and that its language is "strong" ([213]). Whether this particular tone of the text was the result of special historical circumstances of the 14th c. does not concern us here. It should be noted only that, although some of the ideas of the text may be unique in the Byzantine literature of the period, they were not entirely new to the Byzantine world, and it may be suggested that this text stands at the end of a long tradition of social conflicts and changing attitudes toward them.

(to be continued)

University of Guelph, Canada. Helen SARADI.

(213) I. ŠEVČENKO, "Alexios Makrembolites and his 'Dialogue between the rich and the poor'", *Sborn. Rad.* 65 (1960), 201, 202, 188, 199.

BASILE II ET L'ARISTOCRATIE BYZANTINE

Selon un grand nombre d'historiens, la période des empereurs de la dynastie macédonienne, surtout à partir du xe siècle, constitue le point culminant de ce qu'on a appelé «la lutte» du pouvoir central contre l'aristocratie byzantine. Basile II (976-1025) fut, selon cette opinion, l'empereur dont la politique exprima le plus clairement cet esprit «anti-aristocratique» de la dynastie (1).

Cette opinion «traditionnelle» sur la politique de la dynastie macédonienne — et, surtout, sur celle de Basile II — a déjà été mise en doute par plusieurs historiens. On accepte de moins en moins qu'une «lutte» eut lieu pendant cette période entre le pouvoir impérial et l'aristocratie byzantine ; les mesures que Basile II — tout comme d'autres empereurs de la dynastie — prit dans le but de limiter la puissance des milieux aristocratiques, ne sont plus considérées comme un effort pour éliminer cette classe sociale. Tout au contraire, on constate que des membres de cette classe ne cessèrent jamais de jouer un rôle important dans l'histoire politique de la période et que c'est parmi eux que les empereurs macédoniens cherchèrent leurs principaux appuis (2).

(1) Je cite certains historiens qui acceptent cette opinion «traditionnelle» sur la politique de Basile II : P. CHARANIS, *The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 4 (1948), p. 64-5, pense que Basile II fut un empereur typiquement «anti-aristocrate» et que sa mort fut suivie par une «réaction» aristocratique ; G. OSTROGORSKY, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, p. 6-7 ; ID., *History of the Byzantine State*, New Brunswick et New Jersey, 1957, p. 270 sq., ID., *Observations on the aristocrary in Byzantium*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 25 (1971), p. 6-7, parle d'une lutte entre le pouvoir impérial et l'aristocratie de l'Asie Mineure, en considérant Basile II comme le dernier empereur «anti-aristocrate» à Byzance ; *CAMBRIDGE MEDIEVAL HISTORY*, Volume IV, *The Byzantine Empire*, Part I : *Byzantium and its Neighbours*, ed. N. HUSSEY, Cambridge, 1966, p. 173 (on y trouve la même opinion sur la «lutte» entre deux pouvoirs) ; J. KARAYANNOPOULOS, *Ιστορία Βυζαντινού Κράτους*, vol. B' ; ID., *Ιστορία Μέσης Βυζαντινής Περιόδου* (565-1081), Thessalonique, 1976, p. 440-443 ; ID., *Το Βυζαντινό Κράτος*, 2, Athènes, 1988, p. 97-99, parle d'une politique de limitation de l'expansion économique et de l'influence de l'aristocratie militaire. En fait, il s'agit d'ouvrages où l'on trouve une conception «traditionnelle» de la politique de tous les empereurs de la dynastie.

(2) Voici certains ouvrages où l'on peut trouver cette conception différente de la politique de Basile II et de la dynastie macédonienne : P. LEMERLE, *Esquisse pour*

Dans les pages qui suivent, je ne parlerai pas en détail de l'attitude de toute la dynastie à l'égard de l'aristocratie. L'enquête portera sur la nature même de la politique de Basile II à son égard, sur les critères selon lesquels cet empereur choisit ses propres soutiens dans les milieux de l'aristocratie et sur les particularités que cette politique présente par rapport à celle de ses prédécesseurs. Je partage en principe l'opinion des historiens qui estiment que Basile II n'avait pas l'intention de briser l'aristoratie byzantine. Mais il manque une synthèse sur le sujet ; c'est pour cette raison que même les historiens qui ont proposé une interprétation en principe convaincante des relations de cet empereur avec l'aristocratie ne sont pas arrivés à des conclusions qui tiennent compte de tous les aspects de la question.

Je centrerai mon exposé sur trois points :

i) La façon dont la politique de Basile II s'exprime dans les documents officiels, de caractère surtout législatif, de la période.
ii) L'attitude de Basile II à l'égard des «puissants» qui se sont révoltés contre lui, ainsi que les critères adoptés pour la nomination des membres du haut fonctionnariat et en particulier des stratèges.
iii) La façon dont l'aristocratie byzantine réagit à cette politique et les vrais motifs de cette réaction.

Deux faits méritent l'attention : Basile II prit le pouvoir en tant que représentant «authentique» de la dynastie macédonienne après deux

une histoire agraire de Byzance, dans *Revue historique*, 219 (1958), p. (entre autres) 279 ; ID., *The agrarian history of Byzantium, from the origins to the twelfth century. The sources and problems*, Galway, 1970, p. 105 sq. : le but de Basile II n'était guère d'attaquer les puissants, mais de maintenir l'intégrité de la commune villageoise, en tant qu'unité fiscale ; D. ZAKYTHINOS, *Η Βυζαντινή αυτοκρατορία, 324-1071*, Athènes 1969, p. 252, pense que la politique de cet empereur ne fut pas généreuse à l'égard des faibles ; N. SVORONOS, *Société et organisation intérieure dans l'Empire byzantin au XIème siècle : les principaux problèmes*, dans : *Actes du XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1966, publiés en 1967, p. 376 (cette politique ne constitua pas une réforme sociale et n'eut que des buts fiscaux) ; A. P. KAŽDAN, *Social'nyj sostav gospodstvujuscego Klassa vizantii XI-XIIvv* (*Structure de la classe dominante à Byzance aux XIème-XIIème siècles*), Moscou, 1974, Compte rendu par I. SORLIN, dans *Travaux et mémoires*, 6 (1976), p. 377 (ce fut sous Basile II que des familles ascendantes de l'aristocratie byzantine eurent des possibilités de distinction) ; M. KAPLAN, *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle. Propriété et exploitation du sol*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1992, p. (entre autres) 433 sq. (l'auteur reconnaît à Basile II un souci de protéger les faibles, seulement en tant que membres de la commune villageoise, dont l'intégrité intéressait l'Empire beaucoup plus que le sort des individus. Il considère sa législation comme rigoureuse et accepte l'opinion selon laquelle un changement de politique eut lieu après sa mort).

règnes successifs de membres de deux des familles les plus illustres de l'aristocratie orientale. Et, juste après son avènement, il fut confronté à une révolte très importante, inaugurant une période d'agitation qui ne prit fin qu'en 989 et fut marquée par la rivalité entre le pouvoir de Constantinople et deux familles traditionnellement hostiles, entre elles, de l'aristocratie de l'Asie Mineure (3). L'alliance tout occasionelle de ces deux milieux aristocratiques contre Basile II permit à certains historiens de supposer que la politique de ce dernier suscita la réaction de l'aristocratie entière, qui se sentit vraiment gênée et menacée. C'est ainsi que se forma l'opinion «traditionnelle», voyant dans l'histoire politique de la période une «lutte» entre le pouvoir de Basile II et l'aristocratie.

La première intervention législative de Basile date de 988 (4). Une Novelle de cette année-là visait apparemment à modérer certaines conséquences des mesures que Nicéphore Phocas avait prises en 963, dans le but de limiter l'expansion économique des monastères (5). La loi de 988 annulait ces mesures, qualifiées d'«impies» et dès lors incompatibles avec le caractère de l'Empire. Selon le texte de la Novelle, ces mesures impies avaient été la cause de troubles dans l'Empire ; c'est pour cette raison que le législateur voulait remettre en vigueur ce que les lois de Constantin VII et de ses prédécesseurs prévoyaient à propos des biens ecclésiastiques.

L'authenticité de ce texte n'est pas indubitable ; les idées qui y sont exprimées paraissent assez bizarres, tout comme — naturellement — les mesures prises, compte tenu du fait que Basile II légiféra autrement huit ans plus tard. Peut-être s'agissait-il d'une loi qui n'exprimait pas l'esprit de la politique de cet empereur et à la promulgation de la-

(3) Sur le renversement de Jean Tsimiskès, en 975-976, voir SKYLITZÈS, *Ioannis Scylitzae synopsis historiarum*, ed. I. THURN (Corpus Fontium Historiae Byzantinae V, Series Berolinensis), Berlin et New York, 1973, p. 312 ; LÉON DIACRE, *Leonis Diaconi Caloënsis historiae libri decem*, éd. C. B. HASE, Bonn, 1828, p. 176-178 ; J.-C. CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (964-1210)*, (Byzantina Sorbonensia, 9), Paris, 1990, p. 27. Pour les sources sur les grandes révoltes de Bardas Phocas et de Bardas Sklèros, voir note 39.

(4) Elle est publiée dans K.E.Z. VON LINGENTHAL, *Jus Graecoromanum (J.G.R.)*, III, p. 303 sq. ; J. et P. ZEPOS, *Jus Graecoromanum*, I, Athènes 1931, p. 259 sq. ; Fr. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, Munich et Berlin 1924-1965, n° 772.

(5) ZEPOS, *op. cit.*, p. 249-252.

quelle d'autres facteurs l'avaient forcé. La Novelle se caractérise par son opportunisme, du moins si l'on accepte son authenticité (6).

La Novelle de 996 (*περὶ τῶν δυνατῶν τῶν ἀπὸ πενήτων ἐπικτωμένων*) (7), promulguée sept ans après la «réconciliation» de 989, exprime un esprit tout à fait différent. Constatant que les «puissants» s'enrichissaient de plus en plus, toujours au détriment des «faibles», la loi entendait remédier à cela et empêcher que cette situation ne réapparaisse. Les mesures prises ont été analysées plusieurs fois et je n'ai guère à y ajouter. On soulignera que la loi concernait tous les cas d'expansion abusive des puissants à partir du règne de Romain Lécapène, même les éventuels accaparements après sa promulgation. Elle constatait aussi, tout comme celle de 963, que plusieurs hauts fonctionnaires ecclésiastiques s'étaient emparés des fortunes des fondations pieuses faites par de simples particuliers au détriment de la commune villageoise (*ἡ τοῦ χωρίου κοινότης*), pour leur propre profit ou celui d'autres membres de l'aristocratie. Les fondations ayant moins de neuf ou de dix moines devaient, d'après la mesure prise en 996, rester sous l'autorité de la commune, sans perdre leur caractère sacré. J'insiste sur ce point, puisqu'il exprime très clairement la volonté du législateur de maintenir l'intégrité de la commune (8).

On observe donc que Basile II légiféra en 996 suivant la politique de Nicéphone Phocas, au moins en ce qui concerne l'expansion économique des hauts fonctionnaires de l'Église. De plus, un paragraphe de la Novelle (9) prévoit que toutes les mesures prises avant 989 devraient être revues par l'empereur et que celles qui étaient incompatibles avec l'esprit de sa politique seraient annulées, car, selon le texte, ces lois exprimaient plutôt l'esprit de Basile le parakimomène, dont l'empereur ne se débarrassa qu'en 989 (ou 985, selon Skylitzès) (10). La loi de 988, visant à annuler certaines des mesures de 963 (si l'on accepte son authenticité), devait donc être également abrogée après 996. C'est

(6) Sur les problèmes d'authenticité de cette Novelle, voir P. LEMERLE, *The Agrarian History of Byzantium*, p. 110-112 ; J. KARAYANNOPOULOS, *Ιστορία Βυζαντινού Κράτους, Β΄*, p. 441.

(7) *J.G.R. III*, p. 306 sq. ; ZEPOS, 262 sq. ; DÖLGER, n° 783.

(8) La Novelle de 996 prévoyait aussi que les puissants et les pauvres seraient dorénavant égaux devant la loi et les tribunaux byzantins.

(9) ZEPOS, p. 270.

(10) Certains historiens pensent que Basile le parakimomène était le vrai maître de l'Empire avant 989. Voir, par exemple, J. KARAYANNOPOULOS, *op. cit.*, p. 443.

précisément l'allusion au rôle du parakimomène qui, compte tenu de la situation très critique de l'Empire en 988, peut donner une explication plus ou moins satisfaisante de la promulgation de la Novelle en question.

Il reste encore un point à relever : le législateur de 996 se réfère à la législation de Romain Lécapène, en acceptant la définition de l'«aristocratie» qu'on y trouve (11). Il accepte même la fameuse liste de la Novelle de 934, une liste des titres et fonctions qui permettaient à ceux qui les avaient obtenus d'appartenir à cette classe sociale (12). C'est un fait remarquable : un représentant «authentique» de la dynastie macédonienne prend en considération une loi d'un empereur qui, même s'il n'était plus regardé comme un «usurpateur», ne comptait pas parmi les souverains «authentiques» de la dynastie. Et, chose encore plus frappante, il n'y a aucune référence à l'œuvre d'autres membres de cette dynastie. Le fait que la loi de 996 concernait aussi les accaparements des terres des pauvres ayant eu lieu durant le règne de Romain Lécapène nous permet de supposer que les mesures de ce dernier avaient été inefficaces ; néanmoins les mesures prises en 996 étaient presque identiques.

La promulgation de l'*ἀλληλέγγυον* en 1002 (13) ne constitua en fait que l'institutionnalisation d'un principe qui existait déjà et qui ne régissait pas seulement la politique des empereurs de la dynastie (14). Elle visait à confirmer ce principe de «solidarité», elle ne représentait donc aucune nouveauté importante, si ce n'est qu'elle impliqua peut-être une extension de la solidarité fiscale obligatoire qui, dorénavant, aurait aussi concerné les grandes propriétés (les *προάστεια* ou *ἀγρίδια*) appartenant à une circonscription plus vaste que la commune villageoise (15). On

(11) ZEPOS, p. 265.

(12) *op. cit.*, p. 209 (la liste de Romain), p. 265.

(13) SKYLITZÈS, p. 456, ZONARAS, *Ioannis Zonarae epitomae historiarum*, éd. Th. BÜTTNER-WOBST, Bonn 1841-1897, II, p. 56.

(14) Théophane mentionne une mesure semblable de Nicéphore I (802-811), qui visait également à la limitation de la puissance des riches (éd. de Boor, p. 486). Le mot «*ἀλληλεγγύως*» (= solidairement) se trouve dans le «Traité fiscal», un texte datant du xème siècle, qui traite des conditions agraires à Byzance. Voir P. LEMERLE, *Esquisse...*, p. 261 et l'édition du «Traité fiscal» par Fr. DÖLGER, dans *Byzantinisches Archiv*, Heft 9 (1927), p. 115.

(15) Voir aussi N. SVORONOS, *Société et organisation intérieure dans l'Empire Byzantin au xième siècle : les principaux problèmes*, dans *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford 1966, publiés en 1967, repris dans : *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'Empire byzantin* (Variorum Reprints), Londres 1973, p. 4-6. Michel KAPLAN (*Les hommes et la terre...*, p. 439) pense qu'en 1002, Basile II imposa aux puissants toutes les obligations des

sait cependant qu'il y eut des réactions de la part de certains membres de l'aristocratie, dont le patriarche Serge ([16]).

Les Novelles mentionnées et la promulgation de l'*ἀλληλέγγυον* ne constituent pas les seules interventions législatives de Basile II relatives à notre sujet ; elles furent sans doute les plus importantes, et celles dont les historiens tiennent compte d'habitude quand ils traitent de la politique de cet empereur envers les puissants. Il ne me semble cependant pas inutile de mentionner encore trois chrysobulles — datant de 979-80, 984 et 995 ([17]) — qui octroient le privilège de l'*ἐξκουσεία* (exemption) de toute sorte de service fiscal ou de corvée ou réquisition (*ἀγγαρεία καὶ ἐπήρεια τοῦ δημοσίου*) à Jean Tornikios (les deux premiers) et à Euthyme l'Ibère. Cette exemption concernait les biens monastiques considérables que possédaient ces deux membres de l'aristocratie géorgienne, ainsi que les quelques dizaines de parèques qui y travaillaient pour eux. Il s'agit d'un autre aspect de la politique de Basile II envers les puissants, qui ne marque cependant pas une nouveauté.

Les documents officiels relevés jusqu'ici ne me paraissent pas suffisants pour arriver à des conclusions sur la politique de Basile II en matière sociale, il faut donc examiner les relations de cet empereur avec certains milieux de l'aristocratie byzantine.

Commençons par la famille des Phocas. Bardas Phocas, un des deux grands comploteurs de la période, avait de bonnes relations avec Basile le parakimomène ; lors de la révolte de Bardas Sklèros ([18]), Basile fit rappeler Bardas Phocas de son exil (978), afin qu'il puisse lutter contre le stratège révolté. C'est alors que Bardas Phocas devint magistre et domestique des Scholes ([19]). Dans les années qui suivirent, il participa

membres de la commune villageoise, sans leur en accorder les droits. — De toute façon, l'abrogation de l'*ἀλληλέγγυον* en 1032 ne constitua pas un vrai tournant de politique en matière sociale.

(16) SKYLITZÈS, p. 365.

(17) Fr. DÖLGER, *Ein Fall slavisches Einsiedlung in Hinterland von Thessaloniki in X. Jahrhundert*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften...*, 1952, Heft 1, p. 7-8, 13-17. ID., *Aus der Schatzkammern des Heiligen Berges*, Munich, 1948, no. 108, no. 56.

(18) Malgré l'hostilité entre elles, les Phocas et les Sklèroi étaient deux familles apparentées : Constantin Sklèros, le frère de Bardas, épousa Sophie, la sœur de Bardas Phocas.

(19) J. C. CHEYNET, *Les Phocas*. Appendice dans : *Le traité sur la guérilla* (De Velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969), éd. par G. DAGRON, H. MIHAESCU, Paris 1986, p. 307-308.

à la guerre contre les Arabes en Syrie (20). En 986, il fut impliqué dans le complot ourdi par le parakimomène ; il fut alors destitué du poste de domestique et il devint duc de l'Orient et d'Antioche. Juste après cette destitution, il se révolta contre le pouvoir impérial. Après la réconciliation de 989, aucun représentant du clan Phocas n'a plus été nommé à de hauts postes de l'administration (21). Il est incontestable que Basile II suivit une politique très dure à leur égard après la fin des grandes révoltes. Une autre famille, alliée aux Phocas, connut aussi la disgrâce impériale : les Maléinoi (22). Ces derniers avaient pourtant aidé l'empereur à réprimer la révolte de Bardas Sklèros ; leur participation à la proclamation de Bardas Phocas ne leur fut apparemment jamais pardonnée. Ce ne fut qu'en 1022 qu'un membre de la famille des Phocas, le fils de Bardas, Nicéphore au Col Tors, fut en position de participer à une révolte contre Basile (23) ; ce ne fut pas un hasard.

Il y eut d'autres familles alliées aux Phocas qui tombèrent provisoirement en disgrâce ; certaines d'entre elles réapparurent cependant à des hauts postes durant le XIème siècle (24). Basile II manifesta aussi une attitude hostile à l'égard de l'élément géorgien qui, traditionnellement, soutenait les Phocas ; ceci n'empêcha pas la nomination à des postes importants de gens qui avaient servi David le Grand Ibère ; de toute façon les Ibères connurent aussi une discrimination durant ce règne, dans la période qui suivit les grandes révoltes (25).

Basile II essaya donc de limiter et même d'éliminer la puissance et l'influence d'une des familles les plus illustres de son siècle et de ses soutiens les plus importants, après la fin des révoltes en 989. On pourrait se demander à ce propos s'il n'a pas voulu suivre le fameux «conseil» qu'on attribue à Bardas Sklèros et qui lui avait été donné juste après

(20) *Op. cit.*

(21) J.-C. CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, surtout p. 333-334.

(22) *Op. cit.*, p. 333, W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*, I, Kaiserhof, Vienne, 1978, no 142 (où l'on peut voir l'absence des Maléinoi des rangs des hauts fonctionnaires byzantins pendant toute la première moitié du XIème siècle) ; M. KAPLAN, *op. cit.*, p. 366.

(23) SKYLITZÈS, p. 366-367 ; ZONARAS, p. 567 ; R. GUILLAND, *Patrices du règne de Basile II*, dans *Jahrbuch für österreichischen Byzantinistik*, 20 (1971), p. 92-93, repris dans *Titres et fonctions dans l'Empire byzantin* (Variorum Reprints), Londres, 1976 ; BOURDARA, *Καθοσίωσις καί τυραννίς κατά τούς μέσους βυζαντινούς χρόνους*, I. *Μακεδονική δυναστεία (867-1057)*, Athènes, 1981, p. 102 ; J.-C. CHEYNET, p. 36-37, 333.

(24) Par exemple, les Parsakounténoi et les Mélissènoi.

(25) Voir la bibliographie sur ce sujet dans : CHEYNET, *op. cit.*, p. 335.

la «réconciliation» de cette famille avec le palais : si l'empereur voulait rester sur le trône sans problème, il devait limiter autant que possible la puissance des membres les plus influents de l'aristocratie militaire (26). Il est donc intéressant d'examiner le sort du clan des Sklèroi après la fin des révoltes : Bardas lui-même devint curopalate ; ce fut la première fois qu'un tel poste fut attribué à un personnage n'appartenant pas à la famille impériale (27). Le fils de Bardas, Romain, devint magistre en 992-993 (28). Le rôle de la famille ne cessa pas d'être important dans le cours du XIème siècle. Ce n'est pas un hasard si Basile Sklèros épousa Pulchérie, la sœur du futur empereur Romain Argyre, issu également d'une famille favorisée par Basile II. Basile Argyre, le frère du futur empereur, devint patrice et stratège du Vaspourakan et — plus tard — de Samos (29).

L'élément arménien, traditionnellement hostile aux Phocas et favorable aux Sklèroi, connut également la faveur impériale sous Basile II : Elpidios Brachamios devint taxiarque en Occident (30), Grégoire Taronite devint magistre et duc de Thessalonique et participa à la guerre contre les Bulgares de Samuel (31). Ces deux familles s'étaient trouvées du côté de Bardas Sklèros lors de ses révoltes. Théodorokanos, duc de Philippoupolis, fut un des stratèges les plus illustres de Basile lors de la guerre contre les Bulgares (32).

Passons à d'autres familles importantes : un membre de la famille des Dalassène se trouvait à Antioche en 995-998, en tant que duc (33). Manuel Comnène, le frère du futur empereur Isaac, obtint le titre du patrice et, peut-être, la fonction de «stratège de tout l'Orient» (34). Sa

(26) Michel PSELLOS, *Chronographie* I, éd. RENAULD, Paris, 1967, p. 17.

(27) SKYLITZÈS, p. 338-339 ; ZONARAS, p. 555, 557 ; PSELLOS, p. 14-18, 23-29 ; W. SEIBT, *Die Skleroi. Ein prosopographisch-sigilographische Studie*, Vienne, 1976, p. 55.

(28) SKYLITZÈS, p. 335 ; ZONARAS, p. 552 ; SEIBT, *op. cit.*, p. 62-64 ; CHEYNET, *Pouvoir...*, p. 334.

(29) THÉOPHANE CONTINUÉ : *Theophanus Continuatus*, éd. I. BEKKER, Bonn, 1838, p. 575 ; SKYLITZÈS, p. 348, 355, 488 ; R. GUILLAND, *Patrices...*, p. 83 ; J.-F. VANNIER, *Familles byzantines. Les Argyroi. XIème-XIIème siècles*, Byzantina Sorbonensia-I, Paris 1975, p. 37.

(30) CHEYNET, *Pouvoir...*, p. 226-note 155, 336 et CHEYNET-VANNIER, *Études prosopographiques*, Paris 1986, p. 59.

(31) SKYLITZÈS, p. 341 ; CHEYNET, *Pouvoir...*, p. 336.

(32) SKYLITZÈS, p. 343, 345 ; CHEYNET, *op. cit.*

(33) V. LAURENT, *La chronologie des gouverneurs d'Antioche sous la seconde domination byzantine*, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 38(1962), p. 229-238 ; CHEYNET, p. 308.

(34) SKYLITZÈS, p. 323 ; ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. B. LEIB, Paris, 1967, p. 9 ;

famille avait contribué à la «réconciliation» de 989. Même les Doukai connurent la faveur impériale sous Basile II, après qu'une amnistie leur eut été accordée, ainsi que la famille des Kourkouas ([35]).

La faveur de Basile II à l'égard de plusieurs membres de l'aristocratie bulgare mérite également notre attention. Les descendants du prince Jean Vladislav servirent à des postes importants de l'administration byzantine en Orient et s'allièrent à des familles illustres de ces régions ([36]). Cette politique doit être considérée comme un signe de la tolérance que Basile II manifestait à l'égard des peuples étrangers dépendant de ou appartenant à l'Empire ; elle témoigne aussi de la volonté de cet empereur d'intégrer l'aristocratie bulgare dans l'administration, afin d'aboutir à sa byzantinisation. À propos de cette attitude de Basile, J.-C. Cheynet ([37]) parle d'une assimilation progressive de cette aristocratie bulgare, au profit des milieux illustres de l'Orient, qui devinrent ainsi plus puissants. Je doute que ce soit le véritable but de cette politique ; la volonté d'intégrer l'aristocratie bulgare est incontestable, mais je suis d'avis que, du moins au début, cet établissement de hauts fonctionnaires étrangers dans des régions orientales traditionnellement contrôlées par des familles puissantes byzantines pouvait viser à limiter l'influence de ces dernières. On sait d'ailleurs que ce fut surtout sous Basile II que la nomination des stratèges dans les régions d'où ils étaient originaires fut systématiquement évitée ([38]). Ceci signifie évidemment que cet empereur essaya de limiter l'influence régionale des puissants, ce qui constitua une des constantes de la politique impériale après sa mort.

ZONARAS, p. 542-544 ; R. GUILLAND, *Patrices...*, p. 88 ; C. BARZOS, *Η γενεαλογία των Κομνηνών*, *Thessalonique* 1984, p. 38. Andronic Doucas fut un des partisans de Bardas Sklèros.

(35) Voir : CHEYNET, p. 308-309, 335 ; A. KAŽDAN, *Structure de la classe dominante à Byzance. XIe-XIIe siècle* (en russe), Moscou, 1974, p. 116.

(36) SKYLITZÈS, p. 372, 413 ; BRYENNIOS : *Nicephori Bryennii historiarum libri quattuor*, éd. P. GAUTIER, (Corpus Fontium Historiae Byzantinae IX, series Bruxellensis), Bruxelles, 1975, p. 77, 219 ; ATTALEIATÈS, *Ἱστορία*, éd. I. BEKKER, Bonn, 1853, p. 123 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ : *Ἡ Συνέχεια τῆς χρονογραφίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτζη*, éd. TSOLAKÈS, Thessalonique, 1968, p. 134 ; J.-C. CHEYNET, *Pouvoir...*, p. 211, 279, 307, mentionnent plusieurs cas d'alliances ou de mariages des descendants du souverain bulgare et d'autres membres de la noblesse bulgare. Cette politique fut inaugurée par Basile II.

(37) *Pouvoir*, p. 307.

(38) Pour des références sur ce sujet, voir CHEYNET, p. 211, 214, 308-309 ; V. VON FALKENHAUSEN, *La dominazione bizantina nell'Italia meridionale dal IX all' XI secolo*, Bari, 1978, p. 86-90.

J'en viens à présent à l'attitude des représentants les plus importants de l'aristocratie byzantine à l'égard de Basile II.

Les révoltes les plus remarquables durant le règne de cet empereur, et, probablement, les plus caractéristiques de tout le xème siècle, furent sans doute celles de Bardas Sklèros et de Bardas Phocas (39). Il s'agissait de révoltes-type des rejetons de deux des familles orientales les plus illustres, qui émirent des prétentions sérieuses au trône impérial. Les motifs ou les ambitions personnelles des deux révoltés ne nous intéressent pas tellement ici, ils sont d'ailleurs très bien connus. Ce qui mérite d'être examiné c'est dans quelle mesure ces hommes voulurent réagir de cette façon en tant que «représentants» de toute une classe sociale qui se serait sentie menacée par la politique impériale. Il y a trois constatations à faire sur ce point :

i) Les ambitions personnelles des deux révoltés sont indubitables, vu aussi le rôle de leurs familles pendant tout le xème siècle. Il se peut donc qu'il ne s'agisse que de révoltes typiques, du moins en ce qui concerne leur but, d'une partie seulement de l'aristocratie contre le pouvoir impérial.

ii) Les deux révoltes éclatèrent en 976 et en 987. La première commença donc juste après l'avènement de Basile II, alors qu'on ignorait les intentions du nouveau souverain ; quant à la deuxième, elle éclata juste avant la promulgation de la première Novelle de Basile qui, de toute façon, ne constitua pas une intervention législative susceptible de provoquer un tel trouble — si l'on accepte son authenticité. Si nous tenons compte du fait que le souverain voulut, une fois débarrassé de Basile le parakimomène, «effacer» les traces de la politique de ce dernier, nous pouvons supposer que les grandes révoltes du dernier quart du siècle ne constituèrent qu'une réaction à une politique qui

(39) Sur la révolte de 976, voir SKYLITZÈS, p. 314-318 ; LÉON DIACRE, p. 169-70 ; ZONARAS, III, p. 540-546 ; Michel PSELLOS, *Chronographie* I, p. 4-7 ; Etienne ASOLIK DE TARÔN, *Histoire universelle*, traduite et annotée par F. MACLER. Paris, 1917, p. 56-62 ; MATTHIEU D'ÉDESSE, ed. A. DOSTOURIAN, *The Chronicle of Matthew of Edessa*, traduit de l'arménien, avec commentaire et introduction, Rutgers Un. Ph. D., 1972, p. 29-30 ; K. BOURDARA, *Καθοσίωσις και τυραννίς*, p. 94-96 ; CHEYNET, *op. cit.*, p. 27-29, 329-331. Sur celle de Bardas Sklèros en 987 : SKYLITZÈS, p. 338-339 ; PSELLOS, *op. cit.*, p. 15-16 ; BOURDARA, *op. cit.*, p. 99-102 ; CHEYNET, p. 33-34, 329-331. Sur la révolte de Bardas Phocas en 987 : SKYLITZÈS, p. 332-338 ; LÉON DIACRE, p. 173-174 ; ZONARAS III, p. 550-554 ; PSELLOS, p. 7-11 ; ASOLIK, p. 129-131 ; BOURDARA, p. 99-102 ; CHEYNET, p. 31-32, 329-331.

était loin d'exprimer l'esprit du souverain. Peut-être Basile le parakimomène avait-il mécontenté certains clans aristocratiques ; on sait d'ailleurs qu'il voulut, dès le début du règne de Basile II, limiter l'influence de Bardas Sklèros personnellement (40). Seul le mécontentement de Bardas Phocas peut avoir été causé par la volonté de l'empereur, personnellement, de le mettre à l'écart vers 986, si nous admettons que Basile II put se débarasser du parakimomène vers cette date. On sait, en outre, que lorsque, en 986, l'empereur se décida à commencer la lutte contre les Bulgares, il manifesta très clairement sa volonté de s'appuyer sur des stratèges n'appartenant pas aux milieux les plus illustres de l'époque.

iii) Il importe surtout de remarquer que la réaction aristocratique ne peut en aucun cas être qualifiée de «générale». Un grand nombre de puissants et une partie considérable de l'armée se trouvèrent du côté de l'empereur. Je cite les cas de Michel Bourtzès, Eustathe Maléinos, Manuel Erôtikos, David d'Ibérie, Jean Tornikios et surtout Bardas Phocas, en 976, et ceux de Bardas Sklèros, de Romain Sklèros et des «tagmata» occidentaux, en 987-989. Les alliances conclues à ce propos se firent en principe entre des milieux aristocratiques ayant traditionnellement de bonnes relations entre eux, comme d'ailleurs durant tout le xème siècle. Quant à l'alliance entre les Phocas et les Sklèroi, conclue vers la fin des troubles, elle avait un caractère manifestement opportuniste ; elle ne saurait donc pas être considérée comme un signe de mécontentement général de l'aristocratie byzantine. Il est vrai qu'en 976 la plus grande partie de cette classe sociale prit part, de l'un ou de l'autre côté, aux troubles ; mais c'est précisément lors de cette révolte qu'elle apparut le plus manifestement divisée (41).

La paix à l'intérieur de l'Empire, indispensable pendant la lutte contre les Bulgares, ne fut plus sérieusement menacée durant la période 989-1025 ; il n'y eut alors que trois révoltes qui méritent notre attention : en 996, un rejeton des Malakènoi, qui espérait être soutenu par des Bulgares, se révolta dans certaines régions de la Grèce, en collaboration avec d'autres membres de l'aristocratie (42). La révolte de 1009 dans

(40) Voir, par exemple, l'opinion de G. Ostrogorsky sur ce point (*History...*, p. 299 sq.), ainsi que celle de J. Karayannopoulos (*Ιστορία...*, B', p. 426-427).

(41) Sur les alliances conclues lors de ces révoltes, cf. Cheynet, p. 27-29, 33-34, 31-32.

(42) Skylitzès, p. 343 ; D. Sullivan (éd.), *The Life of Saint Nikon*, Brookline 1987, p. 148-150 ; Bourdara, p. 97-98 ; Cheynet, p. 34.

des régions italiennes fut le résultat de conditions particulières dans les territoires italiens contrôlés encore par Byzance : un dynaste local profita du mécontentement et des désirs de la population indigène et de son aristocratie (43). L'an 1022 fut marqué par la première réapparition dynamique des Phocas, après 989, lors de la révolte de Nicéphore au Col Tors et d'un ancien serviteur de l'empereur, le patrice et stratège Nicéphore Xiphias (44). Les ambitions que le clan Phocas nourissait depuis longtemps peuvent expliquer cette révolte ; quant aux alliances conclues alors, elle se limitèrent à l'élément cappadocien-ibère, un des soutiens «traditionnels» de la famille. Le fait que ce mouvement ne put pas avoir de suites après la mort de Nicéphore au Col Tors, bien que Xiphias ne fût pas un personnage ordinaire, témoigne également de son influence limitée.

Il apparaît déjà très clairement qu'on ne peut pas parler d'une réaction «générale» de l'aristocratie byzantine contre la politique impériale pendant ce règne. Ses membres n'avaient pas de raisons sérieuses de lutter, en tant que corps social dans son ensemble, contre la politique de Basile II, dont l'attitude ne fut pas hostile à leur égard. Le souverain ne paraît pas avoir voulu limiter considérablement leur influence ; toutes les mesures prises par liui, Novelles, nominations des stratèges, etc., n'ont jamais menacé sérieusement l'aristocratie, puisqu'elles ne l'ont pas privée de la source principale de son pouvoir et de son influence, de l'accès aux hauts postes de l'administration. Sous son règne, il n'y eut donc pas de «lutte» entre le pouvoir impérial et celui des puissants (45).

On pourrait sans doute observer que ce souverain fut surtout intéressé par la lutte contre les Bulgares et qu'il y consacra une grande partie de son attention et de son pouvoir. Certains historiens (46) pensent que

(43) SKYLITZÈS, p. 348 ; J. GAY, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avènement de Basile I jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)*, Paris, 1904, p. 399-413 ; FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 54. Des sources italiennes sont citées par CHEYNET, p. 35.

(44) Voir note 23.

(45) Contrairement à ce que pensent les historiens mentionnés à la note 1.

(46) Voir, par exemple, l'opinion de J. HARPER, *The Byzantine-Arab Chronicle (938-1034) of Yahyā-ibn-Sa'id*, University of Michigan, Ph. D., 1977, University Microfilms International, 1986, p. 463, qui constate la modestie des objectifs byzantins en Orient sous Basile II, due à la lutte contre les Bulgares, où l'empereur consacra une grande partie de ses forces. Cet historien reprend, en fait, l'opinion de Zonaras (p. 575)

cela se fit au détriment des régions orientales et de leur aristocratie qui furent abandonnées, avec des conséquences qui se manifestèrent après la mort de Basile II. Le bien-fondé de cette opinion n'intéresse pas directement notre sujet ; on remarquera cependant que Basile II n'abandonna pas les régions orientales et ne fit pas que des guerres contre les Bulgares. Il s'intéressa personnellement au rétablissement de l'ordre en Syrie vers 995 et un peu plus tard, lorsque le duc d'Antioche fut renversé par les Fatimides (47). Le fait qu'en 994 il interrompit une expédition contre les Bulgares pour se tourner vers l'Orient, en laissant cependant des forces considérables sous le commandement de Grégoire Taronitès en Occident, mérite aussi l'attention (48). Lorsque la tentative de rapprochement diplomatique avec Le Caire échoua, Basile se retourna vers l'Orient, en 999 (49). Rappelons encore l'expédition menée contre les Ibères, l'annexion du Taik et du Vaspourakan (50), qui inaugura toute une politique envers les Arméniens suivie par les empereurs de Byzance jusqu'à l'époque de Constantin Doucas (51). La nomination de Boïoannès en Italie, juste en 1018, il est vrai, et la préparation d'une expédition afin de reconquérir la Sicile (52) prouvent également qu'il ne s'agit pas d'un souverain qui ne mérite que le titre du «Bulgaroctone». Certes, compte tenu de la façon dont les puissants exerçaient leur influence locale, on pourrait supposer que l'aristocratie de l'Asie Mineure avait des raisons d'être mécontente de la «mise à l'écart» de l'armée de ces régions et d'elle-même. D'ailleurs, les révoltes les plus importantes éclatèrent en Orient. Mais cette hypothèse appelle deux remarques : i) Il n'est pas étonnant que les révoltes éclatèrent en Orient, puisque les familles aristocratiques les plus puissantes et ambitieuses

et de Skylitzès (p. 378-9), qui attribuent certaines des défaites que Byzance subit en Orient après la mort de Basile II à son manque d'intérêt pour ces régions.

(47) G. OSTROGORSKY, *History...*, p. 308, 314 (où l'on peut trouver d'autres références).

(48) Pour les références, voir J. KARAYANNOPOULOS, *Ιστορία...* B', p. 439.

(49) *Op. cit.*, p. 445-446 ; HARPER, *op. cit.*, p. 503.

(50) SKYLITZÈS, p. 354-435 ; KARAYANNOPOULOS, p. 446-447 ; HARPER, p. 560 sq.

(51) Une politique expansionniste, sans aucun doute, mais qui exposa les Byzantins aux attaques turques et fit des Arméniens un élément très souvent hostile à leur égard. En fait, cette politique d'annexion des territoires arméniens fut commencée en 968, mais elle fut beaucoup plus systématique sous Basile II ; c'est pourquoi elle fut continuée pendant des décennies.

(52) KARAYANNOPOULOS, *op. cit.*, p. 471-472 ; J. GAY, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, p. 366 sq.

étaient originaires de ces régions. ii) Il est vrai que Basile II, dès le début de la lutte contre les Bulgares, vers 986, manifesta sa volonté d'éviter d'avoir à son service les stratèges orientaux les plus illustres (53). Pourtant, il ne semble pas que l'empereur ait voulu limiter leur influence dans l'armée, d'autant plus qu'il n'hésita pas à nommer des représentants de ces milieux à de hauts postes et dans plusieurs régions de l'Empire, comme je l'ai dit plus haut.

Essayons à présent de proposer une interprétation de la politique de Basile II envers l'aristocratie byzantine qui tienne compte de ses motifs et de son efficacité.

Il est incontestable, d'après tout ce qui a été dit jusqu'ici, que ce souverain n'a jamais essayé de lutter contre l'aristocratie. Bien au contraire, il profita de la puissance de celle-ci et il choisit en son sein des soutiens et des alliés, en agissant selon des buts bien précis. La faveur qu'il manifesta à l'égard de certains milieux aristocratiques, tout en en excluant d'autres, ainsi qu'à des membres de la noblesse bulgare et arménienne, témoigne de la cohérence de cette politique. Basile II suivit, tout comme ses prédécesseurs, une politique qui favorisait les alliances avec des représentants d'une classe sociale dont le dynamisme avait largement contribué aux succès de l'Empire pendant le xème siècle (54). Compte tenu des buts très ambitieux de Basile dans les Balkans, une attitude hostile à l'égard de l'aristocratie risquait de causer des problèmes de recrutement — et je ne songe pas seulement à l'Orient — bien que des mercenaires soient de plus en plus enrôlés dans l'armée byzantine.

Il n'est toutefois pas douteux que Basile II voulait et, dans une certaine mesure, était obligé par les faits de choisir parmi les milieux aristocratiques ceux qui lui serviraient le mieux et qu'il dut le faire avant les grandes expéditions contre les Bulgares. Ce «choix» fut opéré selon certains critères : l'empereur visait à mettre à l'écart et si possible à éliminer les clans aristocratiques qu'il jugeait les plus dangereux pour son pouvoir, à savoir, les Phocas. D'après les renseignements que les sources fournissent sur les grandes révoltes du début du règne de Basile

(53) Théodorokanos, Constantin Diogénès, Grégoire Taronitès et Nicéphore Xiphias furent les stratèges qui se distinguèrent lors de cette guerre. Sur cette guerre, voir (entre autres) : SKYLITZÈS, surtout p. 341 sq. ; J. KARAYANNOPOULOS, p. 443-446, et p. 449-459.

(54) Les stratèges les plus illustres de l'«épopée» du xème siècle étaient des membres de l'aristocratie byzantine, ayant des possibilités considérables de recrutement.

II, la supériorité de cette famille était incontestable (55). La faveur que connurent les Skléroi après la «réconciliation» ne fut qu'un des moyens de cette limitation du pouvoir des Phocas.

Et c'est précisément ici que l'on peut remarquer la particularité la plus importante de la politique de Basile II : ce souverain s'appuya sur des familles telles que les Skléroi ou les Kourkouas, qui n'avaient jamais jusqu'alors constitué un soutien traditionnel de la dynastie macédonienne. Tout au contraire, elles avaient soutenu Romain Lécapène et Jean Tsimiskès, deux empereurs qui ne furent pas des représentants «authentiques» de la dynastie. Les Phocas avaient, quant à eux, apporté leur soutien aux souverains de la dynastie qui, de leur côté, les avaient systématiquement favorisés. L'attitude de Basile II peut sembler étonnante, puisqu'il s'agit du représentant «authentique» le plus illustre de la dynastie ; je crois cependant que les événements de 976 et de 987-989 créèrent des conditions nouvelles et imposèrent un changement des priorités, qui peut expliquer cette politique différente.

Quant à ses interventions législatives, elles exprimaient en principe le même esprit que celles de ses prédécesseurs sur le même problème — je pense en particulier aux mesures de Romain Lécapène, Constantin VII et Nicéphore Phocas. Cette législation du xème siècle constitua en fait une politique fort cohérente, qui visait surtout à protéger les économiquement ou socialement faibles, ce qui impliquait la restriction de l'expansion économique des puissants seulement dans la mesure où elle menaçait le bien-être de ces gens. Le maintien et le bien-être de la «commune villageoise» sont officiellement déclarés dans ces lois comme le souci principal des empereurs du xème siècle et, naturellement, de Basile. Une éventuelle disparition de cette unité fiscale et administrative pouvait, en effet, menacer la base fiscale de l'Empire.

Voilà pour les motifs. Reste la question de l'efficacité.

On sait que Basile II put accumuler une quantité considérable de trésors durant son règne (56) ; ces richesses ne furent pas seulement le butin des expéditions, très coûteuses, d'ailleurs, qui eurent lieu durant son règne. Compte tenu du coût de ces expéditions et des troubles intérieurs du début du règne, on peut penser que cette accumulation de trésors témoigne d'une gestion des finances très prudente, qui, selon

(55) L'opinion différente de KARAYANNOPOULOS, *op. cit.*, p. 425, ne semble pas être partagée par la plupart des historiens.

(56) PSELLOS, *Chronographie I*, p. 19-20.

toute apparence, aboutit à une augmentation importante des revenus de l'État ; on peut supposer aussi que les Novelles du souverain, ainsi que l'extension du principe de solidarité, lui permirent d'atteindre son but non déclaré officiellement d'étendre la base fiscale de l'Empire et d'augmenter la rentabilité du système fiscal.

En ce qui concerne la limitation de l'influence de certains milieux de l'aristocratie, j'ai déjà évoqué les effets de la politique de Basile II qui, apparemment, atteignit ses buts. Il reste une constatation à faire : la diminution de l'influence des Phocas n'était pas due seulement à l'attitude de ce souverain à leur égard : On peut facilement remarquer que des familles telles que les Doukai, les Comnènes, les Argyroi ou les Dalassènes, qui furent prépondérantes au XIème siècle, ont suivi une politique d'alliances — souvent entre elles — vraiment cohérente et intelligente, qui leur permit de jouer alors un rôle de premier plan (57), tandis que les Phocas ne s'allièrent pas aux clans aristocratiques ascendants dès la deuxième moitié du Xème siècle, ce qui facilita la tâche de Basile II (58). Les Phocas se comportèrent en famille militaire «traditionnelle» dans une période où le caractère de l'aristocratie byzantine commençait à changer.

La politique de Basile II à l'égard de l'aristocratie byzantine ne différa donc pas considérablement de celle de ses prédécesseurs, à partir des années 920. Elle s'efforça de résoudre les mêmes problèmes ; et si, par certains de ses aspects, elle semble parfois un peu plus rigoureuse, c'est que ces problèmes s'étaient aggravés et que l'action de certains milieux aristocratiques était devenue si dangereuse pour le pouvoir impérial qu'il fallait les éliminer, même s'ils constituaient des soutiens traditionnels de la dynastie.

20, rue Efpalinou
11253 - Athènes.

Charalambos S. SIFONAS

(57) Sur les alliances entre les familles de l'aristocratie byzantine, voir les tableaux de CHEYNET, *Pouvoir...*, surtout les pages 268-275.

(58) *Op. cit.*, p. 268-269.

ANAPESON

ICONOGRAPHIE ET SIGNIFICATION DU THÈME

Parmi les thèmes qui apparaissent comme innovations iconographiques dans l'art byzantin tardif, l'Anapeson / *'Αναπεσῶν* / ou Nedremano oko est particulièrement intéressant, quoique encore insuffisamment étudié (1). Les premiers chercheurs considéraient que son apparition dans la peinture se situait à une époque tardive — au XVe ou au XVIe siècle (2) —, mais des rectifications quant à la datation de certains monuments et la publication, à notre époque, d'autres, fort nombreux, ont reporté cette borne dans un passé plus lointain allant même avant la fin du XIIIe siècle ; d'autre part, des sources écrites nous font supposer que l'Anapeson aurait pu être peint encore plus tôt, à en juger par l'épigramme bien connue d'Anne Comnène sur le Christ qui «dort d'un doux sommeil» (3) et par la description d'une icône appartenant au joupan serbe Dessa et à sa mère Beloslava, que les envoyés de Kotor reçurent le 3 juillet 1281 de la commune de Dubrovnik (4). Les textes fondamenteux utilisés par les peintres de cette scène se trouvent dans le premier livre de Moïse (*Genèse*, 49, 9) et dans le quatrième (*Nombres*, 24, 9), ainsi que dans les psaumes dont il existe de nombreuses interprétations datant même d'avant le XIIe siècle, si

(1) Nous ne pouvons pas approuver O. F. A. MEINARDUS, *The Macedonian «'Αναπεσῶν» as a Model for the Flemish «Nascendo Morimur»*, *Μακεδονικά* 16, 1976, p. 210, affirmant que «*'Αναπεσῶν*» et «Nedremano oko» seraient deux sujets, fondés sur des textes différents et que celui-ci serait postérieur à celui-là et dans un rapport de dépendance.

(2) K. REDIN, *Ikona «Nedremannoe oko»*, Zapiski Imp. Char'kovskogo Universiteta IV (1901). Priloženija, 3-9 ; *Ibid.*, II (1902). Priloženija, 98-101 ; A. S. UVAROV, *Nedremaemoe oko Spasovo*, Sbornik melkich trudov A. S. Uvarova, I, Moscou 1910, pp. 137-138.

(3) Cf. D. I. PALLAS, *Die Passion und Bestattung Christi in Byzanz*, Munich 1965, p. 194 et n. 593.

(4) «Videlicet ycona una, in qua erat Xps, sicut dormivit» (G. ČREMOŠNIK, *Kancelarijski i notarijski spisi 1278-1301*), Belgrade 1932, p. 53). D. MEDAKOVIĆ (*Drvorezna ikona Raspeća u manastiru Hilandaru*, Zbornik radova Vizantološkog instituta 4, 1956, p. 189) et D. SIMIĆ-LAZAR (*Le Christ de Pitié vivant. L'exemple de Kalenić*, Zograf, 20, 1989) admettent la possibilité qu'il s'agisse ici de l'icône du type de «imago pietatis».

bien qu'il n'est pas exclu que cette représentation soit apparue dès la période médio-byzantine sous une forme analogue à celle de l'époque des Paléologues. Cette supposition nous est suggérée, entre autres, par une illustration figurant dans le psautier d'Utrecht (IXe siècle) où le texte du psaume 44, verset 24, «Réveille-toi ! Pourquoi dors-tu, Seigneur ?» est accompagné d'une représentation d'Emmanuel dans son lit, appuyé sur le coude droit, tandis que trois anges de chaque côté, volent vers lui, en inclinant le buste (5).

L'ANAPESON DANS LES MONUMENTS BYZANTINS

On considère généralement que la représentation la plus ancienne de l'Anapeson se trouve au Protaton, au Mont Athos (fig. 1), dont on situe les fresques immédiatement après celles de la Vierge Péribleptos d'Ohrid ou, au plus tard, dans les premières années du XIVe siècle (6). Sur le mur occidental du Protaton, au-dessus de l'entrée, Emmanuel est peint les yeux ouverts, couché sur un lit pourpre. S'appuyant sur le coude droit, il tient de la main gauche, posée sur le genou, un rouleau. Il est vêtu d'un chiton à pois et d'un long himation qui lui tombe jusqu'aux pieds et que retiennent une ceinture et une paire de bretelles (7). Autour de sa tête il ne reste plus que les lettres de son nom $\widetilde{IC}\ \widetilde{XC}$ (8).

C'est probablement vers la fin du XIIIe siècle que l'Anapeson fut peint à Athènes aussi, dans le parecclésion d'Omorphi Ekklésia (9). Ici aussi

(5) E. T. DEWALD, *The Illustrations of the Utrecht Psalter*, Princeton - Londres - Leipzig, s. d., fig. XL ; J. HUBERT, J. PORCHER, W. F. VOLBACH, *L'Empire carolingien*, Paris 1969, fig. 84.

(6) Sur la chronologie des fresques du Protaton voir A. XYNGOPOULOS, *Manuel Panselinos*, Athènes 1956, pp. 10-12 ; M. P. MYLONAS, *Το Πρωτάτο των Καρυών και ο ζωγράφος Μανουήλ Πανσέληνος*, *Νέα Εστία* 92 (1972), pp. 1658-1660 ; D. KALOMOIRAKIS, *Παρατηρήσις επάνω στις τοιχογραφίες του Πρωτάτου και στο «volume style»*, *Δεύτερο συμπ. βυζ. μεταβυζ. αρχαιολογίας και τέχνης*, Athènes 1982, pp. 38-39.

(7) G. MILLET, *Monuments de l'Athos*, I, Paris 1927, pl. 50/1.

(8) UVAROV a publié un dessin de P. I. Sévastianov où l'on voit figurer autour du Christ l'inscription suivante : *Ἀναπεσών ἐκοιμήθη ὡς λέων καὶ ὡς σκύμνος τίς ἐγερεῖ αὐτόν* (A. S. UVAROV, *Nedremanoe oko Spasovo*, pp. 18-19, dessin 12), mais cela n'a pas été noté par les autres chercheurs sur les fresques de l'Athos. Brockhaus affirme même explicitement qu'il n'y a pas d'inscriptions sur cette fresque (H. BROCKHAUS, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*, Leipzig 1891, p. 102, n. 4).

(9) A. VASSILAKI-KARAKATSANI, *Οι τοιχογραφίες Όμορφης Εκκλησίας στην Αθήνα*, Athènes 1971, pp. 68-71, fig. 43/b, 46. Les fresques semblent être dues à des artistes de Salonique, cf. M. CHATZIDAKIS, *Byzantine Athens* 1963, s. p.

le Christ est représenté sur un lit, mais on dirait plutôt qu'il y est assis. La Vierge était peinte à la droite du Christ, mais sa représentation est actuellement très endommagée. Le Christ et la Vierge étaient situés dans une grande mandorle que l'on discerne toujours bien. A côté du bord droit de celle-ci dix anges tendent les bras dans une attitude de prière (fig. 2).

L'Anapeson a été figuré aussi au monastère de Vatopédi, à l'Athos, au-dessus de l'entrée principale de l'exonarthex précédant le catholicon (fig. 3). Il appartient à la couche de fresques qui, suivant l'inscription repeinte, date de 1312/13 ([10]). Sur cette fresque, inaperçue, jusqu'ici dont l'inscription est renouvelée *ΑΝΑΠΕΣΩΝ ΕΚΟΙΜΗΘΗ(Σ) ΩΣ ΛΕΩΝ*, l'Emmanuel est couché sur un matelas pourpre aux bords brodés, vêtu d'un chiton et d'un himation qui lui couvrent les jambes jusqu'aux chevilles. De la main gauche, posée sur le genou, il tient un rouleau. La Vierge, assise à gauche, enlace des deux bras le Christ qui a posé sa tête, appuyée sur son bras droit, dans le giron de sa mère. Derrière la Vierge se tient un prophète, probablement Jacob qui, penché sur le Christ, contemple celui-ci, en tenant un rouleau sur lequel on lit le texte suivant : *ΑΝΑΠΕ/ΣΩΝ ΕΚΟΙ/ ΜΗΘΗΣ/ ΩΣ ΛΕΩΝ/ ΚΑΙ ΩΣ ΣΚΥ/ΜΝΟΣ. ΤΙΣ/ ΕΓΕΡΕΙ ΑΥΤΟΝ./ ΟΥΚ ΕΚΛΕΙ/ΨΕΙ ΑΡΧΩΝ* (Genèse 49, 9-10). A droite, trois anges sont tournés du côté du Christ : le premier portant un rhipidion somptueux, celui du milieu tenant entre les mains voilées une lance et un roseau avec une éponge et, le troisième, présentant une croix entourée d'une couronne d'épines.

Au catholicon du monastère de Chilandar l'Anapeson fut peint dans la seconde décennie du XIVe siècle, sur le côté occidental du pilier nord, tout près de l'iconostase ([11]). Au même endroit (côté occidental du pilier nord-est), l'Anapeson est représenté aussi dans l'église Saint-Nicétas, près de Skoplje (vers 1320) (fig. 4) ([12]). Au début du XIVe siècle, entre

(10) G. MILLET, J. PARGOIRE, L. PETIT, *Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Athos*, I, Paris 1904, p. 16. — J'ai étudié les fresques de Vatopédi au cours de mon séjour à l'Athos, en été 1990, grâce au Comité de Chilandar de l'Académie serbe des sciences et des arts qui a subvenu aux frais de mon voyage.

(11) S. RADOJČIĆ, *Umetnički spomenici manastira Hilandara*, Zbornik radova Vizantološkog instituta 3 (1955), p. 180 ; V. J. DJURIĆ, *Fresques médiévales à Chilandar*, Actes du XIIe Congrès international d'études byzantines, III, Belgrade 1964, fig. 18.

(12) G. MILLET, A. FROLOW, *La peinture du Moyen âge en Yougoslavie*, III, Paris 1962, pl. 49/2 ; R. HAMANN-MAC LEAN, *Grundlegung zu einer Geschichte der mittelalterlichen Monumentalmalerei in Serbien und Makedonien*, Giessen 1976, pl. 4 (photo de l'ensemble de la composition). Sur la datation récente des fresques de Saint-Nicétas (vers 1320), voir P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Crkvata Sv. Nikita vo Skopska Crna Gora kako*

1305 et 1327, l'Anapeson fut représenté aussi dans l'église d'un monastère géorgien, située près de Jérusalem et dédiée à la Sainte Croix (la fresque fut repeinte au XVIIe siècle) ([13]) ainsi que dans l'église de la Mère-de-Dieu *τοῦ 'Αγρηλοποῦ* près de Kalamoti, dans le Sud de Chios ([14]), à Saint-Georges, au village Agia Trias en Crète ([15]) et à Saint-Nicolas, en Laconie ([16]).

L'Anapeson, peint à fresque à Martvili (Géorgie) n'a pas encore été daté non plus, mais à en juger par le style qu'il présente, on suppose qu'il a été exécuté par les meilleurs peintres constantinopolitains du milieu du XIVe siècle. Cette scène se trouve dans la zone la plus basse de l'abside, au-dessous de la fenêtre, les évêques officiants étant figurés de part et d'autre ([17]). C'est au milieu du XIVe siècle qu'appartiennent, à leur tour, les fresques de l'église de Bérendé, village de la Bulgarie occidentale. Elles comprennent aussi la scène qui nous intéresse ici : l'Anapeson (fig. 6) est peint dans la seconde zone du mur oriental, au-dessus de la niche de la prothèse, dans la zone qui contient le cycle de la Passion, terminé sur le mur septentrional par la Mise au Tombeau ([18]). Dans l'église de la Mère-de-Dieu à Lampini, en Crète, la représentation de l'Anapeson, peinte au XIVe siècle ne contient ni la Vierge ni les anges. La pose du Christ sur son lit est habituelle ([19]).

istorisko-umetnički spomenik, Spomenici za stara i ponovata istorija na Makedonija, I, Skoplje 1975, pp. 381-382.

(13) T. B. VIRSALADZE, *Rospis' Ierusalimskogo Krestnogo monastyr'ja i portret Šota Rustaveli*, Tbilissi 1973, pl. XVII, 1. L'inscription figurant sur la fresque *Ο ΑΜΝΟΣ ΤΟΥ ΘΕΟΥ* est toute récente.

(14) *Der Serbische Psalter, Faksimile-Ausgabe des Cod. Slav. 4 der Bayerische Staatsbibliothek, Munich.* Textband, Wiesbaden 1978, p. 120 (communication de D. MOURIKI).

(15) C. D. KALOKYRIS, *Αι βυζαντιναί τοιχογραφίαι της Κρήτης*, Athènes 1957, p. 94.

(16) N. B. DRANDAKIS, *Βυζαντιναί τοιχογραφίαι της Μέσα Μάνης*, Athènes 1964, p. 76, n. 1 (l'auteur ne fait que mentionner la fresque sur le mur nord du naos sans en donner une description).

(17) I. LORDKIPANIDZÉ, *Emmanuel dormant dans certaines peintures murales géorgiennes (XIVe-XVIe s.)*, Atti del primo simposio internazionale sull'arte georgiana, Bergamo 28-29 giugno 1984, Milan 1987, pp. 177, 179-180. Etant donné que l'auteur ne fournit pas la reproduction de la fresque, j'exprime ici ma reconnaissance à madame E. Smirnova qui m'a permis de voir la diapositive en couleur de l'Anapeson peint à Martvili.

(18) A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris 1928, p. 256 ss. ; E. BAKALOVA, *Stenopisite na c'rkvata pri selo Berende*, Sofia 1976, pp. 29-31, fig. 19 ; E. BAKALOVA, *Society and Art in Bulgaria in the XIVth Century*, Byzantinobulgarica VIII (1986), pp. 64-67.

(19) C. D. KALOKYRIS, *Αι βυζαντιναί τοιχογραφίαι της Κρήτης*, p. 94, fig. XLIX. L'auteur ne dit pas où la fresque se trouve.

La scène en question fut représentée en 1349 dans le narthex de Lesnovo (fig. 5), sur le mur oriental de celui-ci, à une hauteur considérable au-dessus de l'entrée (20). L'Anapeson se trouve aussi parmi les fresques de l'église de la Transfiguration à Zarzma (Géorgie), exécutées vers le milieu du XIVe siècle (21). Cette représentation est située au centre de l'abside, au-dessus du siège de l'évêque, dans la zone la plus basse, où elle fait partie de la composition des Evêques officiants (fig. 13).

Dans le troisième quart du XIVe siècle, l'Anapeson fut représenté dans la conque du diaconicon faisant partie de l'église dédiée à la Vierge Péribleptos, à Mistra (22) (fig. 10) et vers le milieu de ce même siècle il fut représenté dans plus d'une église : au catholicon du monastère Saint-Jean-le Précurseur, près de Serrès (23), au catholicon du monastère du Christ Pantocrator à l'Athos (24), dans l'église du monastère de Zrze, près de Prilep (25) et, un peu plus tard, à Ljutibrod, en Bulgarie (26) et à Calendžicha, en Géorgie (27).

Au XIVe siècle les scènes contenant l'Anapeson étaient représentées presque exclusivement dans la peinture murale ; dans les miniatures, elles n'apparurent, à ma connaissance, que deux fois. Dans le Psautier serbe datant du dernier quart du XIVe siècle et conservé à la Staats-

(20) N. L. Okunev, *Lesnovo. L'art byzantin chez les Slaves*, I/2, Paris 1930, p. 239, pl. XXXV. Sur les fresques du narthex de Lesnovo et sur leur datation voir V. J. Djurić, *Vizantijske freske u Jugoslaviji*, Belgrade 1974, p. 65.

(21) L. Evseeva, *Peinture murale du XIVe siècle dans l'église du monastère Zarzma*, IIe Symposium International sur l'Art Géorgien, Tbilissi 1977, pp. 4, 9. Je tiens à remercier madame Evseeva du dessin de l'Anapeson de Zarzma qu'elle m'a envoyé et que je publie dans le présent texte.

(22) G. Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, Paris 1910, pl. 115, 1-2 ; S. Du-frenne, *Les programmes iconographiques des églises byzantines de Mistra*, Paris 1970, pp. 15, 54, fig. 61.

(23) A. Xyngopoulos, *Αι τοιχογραφίαι του καθολικού της Μονής Προδρόμου παρά τας Σέρρας*, Thessalonique 1973, pp. 18, 23-24, fig. 16, 23.

(24) *Vizantija, Balkany, Rus' — ikony konca XIII — pervoj poloviny XV veka*, Moscou 1991, pp. 263-264, appendice A. Ce fragment a été apporté de l'Athos à Moscou en 1849 par A. N. Muravev ; il est conservé actuellement au Musée historique (n° NI UŠ 4616/53066).

(25) Z. Ivković, *Živopis iz XIV veka u manastiru Zrze*, Zograf, 11, 1980, p. 74, fig. 6. L'auteur considère que le texte reproduit le psaume 43, 24, ce qui ne peut pas être admis. Il faudrait peut-être y voir le texte de la Genèse (49, 9) : «Juda est un jeune lion. Tu reviens du carnage, mon fils ! il ploie les genoux, il se couche comme un lion, comme une lionne : qui le fera lever ?»

(26) A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, pp. 223-224, fig. 32.

(27) I. Lordkipanidzé, *Emmanuel dormant dans certaines peintures murales, géorgiennes*, p. 179.

bibliothek de Munich (*Cod. Slav.* 4), l'Anapeson est peint sur le fol. 98, dans une composition plus complexe ([28]) (fig. 8). L'image est reliée à celle de la page précédente (fig. 9). Sur celle-ci, au centre d'un cercle inscrit dans un carré, c'est l'Ancien des Jours qui est représenté, tenant l'Emmanuel sur ses genoux ; dans les quatre angles sont figurés un ange, un aigle, un lion et un taureau. De l'arrière des côtés latéraux du carré apparaissent des chérubins ([29]). L'autre miniature se trouve dans le manuscrit de *Stavronikita 45*, remontant au XIIe siècle ; cependant, le feuillet contenant la représentation de l'Anapeson fut inséré dans le manuscrit probablement vers la fin du XIVe ([30]). Dans cette miniature la Vierge est assise par terre, la tête légèrement penchée vers le Christ. Au premier plan on aperçoit de l'herbe touffue et des fleurs en abondance (fig. 7). Dans l'angle droit de l'image on lit : *Ο ΑΝΑΠΕΣΣΩΝ ΚΕ/ΚΙΟΝΗΣΕ ΩΣ ΛΕ/ΩΝ ΚΑΙ ΩΣ ΣΚΥ/ΜΝΟΣ ΤΙΣ ΑΙ/ΓΗΡΟΙ ΒΑΣΙ/ΛΕΥ* ([31]).

L'Anapeson fut peint entre 1406 et 1418 dans l'église du monastère de Ressava, en Serbie (fig. 11), dans la lunette surmontant l'entrée occidentale ([32]). A la même époque à peu près, entre 1412 et 1431, il fut peint au sanctuaire de l'église de la Mère-de-Dieu à Nabachtevi en Géorgie ([33]). De la première moitié du XVe siècle nous sont parvenues

(28) J. Strzygowski, *Die Miniaturen des Serbischen Psalter der Königl. Hof- und Staatsbibliothek in München* (Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse. Vol. III), Vienne 1906, p. 44, Taf. XXVI, 56 ; *Der Serbische Psalter*. Fac-similé, 98.

(29) *Der Serbische Psalter*. Fac-similé, 97 verso.

(30) S. Lambros avait situé ce manuscrit au XIIe siècle, en donnant une description de la miniature (*Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, vol. I, Cambridge 1895, p. 77) et cette datation a été longtemps considérée comme exacte. C'est A. Xyngopoulos qui a été le premier à émettre des doutes là-dessus. Il estime que la miniature fut insérée dans le manuscrit beaucoup plus tard, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIVe siècle ou au début du XVe (*Αι τοιχογραφίαι του καθολικού της Μονής Προδρόμου παρά τας Σέρρας*, p. 24, n. 29) ; H. Buchthal croit qu'elle fut exécutée vers 1300 (H. Buchthal, *Toward a History of Paleologan Illumination, The Place of Book Illumination in Byzantine Art*, Princeton 1975, p. 147), tandis que R. Hamann-Mac Lean propose la fin du XIVe siècle comme terminus ante quem de son insertion dans le manuscrit datant d'une époque antérieure (R. Hamann-Mac Lean, *Grundlegung zu einer Geschichte der mittelalterlichen Monumentalmalerei*, p. 59).

(31) H. Buchthal, *Toward a History of Paleologan Illumination*, fig. 9 ; R. Hamann-Mac Lean, *Grundlegung zu einer Geschichte der mittelalterlichen Monumentalmalerei*, Taf. 5a (où l'inscription est facilement lisible).

(32) S. Stanojević, L. Mirković, Dj. Bošković, *Manastir Manasija*, Belgrade 1928, pp. 48-49, pl. XVIII/2.

(33) A. Alpago-Novello, V. Beridze, J. Lafontaine-Dosogne, *Art and Archi-*

deux pièces de broderie byzantine représentant l'Anapeson. Ce sont le saccos qui avait appartenu au métropolite russe Photios (1414-1417) ([34]) et l'épigonation conservé au monastère Saint-Jean-le-Théologien à Patmos ([35]). Le Christ Emmanuel, comme d'habitude, est représenté endormi, la tête appuyée sur le bras droit. Derrière lui se tiennent la Vierge, penchée sur lui et tenant un flabellum à la main et un ange portant un récipient où l'on voit une lance, une croix entourée de la couronne d'épines, un roseau avec une éponge au bout et des clous ([36]).

Iconographie de l'Anapeson

En interprétant ce thème, les premiers chercheurs ont déjà remarqué qu'il était fondé sur la prophétie de Jacob ayant trait au lion de la tribu de Juda (*Genèse*, 49, 9) : «Juda est un jeune lion. Tu reviens du carnage, mon fils ! Il ploie les genoux, il se couche comme un lion : qui le fera lever ?» ([37]). C'est à cette prophétie que nous font penser

tecture in Medieval Georgia, Louvain-la-Neuve 1980, fig. 130 ; I. Lordkipanidze, *Rospis' Nabakhtevi*, Tbilissi 1973, pl. 19.

(34) A. S. Uvarov, *Nedremaemoe oko Spasovo*, p. 138 ; A. Bank, *Byzantine Art in the Collections of Soviet Museums*, Leningrad - New York 1978, fig. 300.

(35) M. Théocharis, *Parements brodés d'or, Patmos — les trésors du monastère*, Athènes 1988, pp. 198-199, fig. 16.

(36) Dans la seconde moitié du XVe siècle et plus tard, l'Anapeson fut souvent représenté, tant dans la peinture murale que sur les icônes. Il fut très souvent peint, non seulement dans les Balkans, mais aussi en Russie, et son iconographie, tout en observant les modèles byzantins, fut enrichie d'éléments nouveaux, ce qui dépasse le cadre de notre étude. Un bon choix de ces représentations de l'Anapeson, accompagnées souvent d'interprétations de celles-ci, est donné par H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*, pp. 102, 110 ; I. D. Stefanescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, Paris 1928, pp. 100, 127, pl. XXXVI/2, XLVI/2, LVIII/2 ; I. D. Stefanescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie*, Paris 1932, pp. 90, 123, 138, 174 ; V. Antonova, N. Mneva, *Katalog drevnerusskoj živopisi*, II, Moscou 1963, table 9, n° 380, 545 ; S. Petković, *Zidno slikarstvo na području Pećke patrijaršije 1557-1614*, Novi Sad 1965, pp. 175, 206 ; G. Tomić, *Prilozi na temu «Nedremano oko»*, Zbornik radova I kongresa Saveza društava istoričara umetnosti SFRJ, Ohrid 1976, pp. 73-79.

(37) Jusqu'ici l'Anapeson a été traité par des auteurs de monographies des églises où cette scène était représentée, dont surtout par N. L. Okunev (voir note 20), L. Mirković (note 32), A. Vassilaki-Karakatsani (note 9), A. Xyngopoulos (note 23), E. Bakalova (note 18), I. Ševčenko, S. Dufrenne et R. Stichel (note 14), ainsi que par A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, pp. 223-224, 256-262 ; D. I. Pallas, *Die Passion*, pp. 181-196 ; S. Dufrenne, *Les programmes iconographiques de Mistra*, pp. 33, 54 ; R. Hamann-Mac Lean, *Grundlegung zu einer Geschichte*

aussi les inscriptions citant littéralement ce passage dans l'église Saint-Nicétas, dans celle du monastère de Lesnovo et peut-être aussi dans celle du monastère de Zrzé ; de même, dans cette composition ou tout près de celle-ci (*Vatopédi, Saint-Jean-le Précurseur* près de Serrès) est représenté aussi Jacob le Juste tenant un rouleau où on lit le texte du premier livre de Moïse (*Genèse* 49, 9-10). Les inscriptions accompagnant l'Anapeson à Bérendé et à Nabachtevi, ainsi que dans la miniature ornant le manuscrit de Stavronikita 45, renferment aussi ce texte avec des éléments pris dans la liturgie. Le passage sur le lion est répété presque littéralement dans la prophétie de Balaam aussi (*Nombres*, 24, 9) ; quant aux autres textes vétérotestamentaires, l'apparition et le contenu de cette composition auraient pu être déterminés surtout par des psaumes : à Ressava, le Christ endormi est flanqué du roi David tenant un rouleau où on lit les psaumes 43 et 24. Quelques-unes des représentations que nous avons mentionnées ci-dessus ne comportent que les mots *ὁ ἀναπεσὼν* (*Lampini* en Crète, *Saint-Jean-le Précurseur* près de Serrès) ; dans certaines, ils ne figuraient pas, tandis que dans d'autres ils ont été détruits. Dans le Psautier serbe, conservé à Munich, les inscriptions proviennent intégralement de la liturgie.

Aux matines du Samedi saint, après la troisième stance on chante le stichère suivant : *Δεῦτε ἴδωμεν τὴν ζωὴν ἡμῶν ἐν τάφῳ κειμένην, ἵνα τοὺς ἐν τάφοις κειμένους ζωοποιήσῃ. Δεῦτε σήμερον, τὸν ἐξ Ἰούδα ὑπνοῦντα θεώμενοι, προφητικῶς αὐτῷ ἐκβοήσωμεν· Ἀναπεσὼν κεκοίμησαι ὡς λέων· τίς ἐγερεῖ σε, βασιλεῦ ; Ἀλλ' ἀνάστηθι αὐτεξουσίως, ὁ δοὺς σεαυτὸν ὑπὲρ ἡμῶν ἑκουσίως* ([38]). C'est dans ce stichère de Sophrone de Jérusalem que l'on prend les paroles *τίς ἐγερεῖ σε, βασιλεῦ* (*Bérendé*, miniature de Stavronikita) ou bien on cite intégralement, avec des modifications insignifiantes, son passage central : *Ἀναπεσὼν κεκοίμησαι ὡς λέων· τίς ἐγερεῖ σε, βασιλεῦ* (*Psautier serbe de Munich*, Nabachtevi) ([39]). Le fait que ce stichère est lu au cours de la liturgie du Vendredi saint

der mittelalterlichen Monumentalmalerei, pp. 58-60 ; I. Lordkipanidze, *Emmanuel dormant dans certaines peintures murales géorgiennes (XIVe-XVIe siècles). Atti del I simposio internazionale sull'arte georgiana* (Bergame, 28-30 juin 1974), Milan 1977 (1978), pp. 175-180.

(38) Le stichère se trouve dans tous les triodion, voir par ex. *Τριῴδιον κατανυκτικὸν περιέχον ἅπασαν τὴν ... ἀκολουθίαν τῆς Ἁγίας καὶ Μεγάλης Τεσσαρακοστῆς*, Athènes 1958, p. 484 ou dans *Zbornik crkvenih bogoslužbenih pesama, psalama i molitava*, Belgrade 1971, p. 480.

(39) Un commentaire textologique de l'inscription figurant dans le Psautier serbe de Munich a été fait par I. Ševčenko (*Der Serbische Psalter*. Textband, pp. 119-120).

n'est assurément pas fortuit, étant donné que dans l'exégèse du Premier livre de Moïse, le lion de la prophétie de Jacob fut identifié de bonne heure avec le Christ et sa mort (40). C'est ce dont Origène (IIIe siècle) (41), Cyrille d'Alexandrie (Ve siècle) (42) et Théodoret de Cyr (Ve siècle) (43) parlent explicitement. Épiphane de Chypre interprète dans le même sens l'histoire du lion, telle qu'elle est racontée dans le Physiologue (44). La comparaison du Christ avec le lion a trouvé un écho direct dans le Psautier serbe, où le lion fut représenté à côté de l'Anapeson, certainement en fonction d'une meilleure interprétation théologique de l'image (45). Toutefois, on ne pourrait pas dire que le Physiologue ait directement déterminé l'apparition et le contenu de cette scène ; ce qui est plus probable, c'est que ses interprétations ont coïncidé avec l'enseignement dogmatique sur le Christ, sur son incarnation et sa mort, le tout sous l'influence de la liturgie au cours de laquelle étaient lus les prophétologions vétérotestamentaires sur le Christ-lion (*Genèse*, 49, 9 ; *Nombres* 44, 17-18) (46) et, surtout, sous celle des chants et des

(40) Cf. un article très utile dû à Th. Xydis « *Ἀναπεσὼν ἐκοιμήθης ὡς λέων* » *Νέα Εστία* 70 (1961) 1024 et suiv.

(41) P. G., t. 12, col. 145 : « *Κάμψας κατεκλίθης ὡς λέων, καὶ σκύμνος. Τὸν κατ' οἰκονομίαν θάνατον σημαίνει τὸ κατεκλίθης. Λέων ἐστίν ὁ Χριστός* ».

(42) P. G. t. 69, col. 353-354 : « *Ἀναπεσὼν ἐκοιμήθης ὡς λέων, τουτέστιν οὐκ ἀβούλητον ὑπέστης θάνατον, ἀλλὰ καίτοι πάντας ἑλεῖν ὡς λέων καὶ καταπτοῆσαι δυνάμενος, καὶ τῆς τῶν θηρευόντων ἐκδῦναι χειρός, ἐθελοντὴς ἀνεκλίθης, καὶ οὐ, καθάπερ ᾠηθήσαν οἱ σταυρὸν ᾑρημένοι θανάτῳ κατησχυμμένος, ἀλλ' οἷον ὕπνῳ χρησάμενος καὶ καταμύσας βραχύ. τίς οὖν. αὐτὸν ἐγερεῖ ; ... Λύσατε τὸν ναὸν τοῦτον, καὶ ἐν τρισὶν ἡμέραις ἐγερῶ αὐτόν* ».

(43) P. G., t. 80, col. 217 : « *Ἀναπεσὼν ἐκοιμήθης ὡς λέων καὶ ὡς σκύμνος· τίς ἐγερεῖ αὐτόν* » ; ... *Ἀλλὰ τὸ ἀκριβὲς τῆς προρρήσεως τὴν ἔκβασιν ἔλαβεν ἐπὶ τοῦ Δεσπότου Χριστοῦ ... Αὐτῷ δὲ καὶ τὸ «ἀναπεσὼν ἐκοιμήθης ὡς λέων» ἁρμόττει «καὶ ὡς σκύμνος λέοντος». «Ὥπερ γὰρ ὁ λέων καὶ καθεύδων ἐστὶ φοβερός, οὕτως ὁ Δεσποτικὸς θάνατος φοβερός».*

(44) P. G., t. 43, col. 517 : « *Ἀρξώμεθα λαλῆσαι περὶ τοῦ λέοντος, τοῦ βασιλέως τῶν θηρίων ἤτοι τῶν ζώων· καὶ γὰρ Ἰακὼβ εὐλογῶν τὸν Ἰούδαν λέγει· Σκύμνος λέοντος Ἰούδα, υἱέ μου ἐκ βλαστοῦ· καὶ τὰ ἑξῆς.* Cf. J. Strzygovski aussi, *Der Bilderkreis des griechischen Physiologus, des Kosmas Indikopleustes und Oktateuch nach Handschriften der Bibliothek zu Smyrna*, Leipzig 1899, pp. 12-13.

(45) Le lion dans la scène de l'Anapeson est peint plus souvent dans la peinture post-byzantine : catholicon du monastère de Philothée (M. D. Didron, *Iconographie chrétienne*, Paris 1843, p. 324) et catholicon du monastère de Xéropotamou à l'Athos (G. Smyrnakis, *Τὸ Ἅγιον Ὄρος*, Athènes 1903, p. 693), église Saint-Jean près de Naupacte (Th. Xydis, « *Ἀναπεσὼν ἐκοιμήθης ὡς λέων* », p. 1026).

(46) Cf. H. Brockhaus, *Die Kunst der Athos-Klöstern*, p. 102, n. 4 ; E. Mercenier - G. Bainbridge, *Le prière des églises de rite byzantin*, II/1, IIe édition, Chevetogne 1962, p. 22.

sermons des Vendredi et Samedi saints où il est mentionné de façon explicite (47). Le synaxaire du monastère d'Évergétis cite toute une série de textes, lus ou chantés au cours de ces jours-là et dont certaines parties se rapportent de toute évidence à l'Anapeson, le Christ-jeune lion de la tribu de Juda et à la Vierge ; ces textes en expliquent également le sens. En plus des Lamentations de la Vierge s'y trouve aussi le sermon de Georges de Nicomédie, ainsi que le tropaire *τῶν ἁγίων Παθῶν* (Vendredi saint), tandis que les matines du Samedi saint commencent, après le tropaire sur le noble Joseph, par le sermon de saint Épiphane de Chypre *Τί τοῦτο ; σήμερον σιγὴ πολλή*, jusqu'aux stychères idiomèles, en passant par le canon de Marc, évêque d'Idrée ; aux vêpres, le tropaire *Ἐξηγέρθη ὡς ὁ ὑπνῶν Κύριος*, était suivi par le sermon de Grégoire d'Antioche et par les chants qui célébraient la résurrection du Christ (48). Dans ces chants liturgiques et sermons on variait le thème de la mort du Christ en tant que sommeil, étant donné qu'il ne s'était endormi que pour peu de temps — il était mort en tant qu'homme, pour revivre et ressusciter les morts. «*Τί τοῦτο*», — demande saint Épiphane et il répond : «*Σήμερον σιγὴ πολλὴ ἐν τῇ γῇ· σιγὴ πολλὴ καὶ ἠρεμία λοιπὸν, σιγὴ πολλή, ὅτι ὁ Θεὸς σαρκὶ ὕπνωσε, καὶ τοὺς ἀπ' αἰῶνος ὑπνοῦντας ἀνέστησεν*» (49). Dans la seconde stance, chantée devant l'épitaphios aux matines du Samedi saint, il est question, tout à fait explicitement, du Christ qui s'est endormi au tombeau d'un sommeil fécond pour réveiller les morts de leur sommeil de pécheurs (50).

L'Anapeson n'est pas, bien entendu, une représentation narrative du Christ mort, pour celle-ci l'iconographie byzantine a trouvé d'autres solutions qui, d'une certaine manière, ont exercé une influence sur cette représentation (cf. infra) ; il s'agit, au fond, de la théophanie vétérotestamentaire, remaniée pour les besoins de la liturgie. C'est ce dont témoignent nettement non seulement les inscriptions qui l'accompagnent,

(47) Cf. D. I. Pallas, *Die Passion*, p. 188.

(48) A. Dmitrievskij, *Opisanie liturgičeskih rukopisej*, Tome I, partie 1, Kiev 1895, pp. 550, 554-556.

(49) PG. t. 43, col. 440. C'est dans le même sens qu'Épiphane interprétait l'histoire du lion aussi, citée dans le *Physiologue* : «*Οὕτω καὶ τὰ ἄπιστα ἔθνη διὰ τῆς τριημέρου ταφῆς καὶ ἐγέρσεως τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἀνέβλεψαν καὶ ἐζωοποιήθησαν ... Ὅτε δὲ ἦλθεν ὁ ἄρρην λέων τουτέστιν ὁ ζῶν Λόγος, καὶ ἐνεφύσησεν εἰς αὐτοὺς τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, ἐζωοποίησεν αὐτοὺς καὶ ἀπῆρε πάντες ἐκ τοῦ ᾅδου*», PG, t. 43, col. 520.

(50) *Évangiles de la Passion — liturgie de la Semaine sainte*, Belgrade 1964, pp. 70, 73 ; cf. aussi M. Alexiou, *The Lament of the Virgin in Byzantine and Modern Greek Folk-Song*, Byzantine and Modern Greek Studies 1 (1975), p. 120.

mais aussi la manière dont sont figurés le prophète Jacob (*Vatopédi, Saint-Jean* près de Serrès), David (*Ressava*), Ézéchiel et Isaïe (*Psautier serbe de Munich*), tout près de celle-ci. A Nabachtévi, elle fut peinte parmi d'autres scènes et figures de l'Ancien Testament, plus précisément au-dessous de la Sainte Trinité vétérotestamentaire (51). Dans un des exemples les plus anciens de l'Anapeson, dans l'Omorphi Ekklésia d'Athènes, le Christ et la Vierge sont représentés dans la mandorle, présente dans de nombreuses images de la théophanie et des visions (52). Dans le canon susmentionné, chanté aux matines du Samedi saint et dû à l'évêque Marc, le tropaire du troisième chant célèbre le Christ qui «avait révélé les symboles de son ensevelissement en multipliant les visions», parmi lesquelles se trouvait certainement celle-ci aussi (53). L'apparition de la mandorle à l'Omorphi Ekklésia pourrait être expliquée par une représentation beaucoup plus ancienne, celle figurant dans les mosaïques de Kanakaria, qui datent du second quart du VIe siècle et où la Vierge et le Christ sont compris dans la mandorle. Cette image, pourrait être un écho des discussions du concile de Chalcédoine (en 451) sur la double nature du Christ : humaine, mortelle (suggérée par l'intermédiaire de la Vierge) et divine, symbolisée par la mandorle (54). Cette image de l'incarnation du Logos et de l'union des deux natures dans le Christ se rapprochait des efforts qui tendaient à exprimer les mêmes idées au sujet de la mort du Christ, par l'Anapeson, en tant que nouveau thème iconographique dans la peinture de l'époque des Paléologues. A la question qu'A. Grabar considérait comme la plus difficile — celle de savoir pourquoi le Christ apparaissait comme Emmanuel (55) — on pourrait répondre aussi en ayant recours aux textes qui avaient suscité l'apparition de cette scène dans la peinture byzantine. Le jeune lion est la préfiguration du Messie qui viendra

(51) I. LORDKIPANIDZE, *Rospis' Nabakhtevi*, pl. 14 et 15.

(52) A. VASSILAKI-KARAKATSANI, *Οι τοιχογραφίες της Όμορφης Εκκλησίας*, p. 71 ; cf. aussi A. GRABAR, *The Virgin in a Mandorla of Light*, L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen âge, I, Paris 1968, pp. 535-541.

(53) E. MERCENIER, *La prière des églises de rite byzantin*, II/2, Chevetogne 1948, p. 246.

(54) M. SACOPOULO, *Mosaïque de Kanakaria (Chypre) — essai d'exégèse de «la mandorla»*, Actas des Congresso internacional de arqueologia cristiana. Texto, Città del Vaticano — Barcelone 1972, pp. 445-446 ; IDEM, La *Theotokos à la mandorle de Lythrankomi*, Paris, 1975, pp. 28-40. Pour une autre opinion, voir A. H. S. MEGAW et E. J. W. HAWKINS, *The Church of the Panagia Kanakaria at Lythrankomi in Cyprus ; Its Mosaics and Frescoes*, Washington 1977.

(55) A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*, p. 258.

(*Genèse* 49, 10) et dans ce genre d'images il est toujours représenté comme Emmanuel. S. Dufrenne et R. Stichel ont relié avec raison les représentations d'Isaïe et d'Ézéchiel du Psautier serbe aux prophéties de ceux-ci (*Isaïe* 6, 6 ; *Ézéchiel* 2, 1-7 et 47, 11-12) sur le Christ Sauveur et Source de vie (56). Ce n'est pas par hasard que l'Anapeson de Lesnovo fut peint sur le mur oriental du narthex dans l'ensemble de peintures où prédominaient les images vétérotestamentaires et poétiques de la conception immaculée de la Vierge et de l'incarnation du Christ (57). A côté de l'Anapeson de Ressava figure la représentation du prophète et roi David, étant donné que le Christ est «un rejeton de l'Arbre de David», ce qui ne fait que confirmer que cette composition implique toujours aussi l'annonce plus ou moins explicite de la venue du Christ. Épiphane de Chypre en parle en termes tout à fait précis : «*Οὕτωσὶ καὶ ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς, ὁ νοερὸς λέων νικήσας ἐκ φυλῆς Ἰούδα, ἡ τοῦ Δαυῒδ ῥίζα, ἀποσταλεὶς ἀπὸ τοῦ Πατρὸς...*» (58), ainsi qu'André de Crète (VIIIe siècle) : «*Σκύμνον φησὶ λέοντος. Τίνα τοῦτον, ἢ Χριστὸν, προδήλως τὸν ἐκ βασιλικοῦ καταγόμενον σπέρματος, λέγω τοῦ Δαυίδ ; καὶ ἀπεικὸς οὐδὲν λέοντα μὲν νοῆσαι τὸν Δαυίδ, ὡς χαρακτηριστικὸν τοῦ βασιλικοῦ ἀξιώματος, σκύμνον δὲ λέοντος, τὸν ἐξ αὐτοῦ φύντα κατὰ σάρκα Χριστόν, ὡς δηλοῖ καὶ τὰ ἑξῆς τῆς προφητείας*» (59). Le Christ représenté comme Emmanuel (*Protaton*, *Vatopédi*, *Chilandar*, monastère du *Pantocrator* etc.) est l'image du Logos incarné, le Christ étant devenu Adam qui s'est endormi d'un sommeil surnaturellement fécond, pour susciter la vie par son sommeil corporel (Samedi saint,

(56) *Der Serbische Psalter*. Textband, p. 217. Ils en ont trouvé l'explication dans la Vision d'Ezéchiél, représentée dans la mosaïque du Ve siècle au monastère de Latomou à Salonique, ainsi que sur une fresque du XIIe siècle à Bačkovo, sur celle de Lesnovo (milieu du XIVe siècle) et dans une icône de Poganovo (fin du XIVe siècle) où l'on voit apparaître aussi le paysage élyséen, les fleuves élyséens et le jeune Christ comme Sauveur et Source de vie. Pour expliquer la Source, peinte à côté du prophète Ézéchiel, il convient de prendre en considération, en plus de la prophétie de celui-ci (47, 1-12), l'office divin du Samedi saint où il est question du Christ comme «source de vie qui avait fait jaillir l'eau vive» (*Évangiles de la Passion — dans la liturgie de la Semaine sainte*, p. 69).

(57) Ici, au sommet de la voûte sont figurés la Vierge — Source de Vie et, au-dessous, Théodore Stoudite et Jean Damascène, tenant des rouleaux dont les textes se rapportent à la Vierge, ensuite, Joachim et Anne, l'Échelle de Jacob, le Buisson ardent, la Lutte de Jacob avec l'ange, le Tabernacle, la Prophétie d'Ézéchiel sur la porte et les préfigurations de la Vierge, — le stamnos et le chandelier (N. Okunev, *Lesnovo*, pp. 237-239, pl. XXXIV-XXXV).

(58) PG, t. 43, col. 517.

(59) PG, t. 97, col. 832-833.

matines, Canon de l'évêque Marc) (60). Il reste jeune, car, en tant que lion, ne s'étant endormi que corporellement mort, il se lève comme un jeune lion, ayant rejeté la vieillesse corporelle (Samedi saint, première stance) (61). L'incarnation est non seulement une condition du salut et de la résurrection du Christ, mais aussi une expression du dogme selon lequel le Christ n'est mort que dans sa nature corporelle (62). Cette dualité de la nature du Christ et de sa mort — raison pour laquelle, au cours de la liturgie du Samedi saint, il est question du sommeil du Christ qui ne s'est endormi que pour peu de temps (63) — a été traduite dans l'Anapeson par les yeux ouverts du Christ : il vit jusque dans la mort, quoique corporellement gisant au tombeau, car, étant donné sa nature divine, il siège en même temps sur le trône, aux côtés de son Père. Les yeux ouverts sont bien le signe de vie, c'est pourquoi il faut expliquer ce détail de l'image par des raisons fondées sur le dogme, non pas par l'histoire du lion dormant les yeux ouverts (64) qu'on lit dans le Physiologue. Sur le saccos de Photios, l'Anapeson traduit aussi la préfiguration vétérotestamentaire du Christ incarné, étant donné qu'il est représenté entre la Vierge et l'archange Gabriel de l'Annonciation ; d'un autre côté, il a été intégré dans l'ensemble des thèmes d'ordres narratif et liturgique qui ont trait à sa mort et à sa résurrection : au-dessous de l'Anapeson sont figurés la Crucifixion, ensuite le Christ mort dans son tombeau et, enfin, sa Descente aux Limbes (65).

Emmanuel, qui est couché les yeux ouverts, généralement accompagné d'une inscription qui le relie à l'office divin du Samedi saint, était re-

(60) E. MERCENIER, *La prière des églises de rite byzantin*, II, 2, p. 248.

(61) *Évangiles de la Passion — dans la liturgie de la Semaine sainte*, p. 65.

(62) Cf. la Seconde stance du Samedi saint : «Les séraphins sont épouvantés en te voyant, ô Sauveur en haut, inséparable du Père et, en bas, mort, étendu par terre» (*Ibid*, p. 70).

(63) Cf. Th. XYDIS, «*Ἀναπεσὼν ἐκοιμήθης ὡς λέων*», p. 1027.

(64) Dans deux représentations — le Christ de Pitié (Le Christ au Tombeau) dans l'iconographie influencée par la Liturgie du Samedi saint et l'Anapeson (dans Sainte-Sophie de Mistra, église de la seconde moitié du XIVe siècle, et à Kalenić, bâti vers 1413) — le Christ a été peint aussi les yeux ouverts. D. SIMIĆ-LAZAR y a consacré une étude spéciale : *Le Christ de Pitié vivant. L'exemple de Kalénitch*, Zograf 20 (1989), pp. 81-94. L'iconographie du thème traitant du Christ au tombeau a fait l'objet de nombreuses études. Celles de J. MYSLIVEC, *Dvě studie z dějin byzantského umění*, Prague 1948, pp. 13-52 et celle de H. BELTING, *An Image and its Function in the Liturgy*, Dumbarton Oaks Papers 34-35 (1980-1981), pp. 1-16 comptent parmi les plus riches de matière.

(65) A. BANK, *Byzantine Art in the Collections of Soviet Museums*, fig. 300.

présenté dans certaines églises sans aucun supplément iconographique (*Protaton, Martvili, Bérendé, Lampini*). Dans d'autres, cependant, le Christ est peint avec la Vierge et les anges. L'apparition de la Vierge aux côtés du Christ complète le sens que nous avons défini ci-dessus, étant donné qu'elle souligne l'action salvatrice de Jésus, mise en œuvre par son incarnation et son sacrifice. Représentée le plus souvent avec un flabellum (*Lesnovo* (fig. 5), *Zrzé, épigonation de Patmos*) ou les bras tendus dans une attitude de prière (*Omorphi Ekklésia, Chilandar, Saint-Nicétas* près de Skoplje (fig. 4), *Saint-Jean* près de Serrès), la Vierge suggère le sens que ce thème a dans la liturgie et les saints sacrements. Ayant donné le corps au Christ, elle intercède directement pour les hommes (66), tandis que le flabellum qu'elle tient à la main rappelle les rhipidia avec lesquels les anges éventent le Christ-Agneau. Cependant, il convient de prêter attention à deux représentations de l'Anapeson datant du XIVe siècle qui n'ont guère été étudiées ou qui sont restées inaperçues par la science. L'attitude de la Vierge dans la composition à fresque de Vatopédi et sur la miniature de Stavronikita éclaire une des manières dont ce thème s'est constitué et révèle son rapport avec la liturgie. A Vatopedi (fig. 3), la Vierge est peinte dans une attitude insolite : assise, elle enlace des deux bras le Christ dont la tête repose sur ses genoux ; sur la miniature (fig. 7), la Vierge, représentée dans une attitude similaire, retient le Christ qui s'appuie sur les genoux de sa mère. Ce rapport intime entre la mère et le fils est fréquent dans la scène de la Lamentation de la Vierge, ce qui n'est nullement fortuit, étant donné que les mêmes textes liturgiques ont fait apparaître ces sujets dans les beaux-arts et en ont déterminé les caractéristiques principales (67). Dans le thrène de la Vierge, genre très en faveur dans la littérature byzantine — surtout dans les textes de Timothée de Jérusalem (VIIe-VIIIe siècles), Georges de Nicomédie (IXe siècle), Siméon Métaphraste (Xe siècle), Nicéphore Vassilakis (XIIe siècle) —

(66) La Vierge d'Intercession a été souvent peinte les bras portés en avant non seulement dans la composition de la Déisis, mais aussi face au Christ des deux côtés de l'iconostase. Là elle était souvent représentée sur un socle bas, ce qui fut inséré, en tant que solution toute faite, dans la scène de l'Anapeson aussi, peint dans Saint-Jean, près de Serrès. Sur ce type de la Vierge voir : N. P. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*, II, Saint-Pétersbourg 1915, pp. 294-315 ; S. DER NERSESSIAN, *Two Images of the Virgin in the Dumbarton Oaks Collection*, Dumbarton Oaks Papers, 14 (1960), pp. 75-80 ; M. TATIĆ-DJURIĆ, *Steatitska ikonica iz Kuršumlije*, Zbornik za likovne umetnosti Matice Srpske, 2 (1966), pp. 65-83.

(67) Cf. note 124.

les thèmes d'Emmanuel et de sa mort ne cessent de s'entrelacer (68). Métaphraste met en parallèle le Christ-enfant et le Christ mort que la Vierge tient dans ses bras, en partant du texte de Moïse (*Genèse* 49, 9) qui est, comme nous l'avons vu, à l'origine de l'Anapeson : «*Ὦ κοσμία καὶ ἱερὰ κεφαλή, ἥτις πάλαι μὲν οὐκ εἶχες ποῦ κλιθῆναι καὶ ἀναπαύσαθαι· νῦν δὲ πρὸς ταφὴν μόνον ἐκλίθης καὶ ἀναπέπαυσαι καὶ κατὰ τὸν Ἰακὼβ ὡς λέων κεκοίμησαι*» (69). En tenant dans ses bras le Christ mort, la Vierge se souvient qu'autrefois, encore enfant, il dormait dans ses bras : «*Βρεφοπρεπῶς μοι πολλάκις ἐν τοῖς στέρνοις ἀφύπνωσας, καὶ νῦν νεκροπρεπῶς ἐν τούτοις κεκοίμησαι*» (70). Nous croyons que le texte de ce thrène, chanté aux vêpres du vendredi saint (71), auxquelles s'enchaînent les matines du Samedi saint exerça probablement une influence directe sur l'iconographie de l'Anapeson de Vatopédi et sur le manuscrit *Stavronikita 45*, car la ressemblance entre le texte et l'image est vraiment frappante.

D'un autre côté, à propos de l'apparition de l'ange dans cette scène, il convient de rappeler qu'il s'agit d'une vision vétérotestamentaire du Messie, traduite sur le plan de la liturgie, si bien que sa structure iconographique s'est formée par des emprunts à des thèmes iconographiques analogues. Il est caractéristique qu'une des représentations les plus anciennes de l'Anapeson, celle qui se trouve dans l'Omorphi Ekklésia, à proximité d'Athènes, était conçue surtout comme image de l'incarnation du Christ, étant donné que dans la mandorle la Vierge et le Christ sont isolés des anges, ceux-ci étant représentés hors de la mandorle, les bras levés vers le Christ en signe d'adoration. Serrés dans un groupe dense, les anges imitent ici de près ceux de la Nativité du Christ, scène à laquelle il furent probablement empruntés en tant que détail (72) ; d'autre part, il n'y a dans cette fresque aucun élément

(68) Cf. M. Alexiou, *The Lament of the Virgin in Byzantine Literature and modern Greek Folk-Song*, pp. 111-122 ; H. Maguire, *Art and Eloquence in Byzantium*, Princeton 1981, pp. 96-101.

(69) PG, t. 114, col. 212. Sur l'importance de ce passage pour la fusion de la Vierge et de l'Anapeson voir D. I. Pallas, *Die Passion*, pp. 188-189.

(70) PG, t. 114, col. 216.

(71) A. Dmitrievskij, *Opisanie liturgičeskih rukopisej*, T. III, *Τυπικά*, première partie, p. 554 ; seconde partie, p. 492.

(72) C'est ce qui a été judicieusement remarqué par A. Vassilaki-Karakatsani (*Οι τοιχογραφίες της Ὁμορφης Εκκλησίας*, p. 71) qui a cité les parallèles correspondants (note 59). Le texte de H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*, p. 110 est une invitation utile à la réflexion sur l'influence que l'office divin a exercée sur l'apparition des anges dans la scène de l'Anapeson.

annonçant la crucifixion du Christ. Une utilisation de plus en plus intense des chants liturgiques dans l'interprétation iconographique des images relatives à la liturgie de la Semaine sainte entraîna, vers le début du XIVe siècle (pour certains sujets même beaucoup plus tôt, dès le XIIe siècle) des modifications dans le contenu de celles-ci. A partir de Vatopédi (1312/13) (fig. 3), la composition commença à embrasser des anges portant les instruments des tortures infligées au Christ sur la croix (lance, roseau avec éponge, croix à la couronne d'épines, récipient avec du fiel et du vinaigre, ainsi que des clous), ce qui représente, du point de vue de l'iconographie, un emprunt au Thrène et à l'icône de la Vierge de la Passion, peinte au XIIe siècle, alors que sur le plan littéraire ces éléments sont à relier à la liturgie du Samedi saint. Dans la Lamentation de la Vierge, due à Siméon Métaphraste, mentionnée ci-dessus, chaque partie du corps du Christ est citée avec précision : la tête piquée par les épines de la couronne, la bouche qui a bu du fiel, les mains par lesquelles il a été fixé sur la croix, les hanches que la lance a transpercées etc. (73). L'apparition, à Vatopédi, parmi les anges tenant les instruments du supplice subi par le Christ, d'un ange portant un rhipidion orné de l'image d'un chérubin, témoigne de l'aspect liturgique de la représentation. Dans la première stance, chantée aux matines du Samedi saint, on lit le verset suivant : «Tu fus la joie des anges, ô Sauveur, à présent tu es devenu la cause de leur deuil lorsqu'ils te regardent mort, inanimé» (74). Ce verset souligne le parallèle entre les anges réunis autour de l'Emmanuel et leur deuil lorsqu'ils s'approchent du Christ mort, en tenant les instruments de son supplice ; à Chilandari, ceux-ci portent des rhipidia, tandis qu'à Saint-Jean près de Serrès et à Zarzma (fig. 13) ils s'adressent à lui les mains voilées (ce qui symbolise les couches, mentionnées dans les textes liturgiques). L'Emmanuel entouré d'anges dans les représentations de ce genre est en réalité l'image de l'Amnos, victime offerte comme nourriture aux fidèles. Voilà pourquoi l'Anapeson s'est trouvé inclus dans la décoration de l'abside (*Martvili, Zarzma, Ljutibrod*) où il a pris la fonction de l'Agneau, autour de qui les évêques célèbrent la sainte liturgie. A Ljutibrod les anges portant des rhipidia sont réunis autour du Christ Anapeson, qui tient lui-même les instruments de son supplice ; ils sont vêtus de soutanes de diacres, ce qui, sur le plan de la signification,

(73) PG, t. 114, col. 212.
(74) *Évangiles de la Passion — dans la liturgie de la Semaine sainte*, p. 45.

unit, formellement aussi, ce thème à la partie centrale de la composition représentant la célébration de la liturgie (75).

Certaines représentations de l'Anapeson datant du XIVe siècle étaient réduites à la seule figure du Christ : la Vierge et les anges qui l'entouraient généralement en étaient exclus. Leur élimination n'est pas toujours facile à expliquer, étant donné qu'à partir du début du XIVe siècle l'iconographie avait fixé assez strictement les éléments de l'Anapeson. Nous supposons que la fresque du Protaton (fig. 1) illustre la phase initiale de la constitution de ce thème du point de vue de l'iconographie. La partie centrale de la scène — le Christ couché — représente au fond le Christ que la Vierge du type de Kykkotissa ou de Passion — tient dans ses bras dans les exemples plus anciens de ce type d'images. En plus de l'absence de la Vierge et des anges, deux détails surtout nous portent à établir un lien entre la fresque du Protaton et l'iconographie de la Vierge à l'Enfant : c'est d'abord le fait qu'aucune inscription n'accompagne l'image du Christ et, ensuite, la représentation du Christ sous les traits de l'enfant ; ce second détail se maintiendra à l'Athos tout le long du XIVe siècle. Le Christ endormi est peint tout seul à Bérendé (fig. 6) ; il y est accompagné d'un texte pris dans la liturgie, tandis que l'élimination de la Vierge peut être expliquée ici par le fait que la fonction de cette fresque, peinte sur le mur oriental de la prothèse, au-dessus de la niche absidale, a déterminé cette élimination. Cette idée nous a été suggérée aussi par d'autres exemples montrant que l'Anapeson représenté au sanctuaire et faisant partie d'une iconographie à signification presque exclusivement liturgique, est réduit au Christ tout seul (*Martvili*, abside, dans le cadre des Evêques officiants) ou au Christ entouré d'anges (*Ljutibrod* et *Zarzma*, l'Anapeson remplaçant ici aussi l'Agneau dans la même composition qu'à Martvili, et l'église dédiée à la Vierge Péribleptos à Mistra, dans la conque de l'abside du diaconicon) (76). La Vierge et les anges n'apparaissent pas non plus sur la miniature ornant le *Psautier serbe* de Munich (fig. 8), ce que son

(75) A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*, pp. 223-224, 259, n. 3, fig. 32. — Autour du Christ-Agneau on peint souvent les anges-diacres portant des rhipidia. Dans l'église des Saints-Apôtres à Peć (XIIIe siècle) l'Agneau, actuellement détruit, était flanqué autrefois des anges Raphaël et Uriel, comme à Ljutibrod (V. J. DJURIĆ, S. ĆIRKOVIĆ, V. KORAĆ, *Pećka patrijaršija*, Belgrade 1990, p. 33).

(76) A Notre-Dame de Lampini, en Crète, l'Anapeson ne contient que la représentation du Christ, mais nous ne disposons pas de données sur l'emplacement de cette fresque dans la décoration peinte de cette église. Voir K. D. KALOKYRIS, *Οι βυζαντιναί τοιχογραφίαι της Κρήτης*, p. 94.

contenu nous aide à comprendre, étant donné qu'il est considérablement plus complexe qu'une illustration ordinaire du psaume 76, 2-3, à côté duquel elle figure, — fait qui a déjà été signalé (77). Tout d'abord, il convient de répéter à l'intention de Suzy Dufrenne et de R. Stichel que cette miniature ne peut pas être considérée séparément de celle du feuillet précédent (97 verso) (fig. 9), contenant les représentations de l'Ancien des Jours et du Christ Emmanuel entourés d'un ange, d'un aigle, d'un lion et d'un taureau, ainsi que de deux chérubins (78). Il s'agit de la vision des prophètes Isaïe (6, 1-3) et Ezéchiel (1, 1-28), évoqués dans la partie supérieure de la miniature (fol 98 recto) : c'est à eux qu'apparaissent les anges. Au milieu de la miniature, Emmanuel endormi est flanqué d'un lion, d'après la prophétie de Jacob (*Genèse* 49, 9) : c'est à lui que se rapportent les paroles de cette prophétie. Enfin, au bas de la miniature le prophète Isaïe est représenté une fois de plus, montrant de la main trois rois qui, dans l'angle droit, sont assis sur un banc. C'est à cette vision d'Isaïe qu'appartient le texte du folio 97 verso (*Isaïe* 1, 1). L'idée initiale sur la vision qu'Isaïe avait des royaumes futurs, sur Osée, Joatham et Achaz, fut complétée par la vision que Jacob eut d'un autre roi, le Christ, mais dans l'interprétation donnée par la liturgie. Comme, dans l'exégèse grecque et slave, le psaume 76, 2 était directement relié à la mort du Christ sur la croix (79), Stichel et S. Dufrenne ont expliqué cette image par les chants faisant partie de la liturgie du Samedi saint (80). En adoptant leurs interprétations, nous ajouterions, pour notre part, que dans les représentations du Christ Emmanuel qui dort et du lion à ses côtés, la prophétie de Jacob a été traduite dans sa forme pure, d'où l'absence d'éléments empruntés à d'autres sources (Vierge et anges) (81), alors

(77) A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*, p. 258 ; D. I. PALLAS, *Die Passion*, p. 183 ; *Der Serbische Psalter*. Textband, pp. 217-218.

(78) *Der serbische Psalter*. Textband, p. 217. — C'est de la même manière que le psaume 76, 2 a été illustré dans le Psautier de Tomić aussi (A. DJUROVA, *Tomičev Psaltir*, II, Sofia 1990, p. 129), manuscrit qui est lié au *Psautier serbe* par d'autres détails aussi.

(79) Cf. *Der Serbische Psalter*. Textband, 119.

(80) *Ibid.*, p. 218.

(81) Le lion figuré à côté du Christ endormi n'est pas une preuve de l'influence directe du *Physiologue* sur cette partie de l'image (cf. l'opinion différente énoncée par A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*, pp. 259-260 ; D. DRAGOJLOVIĆ, *Prilog proučavanju simbolike minijatura srpskog Minhenskog psaltira*, Starinar, 21, 1970, pp. 173-174 ; *Der Serbische Psalter*, Textband, p. 120). Le Christ dort les yeux fermés, ce qui s'oppose, d'après *le Physiologue*, à une des caractéristiques les plus importantes

que dans les miniatures (fol. 97 verso et 98 recto), le peintre a illustré l'essence même du dogme sur la mort du Christ, tel qu'il est exposé dans la liturgie du Samedi saint : «Approchez pour voir notre vie gisant dans le tombeau, qui ressuscitera les morts dans leurs tombes. Approchez aujourd'hui celui qui, issu de Juda, dort et disons prophétiquement : il se coucha et s'endormit comme un lion, qui te fera lever, ô roi ? Mais, lève-toi de ta propre volonté, toi qui t'es sacrifié volontairement pour nous, ô, Seigneur, sois glorifié !» (82). Le Christ endormi dans la mort est représenté de la même manière dont il est peint, conformément à ce stichère, sur les murs des églises byzantines, — comme Anapeson. Et dans la Première stance qui, depuis la fin du XIIIe siècle ou le début du XIVe, fut introduite dans la liturgie (83), la mort du Christ était expliquée de la façon la plus explicite — le Christ n'est mort que corporellement, de sa nature humaine, non pas de l'autre qui est divine : «Tu es descendu dans la tombe et tu ne t'es nullement séparé, ô Christ, du sein de ton Père» et «Les séraphins sont épouvantés de te voir, ô Sauveur, en haut, inséparable du Père et, en bas, mort, étendu par terre» (Seconde stance) (84). Le peintre du Psautier serbe représente, en ayant recours lui aussi aux visions vétérotestamentaires, celle d'Isaïe et celle d'Ézéchiel, le Christ endormi par terre et, en même temps, se trouvant, sous les traits d'Emmanuel, au sein de Dieu le Père, peint comme l'Ancien des Jours (folio 97, verso). De cette façon l'image de l'Anapeson a été parachevée : il s'agit du Christ qui, sur la terre, dort de son bref sommeil de mortel, alors que, en même temps, il séjourne au ciel par sa nature divine, inséparable de son Père : l'image s'est ainsi tout à fait rapprochée de l'illustration du chant» «*Ἄνω σε ἐν θρόνῳ καὶ κάτω ἐν τάφῳ*», dont seules des représentations post-byzantines nous sont parvenues (85).

du lion. Le lion de notre Psautier appartient à la catégorie des préfigurations ou événements vétérotestamentaires qui sont représentés avec des personnages du Nouveau Testament ; cf. par ex. le stamnos et le chandelier dans les scènes qui évoquent les préfigurations de la Vierge à Lesnovo (N. OKUNEV, *Lesnovo*, p. 238, pl. XXXVII) ou le buisson ardent, figuré à côté de la Vierge sur une icône du Sinaï (voir notre note 100).

(82) *Zbornik crkvenih bogoslužbenih pesama, psalama i molitava*, p. 480.

(83) M. ALEXIOU, *The Lament of the Virgin in Byzantine Literature*, p. 119.

(84) *Evandjelja Stradanja — iz bogosluženja Velike nedelje*, pp. 63, 70.

(85) Sur les représentations de ce thème dans les églises athonites voir H. BROCKHAUS, *Die Kunst in the Athos-Klöstern*, pp. 64-65, 101. Le Christ est peint dans un sarcophage ouvert, enveloppé de draps mortuaires, tandis que dans la partie supérieure de l'image le Pantocrator est figuré au-dessus des chérubins et flanqué des prophètes

C'est par les mêmes raisons — par les deux natures du Christ qui ont fait qu'il est mort sur la terre et vivant avec son Père au ciel — qu'il faudrait expliquer aussi l'apparition du paysage buissonneux dans lequel le Christ est couché. Que se paysage ne figure pas fortuitement sur la miniature du Psautier serbe, mais qu'il ait son importance et sa signification iconographiques, c'est ce qui est confirmé par sa présence dans d'autres représentations de l'Anapeson : (*Omorphi Ekklésia, Zarzma, Saint-Jean* près de Serrès, miniature de *Stavronikita*, saccos de *Photios, Bérendé, Martvili*). Tantôt il n'est esquissé que par quelques brins d'herbe, tantôt rendu par de l'herbe drue et de nombreux arbres touffus (*Saint-Jean* près de Sérès, *Nabachtevi*) ou par des fleurs (miniatures de *Stavronikita*). Dans deux cas seulement on aperçoit aussi l'architecture peinte à l'arrière-plan, à Zrzé (tours ornées de masques en relief et de vellum) et à la Vierge-Péribleptos à Mistra (fig. 10). Il convient de mentionner que dans les représentations de l'Anapeson à Martvili, Bérendé (fig. 6) et Nabachtevi on voit apparaître un fond blanc ou jaune. Les chercheurs ont remarqué depuis longtemps que ce genre de fond désignait le paradis ([86]), de même que le paysage aux arbres, fleurs et gazon complétait l'image du Jardin élyséen. Sur la base de ce que nous venons de dire ci-dessus, nous croyons pouvoir affirmer qu'en représentant le Christ endormi au Jardin élyséen les peintres traduisaient l'idée dogmatique sur la nature de la mort du Christ et sur sa présence simultanée dans la tombe (par le corps) et

de l'Ancien Testament, dont les textes avaient déterminé le contenu de la scène. L'intéressant, c'est qu'à Dochiari (1568) le Christ est encadré des prophètes Isaïe et Jacob (G. MILLET, *Monuments de l'Athos*, pl. 220), tandis que sur le rouleau de ce dernier on lit le texte de *la Genèse* (49, 9) qui accompagne aussi l'Anapeson. Dans le Psautier serbe, le chant «*Τῶν ἀγγέλων ὁ δῆμος*» (*Der Serbische Psalter*, Fac-similé, Taf. 228) est illustré par la Descente aux Limbes, composition dont la partie supérieure est complétée par l'image du Christ mort, enveloppé du drap mortuaire, autour de qui s'inclinent des anges en se couvrant les visages de leurs mains, d'après le texte de l'hymne «... *κατεπάγη, ὁρῶν σε ἐν νεκροῖς λογισθέντα*» (J. MYSLIVEC, *Dvě studie z dějin byzantského umění*, p. 32). C'est d'une manière semblable que la liturgie du Samedi saint est imprégnée aussi d'autres représentations de la Descente du Christ aux Limbes : dans le Paris. gr. 550, au sommet de la composition sont figurés les anges tenant les instruments de supplice (G. GALAVARIS, *The Illustrations of the Liturgical Homilies of Gregory Nazianzenus*, New Jersey 1969, Fig. 401), sur une fresque de Gračanica (1318-1321) se trouve le Trône préparé avec des anges-diacres tout autour (R. HAMANN-MAC LEAN und H. HALLENSLEBEN, *Die Monumentalmalerei in Serbien und Makedonien*, Giessen 1963, Taf. 332).

(86) A. GRABAR, *La peinture religieuse en Bulgarie*, p. 256 ; E. BAKALOVA, *Stenopisite na c'rkvata pri selo Berende*, p. 29.

au paradis (par son âme, par son essence divine) ([87]). D'ailleurs, en posant le calice et le disque sur la sainte table, le prêtre dit tous les jours au cours de la liturgie : «Ton tombeau, — source de notre résurrection, ô Christ, s'est avéré fécond, en vérité plus splendide que toute demeure royale» ([88]). Nous sommes persuadés que de telles idées, exprimées par des termes précis de la liturgie quotidienne ont fait que le Christ Anapeson était entouré d'un paysage élyséen où il demeurait en même temps que dans sa tombe. Sur les icônes russes des époques postérieures, consacrées à l'Anapeson, le paradis était représenté comme un paysage que caractérisaient une végétation drue, des oiseaux, de l'eau, ce qui parachevait le développement d'un motif iconographique qui ne fut qu'annoncé dans l'art byzantin ([89]).

Prêtons maintenant attention une fois de plus au Christ de cette scène. Il est toujours peint comme l'Emmanuel — enfant ou petit garçon — étant donné que cet âge traduit le mieux son incarnation et son sacrifice de rédempteur ; conformément aux textes vétérotestamentaires et liturgiques qui sont à l'origine de l'image, il est toujours couché sur un lit en forme de matelas pourpre, comme il était d'usage dans l'iconographie byzantine lorsqu'il fallait représenter les personnages endormis. Le Christ est généralement vêtu d'une chemise blanche à ornements simples, serrée par une ceinture autour de la poitrine (*Zarzma, Saint-Jean* près de Serrès, *Zrzé, Ljutibrod*), d'où partent deux bandes passées sur les épaules (*Protaton, Saint-Nicétas* près de Skoplje, *Lesnovo, Pantocrator*, miniature de *Stavronikita, Nabachtévi*, épigonation du monastère de *Patmos*). Les scientifiques voient dans ce mode d'habillement le signe d'archi-prêtrise du Christ ([90]), mais nous nous bornerons à la seule explication donnée par Siméon de Thessalonique : selon lui, le vêtement blanc est le symbole du syndon, toile dans laquelle le Christ fut enseveli, tandis que les bandes autour du cou, sur la poitrine et la ceinture symbolisent la sainte Trinité ([91]). De cette manière, le vêtement du Christ est, à son tour, fonction des idées qui imprègnent

(87) F. E. BRIGHTMANN, *Liturgies Eastern and Western*. Vol. 1. Eastern Liturgies, Oxford 1965, p. 379.

(88) *Ibid.*

(89) *Pskovskaja ikona XIII-XVI vv.*, Moscou 1990, pl. 134.

(90) Ch. WALTER, *Art and Ritual of the Byzantine Church*, Londres 1982, p. 194 ; A. M. LIDOV, *Obraz «Hrista-arhiereja» v ikonografičeskoj programme Sofii Ohridskoj*, Zograf 17 (1986), pp. 5-19.

(91) PG, t. 155, col. 309-310.

la liturgie consacrée à la mort du Christ et à son ensevelissement, ce que nous avons noté aussi dans d'autres détails de l'iconographie de l'Anapeson : sa chemise blanche est le syndon, l'épitaphios est le symbole de sa mort dans le tombeau, tandis que la ceinture et les bretelles symbolisent son union indissoluble avec la sainte Trinité (92). Ce vêtement, comme nous allons le voir, a été repris, en tant que détail iconographique tout fait, des icônes de la Vierge à l'Enfant, surtout dans celles où sont annoncés la mort du Christ et son ensevelissement.

ANAPESON ET SUJETS SIMILAIRES

Parmi les icônes byzantines représentant la Vierge à l'Enfant, celle où l'intimité entre la mère et le fils est particulièrement accentuée sont très nombreuses : la Vierge appuyant sa figure contre celle du Christ, le Christ embrassant sa mère ou «jouant» avec elle ; les appellations de ces types sont différentes, ce qui dépend des raisons toponymiques, poétiques et liturgiques ; d'autre part, elles peuvent dériver aussi des noms propres (93). Des recherches récentes ont montré que toutes ces icônes avaient en commun la même idée dogmatique : geste de compassion de la mère pour son fils et le pressentiment qu'elle avait de son supplice et de sa mort sur la croix (94). De cette manière, l'évocation de l'incarnation du Christ et celle de son supplice pour le salut du genre humain s'interpénètrent une fois de plus ; sous cet aspect ces représentations coïncident, comme nous l'avons vu, avec les textes littéraires de Georges de Nicomédie (IXe siècle) et d'autres, où le motif du Thrène se combine avec ceux où la Vierge se souvient de l'enfance de son fils (95). Ces textes, lus les Vendredi et Samedi saints auront

(92) Cette idée était constamment répétée par la liturgie aussi : dans les tropaires que nous venons de mentionner et que le prêtre lit après la Grande Entrée, lorsqu'il pose la patène et le calice sur la sainte table, il est dit entre autres ceci : «Le noble Joseph, ayant descendu du bois votre corps immaculé, l'enveloppa d'un linceul bien blanc ... Dans le tombeau corporellement, en enfer avec une âme pareille à celle de Dieu, au paradis avec le larron, vous étiez pourtant sur votre trône, ô Christ, avec Dieu le Père et le Saint Esprit, en accomplissant tout...» (F. E. BRIGHTMANN, *Liturgies Eastern and Western*, vol. 1, p. 379).

(93) G. BABIĆ, *Epiteti Bogorodice koju dete grli*, Zbornik za likovne umetnosti Matice Srpske 21 (1985), pp. 261-274 (avec une bibliographie exhaustive).

(94) H. BELTING, *An Image and its Function in the Liturgy : the Man of Sorrow in Byzantium*, 8-9 ; M. TATIĆ-DJURIĆ, *Iconographie de la Vierge de Passion. Genèse du dogme et des symboles*, De cultu Mariano saeculus XII-XV, vol. VI (1981), pp. 135-168, et surtout, pp. 138-140.

(95) PG, t. 100, col. 1488 ; t. 114, col. 216 ; cf. H. MAGUIRE, *Art and Eloquence*

une influence bien précise sur l'iconographie du Thrène, mais peut-être aussi, grâce à cette scène, sur la représentation de l'Anapeson à Vatopedi, où la Vierge tient sur ses genoux le petit Jésus et se penche sur lui.

Un certain nombre de représentations de la Vierge à l'Enfant s'échelonnant entre les XIe et XIVe siècles, peut nous révéler avec assez de certitude les étapes de constitution de l'iconographie de l'Anapeson et les manières dont certains éléments furent réunis, en tant que solutions toutes faites, au XIIIe siècle ou au début du XIVe au plus tard, en un thème nouveau qui nous intéresse ici. Dans la partie méridionale du transept du catholicon du monastère de Saint-Luc en Phocide se trouve une représentation à mi-corps de la Vierge à l'Enfant (96). Le Christ Emmanuel y est à demi couché et il semble qu'il soit étendu sur les plis du maphorion de la Vierge, car celle-ci ne le soutient que légèrement de son bras gauche. Vêtu d'un long himation, le Christ est tourné vers sa mère : de sa main droite il la bénit, tandis que de sa main gauche il tient un rouleau ; la Vierge, de son côté, le bras droit levé à hauteur de la poitrine, s'adresse à son fils, en penchant la tête sur lui avec sollicitude. L'attitude de la Vierge et surtout la position du Christ, les jambes croisées, ainsi que le maphorion de la Vierge sur lequel il est couché (plus tard le maphorion sera remplacé par le matelas) représentent des détails qui, par la suite, figureront régulièrement dans l'Anapeson. Que ce type de la Vierge à l'Enfant ait reçu de bonne heure une symbolique liturgique manifeste, c'est ce que montre un panagiarion de l'empereur Alexis Comnène Ange (1195-1204), conservée au trésor du monastère Saint-Pantaléon de l'Athos (97). Au milieu, la Vierge en buste est représentée en haut relief, tenant dans les bras le Christ qui est couché. L'attitude et le vêtement du Christ ressemblent beaucoup à ceux de l'Anapeson : vêtu d'une chemise courte, les jambes nues jusqu'aux genoux, il a la main droite posée sur le genou plié, tandis que de sa main gauche il tient celle de sa mère. Le caractère théophanique de la représentation est accentué par les images des prophètes sur les rouleaux, disposés tout autour, et par les inscriptions qui rappellent

in Byzantium, pp. 99-101 ; H. MAGUIRE, *The Depiction of Sorrow in Middle Byzantine Art*, Dumbarton Oaks Papers, 31 (1977), p. 162.

(96) E. DIEZ - O. DEMUS, *Byzantine Mosaics in Greece*, Cambridge 1931, fig. 20.

(97) N. P. KONDAKOV, *Pamjatniki hristianskogo iskusstva na Afone*, Saint-Pétersbourg 1902, pp. 222-224, pl. 31 ; N. P. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*, II, pp. 254-256, dess. 137.

les préfigurations vétérotestamentaires de la Vierge et les épithètes liturgiques qui lui sont attribuées : elles soulignent le rôle de la Vierge dans l'incarnation (*Κόρη δανείζει σάρκα τῷ Θῦ Λόγῳ*) et la mort du Christ-Artos, longue de trois jours (*Τρία τρισαυγῆ. ΧΣ ἄρτος*). Le Christ ainsi représenté, mais sous la forme du thème complètement constitué de l'Anapeson, remplacera l'Agneau à Ljutibrod, Zarzma et Martvili, comme image du Logos incarné et de son sacrifice.

Le stade suivant dans la constitution de la composition de l'Anapeson peut être étudié dans les monuments du XIIIe siècle à travers l'iconographie de la Vierge à l'Enfant. Dans la lunette surmontant la porte qui donne accès au naos de l'église principale au monastère de Morača (décoré vers 1265) on aperçoit la figure à mi-corps de la Vierge qui tient le Christ dans les bras (98) et dont l'aspect coïncide avec celui de l'Anapeson. A la différence de la représentation similaire en mosaïque dans l'église de l'Ara Coeli, à Rome, exécutée également au XIIIe siècle (99), où le Christ regarde toujours et bénit la Vierge, dans la fresque de Morača le Christ dort les yeux ouverts, la tête appuyée sur l'épaule droite. Vêtu d'une chemise courte et blanche (syndon) à ornements cruciformes et à bretelles à peine ébauchées sur ses épaules, il tient un rouleau à la main gauche reposant sur son genou, tandis que son bras droit pend librement. La tête un peu penchée, la Vierge le regarde d'un air triste, encadrée par les archanges Michel et Gabriel qui, dans une attitude d'adoration, tiennent des crosses. Enfin, dans une icône du Sinaï du dernier quart du XIIIe siècle (100), due probablement à un artiste vénitien, l'aspect du petit Jésus dans les bras de la Vierge est très proche de celui de l'Anapeson, tel qu'il est représenté au Protaton. Tout comme en Phocide, il est couché sur le maphorion de la Vierge, vêtu d'un syndon blanc agrémenté et serré par une ceinture rouge et par des bretelles, son bras droit pendant, comme à Morača (101). Que sur cette icône et sur une autre encore provenant

(98) S. PETKOVIĆ, *Morača*, Belgrade 1986, pp. 39-40, pl. 14.

(99) N. P. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*, II, pp. 258-259, dess. 140.

(100) G. et M. SOTIRIOU, *Εικόνες της Μονής Σινά*, I (Athènes 1956), fig. 188 ; II (1958), pp. 171-173 ; K. WEITZMANN, *Icon Painting in the Crusader Kingdom*, Dumbarton Oaks Papers, 20 (1966), pp. 66-68, planches 33-40 ; *Σινά - Οι θησαυροὶ της Ι. Μονής αγίας Αικατερίνης*, Athènes 1990, pp. 119-120, fig. 65.

(101) La seule différence entre ces icônes et le Christ, tel qu'il est représenté dans l'Anapeson, consiste dans le fait que le Christ ne se soutient pas la tête avec le bras, ce qui, d'après CHATZIDAKIS, (*Icônes de Saint-Georges des Grecs et la Collection de l'Institut*, Venise 1962, p. 9) était dû à l'adaptation du corps du Christ à la figure

du Sinaï (XIVe siècle), à Morača, ainsi que sur une icône de Venise du milieu du XIVe siècle ([102]), le Christ soit représenté endormi, est confirmé par le fait qu'il ne bénit pas : il est simplement couché dans les bras de la Vierge. Le lien de ces images avec le sommeil du Christ dans son tombeau pendant trois jours et l'explication de celles-ci sont évoqués à leur tour dans le Thrène dû à Métaphraste, où l'image de la mort du Christ s'entrelace avec celles de son enfance ; en tenant sur ses genoux son fils mort, la Vierge se souvient des jours où, enfant, il dormait dans ses bras «*βρεφοπρεπῶς μοι πολλάκις ἐν τοῖς στέρνοις ἀφύπνωσας, καὶ νῦν νεκροπρεπῶς ἐν τούτοις κεκοίμησαι*» ([103]). A quel point ces comparaisons étaient familières à l'homme médiéval, c'est ce que montre aussi l'icône de la Vierge de Vladimir, exécutée au XIIe siècle et sur le verso de laquelle furent peintes, au XVe siècle, la croix et autres instruments de souffances et de supplice du Christ sur le colline du Golgotha ([104]).

Ces éléments se sont trouvés réunis pour la première fois sur une icône représentant la Vierge Arakiotissa qui fut peinte à fresque vers la fin du XIIe siècle dans l'église du monastère de Lagoudéra à Chypre (fig. 12) ([105]). La Vierge y est debout devant un trône somptueux en tenant de ses deux bras le Christ qui est couché, les jambes croisées et nues, vêtu d'un chiton court qui est retenu par des bretelles attachées

de la Vierge. Le Christ appuyant la tête sur le bras apparaît, cependant, dans les bras de la Vierge, dans l'art des XIIIe et XIVe siècles, cf. par ex. une fresque de Saint-Dimitri à Prilep (V. RISTIĆ, *Crkvasvetog Dimitrija u Prilepu*, Sinteza, nouvelle série 3-4, 1979, pl. 18) ou une icône byzantine du Musée des Beaux-Arts de Moscou (*Vizantija, Balkany, Rus' — ikony konca XIII — pervoj poloviny XV veka. Katalog vystavki*, n° 19).

(102) G. et M. SOTIRIOU, *Εικόνες της Μονής Σινά*, I, fig. 227 ; II, p. 199 ; M. CHATZIDAKIS, *Icônes de Saint-Georges des Grecs et la Collection de l'Institut*, pp. 9-11, fig. 3 (l'auteur signale le lien de cette icône avec l'Anapeson).

(103) PG, t. 114, col. 216.

(104) V. N. ANTONEVA, *K voprosu o pervonačal'noj kompozicii ikony Vladimirskoj Bogomateri*, Vizantijskij vremennik XVIII (1961), p. 200. La connexion entre la Vierge de Vladimir et l'image peinte au verso de celle-ci a déjà été signalée par H. BELTING, *An Image and Its Function in the Liturgy*, pp. 8-9 et par M. TATIĆ-DJURIĆ, *L'icône de la Vierge Kykkotissa*, *Επετηρίδα Κέντρου Μελετών Ιέρας Μονής Κύκκου* 1 (1990), p. 214.

(105) G. A. SOTIRIOU, *Θεοτόκος η Αρακιώτισσα της Κύπρου (πρόδρομος της «Παναγίας του Πάθους»)*, *Αρχαιολογική Εφημερίς (εις μνημήν Γεωργίου Π. Οικονόμου, μέρος πρώτον)* (1953-1954), pp. 87-91 ; A. STYLIANOU, *Sociological Reflections in the Painted Churches of Cyprus*, Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik, 32/5 (1982) pp. 523-526 ; A. STYLIANOU - J. A. STYLIANOU, *The painted churches of Cyprus*, Londres 1985, Fig. 85.

à sa ceinture. A la main gauche le Christ tient un rouleau et de sa main droite il bénit la Vierge. A part ce dernier détail, le Christ représenté ressemble tout à fait à celui de l'Anapeson, ce que certains chercheurs ont déjà remarqué ([106]) ; d'autres détails rapprochent cette image de la liturgie : la position des bras de la Vierge rappelant le berceau ou la patène, la simultanéité du sommeil et de la veille, le syndon retenu par des bretelles et une ceinture blanches ([107]). L'office divin du Samedi saint explique cette représentation du Christ comme le sacrifice du rédempteur et, en même temps, comme le séjour dans la tombe, ce qui est souligné sur la fresque de Lagoudéra par les figures de deux anges qui encadrent le Christ et s'inclinent devant lui en tenant une lance et une croix. De cette manière le sens de l'image du Christ endormi dans les bras de la Vierge (par exemple à Morača) ([108]) est devenu tout à fait clair et, du point de vue de l'iconographie, complet. Dans la genèse de l'Anapeson l'exemple de Lagoudéra est le dernier stade de constitution du thème qui, avec de légères modifications, apparaîtra à plusieurs reprises dans l'art du XIVe siècle : le centre de la composition sera occupé par le Christ endormi, les yeux le plus souvent ouverts et portant le vêtement mortuaire ; la Vierge continuera à le soutenir (Vatopédi) ou à veiller sur lui avec inquiétude, tandis qu'il sera entouré d'anges tenant la croix, la lance et les autres symboles de la crucifixion. La Vierge de Passion, dont cette représentation de Lagoudéra est l'exemple le plus ancien, influera par son iconographie sur l'Anapeson à des époques postérieures aussi : les anges tenant les instruments de supplice (*τοῦ Πάθους τὰ σύμβολα*) seront peints en pied dans les deux représentations ([109]) ; mais les exemples, beaucoup plus nombreux, de la Vierge de Passion vers laquelle volent les anges en

(106) G. A. SOTIRIOU, *Θεοτόκος η Αρακιώτισσα της Κύπρου*, p. 90 ; M. CHATZIDAKIS, *Icônes de Saint-Georges des Grecs et la Collection de l'Institut*, pp. 9-10 ; D. I. PALLAS, *Die Passion*, p. 174 ; R. HAMMAN - MAC LEAN, *Grundlegung zu einer Geschichte der mittelalterlichen Monumentalmalerei*, p. 59 ; H. BELTING, *An Image and its Function in the Liturgy*, p. 10 ; M. TATIĆ-DJURIĆ, *Iconographie de la Vierge de Passion*, p. 161.

(107) H. BELTING, *An Image and Its Function in the Liturgy*, p. 10 ; A. M. LIDOV, *Obraz «Hrista-arhiereja» v ikonografičeskoj programme Sofii Ohridskoj*, p. 15.

(108) S. PETKOVIĆ (*Morača*, pp. 39-40) admet la possibilité que la fresque de Morača ait eu pour modèle une icône du type de la Vierge de Passion, où les anges tenaient les instruments de supplice.

(109) La Vierge de Passion à Žiča (1220/21), repeinte entre 1309 et 1316, est flanquée d'un ange tenant des instruments de supplice, B. ŽIVKOVIĆ, *Žiča — crteži fresaka*, Belgrade 1985, p. 28.

portant la croix, la lance et l'éponge (une icône sinaïte du XIIIe siècle, Konče 1366-1371 et maintes icônes post-byzantines) ([110]) pourront être retrouvés aussi dans les représentations de l'Anapeson à Zrzé, près de Prilep, et sur le saccos de Photios ([111]).

L'influence de la liturgie célébrée au cours de la Semaine sainte sur l'apparition et le contenu de l'Anapeson a été déterminante, comme nous venons de l'établir ; nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur l'illustration d'autres scènes de la vie du Christ, décrites dans l'Évangile et dans des compositions de caractère littéraire, où ces mêmes textes liturgiques ont laissé leur trace. Les changements survenus dans l'iconographie des scènes déjà constituées et l'apparition de scènes nouvelles sous l'influence de l'office divin lié à la fête de Pâques ont été remarqués dans l'art byzantin surtout dans les églises du XIIe siècle ([112]). A en juger par le typicon d'Évergétis, les textes de Georges de Nicomédie et de Siméon Métaphraste, lus les Vendredi et Samedi saints, faisaient, dès cette époque-là, partie de la liturgie. Ces textes apportèrent des modifications aux images habituelles de la mort du Christ, contribuèrent à l'apparition de types nouveaux de représentation de la Vierge et, sans compter d'autres sujets, influèrent aussi sur la constitution de l'Anapeson, scène où l'image du Sauveur, incarné grâce à la Vierge — telle qu'on la trouve dans la vision de Jacob — a été complétée par des détails de sa mort et par l'attente de sa résurrection. En outre, on en sent l'influence dans l'iconographie des scènes puisées dans l'Évangile et liées à l'enfance du Christ, car les représentations de la Nativité datant de la période médio-byzantine annonçaient déjà les souffrances que le Christ devait subir. C'est ainsi que dans les mosaïques décorant Saint-Luc de Phocide la Vierge pose la main gauche sur l'épaule du nouveau-né, tandis qu'à la Martorana et dans la Chapelle palatine de Palerme

(110) V. R. PETKOVIĆ, *La peinture serbe du Moyen âge*, I, Belgrade 1930, fig. 148b ; M. G. SOTIRIOU, *Παναγία του Πάθους — βυζαντινή εικόνα της Μονής Σινά, Πανηγυρικός τόμος επί τη 1400η αμφιετηρίδι της Ιεράς Μονής του Σινά*, Athènes, 1971, pp. 27-42, fig. 1 ; M. TATIĆ-DJURIĆ, *Iconographie de la Vierge de Passion*, pp. 160-168, fig. 2, 8-10, 12-15, 20.

(111) Les détails de ce genre sont beaucoup plus fréquents dans la peinture post-byzantine, cf. par exemple, la fresque du catholicon de Xénophon (1544), G. MILLET, *Monuments de l'Athos*, pl. 180, 181/2.

(112) Cf. les études récentes de H. MAGUIRE, (*The Depiction of Sorrow in Middle Byzantine Art*, pp. 123-174 ; *Art and Eloquence in Byzantium*, Princeton 1981), contenant une bibliographie d'ouvrages antérieurs aux siens.

(XIIe siècle), dans la scène de Nativité, la Vierge enlace le petit Jésus ([113]), ce qui est une allusion au même geste fait par la Vierge dans la Descente de Croix et dans le Thrène où elle reçoit et embrasse le corps du Christ mort. Au début du XIIIe siècle, à Achtala, en Arménie, dans la Nativité du Christ, la Vierge sera peinte de la même manière que dans la Cruxifixion : le bras gauche levé, sur lequel elle appuie le visage, tandis que par son bras droit elle s'adresse au Christ avec un geste de prière ([114]) ; une position des bras de la Vierge, fort similaire à la précédente, sera reproduite au XIVe siècle par le peintre de l'Anapeson à Saint-Nicétas, près de Skoplje (fig. 4). L'identification de la crèche, où le Christ fut placé à sa naissance, avec son tombeau ([115]) — ce qui fut fait de bonne heure — entraîna la répétition de certains détails iconographiques de la Nativité du Christ dans les scènes ayant trait à sa mort. La tendresse maternelle sera accentuée dans l'art des époques postérieures, si bien que dans la Nativité, peinte au Protaton et dans l'Église du Roi à Studenica (vers 1315), la Vierge non seulement tient son fils dans ses bras, mais appuie aussi son visage contre le sien ([116]). L'Anapeson, dont l'iconographie réunissait l'image du Christ incarné et celle de sa mort, était une nouvelle possibilité de répéter cette relation entre la Vierge et le Christ, ce que l'on voit à Vatopédi, où la Vierge, assise, embrasse le Christ et de la tête touche la sienne (fig. 3). Enfin, il convient de rappeler aussi les anges de l'Anapeson, peints dans l'Omorphi Ekklésia sur le modèle de ceux de la Nativité ([117]). En plus des textes susmentionnés qu'on lit les Vendredi et Samedi saints, il faut signaler qu'aux vêpres de Noël (25 décembre) on lit aussi, parmi les prophétologions vétérotestamentaires, celui qui se rapporte à la prophétie de Balaam sur le Christ jeune lion (*Nombres* 24, 9) : «Il ploie les genoux, il se couche comme une lionne et comme un lion acharné :

(113) E. DIEZ - O. DEMUS, *Byzantine Mosaics in Greece*, Fig. 3 ; O. DEMUS, *The Mosaics of Norman Sicily*, Londres 1949, pp. 40, 80, Fig. 17, 55 ; H. MAGUIRE, *The Depiction of Sorrow in Middle Byzantine Art*, pp. 164-165.

(114) A. LIDOV, *The Mural Paintings of Akhtala*, Moscou 1991, pp. 47-48, Fig. 13.

(115) Cf. PG, t. 98, col. 389 (patriarche Germain), et surtout PG, t. 13, col. 444 (Épiphane de Chypre) : «*Ἐν βηθλεὲμ καὶ ἐν φάτνῃ ὁ τόπος· ἀλλὰ καὶ ἐν τῷ τάφῳ ὡς ἐπὶ φάτνης ὁ τόπος*». Ce détail iconographique a été signalé par H. MAGUIRE, *The Depiction of Sorrow in Middle Byzantine Art*, pp. 139-140, Fig. 19, 28, 29.

(116) G. MILLET, *Monuments de l'Athos*, pl. 10/2 ; G. BABIĆ, *Kraljeva crkva u Studenici*, Belgrade 1987, pp. 138-142. pl. XVII, fig. 93.

(117) A. VASSILAKI-KARAKATSANI, *Οι τοιχογραφίες της Όμορφης Εκκλησίας στην Αθήνα* p. 71 (avec des exemples d'anges figurant dans la Nativité du Christ dans la note 59).

qui le fera lever ?» ([118]), — texte qui pourrait constituer le lien nécessaire entre ces deux scènes.

Dans cet exposé sur le rapport de l'Anapeson avec d'autres scènes il convient d'inclure aussi la Présentation du Christ au temple, au moins à cause des paroles prononcées par Siméon qui accueillit le Christ et la Vierge au temple et prit le Christ dans ses bras : «Voici, cet enfant est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël ... et toi-même, une épée te transpercera l'âme» (*Luc* 2, 34-35). Ces paroles se rapportent à la mort du Christ et à son repos dans la tombe, selon l'explication donnée par Anastase Questor dans le canon de l'office célébré à l'occasion de la Présentation de l'Enfant Jésus ([119]) ; elles se rapportent aussi au deuil de la Vierge : dans la seconde stance, aux matines du Samedi saint, la Vierge ajoute au Thrène les paroles suivantes : «Ah, voilà que s'accomplit la prophétie de Siméon, car ton épée transperça mon cœur, Emmanuel» ([120]). Sur une icône du Sinaï (fin du XIIIe siècle) ([121]), le Christ dans les bras de Siméon représente un emprunt manifeste à l'Anapeson, tant par son âge, par la position de son corps et de ses jambes croisées, que par son chiton court. De même, le Christ dans les bras de la Vierge, entouré d'anges qui portent les intruments de supplice, tel qu'il est peint à Lagoudéra, est introduit, d'une manière particulière, dans la composition qui évoque la Présentation du Christ au Temple ([122]). Il n'est, sans doute, pas fortuit, que

(118) E. MERCENIER - G. BAINBRIDGE, *La prière des églises de rite byzantin*, II/1, p. 202. De même, l'Hermeneia de Dionysos de Fourna proposait que la Nativité du Christ fût accompagnée de la représentation du patriarche Jacob avec le texte de la Genèse, 49, 10, A. PAPADOPOULOS - KERAMEUS, *Διονυσίου του εκ Φούρνα — Ερμηνεία της ζωγραφικής τέχνης*, Pétropolis 1909, p. 79.

(119) *Ἦν τῷ προφήτῃ πόντιος τάφος λέων· / σῶσον δὲ τοῦτον εἰς τύπον σοῦ τοῦ πάθους / οἷον καθεῖρξεν, ἐκφέρειν τριέσπερον / λαοῖς ὑπεμφαίνοντα σῆς τριημέρου / βάθους θεουργῶν, Χριστέ, τῆς ἐγέρσεως* (A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Αναστάσιος Κοιαίστωρ ο Μελωδός*, Vizantijskij Vremennik VIII, 1900, p. 50).

(120) *Evandjelja Stradanja — iz bogosluženja Velike nedelje*, p. 74. Sur d'autres textes où les thèmes de la Présentation du Christ au Temple et la Lamentation de la Vierge sont traités parallèlement voir H. MAGUIRE, *The Iconography of Simeon with the Christ Child in byzantine Art*, Dumbarton Oaks Papers 34-35 (1980-1981), pp. 267-268.

(121) G.-M. SOTIRIOU, *Εικόνες της Μονής Σινά*, I, fig. 178 ; II, pp. 165-166. Une telle représentation de Siméon avec le petit Jésus dans ses bras existe aussi dans l'Évangile de Karahissar de 1265 (Gos. bibliothèque de Saint-Pétersbourg, n° 105), H. R. WILLOUGHBY, *The Four Gospels of Karahissar*, Chicago 1936, II, Fig. LXXI.

(122) A. STYLIANOU, *Sociological Reflections in the Painted Churches of Cyprus*, pp. 523-524 ; H. MAGUIRE, *The Iconography of Symeon with the Christ Child in Byzantine Art*, p. 269.

dans certaines représentations de la Présentation du Christ au Temple, celui-ci soit peint en chemise blanche, serrée par une ceinture et des bretelles, tout comme dans l'Anapeson ([123]).

Deux scènes de l'Anapeson au Mont Athos, l'une à Vatopédi et l'autre sur la miniature décorant le manuscrit 45 de Stavronikita, révèlent que l'iconographie de ce sujet provient du Thrène, tel que celui-ci était représenté dans l'art byzantin entre les XIe et XIVe siècles. Dans les deux exemples la Vierge est assise par terre, en tenant le Christ sur ses genoux ; à Vatopédi (fig. 3) elle l'étreint des deux bras et appuie la tête contre la sienne. Le Thrène du type auquel on peut comparer ces scènes de l'Anapeson fut constitué au XIe siècle, — fait confirmé d'une manière convaincante par des recherches de date récente ([124]) — sous l'influence directe de la liturgie et des sermons qui commençaient à faire partie de celle-ci, dont surtout l'oraison de Georges de Nicomédie. Le typicon du monastère de l'Evergétis institua — selon le manuscrit n° 788 datant du XIIe siècle et conservé à la Bibliothèque d'Athènes — la célébration du Vendredi saint qui embrassait «l'office nocturne des saints Supplices (*τῶν ἁγίων παθῶν*), celui-ci comprenant la lecture de l'oraison susmentionnée de Georges de Nicomédie et du kondakion de Romanos le Mélode «Approchons et louons celui qui fut crucifié pour nous», tandis que dans le cadre de l'office «*Ἀκολουθία παρακλητική*» était lue aussi la Lamentation de la Vierge (*κανόνα τὸν θρηνώδη τῆς Θεοτόκου*). Dans ces textes en prose et en vers de Marc, de Cosme, de Gabriel le Moine, ainsi que dans les sermons d'Epiphane et de Georges d'Antioche, lus au cours de l'office divin le Samedi saint ([125]), on voit alterner le passé (enfance du Christ)

(123) Par exemple, à Sopoćani (vers 1265), V. J. DJURIĆ, *Sopoćani*, Belgrade 1963, pl. XII. Cf. A. M. LIDOV, *Obraz «Hrista-arhiereja»*, p. 16.

(124) Sur l'iconographie du Thrène voir G. MILLET, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, Paris 1916, pp. 489-516 ; K. WEITZMANN, *The Origin of the Threnos*, De artibus opuscula XL. Essays in Honor of Erwin Panofsky. Vol. 1, New York 1961, pp. 476-490 ; L. HADERMANN-MISGUICH, *Rencontre des tendances liturgiques et narratives de l'Épitaphios Thrénos dans une icône du XVe siècle, conservée à Patmos*, Byzantinische Zeitschrift 59/2 (1966), pp. 359-364 ; T. VELMANS, *La peinture murale byzantine à la fin du Moyen âge*, Paris 1977, pp. 102-106 ; H. MAGUIRE, *The Depiction of Sorrow in Middle Byzantine Art*, pp. 139-166 ; H. MAGUIRE, *Art and Eloquence in Byzantium*, pp. 101-108.

(125) A. DMITRIEVSKIJ, *Opisanie liturgičeskih rukopisej*, I. *Τυπικά*, Première partie, pp. 550-556 ; H. MAGUIRE (cf. note précédente) ; H. BELTING, *An Image and Its Function in the Liturgy*, pp. 2-5.

et le présent (sa mort), la joie et le deuil, le tout en contrastes propres au style rhétorique et liturgique du Thrène. Nous avons montré ci-dessus à quel point cette liturgie a imprégné l'Anapeson, ce qui justifie notre tentative de le comparer avec le Thrène. Dans cette composition, peinte dans toute une série de documents s'échelonnant entre les XIe et XIVe siècles, la Vierge est représentée assise ou agenouillée par terre en tenant sur ses genoux la tête du Christ mort ([126]). De l'Anapeson de Vatopédi se rapprochent particulièrement, par l'attitude de la Vierge et du Christ, une miniature de l'évangéliaire, conservé à la Morgan Library et certaines fresques et épitaphioi datant des XIVe et XVe siècles ([127]). Nous supposons que les mêmes passages de l'oraison de Georges de Nicomédie et du Thrène, lus les Vendredis et Samedis saints, sur le Christ mort que la Vierge prend sur ses genoux, tout comme elle le faissait lorsque, tout petit, il s'endormait dans ses bras ([128]), déterminèrent aussi certaines solutions fort similaires dans les deux scènes ([129]). Entre celles-ci il y a, bien entendu, des différences quant aux détails (dans le Thrène, par exemple, Jean, Nicodème et Joseph sont régulièrement représentés, plus d'une fois aussi les femmes qui accompagnent la Vierge), mais il y a également d'autres coïncidences. Dans des exemples anciens du Thrène, le Christ est posé sur un épitaphios orné des mêmes dessins ([130]) qui décorent le tapis sur lequel est couché le Christ dans l'Anapeson de Bérendé (fig. 6), dans celui de Saint-Nicétas près de Skoplje (fig. 4) et dans celui de Zrzé. Le carac-

(126) K. WEITZMANN, *The Origin of the Threnos*, Fig. 12-14, 16 ; H. MAGUIRE, *The Depiction of Sorrow*, Fig. 77 ; T. VELMANS, *La peinture murale byzantine à la fin du Moyen âge*, fig. 100-101, 104, 105.

(127) G. MILLET, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, pp. 508-516 ; H. MAGUIRE, *The Depiction of Sorrow*, Fig. 77. De la fresque de Vatopédi se rapprochent, par l'attitude de la Vierge, de nombreux épitaphioi des XIVe et XVe siècles (cf. G. MILLET, *Ibid.* 510 et les pages suivantes).

(128) PG, t. 100, col. 1488 ; t. 114, col. 216.

(129) De leur analogie quant à la signification de ces scènes témoigne aussi le fait que dans le manuel de peinture dû à Dionysos de Fourna, cet auteur propose que dans la Mise au Tombeau (scène qui plus d'une fois a été confondue avec le Thrène) soient peints aussi les prophètes Jacob et David et que le tout soit accompagné de textes de *la Genèse* (49, 9) et du psaume 43, 24, qui, comme nous l'avons vu, figurent aussi dans l'Anapeson, A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Διονυσίου του εκ Φούρνα — Ερμηνεία της ζωγραφικής τέχνης*, p. 81.

(130) Cf. K. WEITZMANN, *The Origin of the Threnos*, Fig. 11, 16 ; T. VELMANS, *La peinture murale*, Fig. 104 ; H. MAGUIRE, *The Depiction of Sorrow in Middle Byzantine Art*, Fig. 77.

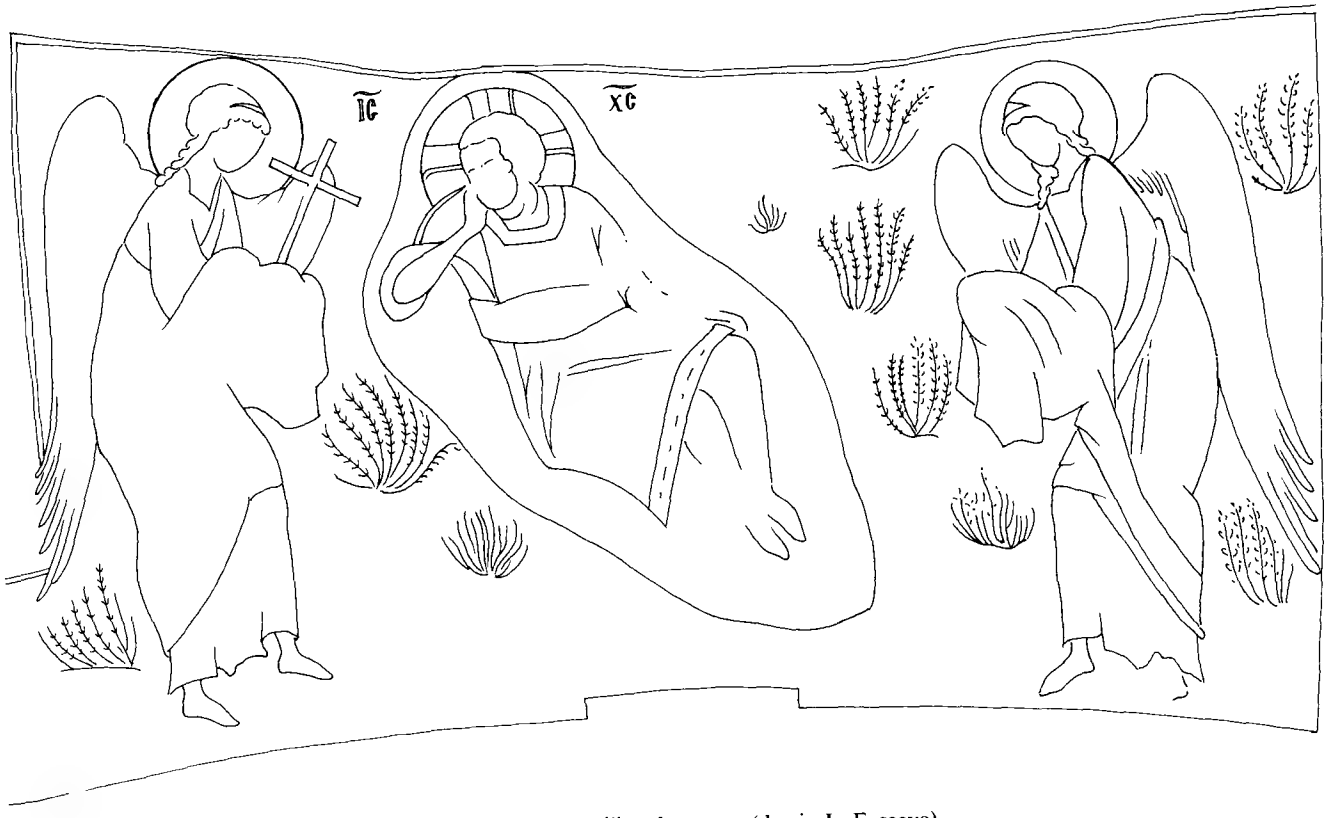

FIG. 13. — Zarzma, milieu du XIVe s. (dessin L. Evseeva).

tère liturgique, imprimé au Thrène par les anges qui sont très souvent peints dans cette scène, est précisé par les instruments de souffrances du Christ — lance, éponge, récipient contenant du fiel et du vinaigre, panier contenant les clous et le marteau, la couronne d'épines — qui sont figurés au premier plan (*Nérézi, la Vierge Péribleptos* à Ohrid) (131) ; dans l'Anapeson, qui n'est pas une simple illustration de l'ensevelissement du Christ, c'est l'aspect liturgique qui prédomine, raison pour laquelle ces symboles de la mort du Christ sur la croix sont tenus par les anges.

Belgrade. Branislav Todić.

(131) T. Velmans, *La peinture murale*, fig. 107 ; V. J. Djurić, *Vizantijske freske u Jugoslaviji*, fig. 107.

GREGORY NAZIANZEN'S HOMILY 15 AND THE GENESIS OF THE CHRISTIAN CULT OF THE MACCABEAN MARTYRS

Gregory of Nazianzus' Homily 15, *On the Maccabees*, has been more admired for its literary qualities than its historical value (1). This is unfortunate because, although Gregory's dramatic retelling of the martyrdoms of Eleazar, the seven brothers and their mother at the hands of Antiochus IV certainly deserves the critical acclaim it has received, this sermon is an unusually valuable source for understanding relations between pagans, Christians, and Jews during the reign of Julian the Apostate. It was T. Sinko who first called attention to Gregory's extensive reliance on the Fourth Book of the Maccabees and characterized the occasion of its delivery as *periculum quoddam externum, immo persecutionem ecclesiae imminentem.* Sinko identified the persecution with that of the Arian Valens (364-378) and dated the homily to 365 (2). P. Gallay, however, pointed out that this date rests on the assumption that Gregory was not ordained until 364. With the revision of the date of Gregory's ordination to 361-362, the chief obstacle to an earlier dating for this homily is removed and Gallay assigned it to mid-362, the period of Julianic persecution (3). Following Gallay, J. Bernardi dated Homily 15 to 362 or 363, perhaps August 1, the Maccabees' traditional feast day. He further observed that Gregory has manipulated the biblical account in order to draw a more pointed

(1) Homily 15 : PG 35.912-933. For an appreciation, see R. B. TOWNSHEND's introduction to the Fourth Book of the Maccabees in *The Apocrypha and Pseudepigrapha of the Old Testament*, ed. R. H. CHARLES, vol. 2 (Oxford, 1913) 658-659. G. DOWNEY, one of the few historians to take any notice of the homily at all, dismisses it as "a rhetorical piece" in *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest* (Princeton, 1961) 448, n. 200, although in fairness it should be pointed out that he follows the dating of Sinko (see below, n. 2).

(2) T. SINKO, "De Gregorii Nazianzeni laudibus Macchabaeorum", *Eos* 13 (1907) 1-29. The quotation and date are on p. 28.

(3) P. GALLAY, *La vie de saint Grégoire de Nazianze* (Paris-Lyon, 1943) 76-77.

comparison with the current situation at Nazianzus (4). The most striking example of this occurs in his representation of the priest and preceptor Eleazar. Gregory conflates the martyrdom of Eleazar with those of the seven Maccabee brothers in such a way as to blur the distinction between spiritual and biological father. Gregory's object in misrepresenting the relationship between Eleazar and the brothers is to strengthen the parallel between Eleazar and Gregory's own father, who distinguished himself during the Julianic persecution, as did his son, Caesarius (5). One may note as well that in *De vita sua* 60, Gregory speaks of his mother Nonna in language similar to that used of the mother of the Maccabees at Homily 15.4, both phrases being derived from 2 *Mc* 7.21 (6). Even more relevant to the present discussion is the fact that in his Second Oration against Julian Gregory claims that he and his friend Basil comported themselves during this period with a courage equal to that displayed by the Maccabees (7).

Yet Gregory's manipulation of scripture in Homily 15 is not limited to enhancing the stature of his immediate family. This sermon contains a number of allusions to classical literature, all from the *Iliad*, which Gregory uses to embellish the version of events found in the Fourth Book of the Maccabees. For example, in his introductory characterization of the mother of the Maccabees in section 4 (PG 35.916C), which is itself based on 4 *Mc* 15-16, Gregory describes the courage she displays as her children are tortured to death before her very eyes. So far from attempting to save them, she urges them on to martyrdom, baring her breasts to underscore the urgency of her appeal, a detail not found in the biblical account. This gesture is clearly meant to evoke

(4) J. BERNARDI, *La prédication des pères cappadociens. Le prédicateur et son auditoire* (Paris, 1968) 101-102. More recently, Bernardi has suggested that Homily 15 was prompted by Julian's anticipated appearance in Nazianzus as he made his way from Constantinople to Antioch and war with the Persians in the summer of 362. See *Grégoire de Nazianze. Discours 4-5 contre Julien*, SC 309 (Paris, 1983) 12-13.

(5) The elder Gregory defied an order to surrender his church to the military authorities and refused to participate in an official attempt to invalidate the episcopal election at Caesarea, actions which his son credits with toppling Julian's regime (*Hom.* 18.32-34, PG 35.1025B-1032A). Caesarius, a court physician, went into exile after similarly humiliating Julian by rebuffing the emperor's personal effort to persuade him to renounce Christianity (*Hom.* 7.11-14, *Grégoire de Nazianze. Discours funèbres en l'honneur de son frère et de Basile de Césarée*, ed. F. BOULANGER (Paris, 1908) 22-30).

(6) *Hom.* 15.4, PG 35.916B ; *Gregor von Nazianz. De vita sua*, ed. C. Jungck (Heidelberg, 1974) 56.

(7) *Hom.* 5.40, BERNARDI, SC 309, 376.

the famous scene at *Iliad* 22.79-89 where Hecuba bares her breast in order to dissuade her son Hector from risking his life in combat with Achilles. Gregory's adaptation of this episode not only adds vividness and pathos to his description, but it also reveals the spiritual gap between the pagan and Judeo-Christian worldview. Unlike her pagan counterpart, the mother of the Maccabees finds in her faith the strength to transcend the natural weakness of her sex: as both Gregory and 4 *Mc* 14.20 inform us, in her attitude toward her children she was the equal of Abraham.

In section 8 (PG 35.925A), Gregory similarly improves on the image of a bird protecting her young found at 4 *Mc* 14.15-17 with the specific addition of a serpent about whom the mother flutters and chirps as he slithers towards the nest. This detail provides an unmistakable echo of the *Iliad* 2.308-319, where a snake consumes eight baby sparrows and their mother last of all only to be turned to stone itself in the end. In the Homeric context, this passage is presented as an omen which presages the Greek victory over Troy in the tenth year of fighting. The astute listener of Homily 15, on the other hand, will understand by this allusion a prediction both of the triumph of Eleazar, the seven brothers, and their mother as well as the eventual defeat of the latter-day Antiochus, Julian. The final example comes from section 11 (PG 35.932B) where, apropos of the trials of the brothers at the hands of Antiochus, the fate of the whole Hebrew nation is said to be poised «on the razor's edge». The phrase comes from the *Iliad* 10.173 where it is used by Nestor to describe the desperate situation of the Greeks with the Trojans camped near their ships. One might dismiss this last allusion as a proverbial expression of general utility were it not for the fact that the same phrase recurs in the context of Julian's persecution at Homily 18.34 (PG 35.1029B), Gregory's Funeral Oration on his Father. In this case, the city of Caesarea is said to be «on the razor's edge» because of Julian's fury at the consecration of Eusebius (8).

Viewed in an historical vacuum, these allusions to classical literature provide an interesting example of the synthesis of pagan and Christian culture. But Gregory did not live or write in a vacuum, least of all during the reign of Julian, whose attempt to revive paganism made

(8) The phrase appears in only one other place, *De vita sua* 1645 (Jungck, 134), where it is used in the proposal Gregory presented to the Council of Constantinople for resolving the Antiochian schism after the death of Meletius.

a deep and lasting impression on the Christian consciousness. The fact that all of the literary allusions in Homily 15 come from the *Iliad* amplifies the martial tone of this sermon and leaves no doubt that it should be regarded as a Christian call to arms or, as Sinko characterized it, *haec sunt ducis verba, qui milites ad pugnam parat* (9). Julian's policy of pagan revival, however, was not concerned merely with the practice of religion ; it also included culture, understood in the broadest possible sense. In fact, just months before Homily 15 was delivered, on June 17, 362, Julian issued his famous edict on schools (10). The short-term effect of this law was to bar Christian educators from the transmission of Hellenic culture to the young while in the long-term it aimed at isolating Christians from the social, political, and economic life of the empire by excluding them from its intellectual heritage (11).

That Gregory's decision to include allusions to the *Iliad* in Homily 15 was neither random nor unconsidered is shown by the importance of Homer in Julian's writings and public policy. Not only is the *Misopogon*, written in Antioch at about the same time as Homily 15, literally crammed with Homeric references, but in the letter which has been understood as providing the rationale for his edict on schools, Julian specifically cites Homer twice in his castigation of the hypocrisy of Christian educators who teach one thing and believe another (12). Julian is led to the conclusion that Hellenic letters should be the exclusive preserve of Hellenes, that is pagans, while those Christians of a literary bent would do well to direct their attention to Matthew and Luke. How strongly Gregory felt about Julian's attempt to appropriate the classical tradition may be gauged by both the length and position of

(9) SINKO, 28 ; the allusions to *Iliad* 2.308-319 and 22.79-89 are discussed on p. 24, but in a rhetorical rather than political context.

(10) *Cod. Theod.* 13.3.5. For a recent discussion with exhaustive bibliography, see E. PACK, *Städte und Steuern in der Politik Julians. Untersuchungen zu den Quellen eines Kaiserbildes*. Collection Latomus 194 (Brussels, 1986) 261-300.

(11) M. AVI-YONAH, *The Jews of Palestine. A Political History from the Bar Kokhba War to the Arab Conquest* (New York, 1976) 187.

(12) *Ep.* 61, ed. J. BIDEZ, *L'empereur Julien. Œuvres complètes*, vol. 2.1 (Paris, 1924). For the importance of Homer and the *Iliad* in particular as "un pilier de la culture classique", see H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, 6th ed. (Paris, 1964) 246-248. For the influence of Homer on Julian's character and outlook, see P. ATHANASSIADI-FOWDEN, *Julian and Hellenism. An Intellectual Biography* (Oxford, 1981) 13-22. Gregory knew the *Misopogon* : BERNARDI, SC 309, 46-47 ; M. W. GLEASON, "Festive Satire : Julian's *Misopogon* and the New Year at Antioch", *JRS* (1986) 107.

his treatment of this question in Homily 4, his First Oration against Julian ([13]). Not only does Gregory reject Julian's identification of culture and religion but what is more, he personalizes the issue, claiming his share in the common cultural tradition by the very act of delivering the sermon ([14]). In such a context, the *Iliad* becomes more than a great war poem ; it stands as a potent symbol of Hellenism itself. Viewed from this perspective, the Iliadic allusions in Homily 15 make this sermon nothing less than a forceful protest on Gregory's part against cultural disenfranchisement.

But one may well ask why Gregory chose the Maccabees as the vehicle for his defense of Christian Hellenism. He himself admits at the very beginning of Homily 15 (section 1, PG 35.912A) that not many people venerate them because their martyrdom predated Christ. Besides, there were at this point in the history of the church Christian martyrs for Gregory to eulogize, as he does with Cyprian in Homily 24, or the Forty Martyrs of Sebaste, the subject of encomia written by his contemporaries Basil of Caesarea and Gregory of Nyssa ([15]). It would be an easy task for someone of Gregory's erudition and rhetorical skill to season such a panegyric with liberal allusions to classical culture, of which there are spectacular displays both in his Funeral Oration on Basil and in the First Oration against Julian ([16]). In hindsight, of course, the Maccabees seem to be an obvious choice. There is a clear parallel between Julian the Apostate and Antiochus IV, the wicked tyrant who tried to exterminate both the religion and the cultural identity of the Jews by, among other things, converting the Temple in Jerusalem to the service of Olympian Zeus ([17]). In addition

(13) The issue of speech, language, and culture, all represented by the single word λόγος, stands both first and last in Gregory's indictment of Julian (*Hom.* 4.4-6 and 100-123, BERNARDI, SC 309, 90-96, 248-292) ; sections 100-108 deal specifically with language and literature while the remainder of the homily is concerned with the literary aspects of pagan mythology. See also A. KURMANN, *Gregor von Nazianz. Oratio 4 gegen Julian. Ein Kommentar*, Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 19 (Basel, 1988) 44-57 and 334-416.

(14) *Hom.* 4.4-6 and BERNARDI, SC 309, Introduction, passim, but especially 13-16 and 64-66.

(15) Gregory Nazianzen : *Grégoire de Nazianze. Discours 24-26*, ed. J. MOSSAY with G. LAFONTAINE, SC 284 (Paris, 1981) 40-85 ; Basil : PG 31.508-525 ; Gregory Nyssen : PG 46.749-772.

(16) *Hom.* 43, BOULANGER, 58-231 ; *Hom.* 4, BERNARDI, SC 309, 86-293.

(17) Resistance to Antiochus was less universal than the later Judeo-Christian tradition would indicate for, as has been shown, most recently by O. MØRKHOLM in "Antiochus IV", in *The Cambridge History of Judaism*, vol. 2, ed. W. D. DAVIES

to the thematic link provided by the Maccabees' "unswerving devotion to the ways of their fathers", Gregory observes that their story also serves as an example not only of martyrdom itself, but of how martyrs ought to behave should they find themselves in similar circumstances ([18]).

Yet while the martyrdom of the Maccabees at the hands of Antiochus IV seems in retrospect to be tailor-made for the situation confronting Christians during the reign of the Apostate, the decision to choose them as the subject of an encomium was less clear-cut than one might expect at the time when Homily 15 was composed. Despite the observation that by the third century the Maccabees were "un sujet préféré de prédication dans toute la Chrétienté", this statement is not borne out by the evidence from the Greek tradition ([19]). When one eliminates mentions found in the Septuagint, John Chrysostom, whose period of homiletic activity followed that of Gregory, and works of doubtful authenticity, surprisingly few references to the Maccabees remain ([20]). Some of these are purely historical, as for example Epi-

and L. FINKELSTEIN (Cambridge, 1989) 278-291, the king enjoyed considerable support, at least initially, from the Jewish elite, in particular the high priests Jason and Menelaus who were, as their names indicate, Hellenized and Hellenizing Jews. Not even the Maccabees themselves were immune to the pervasive influence of Hellenism : see E. BICKERMANN, *From Ezra to the Last of the Maccabees* (New York, 1962) 93-165, where it is pointed out that the institution of Hannukah as a commemorative holiday is itself a reflection of Greek custom (119-121) and more generally, *The Jews in the Greek Age* (Cambridge, Mass., 1988).

(18) *περὶ τῶν πατρίων ἡ καρτερία* : sec. 1, PG 35.912A ; sec. 5, 920A. In the biblical accounts, for example at 2 *Mc* 7.2 and 4 *Mc* 5.33, the Maccabees themselves consistently refer to *ὁ (πάτριος) νόμος* while at 2 *Mc* 7.24 it is Antiochus who urges the youngest brother to turn away *ἀπὸ τῶν πατρίων*. The utility of the Maccabees as an example for pagans as well as Christians was not lost on Julian since he alludes to them in his discussion of the necessity for preserving *τοὺς πατρίους νόμους* in *Ep.* 89a, 453B-D (BIDEZ, 1.2, 153-154) when he cites with approval devout Jews who "would rather die for their faith than eat pork", unlike pagans whose neglect *τῶν πατρίων* he deplores. On the importance of *τὰ πάτρια* in late antiquity generally, see R. MACMULLEN, *Paganism in the Roman Empire* (New Haven, 1981) 2-4.

(19) E. BICKERMANN, "Les Maccabées de Malalas", *Byzantion* 21 (1951) 66.

(20) Asked to search all of Greek literature for *Μακκαβ*-Ibycus (1988 version) produced 101 citations in which *(οἱ) Μακκαβαῖοι* or *(τὰ) Μακκαβαϊκά* and their inflected forms appear. Of these, 32 come from the Septuagint, 17 from John Chrysostom, and 6 from spurious works, leaving 46, or less than half the total. The actual number is somewhat less, since a number of these references are repeated, either by the author himself or by compilers of florilegia. This tabulation includes only those references where the Maccabees are specifically mentioned by name ; omitted are non-specific references such as that in Julian's *Ep.* 89a discussed above in n. 18 or the one from *Hom.* 5.40 cited in n. 7, where the Maccabees are described as "those young men

phanius, *Haer.* 51.9.7 where, apropos of the Nativity, the need for an inn is explained by the fact that there were not many people left in Bethlehem after the wars which took place "in the time of the Maccabees" ([21]). Others are exegetical. Such is almost entirely the case with Origen who, moreover, consistently refers not to the Maccabees themselves but to the biblical books about them, as for example at *Comm. in Jo.* 1.17.103 where the remarks made by the "mother of the seven martyrs in the books of the Maccabees", that is, 2 *Mc* 7.28, are cited in support of creation ex nihilo ([22]). Others still refer not to the martyrs at all but to those who fought with Judas Maccabaeus, as for example Macarius, *Hom.* 17.2.2, repeated at *Hom.* 19.1.4, where the military successes of the Maccabees are attributed to their faith in God ([23]).

who eagerly faced danger along with their mother and still braver priest". The omission of non-specific allusions will not affect the findings of this study since they are regularly brief and often form part of a series of exempla. Such for example is the case with the reference in *Hom.* 5.40 where the Maccabees are joined with the young men "who were besprinkled with dew in the fire and conquered wild animals by their faith", that is, the three youths in the fiery furnace and Daniel.

(21) *Epiphanius, Band 2 : Ancoratus und Panarion*, ed. K. Holl, GCS 31 (Leipzig, 1922) 260. Other historical references include Eusebius, *DE* 8.2.70, 72, 73, 93, and 10.1.11, *Eusebius Werke, Band 6 : Die Demonstratio evangelica*, ed. I. A. Heikel, GCS 23 (Leipzig, 1913) 380, 384, and 448.

(22) *Origène. Commentaire sur saint Jean*, vol. 1, ed. C. Blanc, SC 120 (Paris, 1966) 114. Other exegetical references in Origin include *Comm. in Jo.* 10.38.260, ed. Blanc, vol. 2, SC 157 (Paris, 1970) 538 and 13.58.403, ed. Blanc, vol. 3, SC 222 (Paris, 1975) 254 as well as *Hom.* 7.1 *in Jer., Origène. Homélies sur Jérémie*, vol. 1, ed. P. Nautin, SC 232 (Paris, 1976) 342. Origen is not alone in citing the biblical books of the Maccabees but unfortunately the citations found in other authors are even less informative with respect to the martyrs : see, for example, Clement of Alexandria, *Strom.* 5.14.97.7, *Clemens Alexandrinus*, vol. 2, ed. O. Stählin and L. Früchtel, 3rd ed., GCS 52 (15), (Berlin, 1960) 390, where it is reported that Aristoboulos is mentioned by the epitomator of (Second) Maccabees, that is 2 *Mc* 1.10 ; and Eusebius, *HE* 3.10.6, *Eusèbe de Césarée. Histoire ecclésiastique. Livres I-IV*, ed. G. Bardy, SC 31 (Paris, 1952) 116, where the contents of the Fourth Book of the Maccabees are described and authorship is attributed to Josephus. For the influence of the Fourth Book of the Maccabees in particular on the patristic tradition, see O. Perler, "Das vierte Makkabäerbuch, Ignatius von Antiochien, und die ältesten Martyrerberichte", *RAC* 25 (1949) 47-72, but it should be emphasized that this influence is limited to aspects of style ("Wortschatz, Still, und Ideengehalt", 48) and does not extend to the actual martyrs themselves.

(23) *Makarios/Symeon Reden und Briefe*, ed. H. Berthold, GCS 55.1 (Berlin, 1973) 189 and 208. Cardinal Rampolla, "Martyre et sépulture des Machabées", *Revue de l'art chrétien* 48 (1899) 295, would include in this category the entry for Modein in Eusebius, *Onomasticon*, ed. E. Klostermann, GCS 11.1 (Leipzig, 1904) 132, where the tombs of the Maccabees are said to be pointed out to that very day.

Moreover, even those references to the Maccabees which are found in a clearly hagiographical context do not indicate that the Maccabees were singled out as the objects of particular interest or honor since reference to them is either made in passing or constitutes one element in a cluster of exempla which often includes Daniel and the three Assyrian youths, Hananiah, Azariah, and Mishael (24). This is true of two of the sources most frequently cited to illustrate the importance of the Maccabees in the early church, the account of the martyrdoms at Lyons in 177 found in Eusebius, *HE* 5.1-3, and Cyprian, *Ep.* 58.6.1 (25). In the former, one of the martyrs, Blandina, is described at *HE* 5.1.55 in terms that evoke the mother of the Maccabees (cf. 2 *Mc* 7.20-42 and 4 *Mc* 14.11-17.1) : she dies "last of all, just like a mother who has spurred her children on and sent them victorious to the king ahead of her" ; similarly, the description of the aged bishop Pothinus at *HE* 5.1.29 has been seen to resemble that of Eleazar found in 2 *Mc* 6.18-24 and 4 *Mc* 5.4-7. The comparison between the Maccabees and the martyrs of Lyons, however, is not sustained either in the case of Blandina, who is elsewhere referred to as "sister" (5.1.41 and 54) or with respect to the other martyrs, one of whom, Vettius Epagathus, is explicitly compared to Zechariah, the father of John the Baptist, (5.1.9-10) while the group as a whole is compared to Stephen the protomartyr. It is worth pointing out that nowhere in the account of the martyrdoms at Lyons are the Maccabees mentioned by name

(24) Such is the case with Gregory's *Hom.* 5.40 (n. 20 above) where allusions to the three Assyrians, Daniel, and the Maccabees follow in quick succession. This particular configuration of exempla may be due to the influence of the Fourth Book of the Maccabees (on which see Perler) since Daniel and the three Assyrians are cited in it on several occasions, for example at 4 *Mc* 16.3 and 21. Other brief hagiographical references where the Maccabees are mentioned by name are found in MACARIUS, *Hom. spir.* 17.14, ed. H. DÖRRIES, E. KLOSTERMANN, and M. KROEGER, PTS 4 (Berlin, 1964) 175 ; EUSEBIUS, *Comm. in Ps.* 71.7, PG 23.828C-D and 78, PG 23.948C ; and GREGORY NYSSEN, *Enc. in xl mart.* 2, PG 46.785C, followed immediately by a reference to Stephen the protomartyr. BASIL, *Ep.* 6.2, ed. Y. COURTONNE, *Saint Basile. Lettres*, vol. 1 (Paris, 1957) 20, where the mother of the Maccabees is cited for the benefit of a woman recently bereaved of her son, seems to fall into a different category altogether.

(25) RAMPOLLA, 300 ; W. H. C. FREND, *Martyrdom and Persecution in the Early Church* (Oxford, 1965) 17-22, whose extended treatment of EUSEBIUS, *HE* 5.1-3 is dependent upon Perler, 67-69, as is Bickermann's, "Maccabées", 79. EUSEBIUS, ed. Bardy, SC 41 (Paris, 1955) 6-27 ; *Saint Cyprien. Correspondence*, vol. 2, ed. Canon BAYARD, 2nd ed. (Paris, 1961) 159-168.

and that references to the New Testament outnumber those to the Old by about five to one.

One is on firmer ground with Cyprian's *Ep.* 58, written to encourage his brethren at Thibari during their time of trial. Although Cyprian does cite the Maccabees by name as *magnae virtutis et fidei documenta* (*Ep.* 58.6.1), this reference is immediately followed by others to the prophets and apostles. Moreover, in the preceding section (*Ep.* 58.5.1) he exhorts his correspondents to imitate Abel, Abraham, Hananiah, Azariah, Mishael, and Daniel. In fact, three times as much space is given to the three Assyrian youths as to the Maccabees (26). This situation is reversed in Cyprian's *Ad Fortunatum* c. 11, where there is an extended treatment of the Maccabees which includes an excursus

(26) Because the three young men actually survived their ordeal in the furnace thanks to the heavenly intervention of an angel (*Dn* 3.25), they not only provide a more hopeful example to the prospective martyr than the Maccabees, but one that is actually better suited to the persecution under Julian who tended to avoid killing his religious opponents outright. The utility of the three Assyrians during the Julianic era is shown by accretions to the stories concerning the martyrdom of St. Babylas and the translation of his body which gained currency at this time. In John Chrysostom's encomium of the Julianic martyrs Juventinus and Maximinus (*Pan. Juv.* 1, PG 50.571) Babylas acquires three children as his companions in martyrdom, a detail which, although found neither in the earliest notice of his death, EUSEBIUS, *HE* 6.39.4, ed. BARDY, SC 41, 141, nor Chrysostom's encomium of him, *Jean Chrysostome. Discours sur Babylas*, ed. M. A. SCHATKIN with C. BLANC and B. GRILLET, SC 362 (Paris, 1990), nonetheless becomes a fixture in the subsequent tradition. For additional references, see M. A. SCHATKIN'S introduction to the *Discourse on Blessed Babylas and Against the Greeks* in *Saint John Chrysostom. Apologist*, tr. M. A. SCHATKIN and P. W. HARKINS, FOTC 73 (Washington, D.C., 1985) 59-63. The significance of this detail can be seen in the experience of a certain Theodore who was tortured and released on Julian's order for his role in the removal of Babylas' relics from the sanctuary of Apollo at Daphne. Theodore is said to have personally told the historian Rufinus that during his ordeal *adstitisse autem quendam juvenem, qui sudanti sibi, linteo candidissimo et sudores abstergeret, et aquam frigidam frequenter infunderet* (*HE* 1.36, PL 21.504, repeated by SOCRATES, *HE* 3.19, THEODORET, *HE* 3.11, SOZOMEN, *HE* 5.20). Whether the three children who accompanied Babylas into martyrdom inspired Theodore's rescuing angel or vice versa, it is clear that the Babylas legend became a magnet for elements from the story of the three youths in the furnace. Hence it is equally clear that the Maccabees were not the only or even the most likely subject for Gregory's encomium and that their inclusion in the church calender was not a foregone conclusion. The subsequent eclipse of the three Assyrians is nicely illustrated by a similar story from the Justinianic period in which a young Jewish boy is put into a furnace by his father for partaking of the eucharist ; in this case, it is the Virgin who succors the child in the flames. See EVAGRIUS, *HE* 4.36 and the discussion in A. CAMERON, *Christianity and the Rhetoric of Empire. The Development of Christian Discourse* (Berkeley, 1991) 212-213.

on the significance of the number seven, replete with Old and New Testament parallels (27). However, the discussion of the Maccabees is immediately preceded by a paragraph in which Abel, Jacob, Joseph, David, Elijah, and Zechariah (of 2 *Chr* 24.21) are all described as *fidei et virtutis exempla*, while this list of names is followed by somewhat fuller mentions of Hananiah, Azariah, Mishael, Daniel, and Tobiah (28). A similar situation obtains in Origen's *Exhortatio ad martyrium* (29). The Maccabees, who are identified in this text as "Eleazar", "the seven brothers who are written about in the books of the Maccabees", and "the mother", are treated at some length in sections 22-27, yet here again they are not the only Old Testament exempla adduced for the benefit of the prospective Christian martyr : shortly thereafter, in section 33, Hananiah, Azariah, Mishael, Mordecai, and Daniel are also cited while Abraham, too, makes an appearance in sections 14 and 38.

As the foregoing shows, the patristic view of the Maccabees was not monolithic. Both the Maccabees themselves and the biblical books about them were known and cited in a variety of contexts, historical and exegetical as well as hagiographical. Further, when the Maccabees do appear as a model for Christian martyrdom, they are not the only Old Testament figures to be cited in this regard nor even in every case are they the most important. Gregory of Nazianzus' Homily 15 thus marks a departure from tradition in that it is the first sermon-length treatment devoted solely to the Maccabees. Moreover, as M. Simon has pointed out, there is a difference between citation and

(27) *S. Thasci Caecili Cypriani opera omnia*, ed. G. HARTEL, CSEL 3.1 (Vienna, 1868) 337-342.

(28) A similar pattern may be observed in Eusebius' *Encomium of the Martyrs* published by W. WRIGHT, in *The Journal of Sacred Literature*, NS 5 (1864) 403-408 (Syriac text) and 6 (1864/65) 129-133 (English translation), where a relatively lengthy treatment of "the mother of seven sons" is preceded by notices of Hananiah, Azariah, Mishael, Zechariah, and Abel. The Maccabees were well known in the Syriac tradition to judge from the collection assembled by R. L. BENSLY, *The Fourth Book of the Maccabees and Kindred Documents in Syriac* (Cambridge, 1895), which includes, incidentally, a Syriac translation of Gregory's Homily 15. Of the documents in this collection, however, only one, a madrasha by Ephraem the Syrian (pp. xliv-xlviii), can safely be said to be contemporary with or prior to Gregory's encomium. Even so, the colophon to this hymn, "concerning the sons of Shamone", is misleading since the real subject is not the Maccabean martyrs at all but rather their mother, here called Shamone, who together with the daughter of Jeptha and Hannah is held up as an example for the "foolish virgins" of Ephraem's own day.

(29) *Origenes Werke*, vol. 1, ed. P. KOETSCHAU, GCS 2 (Leipzig, 1899) 3-47.

veneration (30). It is this distinction above all that sets Gregory apart from his predecessors. Not only is Homily 15 the first sermon on the Maccabees, but it is also the first to speak of a festival (*πανήγυρις*) in their honor and the first to treat them as individuals worthy of veneration in their own right. Gregory himself acknowledges the novelty of his approach at the very outset of the homily. Unlike the opening lines of Homily 24, for example, which assume familiarity on the part of his audience with both Cyprian and his cult, the beginning lines of Homily 15 are communicated in tones of drama and surprise, as though the congregation really does not know whose feast it is or why the Maccabees should be so honored : *Τί δὲ* (v.l. *δαὶ*) *οἱ Μακκαβαῖοι ; τούτων γὰρ ἡ παροῦσα πανήγυρις, οὐ παρὰ πολλοῖς μὲν τιμωμένων, ὅτι μὴ μετὰ Χριστὸν ἡ ἄθλησις· πᾶσι δὲ τιμᾶσθαι ἀξίων, ὅτι περὶ τῶν πατρίων ἡ καρτερία.* The sense that Gregory is breaking new ground is only confirmed when he proceeds to amplify the last clause, devoting all of the first two sections of the homily to justifying the veneration of Jewish, that is pre-Christian, martyrs (PG 35. 912A-913B). This lengthy explanation, coupled with his earlier admission that few people venerate the Maccabees, gives the lie to Gregory's claim that they are honored "by these annual processions and festivals", a claim for which there is not a scrap of evidence prior to this sermon and which Gregory himself tempers by placing it in a clause construed with the infinitive of likely result rather than the more emphatic indicative : *ὥστε καὶ ταῖς ἐτησίοις ταύταις τιμᾶσθαι πομπαῖς τε καὶ πανηγύρεσι* (sec. 2, 913B). In fact, Homily 15 marks a turning point in the history of the Maccabean martyrs. Before this sermon, the Maccabees are merely faces in a crowd of Old Testament exempla which include Daniel and the three Assyrian youths while after it, as the homiletic literature from the last decades from the fourth century attests, they have been singled out from the pack as the sole beneficiaries not only of encomia but of a well-established cult (31).

(30) M. SIMON, "La polémique anti-juive de s. Jean Chrysostome et le mouvement judaïsant d'Antioche", *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves* 4 (1936) 116.

(31) St. AUGUSTINE : *Serm.* 300-301, PL 38.1376-1385 ; CHRYSOSTOM : *Pan. Macc.* 1-2, PG 50.617-628 and *Hom. div.* 11, *De Eleazaro et septem pueris*, PG 63.523-530. Other sermons on the Maccabees are listed by Rampolla, 300-301. More recently, A. Chavasse has included an appendix enumerating Latin sermons on the Maccabees in his "Le sermon prononcé par Léon le grand pour l'anniversaire d'une dédicace", *RBen* 91 (1981) 101-104.

To understand why Gregory chose to treat the Maccabees as and when he did, one must turn again to Julian and to Antioch, for it was there that the emperor went to begin preparations for the war against Persia, arriving on 18 July 362, shortly after the promulgation of his school law. Although it has been suggested that Julian chose the Syrian capital as his base of operations for the Persian campaign in order to enlist the support of its large and flourishing Jewish community (32), there is clear evidence that once in Antioch Julian began to implement a policy favorable to the Jews, the most memorable aspect of which was his decision to rebuild the Temple at Jerusalem. Various motives have been ascribed to Julian for undertaking this project. Modern historians have seen it as an attempt to win over or at least neutralize the substantial Jewish population living in Persian territory (33). One may add that such a move would have been equally welcome to the Antiochian Jews who were daily reminded of the Temple's destruction by the cherubim from it which Titus is alleged to have set up in front of the gate leading out of the Jewish quarter ; votive bronzes from the Temple were also said to have been in the possession of a local synagogue (34).

The ancient tradition, on the other hand, places the plan to rebuild the Temple in the larger context of Julian's religious policy which aimed at reviving traditional religion, particularly the institution of sacrifice. Julian is said to have summoned the leaders of the Jewish community and asked why they no longer offered sacrifice as required by Mosaic law. Upon being informed that sacrifice could only be offered at the Temple in Jerusalem which was then in ruins, Julian immediately ordered that the Temple be rebuilt (35). Yet whether the Apostate's actual motive in rebuilding the Temple was primarily political, religious,

(32) G. DOWNEY, "Julian the Apostate at Antioch", *ChHist* 8 (1939) 308, n. 11. See also JOSEPHUS, *BJ* 7.43 and C. H. KRAELING, "The Jewish Community at Antioch", *JBL* 51 (1932) 132-136.

(33) M. SIMON, *Verus Israel. Étude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'empire romain (135-425)*, 2nd ed. (Paris, 1964) 143 ; AVI-YONAH, 189. For a study of Julian's attitudes towards the Jews generally, see C. AZIZA, "Julien et le judaïsme", in *L'empereur Julien. De l'histoire à la légende (331-1715)*, vol. 1, ed. R. BRAUN and J. RICHER (Paris, 1978) 141-158.

(34) MALALAS, *Chron.* 10 (261, ed. DINDORF) ; DOWNEY, *Antioch*, 206 ; JOSEPHUS, *BJ* 7.44.

(35) SOCRATES, *HE* 3.20 ; SOZOMEN, *HE* 5.22 ; THEODORET, *HE* 3.20 ; cf. Ammianus, 23.1.2-3, discussed further below.

or some combination of the two, Christian sources are unanimous in viewing this undertaking as nothing less than an all-out assault on Christianity itself. Were the Temple to be restored to its former grandeur, the biblical prophecies of both Daniel (*Dn* 9.22-27) and Christ himself (*Mt* 24.2), to the effect that the Temple was doomed to lie in ruins forever, would be proven false ([36]). By undermining the biblical bases of Christianity, that is the Old and New Testaments, the collapse of the religious edifice built upon them was assured. Hence, the literally cataclysmic failure of Julian's attempt to rebuild the Temple was greeted with triumphant glee by the Christian community, not merely as a setback for a detested ruler but as a vindication of Christianity itself ([37]).

There is, of course, a clear thematic link between the Maccabees and the Temple in Jerusalem ([38]). The conversion of the Temple to the cult of Olympian Zeus (1 *Mc* 1.54, 2 *Mc* 6.2) was a significant factor in the Maccabean resistance, both that of the martyrs, whose story is presented in the context of this event by the Second Book of the Maccabees (2 *Mc* 6.18-7.42) and that of the warriors, who celebrated their victory over Antiochus first and foremost by restoring the Temple to Jewish cult, an event commemorated to the present day by the festival of Hanukkah (1 *Mc* 4.36-59, 2 *Mc* 10.1-8). Yet more important for the present discussion is the topographical connection that existed between Antioch, the Maccabees, and the Temple in Jerusalem. Whether or not one believes with John Malalas that the Maccabees were actually martyred in Antioch, "a short distance from the city... on the ever-weeping mountain opposite Zeus Casius", there is no doubt that the Syrian capital was the primary locus of

(36) SOCRATES, *HE* 3.20 ; PHILOSTORGIUS, *HE* 7.9 ; EPHRAEM THE SYRIAN, *Hymns against Julian* 1.13-20 and 4.18-23, ed. E. BECK, *Des heiligen Ephraem des Syrers Hymnen de Paradiso und contra Julianum*, CSCO 174, 73-75 and 89-90 (text), CSCO 175, 67-69 and 84-85 (German translation) (Louvain, 1957) ; English translation by J. M. LIEU in *The Emperor Julian. Panegyric and Polemic*, ed. S. N. C. LIEU, 2nd ed. (Liverpool, 1989) 107-109 and 125-126. S. P. BROCK, "A Letter Attributed to Cyril of Jerusalem on the Rebuilding of the Temple", *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 40 (1977) 267-286 ; R. L. WILKEN, *John Chrysostom and the Jews. Rhetoric and Reality in the Late 4th Century* (Berkeley, 1983) 128-160 ; S. H. GRIFFITH, "Ephraem the Syrian's Hymns 'Against Julian'. Meditations on History and Imperial Power", *VChr* 41 (1987) 238-266.

(37) As proof, mass conversions reportedly occurred following the miraculous appearance of the cross over the smoking ruins of the Temple : GREGORY NAZIANZEN, *Hom.* 5.7, SOCRATES, *HE* 3.20, SOZOMEN, *HE* 5.22, THEODORET, *HE* 3.20.

(38) ORIGEN, *Comm. in Jo.* 10.38.260, *Hom.* 7.1 *in Jer.* ; EUSEBIUS, *Ps.* 78.

their cult in the fourth century since their remains were believed to be buried there (39). The exact location of this cult site, however, is problematic because of the confused and apparently contradictory nature of the evidence. Yet since this question has a direct bearing both on the genesis of the Christian cult of the Maccabean martyrs as well as its Jewish origins, it will be useful to reopen this inquiry once again.

One of the most important pieces of information regarding this cult comes from an anonymous description of Antioch written prior to the devastations of the sixth century and preserved in *codex Vaticanus Arabicus* 286 (40). According to this source, there was in Antioch "near the summit of the mountain, on the west side" a church of St. Ašmûnît which had formerly been a Jewish "house of prayer". Located beneath this church in a chamber reached by stairs were the tombs of "Ezra (Eleazar) the priest", "Ašmûnît and her seven sons whom King Agapius (Antiochus) killed for their faith in God", as well as other relics from the Old Testament including fragments from the tablets of the Law. In the Armenian life of St. Marutha (died c. 420), which dates from the end of the sixth century, mention is made of the "martyr-chapel of Saint Eliazar and of Šmawon (v.l. Šmawni) Samune and of her seven sons who were martyred" (41). Additional evidence is provided by the eleventh century *Book of Comfort* by Nissim Ibn Shāhīn where, following the martyrdoms of the seven brothers and their mother (who in this version commits suicide by jumping off the roof), we are informed that the king "ordered them to be buried in the same grave and built over them the Šĕminiṯ Synagogue, which was the first synagogue built after the Second Temple" (42). J. Obermann has argued

(39) MALALAS, *Chron.* 8 (207, ed. Dindorf). Gregory places the martyrdom in Jerusalem (sec. 7, PG 35.924C ; cf. sec. 11, 932B, "Judaea"), as implied by 2 *Mc* 6-7 and 4 *Mc* 18.5. RAMPOLLA, 377-392, followed by M. A. SCHATKIN, "The Maccabean Martyrs", *VChr* 28 (1974) 98-104, places the martyrdom in Antioch at the site of the martyrium but, as will be seen below, these are really two separate questions.

(40) Text and Italian translation by I. GUIDI, "Una descrizione araba di Antiochia", *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, ser. 5, vol. 6 (1897) 137-161. The passage discussed is on pp. 149 and 160.

(41) R. MARCUS, "The Armenian Life of Marutha of Maipherkat", *HTR* 25 (1932) 47-71. The quotation is from p. 57.

(42) *An Elegant Composition concerning Relief from Adversity by Nissim Ben Jacob Ibn Shahin*, tr. W. BRINNER (New Haven, 1977) 32 ; *The Arabic Original of Ibn Shāhīn's Book of Comfort*, ed. J. OBERMANN, Yale Oriental Series 17 (New Haven, 1933) 28.

that Šĕminiṯ, Ašmûnît, Samune as well as other variants found in Greek and Syriac sources all represent attempts to render the Hebrew word Hashmônîth, which is itself merely the feminine form of Hasmonean, as the Maccabees were commonly known in the Jewish tradition (43). The shrine in question was thus dedicated to the "Hasmonean lady", that is, the mother of the Maccabees. Obermann takes the use of the designation Hasmônîth as well as the reference to the Second Temple, which he understands to mean after its destruction by Titus, as evidence that Ibn Shāhīn drew on rabbinical sources for his account (44). One may therefore conclude that both the Jewish and Christian traditions knew of a shrine built over the tombs of the Maccabean martyrs and further that the establishment of this shrine was associated with the destruction of the Temple in Jerusalem.

When John Chrysostom wrote his series of eight homilies against the Jews and their Christian sympathizers in 386-387, there were at least two synagogues in Antioch, one in the city proper and another in the suburb of Daphne, located about 6 km to the south (45). Of these, the most likely candidate for the martyrium of the Maccabees is the Jewish shrine in Daphne which Chrysostom calls "Matrona's" (46). The name itself, "the matron's", must surely represent a Romanization of the sense, if not the literal meaning, of Hasmônîth, for what other matron is known to have inspired devotion among Jews and Christians alike ? That the popular name of the shrine is Latin rather than Greek tends to confirm the story linking the establishment of the cult to Titus' destruction of the Temple and hence also the biblical account which places the martyrdom in Jerusalem rather than Antioch. Further, the

(43) J. OBERMANN, "The Sepulchre of the Maccabean Martyrs", *JBL* 50 (1931) 253-258.

(44) OBERMANN, "Sepulchre", 259, 263.

(45) CHRYSOSTOM, *Jud.* 1.6, PG 48.852 : *Καὶ τοῦτο οὐ περὶ τῆς ἐνταῦθα λέγω συναγωγῆς μόνον, ἀλλὰ καὶ τῆς ἐν Δάφνῃ.* There may have been more, *Jud.* 5.12, PG 48.904 : *τὰς ... τῶν Ἰουδαίων διαγωγὰς καὶ συναγωγάς, τάς τε ἐν τῇ πόλει, τάς τε ἐν τῷ προαστείῳ.* On the distance between Antioch and Daphne, see DOWNEY, *Antioch*, 62.

(46) CHRYSOSTOM, *Jud.* 1.6, PG 48.852 : *πονηρότερον γὰρ ἐκεῖ* (sc. *ἐν Δάφνῃ*) *τὸ βάραθρον, ὃ δὴ καλοῦσι Ματρώνης. Καὶ γὰρ πολλοὺς ἤκουσα τῶν πιστῶν ἀναβαίνειν ἐκεῖ, καὶ παρακαθευδεῖν τῷ τόπῳ ... Ἐμοὶ καὶ τὸ Ματρώνης καὶ τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερὸν ὁμοίως ἐστὶ βέβηλον* ; *Jud.* 1.8, PG 48.855 : *ὅτι ἐάν τις ... ἢ εἰς τὴν συναγωγὴν ἀπαντήσῃ, ἢ εἰς τὰ Ματρώνης ἀνέλθῃ* ; *Hom.* 3.2 *in Tit.*, PG 62.679 : *τί ἂν εἴποι τις ... περὶ τῶν σαββατιζόντων, περὶ τῶν εἰς τόπους ἀπερχομένων ἐκείνοις ἀφιερομένους ; τὸν ἐν Δάφνῃ λέγω, τὸ τῆς Ματρώνης λεγόμενον σπήλαιον, τὸν ἐν Κιλικίᾳ τόπον τὸν τοῦ Κρόνου λεγόμενον.*

language Chrysostom uses to describe the site is consonant with that of the church of St. Ašmûnît found in *cod. Vat. Arab.* 286. One reaches Matrona's by "going up" (*ἀναβαίνειν*), which implies that it is located on a hill or mountain. This assumption is confirmed by the words *βάραθρον* and *σπήλαιον* by which Chrysostom characterizes the shrine. Although at first blush the expressions "pit" and "cave" seem to be merely unpleasant metaphors for a place Chrysostom wishes the faithful to avoid as they would the neighboring and equally polluted sanctuary of Apollo, they also describe quite accurately the subterranean crypt found in the church of St. Ašmûnît. Finally, the activities which Chrysostom imputes to the shrine of Matrona, namely incubation (*παρακαθεύδειν*) and apparently miraculous cures involving the use of amulets, provide good grounds for assuming the presence of relics (47). The Life of Marutha, which reports that the saint's grandmother had a prophetic vision while spending the night at St. Ašmûnît's provides additional confirmation of the identity of the two sites through the continuity in the practice of incubation after the shrine's conversion to a church (48).

One might regard the identification of the shrine of Matrona in Daphne with the church of St. Ašmûnît as secure but for the testimony of Malalas and the Syriac martyrology of 412 first published by Wright. Both of these sources report that the Maccabees were buried in Antioch at a place called the Kerateion ; Malalas adds, "For there was a synagogue of the Jews there" (49). While some uncertainty remains as to the precise extent of the Kerateion, it was clearly situated in the south.

(47) CHRYSOSTOM, *Jud.* 1.7, PG 48.854-855 ; *Jud.* 8.5-9, PG 48.934-942. P. MARAVAL, *Lieux saints et pèlerinages d'orient. Histoire et géographie des origines à la conquête arabe* (Paris, 1985) 149-150. DOWNEY, *Antioch*, 448, seems to accept this identification when he ascribes "miraculous cures" to the tomb of the Maccabees, but he does not refer to the shrine of Matrona by name here or elsewhere.

(48) MARCUS, 57. Pagans, too, might receive nocturnal prophecies : according to MALALAS, *Chron.* 13 (327, ed. DINDORF), it is while spending the night in Daphne that Julian has a dream foretelling his death in Asia. While Malalas is no doubt trying to exploit the association with the shrine of Matrona in order to tar Julian with the brush of both Judaism and paganism (prior to the dream he sacrificed to Zeus on Mt. Casius and Apollo in Daphne), in reality Julian probably spent the night at the palace Diocletian built for imperial visitors in this suburb (MALALAS, *Chron.* 12, p. 307, ed. DINDORF).

(49) MALALAS, *Chron.* 8 (207, ed. Dindorf) ; W. WRIGHT, "An Ancient Syrian Martyrology", *The Journal of Sacred Literature* 8 (1866) 45-55, 423-433. The Maccabees appear under the heading of August 1, where the mother is called "Shamūnī" and the burial site "Krtia".

In his account of the destruction of Antioch by Chosroes in 540, Procopius explains that the homes in the Kerateion were unaffected by the fire because they were located on the very outskirts of the city (*τοῖς ἐσχάτοις τῆς πόλεως*) at some distance from the buildings there. He goes on to imply that this district lay within the city proper by adding that the Persians also (*τε καί*) burned the places outside the walls except for the church of St. Julian (which was 3 miles from Antioch) (50). The Life of St. Symeon Stylites the Younger identifies the Kerateion as the region extending from the Gate of the Cherubim, which led to Daphne in the south, up to Rhodion, which Downey has located on the western slope of Mt. Silpius near the stream called Phyrminus (51).

It is this southwestern slope of Mt. Silpius that has traditionally been identified as the site of the Jewish and later Christian martyrium (52). There are, unfortunately, problems with this identification as well. How, for example, is one to explain the burial of human remains within the city limits or beneath a synagogue, both of which represent violations of taboos regarding the dead ? It is even more difficult to reconcile the descriptions of the site found in *cod. Vat. Arab.* 286 and the Life of Marutha, which, taken together, indicate a small grotto shrine, with Augustine's claim in *Serm.* 300.6 (PL 38.1379) that *Sanctorum Macchabaeorum basilica esse in Antiochia praedicatur ... Haec basilica a Christianis tenetur, a Christianis aedificata est.* One must admit, after all, that the side of a mountain, "near the summit", is not the most propitious site for the construction of a basilica. Even so, if the shrine in Daphne is not dedicated to the mother of the Maccabees, who then is the Jewish matron who holds so powerful an attraction for the Christian residents of Antioch ?

(50) PROCOPIUS, *Wars* 2.10.7-8 ; MALALAS, *Chron.* 17 (420, ed. DINDORF) ; DOWNEY, *Antioch*, 545, n. 80.

(51) *La vie ancienne de s. Syméon stylite le jeune (521-592)*, vol. 1, ed. P. VAN DEN VEN, Subsidia Hagiographica 32 (Brussels, 1962), sec. 126, p. 113 ; DOWNEY, *Antioch*, 453.

(52) RAMPOLLA, 379-387, who actually places it a little farther to the north ; G. DOWNEY, "The Gate of the Cherubim at Antioch", *Jewish Quarterly Review* 29 (1938-39) 177, n. 23 ; SCHATKIN, "Martyrs", 100-101 ; *La vie ancienne de s. Syméon stylite le jeune (521-592)*, vol. 2, ed. P. VAN DEN VEN, Subsidia Hagiographica 32 (Brussels, 1970) 137-138, n. 3. Cf. BICKERMANN, "Maccabées", 73, who locates it in the southwest of the city ; MARAVAL, 341.

A way out of this difficulty is provided by Malalas, who must in the end also bear responsibility for the confusion regarding the location of the Maccabean sanctuary. The traditional identification of this shrine with a site on the southwestern slope of Mt. Silpius rests upon the assumption that the martyrium was built on or near the putative site of the martyrdom. Once it is assumed that the Maccabees were buried on "the ever-weeping mountain" located in the Kerateion, it becomes an easy matter to identify this landmark and with it the location of St. Ašmûnît as Mt. Silpius even though the *cod. Vat. Arab.* 286 mentions neither this mountain nor the Kerateion and the direction it does give, "on the west side", is of limited value since, as Downey has pointed out, the orientation in descriptions of Antioch is regularly skewed so that "west" here really means "south" (53). The assumption underlying this identification, however, is wrong and can be traced back to Malalas who, it should be noted, does not actually conflate the two sites himself ; rather, he merely juxtaposes his account of the martyrdom on "the ever-weeping mountain" with that of the burial in the Kerateion. But it is this juxtaposition of two discrete pieces of information that lies at the root of the difficulty in identifying the shrine of the Maccabean martyrs since it has had the effect of making what are in reality two different sanctuaries appear to be one and the same.

Of these, the first and original martyrium of the Maccabees was the shrine in Daphne which Chrysostom calls "Matrona's cave" and which later became the "martyr-chapel" of St. Ašmûnît. This sanctuary was not actually a synagogue at all, although it may have been affiliated with the synagogue in Daphne that was destroyed in 507 and replaced with the martyrium of St. Leontius (54). Rather, as the description in *cod. Vat. Arab.* 286 indicates, it was a more modest structure and one better suited to its site in a mountain grotto, that is a "house of prayer" or προσευχή, which Chrysostom well knew was not necessarily the same thing as a synagogue (55). It is this Jewish shrine in Daphne

(53) Downey, "Cherubim", 177, n. 23. This skewed orientation can be readily verified by consulting the plan that C. O. Müller reconstructed from literary sources (*Antiquitates Antiochenae*, Göttingen, 1839, pl. A, conveniently reproduced in Downey, *Antioch*, fig. 9) : here Mt. Silpius, whose western slope in reality forms the eastern boundary of the city, appears to be located in the southeast.

(54) Malalas, *Chron.* 16 (396, ed. Dindorf).

(55) Rampolla, 391 ; *Hom.* 35.1 *in Ac.*, PG 60.252. See also A. T. Kraabel, "The Diaspora Synagogue : Archaeological and Epigraphic Evidence since Sukenik",

that is located "on the 'south' side" of the plateau, "opposite Zeus Casius", in the region where one finds both the famous springs which originated in the "ever-weeping" limestone above and the even more famous sanctuary of Apollo ([56]). The continued popularity of this sanctuary, as evidenced by Chrysostom's fulminations against it in the years 386-387 as well as the accounts in the *cod. Vat. Arab.* 286 and the Life of Marutha, indicates that it retained uninterrupted possession of the Maccabees' relics until its conversion to a church, which will have been later than has commonly been thought, that is, not before the fifth century ([57]). The second sanctuary is the Christian basilica whose recent construction Augustine so triumphantly announces. This

ANRW 2.19.1, 492-493 and bibliography. It is instructive that Chrysostom never actually calls Matrona's a synagogue and at *Jud.* 1.8 implies that it is not.

(56) D. N. WILBER, "The Plateau of Daphne. The Springs and the Water System Leading to Daphne", in *Antioch-on-the-Orontes 2 : The Excavations, 1933-1935*, ed. R. STILLWELL (Princeton, 1938) 49-50 ; DOWNEY, *Antioch*, figs. 3 and 15. In view of the proximity of these two sanctuaries, Gallus' motive in translating the relics of St. Babylas to Daphne may very well have been to offer a Christian alternative to the Maccabean martyrs as much as to counteract the pagan influence of the cult of Apollo. For a discussion of this incident as well as Julian's role in the subsequent removal of the relics, see G. DOWNEY, "The Shrines of St. Babylas at Antioch and Daphne", in *Antioch-on-the-Orontes 2*, 45-6 and nn. 26 and 48 above.

(57) As C. MANGO has recently shown in "Constantine's Mausoleum and the Translation of Relics", *BZ* 83 (1990) 51-61, during the fourth century both the law and popular feeling militated against the translation of relics, especially when, as would have been the case with the Maccabees, the original tomb was a well-established cult site. Various dates have been suggested for the conversion of the sanctuary. SIMON, "Polémique", 414, followed by M. WAEGEMAN, "Les traités *Adversos Judaeos*. Aspects des relations judéo-chrétiennes dans le monde grec", *Byzantion* 56 (1986) 305-309, attributes the seizure to an anti-Julianic backlash and dates it "après 363, peut-être sous l'empereur arien Valens, peut-être le patriarcat de Flavien" ; BICKERMANN, "Maccabées", 80, "vers 380" ; SCHATKIN, "Martyrs", 105, "early in the fourth century". Despite the conventional wisdom, the confiscation of synagogues was not a regular occurence at this early date. Although two instances of seizure are reported to have occurred in the west (Africa and Spain) at the beginning of the fourth century, this phenomenon begins to be observed in the Greek east only in the fifth century with the conversion of the synagogue at Edessa in 411-412 ; see J. JUSTER, *Les juifs dans l'empire romain. Leur condition juridique, économique et sociale*, vol. 1 (Paris, 1914) 461-472 and SIMON, *Israel*, 264-274. Additional evidence comes from Stobi where excavation has revealed that a functional fourth century synagogue was deliberately replaced by a Christian basilica in the fifth century (KRAABEL, 494-497 and bibliography). It is also during this period that there occurs a flurry of legislation protecting synagogues from arson and seizures ; see *Cod. Theod.* 16.8.20-21, 25-27, from the years 412 and 423. For the situation in Antioch, cf. EVAGRIUS, *HE* 1.13, where St. Symeon Stylites the Elder (c. 390-459) is said to have persuaded Theodosius II to rescind his directive ordering that confiscated synagogues be returned to Jews.

church was located within the city limits, in the Jewish quarter known as the Kerateion, but it was not built on the site of a synagogue and even more importantly, it did not possess the relics of the Maccabean martyrs (58). It is this last point which created an environment favorable to obscuring the identity of the Jewish sanctuary, a situation reflected in Malalas' account (59).

The existence of two separate and, in the late fourth century, competing sanctuaries of the Maccabees, one Christian, the other Jewish, not only accommodates the literary evidence concerning topography and related problems but it is also consonant both with the practice of institutional Christianity during this period and the circumstances peculiar to Antioch. For example, it is no longer necessary to explain the apparent violation of secular and religious injunctions regarding burial of the dead since the basilica in the city did not possess the relics and the Jewish martyrium in the suburbs, which did, was not a synagogue. Further, during the fourth century the policy of the institutional church with respect to pagan and Jewish cult was one of differentiation rather than assimilation or appropriation. This can be seen quite clearly in the efforts of the Council of Nicea to distinguish the celebration of Easter from that of Passover and from the fact that, contrary to popular wisdom, pagan temples were not being converted to churches on a massive scale at this early date (60). Chrysostom's

(58) This may have been the church of the Kerateion mentioned in the Slavonic version of MALALAS, *Chron.* 17 ; see *The Chronicle of John Malalas*, tr. E. JEFFREYS, M. JEFFREYS, and R. SCOTT, Byzantina Australiensia 4 (Melbourne, 1986) 239, n. 420.8 and DOWNEY, *Antioch*, 522-3. BICKERMANN, "Maccabées", 76, resolves the difficulty of burial within the city limits by positing two synagogues, one in an unspecified suburb which possessed the relics and a second in the Kerateion where, he observes, a simple commemorative plaque would have satisfied "l'imagination pieuse" ; this view appears to be contradicted on p. 80 where he indicates that the relics were in the possession of the urban synagogue when it passed into Christian hands. Chrysostom's remarks in *Pan. Macc.* 1.1 (PG 50.617), *Μὴ γάρ μοι τὴν κόνιν εἴπῃς ... ἀλλ' ἀνοιξον τῆς πίστεως τοὺς ὀφθαλμούς*, have been taken to show that the Christians then possessed the relics, but could just as easily mean the opposite, that is, Chrysostom was trying to divert attention from the martyrs' physical remains because they were still in Jewish hands.

(59) BICKERMANN, "Maccabées", 81, traces Malalas' account to a Jewish source composed before the seizure of the synagogue in the Kerateion c. 380. The date is probably right, but the source is almost certainly Christian. It is worth noting that this would not be the first time that Malalas has mispresented the fate of a synagogue : D. N. WILBER, "The Theatre at Daphne. Daphne-Harbie 20-N", in *Antioch-on-the-Orontes 2*, 57 n. 1, regards as "highly doubtful" Malalas' claim in Book 10 (261, ed. DINDORF) that Vespasian built a theater on the ruins of a synagogue.

(60) *Histoire de l'église, depuis les origines jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction

attacks on the shrine of Matrona are thus directed not at the Maccabees themselves, whom he elsewhere eulogizes, but against the specifically Jewish form of their cult ; his motive is to draw the faithful away from Daphne, with its pagan associations, to the Christian cult of the Maccabean martyrs centered in the newly built church of the Kerateion ([61]). The establishment of a separate cult as well as the resistance Chrysostom encountered in promoting it also reflect the particular situation at Antioch where there was a large population of both Arians and Jews who, as Chrysostom notes with disdain, had a special affinity for one another ([62]). The size and influence of this combined constituency could only have increased during the preceding reign of the emperor Valens, as Chrysostom's series of eight homilies against the Jews attests. Hence, even if Chrysostom and his supporters had wanted to confiscate the Jewish martyrium of the Maccabees, it would have been an extremely difficult thing to accomplish politically.

Yet one may well ask why, in the late fourth century, the cult of the Maccabees became a bone of contention between Orthodox Christians on the one hand and Jews and their sympathizers on the other. It is at this point that one must return to Gregory of Nazianzus and his encomium of the Maccabees. As the foregoing has shown, the cult of the Maccabees was a potent and highly visible symbol of the Jewish

de A. FLICHE et V. MARTIN, vol. 3 (Paris, 1947) 88-89 ; SIMON, "Polémique", 411 ; R. P. C. HANSON, "The Transformation of Pagan Temples in the Early Christian Centuries", *Journal of Semitic Studies* 23 (1978) 257-267. The same principle of separation may be observed in fourth century Jerusalem where, as R. L. WILKEN has pointed out in "The Jews and Christian Apologetics after Theodosius I Cunctos Populos", *HTR* 73 (1980) 455, "the new Christian buildings" were "geographically distinct from the older Jewish city".

(61) CHRYSOSTOM, *Pan. Mart.* 1 (PG 50.647) shows that the festival of the Maccabees was celebrated in the city whereas Christian martyrs were honored outside it : *Καὶ καθάπερ τῆς ἑορτῆς τῶν Μακκαβαίων ἐπιτελουμένης, πᾶσα ἡ χώρα εἰς τὴν πόλιν ἐξεχύθη· οὕτω τῆς ἑορτῆς τῶν ἐκεῖ μαρτύρων ἀγομένης, νῦν τὴν πόλιν ἅπασαν πρὸς ἐκείνους μεταστῆναι ἐχρῆν.* Despite this boast, the distance between the old and new sanctuaries seems to have had an adverse affect on attendance at the Christian festival : *Hom. div.* 11, *De Eleazaro et septem pueris* 5 (PG 63.530), *παρακαλῶ ... μετὰ πολλῆς τῆς προθυμίας εἰς τὴν πανήγυριν ἀπαντῆσαι ... μηδὲν πρὸς τὸ τῆς ὁδοῦ κατοκνήσαντες μῆκος ... ποίαν ἂν σχοίητε ἀπολογίαν ... μηδὲ ὀλίγους σταδίους διαπερῶντες ὑπὲρ τῆς θεωρίας τῶν παλαισμάτων ἐκείνων* ;

(62) CHRYSOSTOM, *Jud.* 1.1, PG 48.845. The continued observance of Jewish holidays on the part of these Judaizing Christians was what provoked Chrysostom's homilies against the Jews in the first place (*Jud.* 1.1, 844). For the political background, see SIMON, "Polémique", 410-414.

presence in Antioch, a presence linked both in tradition and fact with the Jerusalem Temple and its destruction. Viewed against such a background, Homily 15 becomes more than a simple Sunday sermon. Just as the Homeric adaptations of the Fourth Book of the Maccabees were seen to register a protest against Julian's school law, so too the choice of the Maccabees, who here serve a symbolic function analogous to that of the *Iliad*, should be interpreted as a response to the Apostate's attempt to forge an exclusive alliance between pagans and Jews by rebuilding the Temple in Jerusalem. Homily 15 thus constitutes a Christian counterclaim to the Jewish tradition, represented symbolically by the Maccabean martyrs. In casting the Maccabees as a collective symbol for Judaism itself, and further, by according them the veneration previously reserved for Christian martyrs, Gregory has effectively politicized their cult as a means of expressing not only opposition to Julian and his policies but also affirmation of the value and importance of Judaism for the Christian tradition. After Theodosius' restoration of Orthodoxy, on the other hand, when the focus of polemic shifted from paganism to Arianism, the "Jewishness" of the Maccabean martyrs, which had provided the raison d'être of their cult during the Julianic era, came to be seen as a liability rather than an asset and the cult was redefined along the lines of the new political axis which pitted Orthodox Christianity against a combined force of Arians and Jews. Yet what made this redefinition possible, indeed necessary, was the value of the Maccabees as a political symbol which Gregory established in Homily 15.

The view that the Christian cult of the Maccabean martyrs had its genesis in the reign of Julian the Apostate is supported by what is known of the chronology of the cult : the Maccabees are not mentioned in the earliest extant martyrology, that of the Chronographer of 354, but do appear under the heading of August 1 in the Syriac martyrology of 412, itself based on a Greek original which was composed, probably in Antioch, sometime after 363 since martyrs under Julian are mentioned in it (63). One wishes there were greater chronological certainty regarding Julian's plan to rebuild the Second Temple. If, as Avi-Yonah has argued, Julian arrived in Antioch with this plan already formulated

(63) Both are readily available in *Die drei ältesten Martyrologien*, ed. H. LIETZMANN, 2nd ed., Kleine Texte 2 (Bonn, 1911) 3 and 13. See also, R. AIGRAIN, *L'hagiographie. Ses sources. Ses méthodes. Son histoire* (Paris, 1953) 14-15 and 23-25.

Chrysostom to exaggerate the role played by Antiochus in the history of the Jerusalem Temple and the Jewish people. Hence when Chrysostom accuses Antiochus of "burning" the Temple or when he places Antiochus' "desolation" of it on a par with that of Titus, and further, invents a "captivity" to go along with this desolation, one should attribute these inflated claims to a desire to link Julian more closely with the equally ill-fated persecutor of the Maccabees (68).

But perhaps the most striking example of this phenomenon may be observed in accounts of the death of Julian's uncle and namesake, the Count of the Orient, who is said to have died in exactly the same manner as Antiochus, that is from a fatal infestation of intestinal parasites (2 *Mc* 9.5-9). The story is known both to Ephraem the Syrian who, for good measure, has the emperor lose an arm to worms as well, and to Chrysostom, who refers to it on several occasions (69). In the fullest version, which occurs in the context of the translation of St. Babylas' relics and the resulting destruction of the temple of Apollo at Daphne, Julian is using an overturned liturgical vessel as a campstool when his genitals suddenly rot away and spawn a brood of worms. The divine origin of this affliction, Chrysostom avers, is

(68) ἐνέπρησε : *Jud.* 5.6, PG 48.893 ; ἐρήμωσιν : *Jud.* 5.10, PG 48.898 ; αἰχμαλωσίας : *Jud.* 6.2, PG 48.905 ; cf. also *Jud.* 5.5-11, PG 48.890-901, where a discussion of the "servitudes" (δουλείας) in Egypt, Babylon, and the time of Antiochus Epiphanes is followed by an account of Julian's attempt to rebuild the Temple. The rabbinical tradition speaks of three exiles, including one in Daphne, which has been identified with the Riblah of 2 *Kgs* 25.6, but this refers to the Babylonian captivity under Nebuchadnezzar, the persecutor of Daniel and the three children in the furnace ; see *Übersetzung des Talmud Yerushalmi*, ed. M. HENGEL, J. NEUSNER, P. SCHÄFER, vol. 4.4, *Sanhedrin Gerichtsthof*, tr. G. A. WEWERS (Tübingen, 1981) 294 (29c) with additional references in n. 251. MALALAS, *Chron.* 8 (207, ed. Dindorf) also speaks of a "capture" (ἅλωσις) of Jerusalem in the context of the martyrdom of the Maccabees and the purification of the Temple by Judas Maccabaeus, attributing this information to Eusebius Pamphilou ; BICKERMANN, "Maccabées", 71, observes, "Naturellement, rien de semblable dans l'ouvrage de l'évêque de Césarée".

(69) EPHRAEM THE SYRIAN, *Hymn against Julian* 4.3-4 (BECK, CSCO 174, 85-6, CSCO 175, 81 ; LIEU, 122). CHRYSOSTOM treats the incident at greatest length in *Pan. Bab.* 1.92 (ed. SCHATKIN, SC 362, 216) ; SCHATKIN, FOTC 73, 129, n. 203 cites additional references in *Laud. Paul.* 4 (PG 50.489), *Exp. in Ps.* 110.4 (PG 55.285), and *Hom.* 4.1 *in Mt.* (PG 57.41). The account in *Pan. Bab.* is repeated by SOZOMEN, *HE* 5.8.2 ; in PHILOSTORGIUS, *HE* 7.10, the victim is an anonymous henchman of the emperor while the Count dies of stomach ulcers ; in THEODORET, *HE* 3.13, Julian vomits excrement. AMMIANUS, 23.1.4, on the other hand, merely mentions in passing that Julian died. Editors (BECK, LIEU, SCHATKIN) have missed the connection with 2 *Mc* 9.5-9, citing instead *Acts* 12.23 where the unfortunate victim is Herod.

demonstrated by the fact that not even by applying the carcasses of plump and exotic birds were the physicians able to effect a cure. Death by an excruciating and disgusting ailment, particularly one which affects the bowel region, is, of course, a topos. But what sets the demise of the Count Julian apart from those of other well-known sinners, like Arius for example, is the specific addition of the worms (70). It is this detail, expressed in the revolting epithet *σκωληκόβρωτος*, that links Julian to Antiochus and the whole complex of associations involving the emperor and the destruction of the Temple in Jerusalem. One can see this more clearly in the abbreviated versions of the story where reference to the Temple's destruction is immediately, or almost immediately, followed by mention of the Count Julian's death (71). A thorough review of the sources for the reigns of Antiochus and Julian may well turn up other examples of this kind.

Yet as useful as Homily 15 is for understanding the later historiographical tradition, it is even more valuable for the light it sheds on how one educated and intelligent Christian reacted to Julian's attempt to undermine Christianity by cutting off its Jewish and pagan roots. Unlike his contemporary Ephraem the Syrian, who was apparently only too glad to be rid of the twin devils of Hellenism and Judaism (72), Gregory responds with an impassioned defense of Christianity that he defines in terms of a thorough synthesis of the Judaic and Hellenic past. His choice of the Maccabees as the vehicle for this defense is a brilliant one, since the nature of their martyrdom allows them to stand as symbols both of religion and culture. By intermingling the *Iliad* with the Fourth Book of the Maccabees, Gregory shows that, to his way of thinking, the bibles of the Greeks and the Hebrews were compatible not only with one another but with Orthodox Christianity as well. Yet the most eloquent testimony for this new Christian synthesis comes from the sermon itself which presents a Jewish subject with all the subtlety and power of the classical rhetorician's art. But while Homily 15 conforms outwardly to the conventions of panegyric, in its intent and effect it is thoroughly political, for implicit in Gregory's praise of the Maccabees is a condemnation of Julian and an exhortation to the

(70) Arius died in a pool of his own blood, excrement, and internal organs: SOCRATES, *HE* 1.37-38.

(71) *Hom.* 4.1 *in Mt.*; the destruction of the temple of Apollo intervenes in *Laud. Paul.* 4.

(72) GRIFFITH, 238-266.

faithful to condemn him as well. In this sense, Homily 15 is a mirror image of Homilies 4 and 5 and should be read as a companion piece to the overt invective against the Apostate (73). Gregory Nazianzen's Homily 15, then, stands as proof that the products of the rhetor's art are not always empty exercises in mere verbiage. On the contrary, as we have seen, rhetoric is a powerful tool which can shape as well as describe the course of human events.

Dept. of Classical Studies.
Indiana University, Ballantine 547
Bloomington, Indiana 47405 USA.

Martha VINSON.

(73) See BERNARDI, SC 309, 38-46 on Gregory's invective and CAMERON, especially chapters 4 and 5 on the importance of rhetoric in the development of Christianity as well as the paradox implicit in Christian rhetoric.

LA GRÈCE DANS LA *VIE DE S. ÉLIE LE JEUNE* ET DANS CELLE *DE S. ÉLIE LE SPÉLÉOTE*

Parmi les biographies des saints italo-grecs des IXe et Xe siècles, celle de S. Élie le Jeune (Enna, 823 - Thessalonique, 17 août 904) est d'une importance particulière. Le texte, rédigé par un disciple du saint, doit être daté de la première moitié du Xe siècle. L'édition critique, assortie de commentaires philologiques, historiques et géographiques, a été faite par G. Rossi Taibbi en 1962 (1).

La *Vie* illustre la situation régnant dans l'Italie du Sud durant la seconde moitié du IXe siècle et procure des informations très significatives au sujet de la lutte entre Arabes et Byzantins pour le contrôle de la région. En plus, elle donne des renseignements sur la situation des populations chrétiennes vivant en Afrique de Nord, sous la domination arabe, elle fourmille d'informations concernant la vie quotidienne, cite plusieurs noms de personnes et de lieux, mentionne des fonctions et des institutions civiles et ecclésiastiques. Sa valeur historique est considérable.

Le texte présente un intérêt certain pour les régions grecques, vu que le saint a traversé quatre fois la Mer Ionienne. La première fois, vers 880/881, il a cherché refuge dans le Péloponnèse, sa région étant attaquée par les Arabes. Pour la même raison, il est arrivé vers 883 en Épire d'où il est passé à Corfou. En 888, il a cherché refuge, une troisième fois, à Patras. Finalement, invité par l'empereur Léon VI à Constantinople, il a quitté la Calabre en 904, mais il n'est jamais arrivé dans la capitale ; il est mort en route, à Thessalonique. Son corps a été transféré, un an plus tard, en Calabre (2).

(1) G. Rossi Taibbi, *Vita di Sant'Elia il Giovane (Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici. Testi e Monumenti. Testi 7 = Vite dei Santi Siciliani III)*, Palerme, 1962. Pour les références au texte, nous utilisons l'abréviation : *Vie*, tandis que pour les références aux commentaires nous faisons appel à l'abréviation : Rossi Taibbi.

(2) Élisabeth Malamut, *Sur la route des saints byzantins*, Paris, 1993, pp. 256-258, a établi une carte des voyages de S. Élie montrant qu'il vivait en déplacement perpétuel. Ses voyages en Grèce représentent une partie de ses mouvements.

Les voyages de S. Élie en Grèce se placent chronologiquement entre ceux de S. Grégoire le Décapolite, qui ont eu lieu entre 830 et 840, et ceux de S. Fantin, entrepris entre 940 et 974. L'étude de ces deux derniers cas a montré que la *Vie de S. Grégoire le Décapolite* reflète la menace arabe sur la Grèce, l'émancipation des Slaves installés au nord de la frontière et les premières manifestations de la puissance bulgare (3). Dans la *Vie de S. Fantin*, les Slaves sont passés sous silence, tandis que la menace arabe sur la Grèce paraît être un souvenir ; seuls les Bulgares constituaient un danger réel pour les régions grecques (4). L'existence d'une source intermédiaire, la *Vie de S. Élie le Jeune*, constitue une chance pour l'étude historique de ces régions. Vu que les questions relatives à ces régions n'ont pas fait l'objet d'une analyse particulière, une telle étude s'avère nécessaire. Par la même occasion, il y a moyen d'exploiter les informations contenues dans la *Vie de S. Élie le Spéléote* (5). Il s'agit d'un autre saint italo-grec qui, selon son biographe, a cherché refuge à Patras, vers la fin du IXe siècle, fuyant une attaque arabe dirigée contre l'Italie du Sud. Le saint, ainsi que son maître spirituel Arsénios, ont passé huit ans dans la région. Sa *Vita*, rédigée vers la fin du Xe siècle, manque de précision, mentionne rarement des noms de personnes et donne peu de repères chronologiques. L'examen des informations est fait dans la suite, où les données de deux sources sont groupées par région.

Le Péloponnèse

Selon son biographe, S. Élie le Jeune, fuyant une attaque arabe contre Reggio, s'installa à Taormina (6). Là, il reçut comme élève un

(3) Lors du Colloque «L'Hellénisme du Nord», tenu à Athènes, du 17 au 20 décembre 1992, j'ai présenté une communication ayant pour titre *Ὁ βορειοελλαδικὸς χῶρος σύμφωνα μὲ τὸν Βίο τοῦ Ἁγίου Γρηγορίου τοῦ Δεκαπολίτου*, dans *Παρνασσός*, 35 (1993), pp. 53-75.

(4) Cette *Vita* a été éditée récemment par Enrica Follieri, *La Vita di San Fantino il Giovane. Introduzione, Testo greco, Traduzione, Commentario e Indici (Subsidia Hagiographica, 77)*, Bruxelles, 1993. J'ai étudié les passages relatifs aux régions grecques ; l'étude paraîtra prochainement.

(5) Le texte a paru dans les *Acta Sanctorum, Sept.III.* Une édition critique et commentée fait toujours défaut.

(6) *Vie*, p. 36, 478 à p. 38, 502, télescope une série d'événements. Les Arabes, après la chute de Syracuse en mai 878, attaquaient, selon Cédrénos, éd. I. Bekker, dans *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonn, 1838-1839, vol. II, p. 353, partout. D'après l'historien arabe Ibn 'Idari (cfr l'extrait dans A. A. Vasiliev, *Byzance et les*

jeune aristocrate auquel il donna le nom monastique de Daniel. Prévoyant l'attaque arabe contre Taormina et la défaite du stratège Barsacios, il quitta la Sicile et, accompagné de Daniel, débarqua dans le Péloponnèse (7). Étant donné que l'attaque arabe contre Taormina eut lieu en été de 881, l'arrivée de deux moines dans le Péloponnèse doit être placée vers la même date (8). Arrivés en Laconie, ils se sont finalement installés dans les bâtiments d'une église, dédiée aux Saints Anargyres (Côme et Damien), situés non loin d'une grotte. Très vite, les habitants de la région se sont rendu compte de la sainteté d'Élie et sont accourus auprès de lui pour demander la guérison de leurs malades. Élie a rétabli ainsi plusieurs personnes souffrant manifestement de malaria. Il a aussi guéri deux jeunes filles «dérangées par le démon» (9). Quand les nouvelles de la défaite byzantine devant Taormina sont parvenues en Laconie, les deux moines ont pris le bateau pour se diriger vers l'Épire (10). L'analyse des informations se rapportant à la suite de ce voyage est faite dans le paragraphe consacré à la Grèce occidentale.

Arabes, t.II : *La dynastie Macédonienne (Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae*, 2, 2 = *Extraits des sources arabes traduits par M. CANARD)*, Bruxelles, 1950, p. 215), Taormina a été attaquée aussi avant le 22 août 879. La réaction byzantine se manifesta en 880 ; une flotte byzantine sous le commandement de Nasar, que la *Vie*, p. 38, 495, appelle Basile, a battu les Arabes et a permis aux Byzantins de récupérer plusieurs localités d'Italie. *Vie*, p. 36, 480-481 : le biographe de S. Élie se trompe en plaçant cette opération sous Léon VI. L'erreur est signalée par plusieurs historiens, qui toutefois ne sont pas d'accord sur la raison qui explique cette mauvaise référence ; cfr à ce propos ROSSI TAIBBI, pp. 150-151. Le récit des événements dans A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, t. II, 1 : *La dynastie Macédonienne (Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, 2, 1)*, Bruxelles, 1968, pp. 95-98 (l'ouvrage est cité sous l'abréviation : VASILIEV). S. Élie a fui Reggio avant que ne soient entreprises les opérations par Nasar au printemps de 880, mais aussi après l'attaque arabe contre Taormina, en été de 879.

(7) *Vie*, p. 38, 501 à p. 39, 514. Le stratège Barsacios est mal connu. La *Chronique de Cambridge*, éd. et trad. française A. A. VASILIEV, t. II, p. 100, l'appelle Balsacios, tandis que M. AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, 2e éd. Catane, 1933-1939, I, p. 560, et p. 658, propose pour lui le nom de Barsamius. Quoi qu'il en soit, Barsacios devait être récemment nommé, car au mois d'août de 880, le thème de Sicile était dirigé, d'après le CONTINUATEUR DE GEORGES LE MOINE, éd. I. BEKKER, dans *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonn, 1838, p. 845, 6-7, par Eupraxios.

(8) L'attaque de 881 contre Taormina est rapportée seulement par le biographe de S. Élie et par la *Chronique de Cambridge*, II, p. 100, qui la place au cours de la 14e indiction (avant le mois de septembre de 881). Parmi les historiens arabes, IBN AL-ATIR (VASILIEV, t. II, p. 137), qui signale l'expédition, la place aussi entre le 12 août 880 et le 31 juillet 881.

(9) *Vie*, p. 40, 515 à p. 42, 544.

(10) *Vie*, p. 42, 545-548. Toutefois, et comme nous l'expliquons plus loin, la défaite dont parle le texte ne semble pas être celle de 881.

Ce récit pose une question : pourquoi Élie a-t-il choisi la Laconie alors que le refuge habituel dans des cas pareils était Patras ? Certes, S. Willibald a débarqué à Monemvasie, venant d'Italie, vers 722/723. Mais il s'agissait d'un cas différent ; Willibald n'était pas un réfugié, mais un voyageur qui se dirigeait vers la Terre Sainte ; son itinéraire est donc normal ([11]). Dans le cas d'Élie, le texte laisse entendre que les deux hommes avaient volontairement choisi la Laconie. Il s'agit d'un témoignage sur la relation privilégiée qui existait entre l'Italie du Sud et la Laconie, relation dont parlent aussi d'autres sources ([12]). Il est pourtant possible que d'autres raisons aient poussé Élie à prendre sa décision. Le texte indique qu'Élie rencontrait des difficultés à Taormina. Le stratège Barsacios et son milieu manifestaient de l'hostilité à son égard ([13]). Ainsi, il a dû quitter la Sicile pour chercher un abri en Laconie, peut-être chez des moines qu'il connaissait. Le biographe, soit intentionnellement, soit par ignorance, masque la réalité en présentant le tout comme une prévision.

Le texte est peu explicite au sujet de la Laconie. Ainsi, il est difficile de localiser l'église des Saints Anargyres. L'éditeur pense qu'il s'agit du monastère des Saints Anargyres de Vassaras, village situé à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Sparte. Ce monastère est attesté depuis le XVIIe siècle ([14]). Deux éléments jouent en faveur de cette hypo-

(11) *Vita Willibaldi, Episcopi Eichstetensis*, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, XV, 1 (1925), p. 93. Au sujet de la valeur historique de ce texte, cfr Haris KALLIGAS, *Byzantine Monemvasia. The Sources*, Monemvasie, 1990, p. 43. La date exacte du passage de Willibald par Monemvasie doit être située d'après P. SCHREINER, *Notes sur la fondation de Monemvasie en 582-83*, dans *Travaux et Mémoires*, 4 (1970), p. 471, entre 723 et 728. P. NICOLOPOULOS, *Ἡ ἀρχαιοτέρα ἄμεσος γραπτὴ μνεία τῆς Μονεμβασίας 898 μ.Χ.*, dans *Λακωνικαὶ Σπουδαί*, 5 (1980), p. 235, situe le voyage entre 722 et 723, tandis que E. CHRYSANTHOPOULOS, *Τὰ βιβλία θαυμάτων τοῦ Ἁγίου Δημητρίου, τὸ Χρονικὸν τῆς Μονεμβασίας καὶ αἱ σλαβικαὶ ἐπιδρομαὶ εἰς τὴν Ἑλλάδα*, Athènes, 1954, p. 138, opte pour l'année 728.

(12) Déjà la *Chronique de Monemvasie*, éd. I. DUJČEV, *Cronaca di Monemvasia (Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici. Testi e Monumenti. Testi, 12)*, Palerme, 1976, p. 12, 95-97 et p. 12, 112-115, signale que lors des invasions slaves en 586, les habitants de la Laconie ont cherché refuge en Sicile. Sur la bibliographie considérable à ce sujet, cfr p. 13, n. 47, de l'édition de la Chronique. Aussi lors de la prise de Syracuse, en mai 878, les quelques réfugiés ont-ils gagné la Laconie pour informer l'amiral Adrienne, selon le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE, éd. I. BEKKER, dans *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonn, 1838, p. 310,19 à p. 311,21.

(13) Son biographe n'en parle pas ouvertement. Or, plus loin, *Vie*, p. 42, 549-555, il signale l'hostilité de l'adjoint de Barsacios à l'égard des deux moines et particulièrement à l'égard d'Élie.

(14) ROSSI TAIBBI, p. 152-153.

thèse : a) l'expression du texte «dans la région de Sparte», b) la présence de grottes dans le voisinage. Par contre, la mention de personnes souffrant de malaria fait penser à un endroit plus proche des rives de l'Eurotas, tandis que Vassaras est situé sur les pentes du mont Parnon. Pour le reste, le texte permet de dire qu'en 880/881, la voie maritime entre la mer Adriatique et la mer Égée restait ouverte, malgré la présence arabe. Le contexte indique encore que l'offensive arabe était principalement dirigée vers l'Italie ; le Péloponnèse paraît tranquille (15) ; c'est un abri pour les populations italiotes. Au moment des invasions slaves, le mouvement des populations se faisait dans le sens inverse (16). La relation des vases communiquants entre l'Italie du Sud et le Péloponnèse, semble être aussi de rigueur à la fin du IXe siècle après J.-C.

Une dernière question se pose concernant la date du départ des deux moines. Leur biographe place celle-ci après la défaite de Taormina, mais selon toute probabilité il ne s'agit pas de l'incursion de 881, dont l'importance semble mineure (17). L'historien arabe Ibn al-Atir, qui signale à peine l'incursion de 881, note qu'en 268 de l'hégire (1 août 881-20 juillet 882), l'émir de Sicile Al-Hasan ben al-Abbâs envoya Abu't-Tawr pour une nouvelle razzia. Les Byzantins ont anéanti cette armée, dont seulement sept hommes ont échappé. Al-Hasan ben al-Abbâs a été éloigné après cette défaite. Son successeur, Muhammad ben al-Fadl, attaqua la base navale de Catane et battit les Byzantins. Les Arabes ont dirigé ensuite leurs armes contre Taormina et ont pillé la campagne. L'armée byzantine a essayé de surprendre les Arabes en les attaquant au moment où ils s'en retournaient. Au cours du combat, les Byzantins ont été mis en déroute et ont perdu 3.000 hommes (18). Cette défaite fut décisive pour la suite des opérations ; les Byzantins, après cette date, ne sont pas parvenus à redresser la situation. Vu l'importance que la biographe de S. Élie le Jeune accorde à cette défaite, il faut penser qu'il s'agit de la bataille de 882 et non pas de l'incursion de 881.

(15) Le Péloponnèse, comme l'indique CÉDRÉNOS, II, p. 353, n'était pas à l'abri des razzias arabes surtout après la prise de Syracuse. Avant aussi, comme le signale VASILIEV, pp. 54-55, la région était attaquée par les Arabes de Crète. La différence est que le Péloponnèse n'a pas fait l'objet d'une conquête arabe, comme cela fut le cas pour la Sicile et l'Italie du Sud.

(16) Cfr *supra*, n. 12.

(17) Cfr VASILIEV, p. 105, et AMARI, I, p. 560, et p. 658, ainsi que nos remarques *supra*, n. 8.

(18) Extrait tiré de VASILIEV, II, p. 138.

Élie et Daniel ont de nouveau débarqué dans le Péloponnèse, quelques années plus tard. Élie «prévoyant», selon son biographe, une attaque arabe contre Reggio, décida de quitter son monastère situé près de cette ville, pour aller à Patras ([19]). Étant donné que l'incursion, dont parle le texte, a eu lieu au mois de septembre 888, la date d'arrivée des deux moines à Patras doit être située vers la même date ([20]).

Le séjour des deux italiotes à Patras fut court. Dès que les Arabes se sont retirés, Élie et Daniel, ainsi que les autres réfugiés ont pris le bateau pour l'Italie ([21]). À Patras, les deux moines ont trouvé un endroit tranquille pour s'installer. À l'occasion, Élie a guéri quatre personnes «en libérant leurs âmes de l'emprise démoniaque» ([22]). Le passage ne donne aucune information au sujet de la ville ou de la région de Patras. La seule conclusion permise c'est que le nord-ouest du Péloponnèse servait de refuge aux habitants de l'Italie du Sud, en cas de danger. Il s'agit encore d'une relation privilégiée entre Reggio et Patras, puisque les habitants de Patras avaient cherché refuge à Reggio, en 685, lors des invasions slaves ([23]).

Cette relation est exprimée aussi par la *Vie de S. Élie le Spéléote*. Selon son biographe anonyme, Élie le Spéléote et son maître Arsénios fuyant une attaque arabe contre Reggio sont arrivés à Patras ; ils s'y sont installés pour huit ans ([24]). Le texte ne fournit pas de repères chronologiques permettant une datation précise. Les historiens pensent que l'attaque dont parle le texte est celle rapportée par la *Vie de S. Élie le Jeune* c'est-à-dire celle du mois de septembre de 888 ([25]).

(19) *Vie*, p. 56, 761-767.

(20) Sur les circonstances de cette attaque, cfr VASILIEV, pp. 135-136. Cette opération a suivi la défaite de la flotte byzantine à Mylae (l'actuel Milazzo). Les historiens byzantins restent muets, mais en tenant compte du récit des historiens arabes, on peut situer l'incursion à la 275ème année arabe c'est-à-dire entre le 16 mai 888 et le 5 mai 889.

(21) *Vie*, p. 58,769-782. Ce passage est significatif pour l'étude du mouvement des réfugiés dans l'empire byzantin. Les populations qui se déplaçaient pour éviter les sévices des envahisseurs, regagnaient aussi vite que possible leurs foyers ; elles ne se fixaient pas sur les terres d'accueil. La *Chronique de Monemvasie*, p. 20, 174-181, permet même de conclure que les réfugiés songeaient toujours à leur retour, même après une longue période de séjour loin de leur pays.

(22) *Vie*, p. 56, 767 à p. 58, 768.

(23) Cfr P. YANNOPOULOS, *La pénétration slave en Argolide*, dans *Bulletin de Correspondance Hellénique*, Suppl. VI = *Études Argiennes*, Paris, 1980, pp. 346-347.

(24) *Vie de S. Élie le Spéléote*, p. 856, § 20 : la fuite à cause de l'invasion arabe ; p. 859, § 27 : le séjour de huit ans.

(25) Cfr VASILIEV, p. 135 ; G. MINASI, *Lo Speleota, ovvero S. Elia di Reggio*

Il y a toutefois une difficulté à admettre cette hypothèse. Le biographe de S. Élie le Jeune note que les réfugiés ont pris la route du retour immédiatement après le retrait des Arabes. Il est curieux qu'Arsénios et son élève aient attendu huit ans avant de revenir chez eux. En outre, le texte utilise le mot *Θεηλασία* (châtiment divin) pour qualifier l'attaque arabe ([26]). Cela suggère une invasion de plus grande envergure que celle de 888. La seule donnée certaine dans la chronologie de la *Vie de S. Élie le Spéléote* est la date de la mort d'Arsénios, survenue en Calabre, avant 902 ([27]). Dès lors les deux moines sont arrivés à Patras, au plus tard en 894. Aucune autre précision n'est possible.

Le texte consacre deux chapitres au séjour péloponnésien d'Arsénios et d'Élie. Comme c'est habituel à ce genre de littérature, de longs passages sont remplis par une rhétorique pieuse. Les maigres indices d'allure historique sont vagues et peu précis. L'auteur ne donne aucun nom de personne ou de lieu, malgré le fait qu'il se réfère à de nombreuses personnes et localités. Ainsi, d'après le texte, les deux moines, dès leur débarquement à Patras, se sont présentés «à l'évêque de la ville et au clergé pieux» pour demander un endroit propice à se retirer. Ceux-ci leur ont indiqué une tour, située «en face de la ville», mais ayant la réputation d'être hantée. Les deux moines, grâce à leurs prières, ont exorcisé le lieu, et cet exploit a provoqué l'admiration générale ([28]). Quelqu'un, parmi les aristocrates de la ville, les a même invités à dîner chez lui. La maîtresse de maison tomba alors amoureuse d'Élie ; l'attachement de ce dernier aux vertus monastiques l'aida à éviter la tentation et servit d'exemple à la dame pour se ressaisir et se corriger ([29]). Mais c'était surtout la sainteté d'Arsénios qui impressionnait la foule, car son corps émettait, dès son vivant, le parfum caractéristique des

Calabria, monaco basiliano del IX e del X secolo, Naples 1893, pp. 170-171 ; G. DA COSTA-LOUILLET, *Saints de Sicile et d'Italie méridionale aux VIIIe, IXe et Xe siècles*, dans *Byzantion*, 29-30 (1959-1960), p. 115.

(26) *Vie de S. Élie le Spéléote*, p. 856, § 20.

(27) IDEM, p. 862, § 35 : les Arabes sous le commandement d'Abu Ishaq Ibrahim II attaquèrent Reggio, le 3 septembre 902 et essayèrent de brûler le corps d' Arsénios. La date est précisée grâce aux renseignements fournis par la *Vie de S. Élie le Jeune*, p. 82, 1105-1109. Dès lors, Arsénios était mort avant cette date. Sa mort doit être placée immédiatement après son retour de Patras, car selon la *Vie de S. Élie le Spéléote*, p. 858, § 26, Arsénios décida de quitter Patras parce qu'il pressentait sa mort, tandis que l'évêque de Patras essayait de l'empêcher de partir pour pouvoir garder sa dépouille comme relique.

(28) *Vie de S. Élie le Spéléote*, p. 856, § 20 à p. 857, § 22.

(29) IDEM, p. 857, § 22 à p. 858, § 25.

saintes reliques. L'afflux des fidèles que ce phénomène provoquait a effrayé les deux moines, qui ont décidé de regagner Reggio (30). Or, l'évêque ne voulant pas les perdre fit son possible pour les convaincre de renoncer à leur décision. La manière douce n'ayant pas donné les résultats escomptés, l'évêque mit en oeuvre un stratagème : le jour de l'Épiphanie, en présence de nombreux témoins, Élie fut accusé du recel d'objets volés par le *skeuophylax* de la cathédrale ; à la suite de cette accusation, Élie fut emprisonné. Mais l'évêque comprit l'absurdité de sa démarche et autorisa le départ des deux moines (31).

Le récit du biographe d'Arsénios et d'Élie manque d'originalité. L'épisode de la tour est copié de la *Vie de S. Grégoire le Décapolite* (32) et celle de la femme amoureuse se lit dans la *Vie de S. Élie le Jeune* (33). L'épisode du moine accusé à tort est un lieu commun. Malgré la banalité du passage nous pouvons en tirer quelques renseignements. Par exemple, la démarche des deux moines auprès des autorités ecclésiastiques pour demander le droit de s'installer est une information intéressante. Cette règle, bien connue par le droit canon, n'est pas couramment attestée par les sources narratives. Il ne s'agit pas d'un lieu commun. On peut aussi faire valoir les références chronologiques, telles que le séjour de huit ans et la mention de la fête de l'Épiphanie. Ces mentions n'ont pas un caractère laudatif et de ce fait ne sont pas des lieux communs. Le noyau historique de ce passage peut être le suivant : Arsénios et Élie, fuyant les Arabes, sont arrivés à Patras. Constatant que la région était plus calme que l'Italie, ils ont décidé de s'y installer après avoir demandé et reçu les autorisations nécessaires. Huit ans plus tard, il semble qu'ils soient impliqués, peut-être à leur insu, dans une affaire de trafic d'objets de valeur provenant du trésor de la cathédrale. Les autorités ecclésiastiques, soit pour éviter le scandale, soit parce qu'elles ont compris qu'Élie a été victime d'escrocs, ont déclaré les deux italiotes indésirables. Ces derniers ont quitté Patras pour l'Italie.

Selon cette source, Patras à la fin du IXe siècle restait une province byzantine calme. À part les réfugiés italiotes, la ville attirait des pèlerins,

(30) IDEM, p. 858, § 26 à p. 859, § 27.

(31) IDEM, p. 859, § 28 à p. 860, § 30.

(32) F. DVORNIK, *La Vie de Saint Grégoire le Décapolite et les Slaves Macédoniens au IXe siècle (Travaux publiés par l'Institut d'études slaves, V)*, Paris, 1926, p. 56,16 à p. 57, 26.

(33) *Vie*, p. 16, 195 à p. 22, 277. Ici, comme dans la biographie de son homologue, le Spéléote, le texte est très long et plein de détails peu dignes d'un texte hagiographique.

car elle disposait des reliques vénérées de l'Apôtre André. Le pèlerinage contribuait à la prospérité de la ville, mais surtout à l'accumulation de richesses par l'église locale, bénéficiaire principale des offrandes des fidèles. Le texte n'éclaire pas la question de la promotion de Patras au rang de métropole, qui à cause des anachronismes des sources, reste problématique. Des dates proposées vont du règne de Nicéphore Ier à celui de Léon VI le Sage (34). Dans la *Vie de S. Élie le Spéléote*, le prélat de Patras est appelé «évêque» (35). À première vue, on pense que Patras était encore un évêché entre 888 et 894. Or, l'auteur utilise la formule «l'évêque et le clergé» quand il veut parler du corps ecclésiastique en général (36) ; la formule n'a donc pas un contenu administratif précis. Ensuite le biographe paraît ignorer les titres honorifiques et les fonctions administratives accordés aux évêques à la fin du IXe siècle. Il ne mentionne ni les métropolites, ni les archevêques, ni les autocéphales. Pour lui existaient seulement des évêques, c'est-à-dire des porteurs du sacerdoce épiscopal ; c'est la raison pour laquelle ils les appelle parfois «archiprêtres» (37).

Le Péloponnèse n'est plus mentionné, ni dans la *Vie de S. Élie le Jeune*, ni dans celle de *S. Élie le Spéléote*. Les informations de ces deux textes vont dans le même sens que celles des autres sources : le Péloponnèse, grâce à la paix qui y régnait, devient une province importante dans l'empire. En plus, il devient terre d'accueil pour les chrétiens de Sicile et de Calabre. Ce mouvement des populations prouve que les relations très anciennes entre le Péloponnèse et l'Italie du Sud restaient toujours étroites à la fin du IXe siècle.

La Grèce occidentale

La rive orientale de l'Adriatique et les Îles Ioniennes sont souvent mentionnées dans la *Vie de S. Élie le Jeune*. Élie est arrivé dans la

(34) F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches (Corpus der griechichen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*, Reihe A, Abt. I, Teil I : *Regesten von 565-1025*), Munich et Berlin, 1924, p. 45 et p. 68, place l'érection de Patras au rang de métropole à l'époque de Nicéphore Ier. S. Kyriakidis, *Βυζαντιναὶ Μελέται VI*, Thessalonique 1947, pp. 26-29, propose le règne de Léon VI. D'autres historiens admettent l'une ou l'autre de ces dates avec plus ou moins de nuances. Cfr une mise au point par P. Yannopoulos, *Métropoles du Péloponnèse mésobyzantin : Un souvenir des invasions avaro-slaves*, dans *Byzantion*, 63 (1993), p. 388-400.

(35) *Vie de S. Élie le Spéléote*, p. 856, § 20 ; p. 858, § 26 ; p. 859, § 27, etc.

(36) Idem, p. 856, § 20 ; p. 858-859, § 26.

(37) Idem, p. 860, § 30.

région, après le mois de septembre de 882, venant de Laconie. Au même moment, les données stratégiques dans l'Italie du Sud changeaient radicalement. À la bataille de Taormina de 882, les forces arabes, ont mis hors de combat les forces byzantines. Taormina restait encore byzantine grâce à l'appui de la flotte. Les Byzantins devaient appliquer une nouvelle stratégie, au sujet de laquelle les sources historiques sont muettes.

Élie et Daniel ont débarqué à Bouthrote, «ville côtière de l'Ancienne Épire» ([38]), où a eu lieu un épisode curieux. Élie connaissait à Bouthrote un haut fonctionnaire, l'*archon* de la ville ([39]). Le texte laisse croire que cette connaissance a joué un rôle dans la décision d'Élie d'aller à Bouthrote. Dans la ville, se trouvait aussi l'adjoint au stratège de Sicile. Le texte ne donne pas le nom de ce personnage ; il l'appelle «*le second*» ([40]). Il ne dit pas non plus pourquoi ce *second* était à Bouthrote, à l'automne de 882. En tout cas, quand il vit Élie et Daniel dans la ville, il se mit dans une colère indescriptible. Il accusa les deux moines d'espionnage au profit des Arabes, leur attribua des sentiments pro-arabes et les traita de renégats. L'intervention de l'*archon* en faveur des deux moines fut inutile ; ils furent arrêtés et mis en prison afin de passer devant la cour martiale. La mort accidentelle du *second* le lendemain matin sauva les deux détenus. Relâchés, ils quittèrent aussitôt Bouthrote pour Corfou ([41]) ; arrivés là, ils se présentèrent à l'évêque, qui les cacha dans un des palais du complexe épiscopal. Élie, répondant à la demande pressante des prêtres de la cathédrale corfiote, guérit une femme dépressive. Après cet épisode, et sans aucune transition, le biographe signale que les deux moines ont quitté Corfou pour la Calabre ([42]).

Ce récit soulève la question du rôle d'Élie dans le conflit arabo-byzantin pour le contrôle de l'Italie du Sud. Certes cette question n'a

(38) *Vie*, p. 42, 547-548. Au sujet de Bouthrote, en grec *Βουθρωτόν*, actuellement Boutrini ou Boutrint ou encore Boutrinti en Albanie du Sud, cfr P. SOUSTAL et J. KODER, *Nikopolis und Kephallenia* (= *Tabula Imperii Byzantini, 3*), Vienne, 1981, pp. 132-134, et *The Oxford Dictionnary of Byzantium*, I, Oxford et New York, 1991, p. 318.

(39) *Vie*, p. 42, 558. Au sujet des archontes, cfr une note dans P. YANNOPOULOS, *Ἡ ὀργάνωση τοῦ Αἰγαίου κατὰ τὴ Μεσοβυζαντινὴ περίοδο*, dans *Παρνασσός*, 32 (1990), p. 202.

(40) *Vie*, p. 42, 549-550 : *ὁ τὰ δεύτερα τοῦ στρατηλάτου φέρων*.

(41) *Vie*, p. 42, 549 à p. 44, 579.

(42) *Vie*, p. 44, 579-593.

pas de rapport direct avec le sujet de cette étude, mais une réponse à celle-ci, peut aider à comprendre d'autres événements, en rapport direct avec le sujet.

Le texte de la *Vie de S. Élie le Jeune* présente Élie comme étant bien disposé à l'égard des Arabes. Seulement il est impossible de savoir si ces sentiments doivent être attribués à Élie ou à son biographe. Élie avait vécu de longues années avec les Arabes, il connaissait leur langue, leur civilisation et leur caractère (43). Son biographe le présente comme quelqu'un qui admirait le sens de la justice propre aux Arabes (44) et la manière dont ceux-ci abordaient les questions théologiques et philosophiques (45). Le texte présente encore les Chrétiens vivant sous la domination arabe comme ne subissant aucune pression ; ils jouissaient de tous les droits civiques, de toutes les libertés religieuses (46) ; ils n'étaient victimes d'aucune discrimination, à tel point qu'ils pouvaient faire de la propagande en faveur du christianisme et convertir impunément des musulmans (47). À ma connaissance, la *Vie de S. Élie le Jeune* est l'œuvre byzantine qui est la mieux disposée vis-à-vis des Arabes. Si elle ne reflète pas exclusivement les opinions de son auteur, les propos du *second*, accusant Élie et Daniel, de sentiment pro-arabes, semblent justifiés. Si on abandonne le terrain des sentiments, les faits sont aussi troublants. Élie connaissait avec précision le moment et l'endroit de la prochaine attaque arabe et pouvait toujours fuir à temps la zone des opérations (48) ; on peut supposer qu'il était au courant

(43) Rossi Taibbi, pp. XI-XII : Élie a été capturé par les Arabes lors d'une razzia vers 839, quand il avait 16 ans (*Vie*, p. 14, 166-170) ; il a regagné la Sicile vers 879/880 (*Vie*, p. 36, 473-478) ; il a donc vécu 40 ans en pays arabe, non seulement en tant qu'esclave, mais aussi comme homme libre.

(44) *Vie*, p. 22, 278 à p. 24, 294, et p. 84, 1134-1143.

(45) *Vie*, p. 32, 414 à p. 36, 463.

(46) Cfr notamment *Vie*, p. 14,170-181 ; p. 22,267-269, et surtout p. 24,303-310, où il est question de la vie religieuse des chrétiens sous la domination musulmane et de l'activité de l'évêque Pantoléon. En outre, Élie a voyagé en Palestine (*Vie*, p. 26, 339 à p. 30, 386), en Égypte (*Vie*, p. 30, 387-399) et en Syrie (*Vie*, p. 32, 400-413), pour visiter les lieux saints, faire connaissance avec des moines et prendre contact avec les communautés chrétiennes, sans avoir le moindre problème. Son biographe laisse comprendre que les chrétiens vivant dans ces régions ne connaissaient pas de difficultés.

(47) *Vie*, p. 24, 301-303, et p. 36, 464-469.

(48) *Vie*, p. 48, 634-644, signale que les gens accouraient auprès de lui pour s'informer, car il prévoyait toujours les attaques arabes. Lui-même a fui par exemple la région de Taormina (*Vie*, p. 38, 509-512) ou la région de Reggio (*Vie*, p. 56, 761-765).

des plans prévus pour l'évolution de la situation (49) ; il pouvait visiter des territoires arabes (50) et même intervenir auprès les autorités arabes en faveur des prisonniers de guerre (51). Tout cela est présenté par son biographe comme des prophéties, prévisions, miracles, marques de la sainteté de son héros. Mais l'accusation directe et sans équivoque du *second*, sème le doute quant aux activités réelles d'Élie. Ce doute est renforcé par la mort suspecte du *second*, la fuite vers Corfou des deux italiotes et le fait que l'évêque de Corfou les a cachés (52). Élie était-il un espion des Arabes ? Un détail rend obligatoire une réponse négative à cette question : Élie fut invité par l'empereur Léon VI au Palais (53). Les services secrets de l'empire ne pouvaient pas se tromper à ce point. Élie n'était pas un espion des Arabes, mais plutôt le contraire. Comme cela a été signalé pour Grégoire le Décapolite, plusieurs moines voyageurs étaient des agents secrets des services impériaux (54). L'habit monastique leur permettait une certaine liberté de mouvement, même derrière les lignes adverses, et de ce fait ils constituaient une source incomparable d'informations. Pour ne pas soulever de soupçons, ils devaient se présenter comme sympathisants du camp adverse. Certains fonctionnaires byzantins, ignorant leur rôle, pouvaient s'y méprendre. Tel semble être le cas du *second* du stratège Barsacios. Par contre,

(49) Par exemple *Vie*, p. 62, 843 à p. 64, 856 : prédiction de la prise de Reggio ; p. 74, 1001-1006 : prédiction de la prise de Taormina.

(50) *Vie*, p. 36, 474-478 : sa mère a vécu à Palerme, jusqu'à sa mort ; Élie a pu lui rendre visite vers 879/880.

(51) *Vie*, p. 66, 901-906, note que plusieurs personnes s'adressaient à Élie quand elles avaient des proches en captivité dans les pays arabes. Un cas concret est signalé par la *Vie*, p. 84, 1134-1143, tandis qu'à la p. 88, 1186-1212, le texte parle de quelqu'un à qui Élie avait prédit qu'il serait capturé, et il lui avait demandé de saluer de sa part le chef arabe d'Afrique. Les choses s'étant passées comme prévues par le saint, le prisonnier fut libéré par le chef arabe. Si on fait abstraction du merveilleux, il reste qu'Élie avait des connaissances chez les Arabes et même des connaissances haut placées.

(52) *Vie*, p. 44, 579-580.

(53) *Vie*, p. 106, 1437-1442. Le plus remarquable est qu'Élie savait qu'il serait invité au Palais avant même l'arrivée du messager impérial (*Vie*, p. 104, 1429-1433).

(54) Cfr C. MANGO, *On Re-reading the Life of St. Gregory the Decapolite*, dans *Βυζαντινά*, 13 (1985), p. 646. Nous constatons des faits troublants, par exemple le fait d'être informé de sa prochaine invitation au Palais, avant l'arrivée du messager impérial, comme nous le signalons, *supra* n. 53. D'autres «prédictions», nous le verrons, semblent être des informations qu'Élie avait reçues avant les autres. Cfr les remarques, allant dans le même sens, de MALAMUT, *Sur la route des saints*, p. 162.

l'*archon* de Bouthrote paraît être mieux informé (55). L'acceptation de cette hypothèse soulève d'autres questions : Pourquoi Élie est-il arrivé à Bouthrote, où apparement il n'avait rien à faire ? Que faisait le *second* de Barsacios à Bouthrote, au moment où la situation à Taormina était critique ? Ces deux questions sont logiquement liées à une troisième : quelle était l'importance de Bouthrote à la fin du IXe siècle dans le cadre de la nouvelle stratégie byzantine ?

Le texte se tait au sujet de la raison qui a fait venir Élie et Daniel à Bouthrote. Aucun pèlerinage qui aurait justifié le déplacement vers cette ville n'est attesté. Certes, Élie connaissait l'*archon* de Bouthrote et peut-être aussi Pachôme, l'évêque de Corfou (56). Mais ces connaissances n'expliquent pas le voyage. Le biographe laisse supposer que la défaite byzantine à Taormina n'était pas étrangère à sa décision de voyager à Bouthrote (57). Après cette défaite, le thème de Sicile a été réduit à quelques localités situées à l'est de l'île, tandis que la pression arabe devenait de plus en plus forte ; la fin de la présence byzantine sur l'île n'était plus qu'une question de temps. Puisque Bouthrote ne faisait pas partie du thème de Sicile, il devait y avoir une raison majeure pour que *le second* ait quitté son poste à ce moment critique. Et c'est peut-être la même raison qui a fait venir Élie et Daniel dans cette ville.

Bouthrote est peu mentionné par les sources. À l'époque paléochrétienne, la ville connaissait un essor si l'on en juge à partir des restes archéologiques. Durant l'époque byzantine, elle était l'un des deux sièges épiscopaux de l'Albanie du Sud, mais de rang inférieur (58). Ducellier pense que la ville était peut-être fortifiée au XIe siècle, mais ses fortifications ne devaient pas être redoutables (59). L'absence de

(55) Le cas de l'*archon* de Bouthrote mis en part, Élie avait d'autres connaissances hautement placées, par exemple Michel, amiral et ensuite stratège de Calabre (*Vie*, p. 64, 866-870), ou l'influent citoyen de Taormina Chrysion (*Vie*, p. 78, 1046-1051), sans parler de nombreux évêques que son biographe présente comme étant ses amis.

(56) Rossi Taibbi, p. 159 : Pachôme était évêque de Corfou de 869 à c. 887. Cet évêque, inconnu d'autres sources, est mentionné seulement par la *Vie*, p. 56, 759-760.

(57) C'est du moins l'impression qui se dégage de la *Vie*, p. 42, 545-547.

(58) La ville est mentionnée par Hiéroklès, éd. E. Honigmann dans *Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae*, Bruxelles, 1939, 652, 4, comme une des agglomérations de l'Ancienne Épire. La seconde ville importante était Chimara. P. Soustal et J. Koder, *Nikopolis und Kephallenia*, pp. 132-134 : l'évêque de la ville, ainsi que celui de Chimara, dépendaient du métropolite de Nicopolis ; mais, à une date inconnue, il a été soumis à celui de Naupacte.

(59) A. Ducellier, *La façade maritime de l'Albanie au moyen âge (Institute for Balkan Studies, 177)*, Thessalonique, 1981, pp. 42-43. Par contre, les vestiges paléo-

fouille ne permet pas des conclusions fondées sur les indices archéologiques. Le témoignage de la *Vie de S. Élie le Jeune* est donc fondamental pour l'histoire de la ville à la fin du IXe siècle.

Le texte parle une seconde fois de Bouthrote à l'occasion du transfert des restes d'Élie de Thessalonique en Calabre. Cette translation eut lieu en été de 905. L'escorte suivit une route qui partant de Thessalonique, passait par la Thessalie, l'Hellade et la Thesprotie pour aboutir à Bouthrote (60). Manifestement il s'agit de la route d'Épire qui passait par Larissa, Almyros, Ioannina, Dryinopolis, Salona, avec une bifurcation vers Bouthrote à Dryinopolis (61). Cette route avait une grande importance pour l'empire à la fin du IXe siècle, car elle reliait la Mer Égée à la Mer Adriatique quand l'Egnatia byzantine, passant beaucoup plus au nord, était fermée. Bouthrote constituait alors un port stratégique pour la défense de l'Italie. Le fait que la ville était administrée par un *archon*, fonctionnaire portuaire (62), est révélateur de l'intérêt que l'administration centrale accordait au bon fonctionnement du port. La présence arabe en Crète, en Afrique du Nord et en Sicile, qui rendait périlleuse la navigation dans la Méditerranée centrale, augmentait l'importance des villes côtières de la Grèce occidentale, dont Bouthrote, auxquelles aboutissaient les routes balkaniques.

Après ces remarques, il est permis de formuler une hypothèse expliquant la présence du *second* à Bouthrote, en automne de 882. Il y était pour participer à une réunion des responsables pour la défense de l'Occident, après l'écroulement du front de Sicile. Élie devait être au courant de cette réunion et il venait peut-être pour communiquer des informations. Le *second*, persuadé qu'Élie était un traître, après sa fuite avant la bataille de Taormina dont il prédisait l'issue, l'arrêta.

chrétiens indiquent un passé urbain remarquable pour cette agglomération, cfr D. PALLAS, *s.v.*, dans *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, II, p. 232-235 ; A. DUCELLIER, *Observations sur quelques monuments d'Albanie*, dans *Revue Archéologique*, (1965), p. 184-188.

(60) *Vie*, p. 116, 1594-1596.

(61) Cfr la carte de DUCELLIER, *La façade de l'Albanie*, p. 684.

(62) Concernant la fonction de l'*archon*, cfr Hélène ANTONIADIS-BIBICOU, *Recherches sur les douanes à Byzance*, Paris, 1963, p. 85, et p. 244, et Hélène AHRWEILER, *Byzance et la mer (Bibliothèque byzantine. Études, 5)*, Paris, 1966, p. 54-61. N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècle (Le monde byzantin)*, Paris, 1972, p. 343, signale que, sous le nom d'*archon*, les sources byzantines couvrent peut-être aussi d'autres fonctions. Toutefois, la *Vie de S. Luc le Jeune*, dans *Patrologia Graeca*, vol. CXI, col. 453A, est claire ; en parlant d'*archon* de Corinthe, elle signale qu'il était *ὁ τὴν ἐπιμέλειαν τῶν λιμένων ἐπιτετραμμένος*.

C'est pour éviter un autre malentendu du même type que l'*archon* de Bouthrote évacua les deux moines vers Corfou.

Le voyage d'Élie et de Daniel à Corfou est une autre énigme. Selon le texte, les deux moines n'avaient pas l'intention de s'y rendre ; leur but était d'aller en pèlerinage à Rome, mais «ils en étaient empêchés» (63). Alors, l'affaire de Bouthrote paraît être plus grave que le texte ne le laisse croire. Les Siciliens étaient vraiment convaincus du rôle double d'Élie ; la mort suspecte de leur chef a renforcé leurs convictions. Ils n'étaient pas disposés à laisser Élie s'échapper. Finalement les deux héros doivent leur salut à l'*archon* de Bouthrote. Quand les esprits ont été calmés, ils ont pu regagner la Calabre.

Les renseignements du texte au sujet de l'île de Corfou sont minimes. Tout l'intérêt est porté sur l'historiette d'une femme dépressive suite à une fausse couche et guérie par Élie (64). Toutefois, le texte présente l'île comme riche. Le complexe épiscopal était composé de plusieurs bâtiments, appelés «palais» (65) ; la cathédrale paraît importante et desservie par un clergé assez nombreux (66).

Un autre passage de la *Vie de S. Élie le Jeune* donne des renseignements sur l'Église de Corfou. Le récit, qui précède la description de l'attaque arabe contre Reggio en septembe de 888, est consacré à Démétrios, prêtre de la cathédrale calabraise à ce moment-là (67). Un jour, tandis que Démétrios célébrait les matines, Élie se tourna vers lui en disant : «bénissez-nous, ô évêque». Et en réalité, signale le biographe, peu après, Démétrios partit pour Constantinople ; il y fit la connaissance du patriarche qui apprécia les vertus de Démétrios et, après la mort de Pachôme, le nomma évêque de Corfou (68). Ce passage important complète la liste, très peu fournie, des évêques de Corfou durant la seconde moitié du IXe siècle. Rossi Taibbi établit cette liste comme suit : Michel (859-869), Pachôme (869-c. 887), Démétrios (c. 887-?), ?, Arsénios (933-?) (69). Ensuite, le passage confirme que

(63) *Vie*, p. 44, 577-579. Le texte ne dit cependant pas qui les a empêchés ni de quelle manière.

(64) *Vie*, p. 44, 581-591.

(65) *Vie*, p. 44, 579-580 : *ἐν ἑνὶ τῶν ἐκεῖσε μελάθρων*.

(66) Le texte (*Vie*, p. 44, 581-582) parle de personnes qui servaient dans l'église, mais un peu plus loin (*Vie*, p. 44, 590), il précise qu'il s'agissait des prêtres.

(67) *Vie*, p. 56, 746-748. En ce qui concerne l'attaque contre Reggio en 888, cfr *supra*, n. 20.

(68) *Vie*, p. 56, 749-760.

(69) Rossi Taibbi, p. 159. S. Papageorgios, *Ἱστορία τῆς ἐκκλησίας τῆς Κερκύρας*, Corfou 1920, pp. 11-19, n'ayant pas consulté la *Vie de St. Élie le Jeune*, ignore les

vers 887 l'évêque de Corfou ne dépendait pas d'un métropolite ; ce fut le Patriarche de Constantinople qui ordonna Démétrios évêque et qui l'installa sur le siège épiscopal. Mais, il n'était pas métropolite non plus, car dans le texte, il est appelé évêque. Ce passage permet de reconsidérer la date d'autres documents administratifs tel que le *Tacticon des iconoclastes*, qui mentionne Corfou comme un évêché de la métropole d'Épire (70). Ce *Tacticon*, qui a fait couler beaucoup d'encre, est très mal daté ; selon J. Darrouzès, il est daté entre 787, date du VIIe Concile Oecuménique, et le XIVe siècle, date du seul manuscrit qui le contient (71). Grâce à la *Vie de S. Élie le Jeune*, on peut proposer une date plus ancienne que 887. D'autre part, Corfou apparaît dans les *Nouveaux Tactica* comme archevêché autocéphale, c'est-à-dire directement rattaché au Patriarcat de Constantinople (72). C'est la situation indiquée par la *Vie de S. Élie le Jeune*. Cette information jette un peu de lumière sur la datation des *Nouveaux Tactica*, qui, semble-t-il, sont plus anciens que ceux qui portent le titre d'*Anciens Tactica* (73). Les *Nouveaux Tactica* illustrent une situation qui, au moins pour Corfou, était encore en vigueur en 887 ; leur rédaction peut alors être placée après cette date.

Si l'Église corfiote jouissait du statut d'évêché autocéphale, il est légitime de se demander quelle est la date de sa promotion. Le texte

épiscopats de Pachôme et de Démétrios. Si Démétrios a été nommé évêque de Corfou en 887, le Patriarche, dont parle le texte doit être Étienne Ier (886-893), frère cadet de l'empereur Léon VI.

(70) J. Darrouzès, *Notitiae Episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae (= Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin, t. I)*, Paris, 1981, p. 245, 770 : Cephallénie était la métropole de la province et Corfou était son seul évêché. Il est certain que Céphalonie était une des métropoles de la province ; la liste des métropoles de cette même *Notitia* (p. 231, 51) le confirme, mais il est impossible que la métropole eût un seul évêché sous sa juridiction. Pour contourner cette difficulté, Darrouzès, p. 245, admet que la mention de l'Épire dans cette Notitia est le vestige d'un document administratif énumérant les éparchies byzantines, dont l'origine peut être iconoclaste. L'hypothèse du savant byzantiniste paraît peu fondée. L'idée de G. Konidaris, *Αἱ Μητροπόλεις καὶ Ἀρχιεπισκοπαὶ τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου καὶ ἡ «Τάξις» αὐτῶν (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie, 13)*, Athènes, 1934, p. 54, selon laquelle les listes épiscopales ont été troublées, paraît plus logique.

(71) Cfr nos remarques à ce propos dans P. Yannopoulos, *Métropoles du Péloponnèse mésobyzantin*, pp. 396-397, n. 25.

(72) H. Gelzer, *Georgii Cyprii, Descriptio Orbis Romani*, Leipzig, 1890, p. 61, 1216 : Corfou est mentionnée comme le 50ème et dernier évêché du Patriarcat de Constantinople.

(73) Idem, p. LXII : les *Nouveaux Tactica* attribués à Léon VI, ont sans doute été rédigés bien avant. Cfr aussi P. Nicolopoulos, *Ἡ ἀρχαιοτέρα ἄμεσος γραπτὴ μνεία τῆς Μονεμβασίας*, p. 238.

ne dit rien à ce propos, mais tout porte à croire que Démétrios fut le premier archevêque de l'île et que cette promotion fut, avant tout, un acte politique. Le Patriarche Étienne, frère de l'empereur Léon VI, appliquait, dans le contexte de l'Église, la politique impériale. Puisque toute la Grèce occidentale attirait l'attention de la capitale à cause de la poussée arabe, les Byzantins revoyaient leur stratégie et réorganisaient la défense. Les îles ionniennes ont alors acquis une grande importance et, selon les habitudes byzantines, les cadres ecclésiastiques ont aussi profité de ce nouvel état de choses (74).

La Grèce occidentale est de nouveau mentionnée dans la *Vie de S. Élie le Jeune* à propos du dernier voyage du saint et de son élève Daniel. Ici aussi le merveilleux tient une place. Élie, vieux et malade, a été appelé à Constantinople par l'empereur Léon VI, ainsi qu'il l'avait prédit à Daniel depuis longtemps. La lettre d'invitation a été transmise par un fonctionnaire du nom de Coussonios, chargé aussi d'assurer un sauf-conduit aux deux moines (75). Élie, avant d'accepter, demanda à être accompagné par un certain Coloumbos, condamné à mort pour rébellion par Michel, stratège de Calabre (76). Le voyage doit être situé après le 1er août 902, date de la prise de Taormina par les Arabes, mais le texte ne donne pas d'autres repères chronologiques au sujet de ce départ (77) ; c'est grâce aux informations concernant la prise de Thessalonique par les Arabes le 31 août 904, qu'il est possible de dater le voyage vers le mois de juillet de 904.

Le petit groupe prit le bateau pour débarquer à Ericoussa, petite île au nord de Corfou, en face de Bouthrote (78). L'île est présentée comme une escale importante et obligatoire pour ceux qui comptaient s'engager dans la route terrestre. Élie débarqua aussi à Ericoussa, acte qui peut révéler son intention de suivre la route Bouthrote-Ioannina-Larissa-Thessalonique. À Ericoussa, Élie rencontra un homme du nom

(74) A. SAVVIDIS, *Τα βυζαντινά επτάνησα (Μικρή Μυριόβιβλος, 6)*, Athènes, 1986, 9-16, donne une image très incomplète de cette situation. Cfr plutôt P. SOUSTAL et J. KODER, *Nikopolis und Kephallenie*, p. 53.

(75) *Vie*, p. 104, 1429 à p. 106, 1441.

(76) *Vie*, p. 106, 1442-1459

(77) Le seul repère chronologique est le règne de Léon VI (886-912). Un peu plus loin (*Vie*, p. 106, 1460 à p. 108,1472), le texte indique que, quand Élie se mit en route, Taormina était déjà tombée aux mains des Arabes.

(78) *Vie*, p. 106, 1460-1467. La petite île se situe à 7 milles marins au nord de Corfou et à 15 milles marins à l'ouest des côtes épirotes ; elle a un diamètre de presque trois kilomètres et compte maintenant quelques centaines d'habitants.

de Chrysion, originaire de Taormina, auquel il avait prédit la chute de Taormina sans pourtant pouvoir le convaincre. Chrysion déplora sa propre incrédulité de jadis et donna raison à Élie (79). Ce Chrysion est présenté par le texte comme quelqu'un qui avait joué un rôle dans les affaires de Taormina avant la prise par les Arabes. Ce passage indique que les Siciliens, après la prise de leur île par les Arabes, ont fui vers les régions voisines de Corfou ; ils y attendaient la reconquête de l'île par les Byzantins. Il s'agit d'une autre confirmation de l'importance des îles ioniennes dans la nouvelle stratégie byzantine.

De manière inattendue, Élie n'a pas débarqué à Bouthrote ; il prit le bateau et arriva à Naupacte ; de là, il s'engagea sur la route terrestre (80). Donc, sa décision de ne pas prendre la route depuis Bouthrote n'était pas dictée par sa vieillesse ; celle partant de Naupacte vers Thessalonique était aussi difficile et certainement plus longue. Le texte ne dit rien de façon claire sur la raison de ce détour, mais les faits apparaissent quand le voile du merveilleux est soulevé. Le texte dit qu'au moment de l'arrivée du petit groupe à Naupacte, circulaient des rumeurs selon lesquelles la flotte syrienne se dirigeait vers la capitale. À la surprise générale, même de Coussonios, Élie déclara que les Arabes feraient demi-tour dans les Détroits, attaqueraient Thessalonique et la prendraient (81). L'arrivée d'Élie à Naupacte doit par conséquent être située après le 31 juillet 904, jour de la prise de Thessalonique par le renégat Léon de Tripoli. Élie était au courant des mouvements de la flotte arabe dans la Mer Égée, quand tout le monde, même le fonctionnaire impérial, était dans l'ignorance totale (82). Le biographe saisit l'occasion pour attribuer à son héros encore une prophétie, mais Élie a pu apprendre la chute de Thessalonique à Ericoussa. Cela l'a fait changer de route. À Naupacte, puisque les rumeurs couraient, Élie pouvait dévoiler la vérité.

(79) *Vie*, p. 106, 1463 à p. 108, 1473.

(80) *Vie*, p. 108, 1473 et p. 110, 1494.

(81) *Vie*, p. 108, 1473-1482.

(82) *Vie*, p. 108, 1482-1484. Au sujet de la prise de Thessalonique, cfr E. EICKHOFF, *Seekrieg und Seepolitik zwischen Islam und Abendland. Das Mittelmeer unter byzantinischer und arabischer Hegemonie (650-1040)*, Berlin, 1966, pp. 258-259, A. STRUCK, *Die Eroberung Thessalonikes durch die Sarazenen im Jahre 904*, dans *Byzantinischen Zeitschrift*, 14 (1905), pp. 535-562, Athéna KOLIA-DERMITZAKI, *Ὁ βυζαντινὸς «ἱερὸς πόλεμος» (Ἱστορικὲς Μονογραφίες, 10)* Athènes, 1991, p. 227, et VASILIEV, pp. 165-181.

Concernant Naupacte, le texte n'est pas clair ; il ne dit pas si la ville faisait partie ou non du thème de l'Hellade, en 903 (83). Elle occupait une place stratégique importante à l'entrée du golfe de Corinthe, mais le développement de Patras aurait pu réduire son rôle portuaire. Toutefois le texte signale qu'une route partant de Naupacte «traversait» l'Hellade (84). Cette route n'aurait pas la même importance que celle de Bouthrote ; elle prenait de l'importance dans le cas où la route de Bouthrote devenait dangereuse, comme dans le cas présent. Cette route est signalée ici pour la première fois, d'où l'importance du passage.

La Grèce centrale et orientale

La *Vie de S. Élie le Jeune* ne parle pas de la Grèce centrale. Elle suppose son existence à deux reprises : la première fois quand elle note qu'Élie a traversé le pays venant de Naupacte et se dirigeant vers Thessalonique et la seconde, lorsqu'elle parle du transport de sa dépouille mortelle de Thessalonique à Bouthrote (85). Ainsi sont suggérés les deux axes routiers qui traversaient le pays et aboutissaient à Larissa, où ils croisaient la route longeant les côtes égéennes (86). En juillet 904, la route Thessalonique-Larissa-Bouthrote était bloquée ; celle de Thessalonique-Larissa-Naupacte restait toutefois ouverte ; l'année suivante, les deux axes étaient ouverts. Les difficultés sont à localiser dans la partie entre Larissa et Bouthrote, puisque le tronçon entre Larissa et

(83) *Vie*, p. 110, 1494-1495. Plus tard Naupacte fera partie du thème de Nicopolis. Ce thème, selon A. Pertusi, *Costantino Porfirogenito. De thematibus (Studi e Testi, 160)*, Vatican, 1952, table II, a été créé en 899, donc avant le passage de S. Élie dans la région. Or, Constantin Porphyrogénète, *De thematibus* (éd. A. Pertusi), p. 92, définit très mal les frontières du thème primitif de Nicopolis ; il signale l'existence de douze villes, mais mentionne seulement Dodone, siège du stratège. Avec une certaine légèreté, il confond encore les sources de l'Achéloos et la source de Castalie à Delphes, ne permettant pas de dire si Naupacte faisait en 903 partie du thème de Nicopolis ou de celui de l'Hellade. Si toutefois le passage de Liudprand de Crémone, *Relatio de legatione Constantinopolitana*, éd. B. Scott, 1993, p. 22, § 59, reflète la situation historique au milieu du xe siècle, nous devons admettre que sous Constantin VII Porphyrogénète, Naupacte faisait partie du thème de Nicopolis.

(84) Malamut, *Sur la route des saints*, p. 258, et p. 310-311, dit que Naupacte était un lieu de débarquement d'où partait une route conduisant à Thessalonique, mais ne dit rien au sujet du tracé de cette route.

(85) *Vie*, p. 110, 1494-1495 et p. 116, 1594-1596.

(86) Cette route était aussi empruntée par les envahisseurs qui, venant du nord, se dirigeaient vers le Péloponnèse. Cfr Yannopoulos, *La pénétration slave*, pp. 360-361. Il s'agit de la route dont parle Malamut, *Sur les routes des saints*, pp. 232-233.

Thessalonique était commun. Cette situation doit être mise en relation avec la prise de Thessalonique par les Arabes et les vues simultanées des Bulgares sur la ville. Syméon, roi des Bulgares, essayait depuis 899 de mettre sous son autorité la région de Dyrrachion. L'habilité de Léon Choirosphactès, négociateur byzantin, a permis la signature d'un traité de paix entre l'empire et les Bulgares en 902, favorable aux Byzantins ([87]). Syméon n'a pas honoré sa signature et nourrissait des espoirs d'occuper Thessalonique. Léon Choirosphactès a pu encore une fois le convaincre de signer un traité de paix au mois de mai de 904 ; ce traité rectifiait la frontière en faveur des Bulgares ([88]). Or, Syméon, ayant appris le siège de Thessalonique quelques mois plus tard, a essayé de réaliser son projet initial et a coupé l'Egnatia byzantine. En 905, après le rétablissement de l'autorité byzantine sur Thessalonique, Syméon n'avait plus aucune raison de garder la route impraticable. Il est clair que la sécurité dans les régions montagneuses et difficiles de la Grèce centrale dépendait de la maîtrise de certains chefs-lieux, dont Thessalonique était le plus important.

Le texte utilise aussi le terme «Hellade», mais pour indiquer le thème de l'Hellade, dont les frontières sont parfois signalées ([89]). Par exemple, le texte parle de la frontière, mal connue par d'autres sources, qui laissait au thème de l'Hellade le massif montagneux du Pinde entre la Thessalie et la Thesprotie ([90]).

(87) Les relations byzantino-bulgares entre 899 et 902 sont étudiées par I. Božilov, *A propos des rapports bulgaro-byzantins sous le tzar Syméon (893-912)*, dans *Byzantinobulgarica*, 6 (1980), pp. 73-81. Cfr en outre, G. Cankova-Petkova, *Der erste Krieg zwischen Bulgarien und Byzanz unter Simeon und die Wiederaufnahme der Handelsbeziehungen zwischen Bulgarien und Konstantinopel*, dans *Byzantinische Forschungen*, 3 (1968), pp. 103-106, et E. Kyriakis, *Βυζάντιο και Βούλγαροι (Ιστορικές Μονογραφίες, 13)*, Athènes, 1993, pp. 136-137. Quant au texte du traité de 902, cfr, G. Kolias, *Léon Choerosphaktès (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie, 31)*, Athènes, 1939, p. 113.

(88) Au sujet du traité cfr Cankova-Petkova, pp. 106-109, et Kyriakis, pp. 136-137, et pp. 212-213. Ces historiens mettent à tort le traité en relation avec la prise de Thessalonique par les Arabes ; cette chute a eu lieu le 31 juillet 904, tandis que le traité a été signé au mois de mai de 904.

(89) *Vie*, p. 110, 1494, et p. 116, 1596.

(90) *Vie*, p. 116,1595-1596. Comme nous l'avons signalé (*supra*, n. 83), Constantin Porphyrogénète est peu clair au sujet des frontières des thèmes. Pertusi dans les commentaires du *De thematibus*, pp. 168-173, pense que le thème de l'Hellade englobait les régions de l'Attique, de la Béotie, de la Phocide et l'île d'Eubée ; vers le nord, il avait des frontières communes avec les thèmes de Nicopolis et de Dyrrachion tout au long du massif de Pinde.

Les noms d'autres régions grecques (Épire, Thesprotie, Thessalie, Illyricon) sont utilisés de manière instable (91). Tantôt ils prennent un sens géographique, tantôt un sens administratif ; parfois les deux sens sont inextricablement confondus. Ainsi, le terme «Thessalie» est utilisé une fois pour désigner la région située au nord du thème de l'Hellade (92). Or, dans un autre passage, l'Hellade est limitée vers le nord par l'Illyricon (93).

Les régions administratives sont indiquées parfois d'une manière particulière. Par exemple, dans un passage, l'Épire est indiquée comme ne faisant partie ni de l'Hellade, ni de l'Illyricon (94). Dans un autre passage, il est signalé que l'Hellade, la Thessalie et la Thesprotie n'appartenaient pas à la même entité (95), mais l'auteur ne dit pas s'il s'agissait de régions administratives ou géographiques.

La division administrative de la Grèce dans la *Vie de S. Élie le Jeune* fait penser à Hiéroklès (96). Ce découpage administratif, fondé sur la géographie et l'ethnologie, restait enraciné dans la conscience populaire et collective peut-être à cause de son adoption par l'administration ecclésiastique. Par contre, la division thématique, d'origine militaire, a laissé peu de traces dans les textes populaires. Ces derniers font état des circonscriptions thématiques quand ils parlent de stratèges ou de hauts fonctionnaires du nouveau système.

La Grèce du nord

La ville de Thessalonique et ses faubourgs concentrent tout l'intérêt du biographe de S. Élie le Jeune. Les renseignements sont en relation

(91) Cfr pour l'Épire, *Vie*, p. 42, 548, et p. 106, 1462 ; pour la Thesprotie, p. 116, 1596 ; pour la Thessalie, p. 116, 1595 ; pour l'Illyricon, p. 110,1495, tandis que le golfe Thermaïque est appelé une fois (p. 108, 1481) «golfe Illyrien».

(92) *Vie*, p. 116, 1595-1596.

(93) *Vie*, p. 110, 1494-1495.

(94) Ainsi selon la *Vie*, p. 106, 1460-1463, et p. 110, 1494-1495, Élie partant de l'Épire, traversa l'Hellade pour arriver en Illyricon.

(95) *Vie*, p. 116, 1595-1596.

(96) Hiérocklès, signale que le territoire de la Grèce centrale était réparti entre l'Hellade (643,6), la Thessalie (642,1), l'Ancienne Épire (651,3) et la Nouvelle Épire (652,8). Ces *éparchies* faisaient partie de la préfecture d'Illyricon. Cette division, due à Dioclétien, s'est conservée sans grands changements jusqu'à la création du thème des Helladiques au VIIe siècle, qui a amputé l'ancienne préfecture de toute la Grèce au sud de l'Olympe. En 903, le territoire de la préfecture d'Illyricon a été réparti entre les thèmes. Or, l'ancienne division a survécu grâce au découpage ecclésiastique, comme l'indiquent les *Notitiae episcopatuum*. Il est possible que le biographe d'Élie, sans doute un ecclésiastique, se retrouve plus facilement dans la terminologie d'Hiéroklès.

avec le voyage du saint vers Constantinople, sa mort à Thessalonique survenue le 17 août 904 et le séjour de Daniel dans cette ville, pendant une année.

Élie, ainsi que sa petite escorte, venant de Naupacte, ont dû s'arrêter dans une localité avant Thessalonique. Le texte ne donne pas le nom de cette localité. Il signale seulement qu'Élie se sentait très faible (97). À cet endroit, il rédigea une lettre pour l'empereur en faveur de Coloumbos et chargea ce dernier de la transmettre au Palais (98). Puis, il gagna l'église des Apôtres, en-dehors des murs de Thessalonique (99). Aidé par un moine, il visita la cathédrale de S. Démétrius. Il passa la nuit sur un lit pliant à côté de l'église et le lendemain, 17 août, il mourut (100). Avant de mourir, il demanda à Daniel de transporter son corps en Calabre. Il attira son attention sur une lettre-testament, qu'il lui avait confiée auparavant, dans laquelle il exprimait sa volonté d'être enterré en Calabre ; cette lettre devait aider Daniel dans les tractations administratives (101). Daniel n'a pas pu réaliser sa promesse dans l'immédiat. Il a dû passer dix mois à Thessalonique en espérant trouver les moyens permettant la translation du corps de son maître (102). Les dix mois écoulés, le Patrice Bardas arriva à Thessalonique et entendit parler d'Élie (103). Il fit le nécessaire auprès de l'empereur, qui ordonna à un certain Georges, originaire de Calabre et haut fonctionnaire, d'assurer le transport (104). Georges arriva à Thessalonique et suivant la route

(97) *Vie*, p. 110,1495-1496. Cette localité semble être une banlieue de Thessalonique, non seulement parce qu'elle se situait dans l'Illyricon, mais aussi parce qu'Élie pénétra dans la ville sans aucun effort particulier dès qu'il eut repris un peu de forces.

(98) *Vie*, p. 110, 1496-1498. L'éditeur n'a pas consacré d'étude à la personne de ce Coloumbos ni à la raison pour laquelle Élie se préoccupait tant de son sort. Coloumbos n'était pas un disciple d'Élie ; il n'était même pas moine. Il était un militaire qui, en se révoltant contre son stratège, avait commis une grave désobéissance. Coloumbos ne paraît pas non plus être quelqu'un de la famille d'Élie ; son biographe ne manquerait pas de signaler une telle parenté. La question des relations entre Élie et lui, reste ouverte.

(99) *Vie*, p. 110, 1498-1501. Au sujet de cette église, cfr Rossi Taibbi, p. 178.

(100) *Vie*, p. 110, 1501 à p. 114, 1554.

(101) *Vie*, p. 112, 1529 à p. 114, 1548.

(102) *Vie*, p. 114,1560-1564. Le corps de S. Élie a été enterré à l'église Saint-Georges, mais le texte n'explique pas s'il s'agissait de la célèbre *Rotonda*, ou d'une autre église dédiée à S. Georges ; une telle église est attestée pour Thessalonique au xve siècle, cfr G. Théocharidis, *Ὁ ναὸς τῶν Ἀσωμάτων καὶ ἡ Rotonda τοῦ Ἁγίου Γεωργίου*, dans *Ἑλληνικά*, 13(1954), p. 44, et pp. 66-70.

(103) *Vie*, p. 114, 1565-1574.

(104) *Vie*, p. 116, 1575-1594.

Thessalonique-Larissa-Bouthrote, déposa les restes d'Élie sur le sol calabrais, presque un an après sa mort ([105]).

Ce récit pose plusieurs questions. La première concerne l'année de la mort de S. Élie. Rossi Taibi place cette mort le 17 août 903, «puisque le 31 juillet de 904, Thessalonique a été prise par les Arabes» ([106]). Or, une lecture même superficielle du texte ne permet pas une telle conclusion. Le biographe signale clairement que Daniel a dû rester à Thessalonique, dix mois après la mort de son maître et avant l'arrivée de Bardas. En acceptant la date proposée par Rossi Taibi, nous devons placer l'arrivée de Bardas à Thessalonique, vers la mi-juin 904. Comme la *Vita* le note, Bardas fut mis au courant de l'affaire des reliques après un certain temps. Ensuite il alla voir. Convaincu de la sainteté d'Élie, il commanda un sarcophage dans lequel il plaça le corps encore intact du saint. Ensuite, il écrivit à Constantinople. Dans la capitale, l'empereur examina le cas et consentit au transport du corps en Italie. Il chargea Georges le Calabrais de l'opération. Ce dernier partit pour Thessalonique, où il mit le tout à exécution. Toutes ces tractations et tous ces va-et-vient ont pris du temps. Selon la date de Rossi Taibi, nous devons admettre que les préparatifs du transport à Thessalonique ont eu lieu à la fin du mois de juillet et au début de mois d'août 904, c'est-à-dire en pleine attaque arabe. C'est pourquoi cette date ne peut pas être admise. Selon son biographe, Élie est mort le 17 août 904, deux jours après son arrivée à Thessalonique. D'ailleurs tous les indices fournis par la description de son voyage depuis Ericoussa vont dans le même sens.

Élie fut donc un des premiers visiteurs de Thessalonique après son occupation par les Arabes et son pillage, qui a duré du 31 juillet au 9 août 904. Ces faits sont connus grâce à la description de Jean Caméniate, qui les a vécus ([107]). Mais, à part ce témoignage, nous disposons de peu de sources permettant une appréciation de la situation régnant dans la ville après le retrait des Arabes. Selon la *Vita*, le 16 août 904, quand Élie pénétra pour la première fois dans la ville pour aller visiter la cathédrale de S. Démétrius, «en regardant attristé la ville,

(105) *Vie*, p. 116, 1594-1599.

(106) ROSSI TAIBBI, p. 115, n. 2.

(107) J. CAMÉNIATE, *De excidio Thessalonicensi*, éd. I. BEKKER, dans *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonn, 1838, originaire de Thessalonique, décrit les événements qu'il avait vécus lors de la prise de sa ville natale en 904. Malgré sa culture plutôt médiocre, il donne une description pleine de spontanéité et de force.

il disait à l'intention du Martyr : *Ô Démétrius, martyr du Christ, où es-tu maintenant ? Dans quel lieu séjournes-tu ou dans quel arc céleste montes-tu la garde ?*» ([108]). Il est évident que l'image de désolation que présentait la ville après le passage des Arabes attristait Élie, un homme pourtant habitué à ce genre de spectacles. Élie «disait des mots similaires même quand il pénétra dans l'église et quand il approcha le ciborium sacré du martyr» ([109]). La désolation régnait aussi dans la grande basilique et dans la crypte. Ces passages sont sans doute inspirés par l'Homélie sur la prise de Thessalonique, prononcée par le Patriarche Nicolas le Mystique à Sainte-Sophie de Constantinople ([110]). Cela prouve qu'Élie est arrivé à Thessalonique, après le 9 août 904 et que le spectacle présenté par la ville dévastée était misérable.

La deuxième question que pose le texte est relative à la présence d'un «stratège» qui a participé aux obsèques d'Élie «avec toute l'armée» ([111]). De quel stratège s'agissait-il ? Du stratège du thème de Thessalonique ou d'un chef militaire envoyé par l'empereur pour pallier à la situation du moment ? Rien n'est clair. Jean Caméniate signale que l'empereur Léon VI, après avoir appris que la flotte arabe se dirigeait vers Thessalonique, nomma successivement trois personnes pour s'occuper de la défense de la ville. Le premier fut le protospathaire Petronas. Jean Caméniate présente Petronas comme chef de l'armée, mais il ne dit pas clairement s'il était stratège ([112]). Quelques jours après, arriva dans la ville Léon Khitsilakès, désigné par l'empereur comme «stratège de la ville et de toutes les localités environnantes» ; Petronas fut rappelé ([113]). Léon était le stratège thématique désigné ; Petronas remplit

(108) *Vie*, p. 110, 1507-1510.

(109) *Vie*, p. 110, 1510-1512.

(110) Vu le fait que cette homélie n'est pas entièrement éditée, cfr le fragment de la *P.G.*, CXI, col.26-27, qui reproduit l'édition de A. Mai, *Spicilegium Romanum*, vol. X, Rome, 1844, pp. XXVI-XXVIII. Cfr en outre les observations de Vasiliev, pp. 178-179.

(111) *Vie*, p. 114, 1556-1557.

(112) Caméniate, p. 509,6 à p. 510,18 : Pétronas était Premier spathaire, titre habituellement porté par le stratège de Thessalonique. Son séjour dans la ville fut très bref, mais très actif ; il a proposé la construction d'un barrage, au large du port de Thessalonique, qui empêcherait les navires arabes de s'approcher de la ville. J. Nesbitt et N. Oikonomidès, *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, vol. I : *Italy, North of the Balkans, North of the Black Sea*, Washington, D.C., 1991, p. 76, n° 18.75, publient un sceau du xe siècle d'un Pétronas, Premier spathaire et stratège de Thessalonique, qui semble être le Pétronas cité par Caméniate.

(113) Caméniate, p. 510,21 à p. 511,17, ne semble avoir ni sympathie pour ce Léon

la même fonction comme intérimaire. Peu après, un nouveau stratège, Nicétas, a été envoyé pour secourir Léon ([114]). Dans son cas, il s'agissait d'un chef militaire du grade de général de l'armée impériale et non pas d'un stratège thématique ([115]). Le tout est compliqué par une lettre du Patriarche Nicolas le Mystique, qui parle d'un «Michel stratège de Thessalonique». Grumel note que ce Michel pouvait être stratège soit entre 901 et 907, soit entre 912 et 925 ([116]). De quel stratège parle la *Vie de S. Élie le Jeune* ? Certainement pas de Petronas, ni de Michel. Le premier avait quitté la ville après l'arrivée de Léon et le second n'apparaît pas dans le récit de Jean Caméniate. Léon a été capturé par les Arabes au moment de la prise de la ville. Le stratège mentionné dans la *Vie* pouvait être soit Nicétas, soit un autre, envoyé par l'administration centrale. Le passage est toutefois important parce qu'il atteste la présence d'un stratège dans la ville, une dizaine de jours après le retrait des Arabes. Quant à la présence de «toute» l'armée, si le biographe n'exagère pas, elle indique que les forces militaires dans la ville étaient minimes ; cette information cadre parfaitement avec le récit de Caméniate.

La troisième question concerne la présence à Thessalonique, vers juin de 905 «du sénateur et homme illustre, porteur de la dignité de patrice, du fameux Bardas» ([117]). Rossi Taibbi pense qu'il s'agit de Bardas Phocas, père de l'empereur Nicéphore II Phocas (963-969) ([118]). Bardas Phocas, fils de Nicéphore et frère de Léon Phocas, est né vers 877/878. Il se mit au service de l'empereur Léon VI, qui lui confia plusieurs missions ([119]). Certes, nous n'avons pas de preuves que le

ni confiance dans ses capacités. NESBITT et OIKONOMIDÈS (cfr *supra*, n. 112), p. 74, n° 18.67, publient le sceau de ce stratège, qui portait lui aussi le titre de Premier spathaire. D'autres sceaux de Léon ont été publiés par G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris 1884, n° 727-728, G. ZACOS, *Byzantine Lead Seals*, vol. II, Berne 1984, n° 219, et S. KISSAS, *Μολυβδόβουλλα από τα υπερώα της Αγίας Σοφίας Θεσσαλονίκης*, dans *Studies in Byzantine Sigillography*, 2 (1990), pp. 189-191.

(114) CAMÉNIATE, p. 512, 14 à p. 513, 3.

(115) Le sceau d'un certain Nicétas, Spantharokandidatos et stratège de Thessalonique, daté du IXe siècle, est publié par NESBITT et OIKONOMIDÈS, p. 76, n° 18.74, mais il est risqué d'identifier ce Nicétas avec celui qui est mentionné par Caméniate.

(116) Cfr V. GRUMEL, *Les régestes des actes du patriarcat de Constantinople*, fasc. II, Paris, 1936, n° 779.

(117) *Vie*, p. 114, 1565-1567.

(118) ROSSI TAIBBI, p. 181.

(119) Cfr la biographie de ce personnage quasi-légendaire dans H. GRÉGOIRE, *La carrière du premier Nicéphore Phocas*, dans *Προσφορὰ εἰς Στ.Π.Κυριακίδην*, Thessalonique, 1953, pp. 232-254.

sénateur et patrice Bardas de la *Vita* est Bardas Phocas. Mais le contraire semble impossible. Si au même moment avait vécu dans la capitale un autre Bardas «sénateur, patrice, illustre et fameux», il aurait laissé des traces dans les sources.

Que faisait Bardas à Thessalonique, en juin 905 ? Le texte n'en dit rien. Bardas est resté relativement longtemps dans la ville. La *Vita* couvre une présence d'au moins deux mois. Il ne s'agissait donc pas d'une mission ponctuelle. Vasiliev note qu'après la défaite de 904, l'administration centrale décida d'effectuer de grands travaux de fortification de Thessalonique ([120]). Il est possible que Bardas fut chargé d'une mission qui avait à faire avec cette réorganisation de la défense de la ville.

Le texte mentionne encore certains lieux dans la ville de Thessalonique ; ces citations topographiques sont sans grand intérêt car elles rapportent des éléments déjà connus par d'autres sources. Pour la vie de tous les jours, le biographe ne donne pas de détails, vu la très courte durée du séjour de son héros à Thessalonique.

Conclusions

L'analyse des références aux régions grecques faites par le biographe de S. Élie le Jeune surtout, mais aussi par celui de S. Élie le Spéléote, conduit à des conclusions d'ordre méthodologique et d'ordre historique.

Du point de vue méthodologique, le groupe des *Vies* de saints italogrecs rédigées au IXe et au Xe siècles, présente un intérêt particulier dans le cadre de l'hagiographie byzantine. Il s'agit de textes dont le caractère historique est très marqué. En suivant les activités d'un saint, ils s'ouvrent aux événements historiques et rapportent des détails négligés par d'autres écrivains. Tel est le cas par exemple du statut de l'évêché de Corfou en 888, des noms de Pachôme et de Démétrios, évêques de Corfou, de la présence de Bardas à Thessalonique, en 905.

Comme tout autre texte hagiographique, ces deux textes doivent être pris avec beaucoup de précautions, surtout quand les biographes essaient de masquer leur ignorance. L'auteur de la *Vie de S. Élie le Jeune* est correct : quand il ignore une chose, il se tait. Par contre, celui de la *Vie de S. Élie le Spéléote* se livre à la banalité des lieux

(120) Vasiliev, p. 180.

communs. Il est significatif que ce dernier texte ne contient pratiquement aucune information intéressant les régions grecques.

Sur le plan historique, l'étude permet une vision plus claire de la situation régnant en Grèce, aux confins des IXe et Xe siècles. Les deux textes sont dominés par les échos de la lutte arabo-byzantine dans la partie européenne de l'empire. Les Byzantins appliquaient une stratégie défensive et reculaient d'une manière lente, mais régulière sur le front italien. La Sicile était presque perdue et la Calabre était déjà sous pression. La Mer Ionienne et la Mer Adriatique n'étaient plus sûres. Les stratèges byzantins ont alors compris qu'ils ne pouvaient plus céder du terrain sans exposer le flanc occidental de l'empire. Nos textes indiquent qu'une nouvelle tactique était en train d'être appliquée par les Byzantins ; elle consistait à établir une ligne défensive à hauteur des détroits d'Otrante. Dans cette nouvelle stratégie, les îles ioniennes, surtout Corfou, constituaient des bases importantes. Du même coup, le rôle des villes côtières de l'Épire grandissait ; c'était là qu'aboutissaient les voies de communications terrestres entre la capitale et l'Occident. En effet, les routes constituaient à ce moment le réseau de communications le plus sûr. Les voies maritimes souffraient de la présence des pirates Syriens sous le commandement de Léon de Tripoli, des attaques des Arabes de Crète et de la puissance navale des Arabes d'Afrique.

Deux axes routiers sont mentionnés. L'un partait de Bouthrote et l'autre de Naupacte, pour aboutir à Thessalonique en passant par la Thessalie. Larissa est devenue un carrefour incontournable. Sa position gagne en importance du fait que la route conduisant de Thessalonique au Péloponnèse, via Athènes, passait aussi par là. La *Vie de S. Fantin*, parlant de Larissa presque un siècle plus tard, laisse penser que la ville a été attaquée et peut-être prise par les Arabes. La *Vie de S. Élie le Jeune* déçoit ; elle ne dit rien à ce sujet. Elle indique des difficultés sur la route Bouthrote-Thessalonique, au moment de l'attaque arabe contre Thessalonique, mais le passage est très vague et on ne peut en tirer aucune conclusion.

Les deux textes ne disent rien au sujet de la composition ethnique des populations des régions grecques. Ils ne font aucune allusion aux Slaves ou aux Bulgares. Cette absence de références n'autorise toutefois aucune conclusion. D'ailleurs, les questions ethnologiques avaient peu d'intérêt pour les hagiographes. Pour eux, seules les oppositions religieuses avaient un sens.

Les régions grecques, outre leur importance comme passages obligés entre la capitale et l'Occident, servaient aussi de refuges aux populations italiotes chassées par les Arabes. À ce propos, les deux Vies sont très significatives. Elles indiquent que les réfugiés appartenaient soit au milieu ecclésiastique, soit à celui des fonctionnaires quand il ne s'agissait pas de personnes issues de milieux élevés. La foule anonyme, ne disposant pas de moyens, restait sur place et subissait des sévices. Il faut cependant souligner que ces anonymes risquaient beaucoup moins et qu'ils étaient rarement traînés en captivité. Les Arabes choisissaient leurs otages. Ils retenaient ceux dont les familles ou l'État verseraient les sommes nécessaires à leur rachat. Ils laissaient les pauvres sur place, surtout en cas de conquête, car ils avaient besoin de cette population pour assurer l'occupation du terrain. Le capital humain comptait beaucoup plus dans ce cas ; il fallait continuer à travailler la terre, source principale de revenus fiscaux, aussi bien dans le système byzantin que dans le système arabe.

Nos deux sources ne parlent pas d'un système ou d'une institution ayant pour but l'accueil des réfugiés. Les ecclésiastiques et les moines étaient les mieux lotis ; ils étaient accueillis par les institutions correspondantes. Les particuliers devaient emporter avec eux l'indispensable pour leur survie. C'est la raison pour laquelle ils retournaient aussi vite que possible dans leur pays. Pour les fonctionnaires, les informations sont moins claires ; il semble qu'ils étaient, au moins en partie, réinsérés dans les services administratifs de la région d'accueil. Il reste pourtant encore beaucoup de questions à étudier dans ce domaine. Il faut surtout examiner la composition sociale des groupes de réfugiés, les structures d'accueil dans les régions de réception, les moyens de subsistance pendant le séjour dans la région d'accueil, les modalités administratives, les conditions de retour, etc.

L'afflux des réfugiés italiotes en Grèce doit-elle nous conduire à la conclusion que ces régions étaient sûres ? Nos textes ne le disent pas. Certes, la Grèce ne faisait pas l'objet d'une attaque arabe organisée ayant pour but la conquête, comme c'était le cas pour l'Italie. Mais, d'autres sources indiquent que les côtes helléniques n'étaient pas épargnées par les pirates arabes. La prise facile de Thessalonique, qui selon les historiens comptait à ce moment-là 200.000 habitants ([121]), par une

(121) Cfr G. FINLAY, *A History of Greece*, Oxford, 1878, vol. II, p. 267, et VASILIEV, p. 168. L'importance de la ville est signalée par les sources de l'époque, comme par

flotte pirate est révélatrice de la fragilité de la défense byzantine. Malgré cette fragilité, les régions grecques sont présentées par les deux hagiographes comme des endroits tranquilles par rapport à l'Italie du Sud, devenue un énorme champ de bataille. Cette paix, même relative, est à la base du sursaut que la région commence à connaître dès le IXe siècle.

Université de Louvain-la-Neuve. Panayotis YANNOPOULOS.

exemple par le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE, p. 357, 15-21, qui met l'accent sur le rôle de Thessalonique comme port commercial, ou par CAMÉNIATE, p. 500, 1 à p. 503, 21, qui décrit l'abondance et la richesse de la ville au début du Xe siècle.

NOTES ET INFORMATIONS

GRÉGOIRE DE NAZIANZE ET PHOTIOS SYMPOSIUM

Le Centre d'études byzantines de Salonique, présidé par l'archiprêtre Th. Zisis, professeur de théologie dogmatique à l'université, a organisé du 14 au 17 octobre 1993, sous l'égide de Sa Sainteté Mgr Barthélemy, Patriarche Œcuménique, un colloque scientifique à la mémoire de deux écrivains chrétiens et évêques de Constantinople, Grégoire de Nazianze et Photios (*Ἐπιστημονικὸ συμπόσιο «Μνήμη Ἁγίων Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου καὶ Μεγάλου Φωτίου ἀρχιεπισκόπων Κωνσταντινουπόλεως»*). Une cinquantaine de communications étaient au programme. Elles couvraient des matières relatives à la carrière et à l'œuvre de chacun des deux écrivains.

La plupart des questions traitées furent abordées sous l'angle de la théologie et de la foi chrétiennes, des pratiques ecclésiastiques ou religieuses et beaucoup de communications rappelaient le souvenir de la distinction établie par la scolastique médiévale entre la «philosophie», qui a pour objet des hypothèses vérifiables par la raison, et la «théologie», qui a pour objet la vérité fondée sur la révélation (cf. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, Qu. 1, art. 1, ed. A. D. SERTILLANGE, p. 23 : ...doctrinam quandam secundum revelationem divinam, præter philosophicas disciplinas, quæ ratione humana investigantur, etc.). Parmi les exposés qui relevaient essentiellement de la philologie ou de l'histoire, on remarquait celui du prof. J. Fountoulis sur les problèmes historiques posés par la «liturgie alexandrine» de Grégoire de Nazianze, celui du prof. K. Manaphis sur l'hymnographie de Photios, celui du Dr. D. Kalamakis sur le manuscrit des commentaires de C. Bardalachos, conservé à Athènes, celui du prof. B. Phanourgakis sur la structure d'une collection byzantine d'homélies de Grégoire de Nazianze, ceux des prof. B. Coulie et J. Mossay sur les traditions manuscrites grecque et orientales des écrits du même écrivain et celui du prof. A. Karpozilos sur les relations de celui-ci avec son successeur Nectaire de Constantinople, ainsi que ceux de Mmes les prof. Florence Evangelatou-Notara et Basiliki Frantzeskou sur des aspects de la vie quotidienne reflétés dans l'œuvre du Nazianzène.

Les échanges de vues sur les thèmes proposés furent toujours courtois et souvent animés. Eux aussi se situaient rarement sur les terrains de la philologie ou de l'histoire proprement dites. À ce sujet, le professeur K. Manaphis, qui dirige le département de philologie de la faculté de Philosophie à l'université d'Athènes, insista sur les avantages considérables que la critique des sources, la lecture des textes et une herméneutique objective peuvent apporter à l'exégèse des écrits patristiques et byzantins. Cette position séduisait la plupart des jeunes chercheurs ; mais, elle ne faisait pas l'unanimité et elle fut discutée à plusieurs reprises en privé et en public. L'auditeur étranger, témoin silencieux et attentif de ces discussions méthodologiques auxquelles il assistait, songeait, en les écoutant, à la souris d'Eugène Drewermann. Cet écrivain allemand admire les clercs qui mettent en question l'argument d'autorité, car cela exige de leur part un «acte de grand courage», écrit-il ; toutefois, ajoute-t-il, «une souris reste une souris, même si une fois par an elle s'enhardit à traverser en courant le tapis du salon» (E. DREWERMANN, *Fonctionnaires de Dieu*, trad. de l'allemand, coll. *Spiritualité*, Paris, s.d. = 1993, p. 110).

L'organisation générale du symposium était remarquable et prestigieuse, rehaussée par des manifestations religieuses et artistiques, liturgies, musique et chœurs byzantins, et par la visite de quelques sites archéologiques reconnus comme hauts-lieux historiques de la Macédoine, à Vergina (sépulture de Philippe II de Macédoine), à Verria et dans les environs (saint Paul et saint Grégoire Palamas).

Le Centre d'études byzantines annonce la publication prochaine des actes du symposium.

Université Catholique de Louvain,
Louvain-la-Neuve.

Justin MOSSAY.

COMPTES RENDUS

Jacqueline LAFONTAINE-DOSOGNE, *Iconographie de l'Enfance de la Vierge dans l'Empire byzantin et en Occident*, 2 t., réédition anastatique avec compléments, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1992, t. 1 247 pages (suppléments : p. 34, 60a-60e, 183a-183f, 211-212, 243a-243c, 247) 103 ill. en noir et blanc, t. 2 211 pages (suppléments : p. 21, 58a-58b, 153a-153b, 173, 207-207a, 211) 74 ill. en noir et blanc. Brochés sous jaquette. Prix : 2.650 F.B.

La somme iconographique consacrée à l'Enfance de la Vierge qu'il y a plus de vingt-cinq ans Mme Jacqueline Lafontaine-Dosogne proposait à la communauté scientifique, fait l'objet d'une réédition enrichie de très nombreuses notes. L'ouvrage fut largement apprécié en son temps dans de nombreux comptes rendus critiques qui soulignèrent la structure, les lignes de force et le détail de ce qui fut et est toujours considéré comme une publication magistrale. Tous saluèrent la scrupuleuse honnêteté scientifique qui caractérisait déjà la production de l'auteur et l'importance du travail ainsi mené. Veillant à ne pas redire ce qu'ont exprimé avant nous des noms fameux, nous décrirons rapidement l'ouvrage et renvoyons à ces recensions (1). Nous nous attacherons, au contraire, à rendre compte plus longuement des compléments.

Cette vaste étude rassemble l'ensemble des témoignages se rapportant à l'iconographie de l'Enfance de la Vierge, des événements précédant sa naissance jusqu'à son mariage et à l'épisode de la pourpre. L'information est répartie en deux tomes : le premier a pour cadre l'Empire byzantin pris dans son extension la plus large, englobant donc aussi les régions qui subirent l'influence

(1) Voir avant toute chose les deux résumés que donne l'A. de ses ouvrages dans : *Byzantion, (Bulletin bibliographique)*, 34, 1964, pp. 657-659 (t. 1) et 35, 1965, pp. 627-628 (t. II).

Pour les comptes rendus voir : G. BABIĆ, *Starinar*, n. s., 17 (1966), pp. 186-188. Marie-Louise CONCASTY, *Bulletin des Bibliothèques de France*, 12 (1967), pp. 47-48. A. FROLOW, *Byzantinoslavica*, 26 (1955), pp. 401-402. H. HUNGER, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, 14 (1965), p. 245-247 (volume 1), 16 (1967), p. 360 (volume 2). J. NAZET, *Scriptorium*, 25 (1971), pp. 155 et suiv. N. THIERRY, *Revue des Études Byzantines*, 23 (1965), pp. 288-290. É. DE STRYCKER, *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, 63 (1968), 1, pp. 95-101. K.-A. WIRTH, *Byzantinische Zeitschrift*, 62 (1969), pp. 120-123.

de la tradition grecque et gréco-orientale. Le second est consacré à l'art de l'Occident. Les deux tomes sont bâtis sur le même schéma : le premier chapitre présente les textes apocryphes qui fondent le développement de l'iconographie : le *Protévangile de Jacques* pour le monde grec et sa paraphrase latine, l'*Évangile du Pseudo-Matthieu* pour l'Occident ; leur influence sur le culte marial ; les développements liturgiques de ce dernier y sont également examinés. Suit un inventaire des documents iconographiques de toutes les techniques, établi suivant un ordre géographique et chronologique (VIe-XXe siècle). L'Auteur y présente l'analyse critique des œuvres considérées. L'étude des thèmes iconographiques, organisée autour des épisodes les plus marquants de l'Enfance de la Vierge, constitue le troisième chapitre. Viennent ensuite les conclusions assorties de trois *ex cursus* : la place du cycle dans la décoration des églises, l'illustration des homélies du moine Jacques de Kokkinobaphos et les données iconographiques relatives au thème étudié contenues dans le *Guide de la peinture* de Denis de Fourna. Des index bibliographique, iconographique et général, ainsi qu'une riche illustration clôturent les deux tomes.

L'ouvrage n'a pas substantiellement vieilli, de telle sorte que les mises à jour ont pu être réduites à des suppléments insérés à la fin de chaque chapitre ; les pages qui les présentent portent une numérotation spéciale reprenant celle de l'ultime page du chapitre augmentée d'un a, b, c ... etc... Ces additions sont parfois très importantes, comme en témoignent celles qui succèdent au chapitre III du premier volume, soit près de six pages de notes serrées. Comme le dit l'auteur dans la préface de cette seconde édition, les compléments sont plus importants pour le premier que pour le second tome, compte tenu principalement — et on le comprend aisément — du développement particulier de ses propres recherches. Les compléments ont intégré les *Addenda* et *corrigenda* de la première édition, de même que la Note additionnelle au t. I qui avaient été, à l'origine, imprimés dans le t. II.

Les notes ont bien sûr pour objet de rendre compte de l'avancement de la science durant les presque trois décennies écoulées depuis la première publication (ces révisions s'arrêtent à l'année 1991). On signalera, tout d'abord, l'enrichissement de l'inventaire des documents figurés, avec le développement corrélatif de la bibliographie.

Ainsi, pour le premier tome, le catalogue a été augmenté des documents suivants : Castelseprio, église S. Maria (IXe siècle [?]) (fresques) ; Vodoča, église occidentale (de la Vierge, vers 1037) (fresques) ; Novgorod, Sainte-Sophie, prothèse (XIIe siècle) (fresques) ; Monastère d'Antonievo, église de la Nativité de la Vierge (XIIe siècle) (fresques) ; Icone de Korckeli (Géorgie) (XIIe-XIIIe siècle) ; Trébizonde, Sainte-Sophie (1250-60) (fresques) ; Icone, Vatopedi, épistylion (Première moitié du XIIIe siècle) ; Elasson, église de l'Olympiotissa (1295-1304) (fresques) ; Alepochori (Mégare), Saint-Sauveur (fin XIIIe siècle) (fresques) ; Monastère du Sinaï, volet d'un triptique (fin XIIIe siècle) ; Thes-

salonique, Saint-Nicolas Orphanos (vers 1320) (fresques) ; Moscou, Musée Historique, Psautier bulgare de Tomić (vers 1360) ; Athènes, Musée Kanellopoulos, icone (fin XIVe-début XVe siècle) ; Léningrad, Bibliothèque Saltychov-Ščedrine, Psautier de Kiev (1397), Oxford, Bodléienne, Ménologe de Salonique Gr. tn. f. 1 (1322-40) ; Épire, île du lac de Jannina, église du monastère du Prodrome (début du XVe siècle, repeint au XIXe siècle) (fresques) ; Épire, île du lac de Jannina église du monastère des Philanthropinon (1542) (fresques) ; Épire, île du lac de Jannina, église du monastère de Saint-Nicolas tou Stratigopoulou ou Diliou (1543) (fresques) ; Zakynthos, Musée, icone (XVe siècle) ; Athènes, Musée Kanellopoulos, icone (Crète, vers 1500) ; Gelati (Géorgie), église du monastère (1577) (fresques) ; Moscou, cathédrale de la Dormition (1479, fresques de 1514 partiellement repeintes en 1636) ; Galerie Tretjakov, icone (fin XVIe siècle) ; Pskov, Musée (Fonds), Icone de la Vierge de Vladimir ; Baltimore, Walters Art Gallery, icone de style baroque ; Moscou, Galerie Tretjakov, icone-ménologe n° 554 (1569) ; Léningrad, Musée Russe (Fonds), icone n° 1879 (début XVIe siècle) ; Novgorod, Musée, icone ; Moscou, Musée Andronikov, broderie liturgique (XVIIe siècle) ; Moscou, Musée des Armures, cadre d'icone en argent.

Les ajouts au second tome sont les suivants : Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts, deux panneaux de l'École italienne (Ombrie ?, 1302 ?) ; Sienne, Sano di Pietro, panneaux dispersés d'une prédelle (1449) ; Vienne, Livre d'Heures parisien (1422-25) ; Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts, panneau des Pays-Bas méridionaux (c. 1400) ; Bruxelles, Musée royaux des Beaux-Arts, Maître de la Vue de Ste-Gudule (vers 1480) ; Evora (Portugal), Musée de l'ancien Archevêché, polyptyque (fin XVe siècle) ; Braunschweig, devant d'autel brodé (c. 1400) ; Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire, retable sculpté d'Auderghem (1500-1510) ; Roubaix, chapelle Saint-Martin, retable sculpté de Flamengrie (c. 1530) ; Enghien, collégiale, chapelle Saint-Nicolas, retable sculpté avec volets peints (école anversoire, 1535-45) ; Forest, église Saint-Denis, retable de Jan II Van Coninxloo (c. 1550) ; Bruxelles, Musée royaux des Beaux-Arts, triptyque de Jan II Van Coninxloo (1546) ; Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts, Hendrick de Clerck le Jeune, triptyque (provient de l'église de la Chapelle, 1590) ; Anvers, Stedelijke Prentenkabinet, gravures de Hieronymus Wierix (c. 1553-1619) ; Noville-les-Bois, église Saint-Étienne, panneaux de stalles (XVIIIe siècle) ; Palencia, Musée diocésain, Pedro Berruguete (c. 1450-1504).

Par ailleurs, Les compléments comportent des précisions de toute nature, que, pour la clarté de l'exposé, nous distinguerons selon quelques axes distincts mais en fait étroitement imbriqués (nous ne relevons ici que les additions du t. 1, en vertu de l'intérêt qu'elles présentent pour le lecteur byzantiniste).

D'abord, les compléments de type «iconographique» : de nouvelles identifications de scènes ou de motifs : (t. 1, p. 60 [p. 35, n. 4], [p. 38, n. 6], p. 60e

[p. 56, n. 10]), des descriptions plus détaillées de scènes ou de motifs, sur base de compléments d'information ou de vérifications sur pièce (p. 183a [p. 67, l. 11], [p. 75, l. 7], [p. 75, n. 3], p. 183b [p. 79, l. 34]), à la suite de ces réexamens, la prise en considération de scènes ou motifs qui avaient échappé lors de la recherche de laquelle résultait la première édition (p. 60b [p. 43, l. 9], [p. 45, n. 3], p. 60c [p. 48, n. 9], [p. 50, l. 15], p. 60d [p. 51, l. 15]), les informations résultant de nouvelles comparaisons (p. 183b [p. 84, n. 2], [p. 87, n. 4], [p. 103, l. 16]).

Ensuite, les compléments de type «chronologique» : la précision ou la révision de la datation de certaines œuvres (p. 60 [p. 39, n. 5], p. 60b [p. 42, n. 9], [p. 43, n. 6], p. 60c [p. 47, n. 3 bis], [p. 47, n. 4], [p. 49, n. 5], p. 60d [p. 54, n. 11], p. 60e [p. 57, n. 9], [p. 58, n. 9], [p. 58, n. 10], p. 183b [p. 90, l. 33], [p. 99, n. 5]). On y trouve aussi des précisions de nature paléographique ou philologique (p. 60a [p. 40, n. 6], p. 60c [p. 49, n. 6bis], p. 183a [p. 68, n. 5]. En outre, des précisions sur l'intégration des œuvres dans l'architecture : la localisation d'une scène dans l'édifice (p. 60 [p. 38, n. 9], p. 60a [p. 41, l. 1], p. 60b [p. 41, n. 5], p. 60c [p. 49, n. 7], p. 60d [p. 55, n. 4], ou des précisions concernant l'état de conservation d'un cycle de peintures murales (p. 60b [p. 41, n. 4], [p. 45, n. 5]). Enfin, des compléments de type «méthodologiques telles que la discussion des hypothèses proposées après la publication de la première édition (p. 60 [p. 37, n. 3], p. 60b [p. 44, n. 4bis]), la réfutation d'éléments donnés en note en 1964 et qui s'avérèrent rapidement périmés (par ex. la datation de Daphni proposée par A. Frolow, p. 60 [p. 38, n. 7], ou encore des précisions sur la localisation d'objets présentée comme inconnue dans la première édition (p. 60e [p. 57, l. 17]).

L'ouvrage comporte, en outre, de très abondantes mises à jour dans la bibliographie, parmi lesquelles les suivantes plus spécialement (p. 60, [p. 38, n. 9], [p. 38, n. 10], p. 60a [p. 40, n. 2], [p. 40, n. 8], [p. 40, n. 9], p. 60b [p. 42, n. 9], [p. 43, n. 4], [p. 45, n. 4], p. 60c [p. 46, n. 6], [p. 47, n. 1], [p. 47, n. 3bis], [p. 47, n. 4], [p. 47, n. 8], [p. 48, n. 1], [p. 48, n. 5], [p. 48, n. 6], [p. 48, n. 11], [p. 49, n. 5], [p. 49, n. 6], [p. 49, n. 9], [p. 50, n.4], p. 60d [p. 51, n. 10], [p. 52, n. 3], [p. 53, n. 1], [p. 54, n. 11], p. 60e [p. 57, n. 2], [p. 57, n. 9], [p. 57, n. 11], [p. 59, n. 5], p. 183a [p. 65, n. 1], [p. 66, n. 5], [p. 73, n. 1], [p. 75, n. 1bis], p. 183b [p. 80, n. 7], [p. 87, n. 4], [p. 95, n. 3]). De nombreuses études sont dues à l'auteur même.

Dans ces compléments, on relèvera surtout la révision de la thèse concernant l'origine dite «orientale» (Syrie-Palestine) de l'iconographie de certaines scènes. Sans revenir explicitement sur la théorie qu'elle expose aux pp. 188-191 du t. 1, selon laquelle les régions syro-palestiniennes ont créé un vocabulaire imagé de caractère narratif illustrant l'Enfance de la Vierge, l'Auteur s'interroge sur la validité d'une telle attribution (voir en particulier : t. I, p. 67, l. 8 ; p. 102, l. 31 ; p. 105, l. 27 ; p. 126, l. 1 ; p. 187, l. 21 ; p. 192, l. 14 ; t. II, p. 172, l. 37),

en accordant plus d'importance à une spécificité byzantine. On perçoit derrière cette question en apparence limitée, une ouverture sur une appréciation plus globale du rôle effectivement joué par l'«Orient» dans la création iconographique byzantine.

La qualité d'édition est excellente, tant pour le texte que pour les illustrations.

Anne BOONEN.

Jean-Claude CHEYNET, Cécile MORRISSON, Werner SEIBT, *Les sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig. Catalogue raisonné*, Paris, Bibliothèque nationale, 1991, 299 pages et XXVIII pl.

Le numismate H. Seyrig (1895-1973) a fait don ou cession de ses collections à plusieurs musées, notamment au Cabinet des Médailles de la B.N., qui héberge ainsi une importante série de sceaux de plomb des époques byzantine et de l'Orient latin, provenant en grande partie de Syrie-Palestine. Cette spécificité de la collection Seyrig — qui se distingue de la collection Zacos, constantinopolitaine — vérifie le «principe de territorialité» en matière de sigillographie byzantine, selon lequel les sceaux provinciaux connaissent une diffusion restreinte et demeurent toujours largement majoritaires à l'intérieur de leur circonscription. Le rôle historique de la Syrie-Palestine explique aussi que ces sceaux présentent un nombre élevé de personnages non-grecs, qu'il s'agisse de membres des familles latines établies en Orient, ou de représentants des grandes familles arméniennes, arabes et géorgiennes avec lesquelles les autorités byzantines ont été en contact. Les différentes prononciations reflétées par les graphies ne sont pas sans intérêt pour l'onomastique médiévale (p. ex. n° 40 : *Ἀπνελγαρίπης*, graphie grecque de la forme arménisée «Ablxarib» du nom arabe Ab-ul-ġarīb). Les spécialistes des relations byzantino-caucasiques ne seront pas étonnés de trouver des mentions des familles arméniennes et géorgiennes, telles celles des Pakourianoi (n° 51), des Tornikioi (n° 63 [?] et 120), des souverains de Cilicie (n° 65). Autres représentants d'origine arménienne et/ou géorgienne : n° 56, 128 Theudatès, 137 Symbatios, 168, 192, 201 Baanès ; arabo-syrienne : n° 55 ; arabe : n° 293 Apodalas (transcription grecque du nom arabe Abdallah), 351. La collection propose encore une quinzaine de sceaux latins ou de l'Orient latin (n° 379-394). Quelques pièces retiendront particulièrement l'attention : un sceau bilingue gréco-géorgien (n° 219) de Georges Katas (XIe s.), un sceau arabe (n° 395) et deux sceaux syriaques (n° 396-397). Les 413 pièces de la collection Seyrig sont minutieusement éditées et commentées, et présentées en reproduction photographique dans les planches. Les auteurs ont enrichi leur ouvrage d'une série d'index qui en facilitent la consultation. L'abondance des informations bibliographiques et les renvois aux sceaux déjà publiés ou même inédits font du présent cata-

logue un instrument de travail précieux permettant de compléter utilement les catalogues des grandes collections.

Bernard COULIE.

Catena Hauniensis in Ecclesiasten in qua saepe exegesis servatur Dionysii Alexandrini nunc primum edita ab. A. LABATE (= *Corpus Christianorum Series Graeca*, 24), Turnhout et Leuven, 1992, XL-302 p.

La chaîne sur l'Ecclésiaste figurant dans le codex *Hauniensis Bibl. Reg., GKS* 6 (xe siècle ; sigle *H*) se distingue tant par son ancienneté que par sa structure : M. Labate date la pièce du VIe siècle, ce qui la rend à peu près contemporaine des recueils de Polychronius et de Procope ; pour ce qui est de sa structure, on n'y retrouve pas l'élément le plus caractéristique du genre, à savoir les lemmes indiquant les sources utilisées par le compilateur. Toutefois, d'autres documents, et en premier lieu l'ouvrage de Procope, montrent à l'évidence tout d'abord que la *Catena Hauniensis* est bel et bien une chaîne, ensuite que son auteur a eu un accès direct aux auteurs qu'il cite, et enfin, qu'il a procédé sans résumer ni contaminer. En ce qui concerne l'identification de ces auteurs, à l'heure actuelle, on dépend surtout des autres collections exégétiques consacrées à l'Ecclésiaste ; sans aucun doute, la chaîne de Procope est la plus révélatrice, mais malheureusement, suite à une mutilation, elle se termine abruptement au milieu du chap. 4. Une fois l'identité de tel ou tel commentateur établie, à l'aide de critères internes (particularités du vocabulaire, recours à la version de Symmaque, répétition de certains thèmes), il est possible d'attribuer d'autres passages encore à ce même auteur. Afin que le lecteur puisse avoir une idée assez nette de ce qu'on sait aujourd'hui sur les sources de la *Catena Hauniensis*, nous avons fait quelques calculs, dont voici, présentés chapitre par chapitre, les résultats (les pourcentages sont approximatifs). Pour le chap. I, Denys d'Alexandrie (37%), Didyme (15%), le reste (48%) ne peut, au moins pour l'instant, être identifié avec suffisamment de certitude ; chap. II : Denys d'Alexandrie (80%), 20% de textes non identifiés ; chap. III : Denys d'Alexandrie (46%), Didyme (4%), Nil d'Ancyre (3%), Origène (1%), 46% de textes non identifiés ; chap. IV : Denys d'Alexandrie (66% ou 80%), 34% ou 20% de textes non identifiés ; chap. V : Denys d'Alexandrie (34%), 66% de textes non identifiés ; chap. VI : Denys d'Alexandrie (11%), 89% de textes non identifiés ; chap. VII : Denys d'Alexandrie (20%), 80% de textes non identifiés ; chap. VIII : Denys d'Alexandrie (17%), Origène (7%), 76% de textes non identifiés ; chap. IX : Denys d'Alexandrie (25%), Origène (6%), 69% de textes non identifiés ; chap. X : Denys d'Alexandrie (4%), Origène (13% ou 17%), 83% ou 79% de textes non identifiés ; chap. XI : jusqu'ici aucun fragment n'a pu être identifié ; chap. XII : Denys d'Alexandrie (50%), 50% de textes non identifiés. Bien que la paternité d'une grande

partie des textes reste donc incertaine, il est tout à fait clair que le fond le plus important de la compilation est constitué par le commentaire perdu de Denys d'Alexandrie.

M. Labate présente une étude exhaustive de la tradition du texte de la *Catena Hauniensis*. En dehors de H, deux autres témoins sont connus, dont le plus ancien, le *Vindob. theol. gr.* 11 (XIe siècle ; sigle V) a été copié directement sur *H* ; le deuxième, le *Mosquens. Bibl. Synod. gr.* 147 (*Vladimir* 41), lequel date du XIIe ou du XIIIe siècle (sigle M), serait un témoin indépendant ; le modèle commun de H et M devrait dater soit de la fin du VIIIe soit du IXe siècle et contenait aussi bien le texte biblique que les chaînes. En fait de tradition indirecte, l'éditeur a examiné toutes les chaînes sur l'Ecclésiaste, à la recherche de ce que ces compilations auraient en commun avec la *Catena Hauniensis*. Il est apparu que surtout la *Catena Athonensis* (*Ivir.* 676 [sigle I]) et les *Catenae Coll. gr.* 9 et 16 (*Romae, Collegii Graeci* 9 et 16 [sigles respectifs C9 et C16]) sont des témoins importants. Ce travail excellent sur les sources manuscrites se porte garant de la qualité de la présente édition. Le lecteur y trouve un dossier très complet sur chacun des textes que nous a conservés la *Catena Hauniensis* : outre les apparats traditionnels (variantes, Écriture, identification de l'auteur), deux autres apparats citent en effet, le premier, les passages parallèles figurant dans les autres chaînes sur l'Ecclésiaste, le deuxième, les commentaires apparentés qui se lisent chez les Pères.

Lorsqu'on examine l'apparat critique, on constate qu'assez souvent M. Labate a dû recourir à la conjecture afin soit de donner du sens au texte des manuscrits soit d'éliminer des erreurs d'ordre grammatical. Si dans la plupart des cas, on doit donner raison à l'éditeur, on peut, croyons-nous, se demander si quelques-unes des corrections étaient bien nécessaires ou si leur résultat est satisfaisant. Ainsi, en I, 190, les leçons *ἀλλ' ἢ* et *καὶ* ont été changées respectivement en *ἄλλ' ἢ* et *οὐ* : nous voulons bien admettre que le passage est obscur, mais, à notre avis, les corrections proposées le sont plus encore. La répétition de *δεδώρηται* (V, 325) ne s'impose pas, puisque, dans la phrase *πᾶσι τὸν ἑαυτοῦ πλοῦτον καὶ τὴν ὕπαρξιν*, ce verbe peut être sous-entendu. En VII, 80, si on considère *γνωρίζεται* comme étant impersonnel, on est dispensé de «corriger» en *γνωρίζονται*. Pourquoi devrait-on changer *τῆς ἀγαλλιάσεως τὸ χάρισμα* en *τῆς ἀγαλλιάσεως τὸ χρῖσμα* (IX, 232) ?. En V, 11, l'addition de *Κατὰ* devant *πρόσωπον* ne convainc pas : ne serait-il pas plus prudent de supposer l'existence d'une petite lacune, par exemple, après *θεοῦ* : on comparera avec le commentaire anonyme qu'on lit dans la *Catena Athonensis*. L'éditeur n'a pas suivi les copistes là où ceux-ci traitent les enclitiques autrement que ne le prescrivent les règles traditionnelles. Ce n'est pas ici l'endroit de discuter sur le principe (les philologues seront en tout cas heureux du fait que les corrections de ce genre n'aient pas été faites tacitement, comme c'est encore trop souvent le cas), mais si M. Labate refuse la leçon *πράγματι ἐστὶ*

(VIII, 59 et 63), il aurait dû accentuer *πράγματί ἐστι* (et non *πράγματι ἔστι*). Nous avons encore été étonné de voir qu'en I, 87, l'éditeur n'accepte pas le double *μ* dans le substantif *πλήμμυρα*, mais que, quelques lignes plus loin, il est disposé à conserver le même phénomène dans la forme verbale *πλημμυροῦσα* (*ibid.*, 101).

D'autre part, nous avons par endroits eu le sentiment que l'éditeur a eu tort de reprendre certains passages tels qu'il les a trouvés dans ses manuscrits. Ainsi, en I, 27-29, dans la phrase *ὁ πιστὸς ἐν οὐρανῷ τὸ γεώργιον κέκτηται, ἐκείνας οἶδε τὰς τέχνας*, l'asyndète est tellement abrupte et sans fonction, qu'on serait tempté d'ajouter *ὃς* après *πιστὸς*. Voici quelques autres cas encore. Ne devrait-on pas lire *ἐκ φύσεως* au lieu de *φύσεως* (II, 210) et *παρέχον* au lieu de *παρέχων* (III, 352) ? Si on situe le sujet de la phrase dans le relatif *Οἷς*, en XII, 259, on devrait, nous semble-t-il, corriger *δύναται* en *δύνανται* (voir également le pluriel dans le texte correspondant conservé en C16 [p. 252]).

En règle générale, la ponctuation est irréprochable. Il nous semble toutefois qu'il y a quelques endroits où elle est susceptible d'être améliorée. En III, 339, après le mot *κατορθοῖ*, au lieu d'un point en haut de ligne, nous aurions préféré une virgule. En IX, 227-288, les mots *οὐκ ἀνεχόμενον — συμπλέκεσθαι* font partie de la parenthèse. Enfin, les phrases *οὐ γὰρ ἂν — ἐποίησεν* (X, 357-359) et *Ἦ γὰρ ἂν — ἀνώτερα* (ibid., 362-363) nous semblent être affirmatives et non pas interrogatives.

Terminons ce compte rendu en signalant quelques coquilles qui semblent avoir échappé à l'attention lors de la correction des épreuves : *πορευέται* (I, 65), *ξωοποιῆσαι* (II, 5), *κατεσκευαζομένης* (ibid., 303), *ὅμως* (III, 342), *παρελεύσεται* (apparat des Pères accompagnant le passage VII, 345/348), *ἀληθῶς* (apparat critique de IX, 8), *τούτο* (X, 127) et *δόξᾳ* (apparat des chaînes accompagnant le passage XII, 133/136) ; enfin, dans l'apparat des Pères à la p. 19, on corrigera 30/33 en 30/32.

José DECLERCK.

BYZANCE. L'art byzantin dans les collections publiques françaises. Catalogue, Paris, Musée du Louvre, 3/11/1992-1/2/1993. In-4, relié sous jaquette, 531 p., 400 pièces illustrées en n. et bl. et en coul., fig. de comparaison. Prix : 490 FF.

L'art byzantin est bien représenté en France. On le savait déjà par les pièces qui figurèrent à des expositions, en France et à l'étranger, ou qui sont reproduites dans divers ouvrages. Mais jamais encore un regroupement d'ensemble n'avait été tenté. Quoique le catalogue ne se présente pas comme un corpus et n'inclue pas les collections privées — qui ont souvent été dispersées et dont nombre de pièces sont d'ailleurs entrées dans les musées —, il comporte quatre cents numéros, ce qui est en soi une véritable révélation. Il a été fait

appel à plus de quarante musées, trésors d'églises et même dépôts d'archives répartis dans toute la France : beaucoup d'œuvres sont ainsi sorties de l'ombre. Pour la plus importante institution, le Musée du Louvre, le fait de réunir les pièces conservées dans des départements séparés a été aussi d'un apport très positif. Et la confrontation de toutes ces œuvres, par époque et par technique, a été l'occasion, comme dans toute bonne exposition, de faire avancer les connaissances scientifiques, tout en procurant au visiteur un plaisir esthétique souvent intense.

Cet énorme travail de sélection et de recherche est l'œuvre d'une importante équipe de spécialistes dont il faut détacher Jannic Durand (Louvre), commissaire général, et les autres membres du commissariat : Irène Aghion (Cabinet des Médailles), Danielle Gaborit-Chopin (Louvre), Marie-Odile Germain (Bibliothèque Nationale), Marielle Martiniani-Reber (Musée de Genève) et Cécile Morrisson (C.N.R.S.), qui ont également assuré la rédaction de nombreuses introductions et notices. D'autres ont été rédigées par divers spécialistes — tous français — trop nombreux pour être énumérés ici. Les œuvres réunies couvrent toutes les époques et toutes les techniques sauf la peinture monumentale (représentée uniquement par la tête d'ange en mosaïque de Torcello, au Louvre) et la peinture d'icones dont figurent seulement quelques exemples, la plupart postbyzantins. Il a paru justifié de replacer ces œuvres dans l'histoire. L'ouvrage est donc subdivisé suivant les grandes périodes : Les origines, de Constantin à l'Iconoclasme (p. 24-173) ; L'empire iconoclaste (p. 174-205) ; L'empire des Macédoniens et des Comnènes (p. 206-407) ; L'empire latin et l'empire des Paléologues (p. 408-500). Elles sont introduites par des textes historiques, utiles pour replacer les œuvres dans leur contexte mais dont on peut estimer qu'ils souffrent, sur le plan d'une synthèse de la civilisation byzantine, de l'absence des monuments d'architecture et de la peinture monumentale et d'icones, dans un catalogue essentiellement consacré aux arts somptuaires — encore que la sculpture n'en soit pas absente. À l'intérieur de ces divisions, les œuvres sont regroupées suivant les techniques.

On constatera que ce sont les première et troisième périodes qui sont le mieux représentées. Ces périodes ont eu la production la plus riche, certes, mais la présence des œuvres en France s'explique aussi par diverses circonstances dont traite Jannic Durand dans son Introduction : historiques, par les contacts entre souverains et l'apport des croisades, ou personnels, par le goût des collectionneurs. On remarquera qu'on ne peut guère cerner une situation analogue à celle qui se développa dans le royaume germanique sous les Ottoniens, notamment à l'époque de Théophano (voir e.a. mon article *The Art of Byzantium and its Relation to Germany in the Time of the Empress Theophano*, à paraître dans les *Acta* du Colloque de Hernen 1991, Cambridge, 1994). Il faut espérer que l'Allemagne, qui est fort riche en œuvres byzantines, établira un recensement analogue, par une publication sinon une exposition.

Pour la Belgique, rappelons, outre *Splendeur de Byzance* (Bruxelles, 1982), mon étude sur *L'art byzantin en Belgique en relation avec les croisades* (*R.B.A.H.A.*, LVI, 1987, p. 13-47). L'exposition était très bien présentée, en opérant des regroupements d'intérêt scientifique, mais en mettant aussi en valeur les œuvres les plus belles. Sur le plan proprement de l'histoire de l'art, les pièces les plus importantes sont les manuscrits et les ivoires, mais les orfèvreries et les textiles leur cèdent de peu en nombre et en qualité.

L'ouvrage se termine par une Chronologie très développée, des événements politiques mis en relation avec l'économie, la société et la culture ; un Glossaire ; une Bibliographie des ouvrages cités abondante et excellente, suivie d'une liste des expositions ; un «Index sommaire» néanmoins fort utile ; les Crédits photographiques. La qualité d'édition est excellente, quoique les reproductions en couleur ne soient pas toujours parfaites — ce qui est hélas souvent le cas, et non seulement dans les catalogues d'expositions. Cela sert admirablement l'apport scientifique de ce livre désormais indispensable.

Jacqueline LAFONTAINE-DOSOGNE.

The Oxford Dictionary of Byzantium prepared at Dumbarton Oaks, by A. P. KAZHDAN (editor in chief), A.-M. TALBOT (executive editor), A. CUTLER (editor for Art History), T. E. GREGORY (editor for Archæology and Historical Geography), N. P. ŠEVČENKO (associated editor), 3 vol., New York and Oxford, Oxford University Press, 1991. 2232 pages, illustré (abrégé : *ODB*).

J'ai pris mon temps avant de rédiger cette notice et, comme beaucoup de collègues, j'ai utilisé l'*ODB* depuis sa parution. C'est donc en connaissance de cause que je peux faire l'éloge sans réserve de cet instrument de travail commode, sûr et encyclopédique. Quelques esprits chagrins ou perfectionnistes ont craint de trouver ici un «*Petit Larousse* du byzantinisme» et leurs inquiétudes sont venues à mes oreilles : elles sont ineptes et inappropriées. Ayant vérifié à l'usage les services que peut rendre l'*ODB*, je suis en mesure d'exprimer à Alexandre Kazhdan et à ses collaborateurs l'admiration et la gratitude de tous ceux qui puisent dans cet ouvrage l'assurance d'une documentation précise et solide. Dans chacune des matières relevant de la chaire de philologie et d'histoire byzantines, nous disposons aujourd'hui d'un bréviaire de quelque 5000 notices fiables qui manquait dans nos bibliothèques et qu'on souhaitait voir paraître. L'*ODB* couvre pratiquement tous les secteurs de l'histoire de Byzance et tous les aspects de la civilisation byzantine avec une prédilection pour les sujets tels que les titres bureaucratiques, les termes fiscaux et administratifs, la vie quotidienne urbaine et l'économie rurale. Une attention particulière est portée aux relations de Byzance avec le Caucase, secteur parfois

négligé dans nos ouvrages de base à cause de la difficulté d'accès direct aux sources arméniennes et géorgiennes.

Concrètement l'idée d'un *ODB* lancée par Gy. Moravcsik en 1949, fut répercutée à Moscou et réalisée à Dumbarton Oaks, par A. Kazhdan. L'entreprise paraissait titanesque au départ. Un projet-mammouth ! Surtout si l'on acceptait le mythe de l'exhaustivité informative et bibliographique, qui fait le prestige (et la fragilité) de la *Real Encyclopädie* de Pauly et Wissowa et du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. La sagesse du directeur permit néanmoins à l'*ODB* d'y échapper. En optant pour une sélectivité conforme aux habitudes des «dictionnaires d'Oxford», il s'assurait que l'ouvrage serait commode et maniable. Ce sont les qualités primordiales d'un outil scientifique destiné notamment à des «dépannages» rapides et imprévus. Dès lors il allait de soi que la liste des «entrées» ne devait pas être exhaustive dans tous les domaines de nos études. Personnellement, lorsque j'ai été consulté au début des années 80 par A. Kazhdan et par Jelisaveta Allen sur l'intérêt d'étendre le nombre des «entrées» dans le domaine peu connu et mal édité des scoliastes et commentateurs de Grégoire de Nazianze, dont je m'occupais, cette perspective m'apparaissait peu opportune. Car, un instrument de recherche d'usage quotidien ne doit pas devenir une «summa de omni re scibili». Il ne s'agissait pas de dispenser quiconque d'avoir la *B.Z.* sous la main ou d'utiliser les fichiers de Dumbarton Oaks actuellement facilement accessibles à tous les Byzantinistes. La bibliographie elle-même — arrêtée en 1989/1990 — devait, comme c'est le cas, se limiter aux éditions essentielles et aux études maîtresses.

Des notices composées par des collègues très spécialisés sont parfois ouvertes sur des possibilités de recherches nouvelles ; d'autres sont rédigées par des artisans compétents principalement intéressés par l'exposé objectif des choses établies. Une telle diversité est nécessairement liée à ce genre d'instrument de travail. Pour parer aux inconvénients qui pourraient en résulter, chaque notice renvoie l'utilisateur à des notices complémentaires et spécialement à des articles généraux. Ainsi ayant à préparer un article sur le monastère athonite d'Iviron, et commençant les recherches par la notice de l'*ODB* (rédigée par Mme Alice-Mary Talbot, dont on doit relever au passage la part et le mérite considérables qui lui reviennent dans ce prestigieux dictionnaire), on peut suivre les recoupements qui renvoient à des compléments d'information sous les «entrées» *monasticism, Athos, Euthymios the Iberian, Kolobou monastery, Tornikios, Bardas Skleros, George Mc'ac'mindeli*, etc.

En conclusion, après expérience faite, on ne peut assez dire la gratitude des byzantinistes à l'égard d'Alexandre Kazhdan et de ses collaborateurs. Aujourd'hui l'*ODB* a sa place à côté du du Cange, dans lequel il nous est si souvent arrivé dans le passé, d'aller hâtivement vérifier quelque renseignement que nous trouvons désormais clair et explicite à portée de main dans l'*ODB*.

Justin MOSSAY.

Concilium universale Constantinopolitanum tertium, edidit Rudolf Riedinger, pars I : *Concilii actiones I-XI*, pars II : *Concilii actiones XII-XVIII, epistulae, indices*, Berlin, Walter de Gruyter, 1990 et 1992 (Acta conciliorum oecumenicorum. Series secunda, volumen secundum), 2 vol. in 4°, xiv-513 et xxxiv, 514-962 pp., ISBN 3-11-011758-4 et 3-11-012935-3. Prix : 520 et 495 DM.

En 1967, Johannes Straub chargea Rudolf Riedinger d'éditer les Actes du sixième concile œcuménique (680-681) et de poursuivre ainsi l'œuvre, commencée par Eduard Schwartz, à laquelle lui-même s'était consacré pendant plus de trente ans. Il aura fallu un travail immense pour mener à bien une entreprise, à divers égards profondément novatrice, qui exigea au préalable l'édition des Actes du synode du Latran de 649 (1). On sait que R. Riedinger fit à ce propos une découverte retentissante : les Actes de l'assemblée de 649 avaient été rédigés en grec avant le concile par Maxime le Confesseur et d'autres moines byzantins, et traduits en latin par certains d'entre eux. Poursuivant son enquête, R. Riedinger s'est aperçu que, dans les années 682-701, la traduction latine des Actes du sixième concile œcuménique fut également réalisée par des «Grecs» de Rome et que ceux-ci l'écrivirent dans une forme cursive de la curiale romaine. Il importait d'en tenir compte pour l'établissement du texte de cette version. La plupart des copistes ont, en effet, corrigé le latin des traducteurs hellénophones et le type d'écriture utilisé par ces derniers entraîna des erreurs de lecture. Parmi les quatre copies différentes de l'*authenticum* auxquelles remontent les manuscrits latins des Actes — cinq d'entre eux datant des années 785-890 —, une seule, exécutée à Rome vers 800 pour l'archevêque Arn de Salzbourg, devait être exempte de corrections conscientes, et seul un manuscrit, le *Codex Vindobonensis* 418, s'est efforcé de reproduire fidèlement cette copie. Retrouver le texte primitif en évitant de lui donner une correction grammaticale qu'il n'a jamais eue constituait donc une tâche délicate. En outre, il était souhaitable de pouvoir suivre l'évolution du texte jusqu'aux xie-xiie siècles, époque des plus récents manuscrits. L'édition s'accompagne donc d'un apparat critique fort développé qui rendra de grands services aux spécialistes du latin médiéval.

La traduction latine apparaît d'autant plus importante que la tradition grecque des Actes est de moindre qualité. Après avoir préservé un exemplaire de la destruction ordonnée par l'empereur monothélite Philippicus (711-713), le chartophylax Agathon en donna une nouvelle édition dont le texte ne nous est parvenu que dans trois manuscrits assez récents (xiiie et xve siècles). Ce texte, observe R. Riedinger, «ist so konservativ, daß er einem byzantinisten kaum neue Erkenntnisse vermitteln wird» (pars II, p. XXIV). Un papyrus

(1) *Acta conciliorum œcumenicorum*. Series secunda, vol. I, Berlin, 1984.

conservé à Ravenne jusqu'au XVIe siècle, le *Pap. Vindobonensis* G. 3, présente en revanche un intérêt exceptionnel, car il s'agit d'un fragment de l'original contenant les souscriptions de trente-cinq évêques écrites en partie en majuscules et en partie en caractères annonçant la minuscule calligraphique. C'est tout ce qui subsiste en grec de la dix-septième session. Celle-ci devait être la dernière du concile. On en avait préparé le texte et les souscriptions, mais l'empereur ne put y assister et apposer sa signature. On dut tenir une dix-huitième session qui, dans l'édition d'Agathon — mais non dans la traduction latine —, prit la place de la session avortée. R. Riedinger met remarquablement en lumière ces vicissitudes et rétablit l'ordonnance initiale en publiant pour la dix-septième session les inscriptions du *Pap. Vindobonensis* G. 3.

De nombreux documents de la querelle monothélite ne sont connus que par les Actes des conciles de 649 et de 680-681. R. Riedinger leur consacre une partie de son introduction en les évoquant dans l'ordre de leur examen par le sixième concile œcuménique. Un index (*Regesta de causa monenergetica et monotheletica*) en reprend la liste et ajoute les références aux Actes du synode du Latran, les pièces étant cette fois rangées d'après la numération des précieux regestes de Friedhelm Winkelmann (2). D'autres *indices* — *scriptura sacra, nomina civitatum et regionum, nomina personarum et rerum, series episcoporum qui praesentes fuerunt et subscripserunt, series magistratuum imperatoris, series monachorum, auctores et superscriptiones, initia patrum et superscriptiones* — complètent cette remarquable édition qu'on n'hésitera pas à qualifier de chef-d'œuvre. Comme celle des Actes de l'assemblée de 649, elle suscitera certainement de fructueuses études (3).

Jean-Marie SANSTERRE.

Ταξιάρχης Γ. ΚΟΛΙΑΣ, *Νικηφόρος Β΄ Φωκᾶς (963-969), Ὁ στρατηγὸς αὐτοκράτωρ καὶ τὸ μεταρρυθμιστικό του ἔργο*, Athènes, *Ἱστορικὲς Ἐκδόσεις Στ. Δ. Βασιλόπουλος*, 1993 (*Ἱστορικὲς Μονογραφίες*, 12), 120 pp. (avec un résumé en allemand, pp. 123-129).

Le règne de Nicéphore II Phocas (963-969) constitue, selon presque tous les historiens modernes, le début de ce qu'on appelle d'habitude «l'épopée» byzantine. Ceux qui défendent cette thèse, interprètent les succès militaires de l'Empire durant cette période comme une des conséquences immédiates

(2) Fr. WINKELMANN, *Die Quellen zur Erforschung des monenergetisch-monotheletischen Streites*, dans *Klio*, 69 (1987), pp. 515-559.

(3) Pour l'assemblée de 649, on verra surtout l'important livre de P. CONTE, *Il Sinodo Lateranense dell'ottobre 649. La nuova edizione degli Atti a cura di Rudolf Riedinger. Rassegna critica di fonti dei secoli VII-XII*, Vatican 1989 (Collezione teologica, 3).

d'une série de réformes, concernant en principe l'armée byzantine, introduites par ce souverain.

Dans son livre sur «l'œuvre réformatrice» de Nicéphore Phocas, Taxiarchès Kolias essaie de proposer une autre interprétation de certains aspects de la politique de cet empereur. Une partie de ce livre traite de quelques problèmes plus généraux, qui concernent tout le dixième siècle byzantin et qui sont en rapport direct avec son sujet principal.

L'auteur exprime déjà dans l'«Introduction» son opinion générale sur la politique de Nicéphore Phocas ; il pense que la thèse selon laquelle des réformes importantes furent introduites durant son règne est basée sur des textes qui présentent une série de problèmes d'interprétation et, parfois, d'authenticité, ainsi qu'aux succès militaires indubitables que connut alors l'Empire. Si l'on admet que ces succès ont été directement liés aux réformes, on doit admettre aussi que ces dernières se sont curieusement montrées très efficaces juste après leur introduction, étant donnée la durée relativement courte du règne de Nicéphore.

M. Kolias met l'accent sur trois textes qui, à son avis, présentent une série de difficultés d'interprétation qui n'ont pas été remarquées par ceux qui défendent la thèse traditionnelle, basée surtout sur ces textes ; il s'agit de :

i) La Novelle collatio III, no 22, qui prévoit de quadrupler la valeur minimale des terres militaires.

ii) Un passage de Zonaras, où il est question d'une autre «réforme» de Nicéphore Phocas : chaque *στρατιώτης* doit dorénavant à l'Empire une *στρατεία* (obligation militaire) plus lourde qu'auparavant (*ἑκάστῳ βαρύτερον στρατιωτικὸν ἐπιτιθέντες λειτούργημα*). Cette mesure, sur laquelle nous n'avons que la référence de Zonaras, est liée par certains historiens à la Novelle déjà mentionnée et au troisième texte interprété par M. Kolias :

iii) Un extrait d'un manuel sur l'art de la guerre, généralement connu sous le titre de «Praecepta militaria» est attribué d'habitude à Nicéphore Phocas ; dans ce texte, on trouve une mention des *κατάφρακτοι* (la cavalerie cuirassée), dont l'introduction dans l'armée de Byzance est liée par certains aux réformes de Nicéphore, qui aboutirent à une militarisation générale de l'Empire.

Dans le premier chapitre de son livre, consacré à l'armée byzantine durant le xe siècle, M. Kolias ne constate cependant aucune réforme importante au cours du règne de ce souverain. Toutes les réformes importantes et certaines des mesures concernant la paysannerie byzantine-directement liées à notre sujet-datent d'avant son avènement. T. Kolias pense d'ailleurs qu'une telle réforme n'était pas alors nécessaire à Byzance, puisque l'ennemi principal de l'Empire était toujours le même (les Arabes) et que la guerre contre lui ne pouvait pas être menée avec des soldats armés à la façon des *κατάφρακτοι*. Ces derniers devaient cependant exister bien avant le règne de Nicéphore Phocas ; la présentation de leur armement et de la façon dont ils faisaient

la guerre est très détaillée dans les «Praecepta militaria», ce qui prouve qu'il s'agit de choses connues depuis beaucoup de temps. Il n'y a cependant pas unanimité sur la datation de cette œuvre, ce qui pose des problèmes d'interprétation.

Beaucoup plus de pages sont consacrées au problème de l'augmentation de la valeur des terres militaires : nous nous limitons ici à citer les principaux arguments et réflexions de l'auteur :

Les soldats-paysans étaient relativement aisés à Byzance, par rapport aux paysans ordinaires. M. Kolias essaie ici de calculer l'étendue d'une fortune moyenne. Quadrupler cette fortune aurait donc été difficilement supportable par l'État byzantin et, ceci, dans une période où le système thématique était déjà arrivé à ses limites et où les premiers signes de sa décadence étaient apparus. En tout cas, on ignore comment l'État byzantin aurait pu alors trouver des terres disponibles pour les accorder aux stratiotes.

La mesure mentionnée par Zonaras, si elle a vraiment été prise, ne concernait pas, selon M. Kolias, le service militaire personnel des soldats-paysans ; la *στρατεία* due par ces derniers consistait à l'époque surtout au financement du service militaire de n'importe quel homme ; la fiscalisation de la *στρατεία* était depuis des années une réalité à Byzance. La mesure était, en tout cas, ennuyeuse, mais elle ne peut pas être liée à l'introduction supposée des *κατάφρακτοι*. En plus, elle est en contradiction avec l'augmentation des terres militaires ; selon le récit de Zonaras, aucune indemnisation des gens touchés par la mesure qu'il mentionne n'était prévue.

Les sources byzantines, généralement peu favorables à l'égard de Nicéphore Phocas — M. Kolias consacre une partie de son troisième et quatrième chapitre à ce problème — ne semblent pas tenir compte d'une mesure telle que l'augmentation des terres militaires, qui aurait eu des conséquences pour les finances de l'État. Ces sources blâment cependant cet empereur pour des mesures, telles que la dévaluation de la monnaie byzantine, qui semblent beaucoup plus logiques et adaptées aux circonstances. M. Kolias exprime, à ce propos, son opinion personnelle sur les conséquences que la politique de Nicéphore eut pour l'économie byzantine.

Après avoir présenté en détail les problèmes d'authenticité que pose le texte de la Novelle (chap. 5 et 6), l'auteur propose trois solutions possibles (chap. 7) : i) le texte de la Novelle n'est que le produit d'une falsification, ii) il est composé par des passages provenant de différents textes législatifs, ce qui peut expliquer les contradictions qu'on y trouve, iii) c'est une mesure prise par Nicéphore Botaneiatès, visant à faire renaître le système thématique ; cette mesure fut, plus tard, attribuée à Nicéphore Phocas, un empereur stratège-type. La réflexion est logique, mais cette dernière solution semble cependant trop audacieuse.

Charalambos S. Sifonas.

Repertorium Nazianzenum. Orationes. Textus Graecus. 3. Codices Belgii, Bulgariae, Constantinopolis, Germaniae, Graeciae (pars prior), Heluetiae, Hiberniae, Hollandiae, Poloniae, Russiarum, Scandinauiae, Ucrainae et Codex uagus. Recensuit J. MOSSAY, Paderborn, München, Wien und Zürich, Schöningh, 1993. (= *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, Neue Folge, 2. Reihe, *Forschungen zu Gregor von Nazianz*, 10. Band).

Le troisième tome du *Repertorium Nazianzenum* est conçu selon les mêmes principes que les deux premiers : après une introduction contenant une adresse *ad Lectorem* et les abréviations bibliographiques utilisées, l'auteur donne, par pays et par bibliothèque, une description des manuscrits conservés dans une douzaine de pays et contenant tout ou partie des *Discours* (y compris la *Vita* et certaines pièces considérées comme apocryphes) de Grégoire, le Théologien de Cappadoce.

Chacune des notices débute par des renseignements d'ordre codicologique : date lorsque cela s'avère possible (approximation autrement) ; matière ; dimensions ; nombre de feuillets, de colonnes et de lignes par page ; justifications ; présence d'inscriptions diverses sur la couverture ou les pages de garde ; type de recueil ; décoration (initiales, titres ou autres ornements) ; signature des cahiers ; colophon ou signature du copiste ; signes d'appartenances antérieures...

Vient ensuite la partie qui intéressera plus directement le chercheur qui travaille sur les textes : chaque pièce de Grégoire contenue dans le manuscrit est désignée en référence à la numérotation d'usage, qui suit la *Patrologie Grecque*. Outre les ff. renfermant chacune des *Homélies*, on y trouve mention de particularités comme par exemple la présence de signes marginaux ou de stichométrie.

Enfin, un petit paragraphe bibliographique permet de retrouver les principales publications antérieures qui traitent du manuscrit en question.

Cet ouvrage, dont la réalisation a demandé de nombreux déplacements et des «complicités» parfois, ne sera pas le dernier de la série : sont d'ores et déjà en chantier — et attendus avec impatience — les tomes consacrés à la Grèce (*pars altera*) et à l'Italie. Ainsi apparaît le dynamisme de l'équipe du Centre d'Études sur Grégoire de Nazianze, à l'Université Catholique de Louvain, qui prépare l'*editio maior critica* des *Discours* du Nazianzène.

Véronique SOMERS.

OUVRAGES REÇUS PAR LA RÉDACTION (1 AOÛT - 31 DÉCEMBRE 1993)

American Journal of Numismatics (1992, vol. 3-4), New York, The American Numismatic Society, 1992. 270 pages + 17 planches.

Ph. A. ANGELATOS, *Χρυσοστομικὸς κῶδιξ τῆς Ἱερᾶς Μονῆς Σκαφιδίας Ἠλείας, Θεσσαλονίκη, Ἐκδόσεις Βάνιας*, 1993 (*Ἑταιρεία Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν*, 13). 104 pages + planches.

Atti del III simposio di Efeso su S. Giovanni Apostolo a cura di L. PADOVESE, Roma, Instituto franciscano di Spiritualità. Pontificio Ateneo Antoniano (Edizioni : Collegio San Lorenzo da Brindisi) Laurentianum, 1993 (Turchia : la Chiesa e la sua storia, 4). 243 pages.

Levon AVDOYAN, Pseudo-Yovhannès Mamikonean. *The History of Taron (Patmut ciwn Taronoy). Historical Insvestigation, and Historical and textual Commentaries*, Scholars Press, (1993), Atlanta (Scholars Press Occasinal Papers and Proceedings. Columbia University Programm in Armenian Studies. Suren D. Fesjian Publications, 6). XXIX + 279 pages + 1 carte.

R. BEATON and Charlotte ROUECHÉ, edidi. *The Making of Byzantine History*. Studies dedicated to D. M. Nicol, London, Variorum, 1993 (Center of Hellenic Studies, Kings College London, Publication 1). XXVII + 206 pages.

Die Begegnung des Westens mit dem Osten, Kongreßakten des 4. Symposions des Mediävistenverbandes in Köln 1991 aus Anlaß des 1000. Todesjahres der Kaiserin Theophanu. Herausgegeben von O. ENGELS und P. SCHREINER, Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag, 1993 (Veröffentlichungen des Mediävistenverbandes, 4). 466 pages, illustré.

R. BEYLOT, voir *Histoire du roi Abgar et de Jésus*.

O. P. BORODIN, *Vizantiiskaia Italiia v VI-VIII bekach (Ravennskii ekzarchat i Pentapol)*, Barnayl, Den, 1991 (Scripta Classica, Mediævalia et Archæologica Sibirica, 2). 366 pages. (= «*L'Italie byzantine au VIe-VIIIe siècle : L'exarchat de Ravenne et la Pentapole*»).

P. CHERIX, voir *L'évangile de Barthélemy*.

D. J. CONSTANTELOS, *Poverty, Society and Philanthropy in the Medieval Greek World*, New Rochelle, N. Y., 1992 (Studies in the Social and Religion History of the Medieval Greek World, 2). IX + 190 pages + illustrations.

G. DAGRON, voir *Evêques,...*

A. DESREUMAUX, voir *Histoire du roi Abgar et de Jésus.*

O. ENGELS und P. SCHREINER (Hrsg), voir *Die Begegnung des Westens mit dem Osten.*

Florentia EVANGELATOU NOTARA, *Σεισμοί στὸ Βυζάντιο ἀπὸ τὸν 13° μέχρι καὶ τὸν 15° αἰῶνα. Ἱστορικὴ ἐξέταση*, Athènes, 1993 (*Περιοδικὸ «Παρουσία». Παράρτημα*, 24). 179 pages + résumé en anglais.

L'évangile de Barthélemy d'après deux écrits apocryphes. I. *Questions de Barthélemy.* Texte présenté et traduit par J.-D. KAESTLI ; II. *Livre de la résurrection de Jésus-Christ par l'apôtre Barthélemy*, Texte présenté et traduit par J.-D. KAESTLI et P. CHERIX, s. 1 = Turnhout, s.d. = 1993 (Apocryphes. Collection de poche de l'AELAC). 281 pages.

Évêques, moines et empereurs (610-1054) ed. G. DAGRON, P. RICHE et A. VAUCHEZ avec la collaboration de Chr. HANNICK, J. KŁOCZOWSKI, J.-P. MAHÉ, Bernadette MARTIN-HISARD, J.-M. MARTIN, M. PARISSE, G. TROUPEAU, s. 1, Desclée, s.d. = 1993 (*Histoire de christianisme des origines à nos jours*, tome IV). 1049 pages.

Enrica FOLLIERI, *La Vita di San Fantino il Giovanne.* Introduzione, testo greco, traduzione, commentario e indici (Subsidia hagiographica, 77), Bruxelles, Société des Bollandistes [Bd Saint-Michel, 24, B-1040 Bruxelles), 1993. LIV + 626 pages.

K. FÖRSTEL, Manuel II. Palaiologos. *Dialogue mit einem Muslim.* Kommentierte griechisch-deutsche Textausgabe, Wurzburg und Alterberge, Echter Verlag/Oros Verlag, s.d. = 1993 (Corpus Islamo-christianum — CISC. Series Græca. 1). XXXIV + 378 pages.

J. M. FOUNTOULIS, *Τοῦ Ἁγίου Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου «Ὕμνος ἑσπερινός» — Ἡ λειτουργικὴ χρήση του* —, extrait de *Κληρονομία*, 22 (1990), p. 29-37.

J. M. FOUNTOULIS, *Ὁ ἅγιος Παῦλος στὸ ἑορτολόγιο*, extrait de *Κληρονομία*, 22 (1990), p. 245-271.

J. M. FOUNTOULIS, *Ἡ «Περιγραφὴ τῆς Λέσβου» τοῦ Μητροπολίτου Μηθύμνης Γαβριὴλ Σουμαρούπα* (1618-24/2/1621), *Μυτιλήνη*, 1993 (*Ἐκδόσεις Ἱ. Μητροπόλεως Μυτιλήνης*, 10). 45 pages, illustré.

R. H. HEWSEN, *The Geography of Ananias of Širak (AŠXARHAČOUČ). The Long and the Short Recensions.* Introduction, Translation and Commentary, Wiesbaden, Dr. L. Reichert, 1992 (Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients. Reihe B : Geisteswissenschaften, Nr. 77). XII + 467 pages avec 25 cartes.

Histoire du roi Abgar et de Jésus. Présentation et traduction du texte syriaque intégral de la *Doctrine d'Addaï* par A. DESREUMAUX et en appendice *Traduction d'une version grecque* par A. PALMER, *Traduction d'une version éthiopienne* par R. BEYLOT, s. 1 = Turnhout, Brepols, s.d. = 1993 (Apocryphes. Collection de poche de l'AELAC). 184 pages.

J.-D. KAESTLI, voir *L'évangile de Barthélemy*.

D. A. KARAMPELOPOULOS, *Γνώσεις ἀνατομίας καὶ φυσιολογίας τοῦ Θεσσαλοῦ Διδασκάλου τοῦ Γένους Ἀνθίμου Γαζῆ (1758-1828)*, Athènes, *Ἐπιστημονικὴ Ἑταιρεία Μελέτης «Φερῶν-Βελεστίνου-Πήγα»*, 1993. 55 pages.

D. A. KARAMPELOPOULOS, *Ἰατρικὲς γνώσεις τοῦ Ρήγα Βελεστινλῆ στὸ ἔργο του «Φυσικῆς Ἀπάνθισμα»*, tiré à part de la revue *Ὑπερεία*, 1 (1986 = Actes du Premier Congrès «*Φεραί-Βελέστινο-Ρήγας*», Velestino, 1986), p. 457-499.

C. LAGA, *Eustratii Presbyteri Vita Eutychii Patriarchæ Constantinopolitani*, edidit, Turnhout en Leuven, Brepols, 1992 (Corpus christianorum, series Græca, 25). LIV + 195 pages.

Despos Ath. LIALIOU, *Ἡ ἑρμηνεία τῆς ἁγίας γραφῆς στὴ θεολογία τοῦ Ἁγίου Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, Θεσσαλονίκη*, 1992 Dissertation doctorale dactylographiée, 204 pages, inédite.

Manuel II. Palaiologos, voir K. FÖRSTEL, Manuel II. Palaiologos.

E. NORELLI, *Ascension du prophète Isaïe*, s. 1 = Turnhout, Brepols, s.d. = 1993 (Apocryphes. Collection de poche de l'AELAC). 186 pages.

L. PADOVESE voir *Atti del III simposio di Efeso...*

A. PALMER, voir *Histoire du roi Abgar et de Jésus*.

G. K. PAPAZOGLOU, *Ἡ βιβλιοθήκη καὶ τὰ χειρόγραφα τῆς μονῆς τοῦ Τιμίου Προδρόμου Σερρῶν, Κομοτηνή, Δημοκρίτειο Πανεπιστήμιο Θράκης*, 1993, (*Θρακικὴ βιβλιοθήκη*, 2). 85 pages.

P. RICHE voir *Évêques...*

Charlotte ROUECHÉ, voir R. BEATON and Charlotte ROUECHÉ.

P. SCHREINER, voir O. ENGELS und P. SCHREINER (Hrsg),

T. A. SINCLAIR, *Eastern Turkey : An Architectural and Archæological Survey*, vol. 2-4, London, The Pindar Press, 1989 ; vol. 2 : 578 pages + 158 planches, 64 cartes et plans ; vol. 3 : 524 pages + 152 planches, 34 cartes et plans ; vol. 4 : 536 pages + 120 planches, 48 cartes et plans.

Dimitris TSOUGARAKIS, *The Live of Leontios, Patriarch of Jerusalem. Text, Translation, Commentary*, Leyde, Brill, 1993 - The Medieval Mediterranean Peoples, Economies and Cultures, 400-1453, vol. 2) VIII + 252 pages et 4 planches.

A. VAUCHEZ voir *Évêques*.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

1. *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisancio. Atti del Seminario di Erice (18-25 settembre 1988)*, a cura di G. CAVALLO, G. DE GREGORIO e Marilena MANIACI, Spoleto, Centro italiano di studi sull'alto medievo, 1991 (Biblioteca del Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici nell'università di Perugia, 5). Deux volumes : XII + 842 pages. Nombreuses illustrations.

Les travaux du troisième colloque de paléographie et de codicologie grecques et byzantines d'Erice ont été analysés par le Dr A. Touwaide dans *Byzantion*, 63 (1993), p. 443-445 (publication retardée par quelques difficultés de communication postales indépendantes de notre Rédaction). Dans l'entre-temps, le Prof. G. Cavallo et ses collaborateurs ont publié les actes du colloque, confirmant ce qu'on attendait de cette prestigieuse réunion. Les matières y sont traitées soit par région (la Grèce et les îles, les zones orientales, l'Italie), soit par domaine (manuscrits de la Renaissance, rapports entre l'art et l'écriture, reliures, etc.).

Le professeur J. Irigoin dresse le bilan des travaux (*Essai de bilan et perspectives d'avenir*, p. 771-779) : «En disant ... que je me sentais devenir agnostique, je ne faisais qu'exprimer avec une vigueur excessive, le sentiment de beaucoup de participants sinon de tous. Le colloque d'Erice paraissait devenir le colloque de l'incertitude» (p. 772). En effet, des vérités qui avaient pu paraître définitivement établies ont été mises en question notamment dans le domaine des manuscrits italo-grecs, dans celui des types d'écritures, des styles d'ornementation, etc. (p. 774, 775). D'un point de vue plus général, l'étude parallèle et complémentaire des manuscrits orientaux s'avère aujourd'hui indispensable aux recherches fondamentales sur les manuscrits byzantins (p. 777-778). L'illustration photographique des communications publiées ici est remarquable.

(J. M.)

2. Maria-Luisa AGATI, *La minuscola «bouletée»*. Prefazione di P. CANART, Città del Vaticano, Scuola Vaticana di Paleografia, Diplomatica e Archivistica, 1992 (Littera Antiqua, 9, 1-2). Tome 1 : XXXIII + 368 pages ; Tome 2 : Tavole : 10 pages + 14 planches en couleur et 206 en n. et bl.

L'auteur analyse sous leurs aspects paléographique et codicologique avec photographies à l'appui, des centaines de manuscrits repérés soit dans les dépôts accessibles, soit en microfilms et fac-similés.

La minuscule bouletée est en usage principalement dans la capitale de l'empire byzantin, vers 950. On n'y reconnaît pas vraiment un type de minuscule «canonisé» au sens où le Prof. G. Cavallo parle de «canonisation des écritures» ; ce serait plutôt une recherche de style et d'élégance à côté de la «Perlschrift», qui était à la mode. L'auteur définit et distingue les alphabets, précise les particularités des mains et les productions de copistes connus ou non. La prudence, la finesse et la précision des analyses sont remarquables. Ce livre est indispensable à tous les Byzantinistes concernés de près ou de loin par les manuscrits grecs du xe siècle.

(J. M.)

3. J. M. Fountoulis, *Τοῦ Ἁγίου Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου «Ὕμνος ἑσπερινός» — Ἡ λειτουργικὴ χρήση του —*, extrait de *Κληρονομία*, 22 (1990), p. 29-37.

L'authenticité de l'hymne vespéral attribué à Grégoire de Nazianze (inc. *Σὲ νῦν εὐλογοῦμεν...*) est généralement condidérée comme douteuse. Ce texte trouve néanmoins sa place dans la plupart des manuscrits qui contiennent le corpus des 52 Homélies de cet écrivain, et plus d'une fois, les scribes byzantins ont pris ces vers d'allure tardive pour de la prose.

Ici le liturgiste de la faculté de théologie de Thessalonique note quelques particularités dans l'usage liturgique du poème et collationne trois témoins manuscrits sur le texte imprimé par la patrologie de J.-P. Migne : *cod. Athen. B.N. Gr.* 15, f. 96^r-v (daté du xiie s.), *cod. Lesb. Leimon. Gr.* 295, p. 297 (daté du xiie s.), *cod. Parisin. Gr.* 331, f. 180^v-182^r (daté du xie s.). L'étude est illustrée de trois fac-similés.

(J. M.)

4. J. M. Fountoulis, *Ἡ «Περιγραφὴ τῆς Λέσβου» τοῦ Μητροπολίτου Μηθύμνης Γαβριὴλ Σουμαρούπα* (1618-24/2/1621), *Μυτιλήνη*, 1993 (*Ἐκδόσεις Ἱ. Μητροπόλεως Μυτιλήνης*, 10). 45 pages, illustré.

À partir du *cod. Barberinianus Gr.* 196, f. 14-16^v, l'Auteur met à jour l'édition d'un texte rédigé au xviie siècle par un évêque de l'île de Lesbos. Cette sorte de petit guide topographique et monastique de l'île, composé à une époque encore relativement proche de la période byzantine, peut rendre des services importants aux Byzantinistes, notamment dans la recherche des manuscrits et des bibliothèques qui les conservent. L'ouvrage s'enrichit d'illustrations et d'index.

(J. M.)

5. A. CUTLER, *Imagery and Ideology in Byzantine Art*, London, Variorum, s.d. = 1992 (CS, 358). X + 324 pages avec illustrations, addenda et index.

Cette réimpression a permis la mise à jour d'un groupe de six articles publiés entre 1974 et 1981 et consacrés à des psautiers célèbres, suivi de quatre articles parus de 1974 à 1981 sur des motifs décoratifs divers, d'un article sur les rapports de l'art et de la société byzantine et enfin d'une synthèse de sept pages sur le statut social du scribe byzantin fondée sur les relevés de Marie Vogel et V. Gardthausen. L'ensemble est remarquable par son unité et par ses illustrations.

Située entre l'histoire de la peinture, la codicologie et la paléographie livresque, l'étude de l'ornementation des codex byzantins ouvre ici des perspectives sur l'étude des textes. Par exemple — simple exemple parmi d'autres, qui permet d'insister sur l'intérêt que ce recueil présente pour les historiens et les philologues —, l'article n° 2 consacré au Psautier 34, 3 du Musée Benaki (p. 310-311), étend à la documentation rassemblée par G. Galavaris sur les homélies de Grégoire de Nazianze, des observations thématiques tirées de l'analyse d'un psautier.

(J. M.)

6. *Dumbarton Oaks Papers*, 45 (1991).

Ce volume de XVI + 176 pages in 4° luxueusement illustrées comme d'habitude contient un choix d'articles variés dont plusieurs sont particulièrement attentifs aux rapports de l'art et de l'écrit byzantins : «hagiographie comme source de d'inspiration artistique» (A. KAZHDAN), «rôle des icônes dans la liturgie» (Nancy PATTERSON ŠEVČENKO), «images pieuses et ressemblance» (G. DAGRON), etc.

R. S. NELSON et J. LOWDEN (p. 60-68 + 16 illustrations hors-texte) complètent les études et la documentation de H. BUCHTHAL et H. BELTING, *Patronage in Thirteenth Century Constantinople : An Atelier of Late Byzantine Book Illumination and Calligraphy* (Dumbarton Oaks Studies 16), Washington, D.C., 1978.

Des notices nécrologiques concernent respectivement O. Demus (1902-1990) et A. Grabar (1896-1990), deux érudits particulièrement illustres dans les domaines de l'histoire de l'art et de l'archéologie byzantines.

(J. M.)

7. A. KAZHDAN, *Authors and Texts in Byzantium*, London, Variorum, s.d. = 1993 (CS, 400). XII + 322 pages.

À l'occasion de ses septante ans, A. Kazhdan groupe dans ce volume seize articles parus depuis 1967 principalement entre 1979 et 1990, dont plusieurs

avaient été imprimés dans notre pays, notamment par *Byzantion*. Douze pages de mises à jour et un index enrichissent la réimpression.

Cette partie de la production scientifique de l'Auteur concerne le domaine de la littérature hagiographique et celui de l'histoire sociale des milieux byzantins. Les lecteurs de *Byzantion* n'attendent pas qu'on l'analyse ici en détail. Particulièrement remarquable, le *Foreword* (pages VII-X) retiendra l'attention : «This year I turn seventy, ... and the more I contemplate, the more I conceive of my live as a series of paradoxes»... Suivent quelques souvenirs professionnels de ce brillant «self made Byzantinist», qui sont une leçon tonique et optimiste pour les jeunes chercheurs comme pour les moins jeunes en même temps qu'un document pour la défense et l'illustration des études byzantines.

(J. M.)

8. *Dumbarton Oaks Papers*, 46 (1992) = *Homo Byzantinus*. Papers in Honor of Alexander Kazhdan. edid. A. CUTLER et S. FRANKLIN, Washington, D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, s.d. = 1992. 329 pages avec illustrations hors-texte et photographie et frontispice.

Les articles ici réunis concernent surtout les secteurs de la philologie et de l'histoire auxquels A. Kazhdan s'est particulièrement intéressé. On y trouve des ouvertures originales sur la vie quotidienne, l'histoire sociale et l'humanisme byzantins : Patricia Karlin-Hayter et Angélique Laiou s'attachent à la famille, Évelyne Patlagean découvre dans les manuscrits de Grégoire de Nazianze et ailleurs des références cynégétiques (p. 259), et G. Dagron (*L'ombre d'un doute : l'hagiographie en question. VIe-XIe siècles*, p. 59-68) réactive les préoccupations du P. H. Delehaye relatives à l'interprétation des sources byzantines, cf. *Byzantion*, 63 (1993), p. 495.

Des souvenirs du savant à qui est dédié le volume ont été recueillis par A. Cutler (p. 1-4) ; ils éclairent plusieurs événements qui ont marqué l'histoire générale de notre siècle et l'histoire des études byzantines, en Union Soviétique. Quelques lignes sont consacrées aux parents de notre collègue. La bibliographie de celui-ci est monumentale (p. 5-27).

(J. M.)

9. *Etymologicum magnum genuinum. Symeonis etymologicum* una cum *Magna grammatica. Etymologicum magnum auctum*, synoptice ediderunt F. LASSERRE (†) et N. LIVADARAS. Vol. II. *ἀνά-βώτορες*, s. l. = Athenis, *Ἐκδόσεις Φιλολογικοῦ Συλλόγου Παρνασσός*, s.d. = 1992. XXII + 528 pages.

Après le décès du regretté F. Lasserre, N. Livadaras, professeur à l'université d'Athènes et président de l'Académie littéraire du Parnasse (*Φιλολογικὸς*

Σύλλογος Παρνασσός), a poursuivi l'édition synoptique des trois ouvrages lexicographiques byzantins, dont il vient de publier le deuxième volume. Celui-ci commence dans l'*Etymologicum Symeonis*, n° 847 = *Magna grammatica* n° 846 au mot *ἀνακωχῆς* (p. 3), dans l'*Etymologicum magnum auctum* n° 1230 à la préposition *ἀνά* (*ἡ ἀνά πρόθεσις*, p. 12) et dans l'*Etymologicum magnum genuinum* n° 761 au mot *ἀνάβλησις* (p. 15). Les derniers mots traités dans le volume sont dans l'*Etym. Magnum genuinum* n° 312 : *βώτορες* (p. 524), dans l'*Etymol. magnum auctum* n° 218 : *βῶ, τὸ βαίνω*, — (p. 525) et dans l'*Etymol. de Syméon* n° 273 = *Grammatica Magna* n° 258 : *Βυσσός* (p. 528). L'édition arrive ainsi près de la fin de la deuxième lettre de l'alphabet. Sous cette lettre B, on remarque l'abondance des termes toponymiques analysés avec leurs particularités dialectales ou patoisantes qui en modifient l'orthographe et la prononciation suivant les régions. Chacun devine les services que cette édition soignée et claire peut rendre, notamment sur le terrain des familles de mots dérivés des noms propres ou des toponymes, aux études des sources non littéraires et des textes populaires byzantins : actes diplomatiques, scolies ou notes diverses de lecteurs et de scribes rencontrées dans les manuscrits, épigraphie des icônes, des sceaux, des monnaies ou des monuments, etc.

Les lexiques étymologiques édités ici sont présentés par tranches inégales et irrégulières de façon à rapprocher les uns des autres les passages qui traitent les mêmes termes. La consultation de l'apparat critique y est presque toujours indispensable. Celui-ci est méticuleux et parfaitement limpide ; il avance de la façon traditionnelle page par page et ligne par ligne quels que soient les textes concernés, ce qui le rend facile à utiliser. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'édition critique dont tous les hellénistes et particulièrement les Byzantinistes attendent impatiemment la suite.

(J. M.)

10. *Atti del III simposio di Efeso su S. Giovanni Apostolo* a cura di L. Padovese, Roma, Instituto franciscano di Spiritualità. Pontificio Ateneo Antoniano / Edizioni : Collegio San Lorenzo da Brindisi / Laurentianum, 1993 (Turchia : la Chiesa e la sua storia, 4). 243 pages.

Ce volume rassemble une collection de lettres administratives en turc et en italien et treize communications faites à l'occasion du colloque réuni à Éphèse, du 17 au 19 mai 1992, sous le patronage des Pères Capucins de Parme et de l'Association culturelle «Eteria» ; la publication est complétée par un index biblique et un index des noms cités. Le centre d'intérêt majeur du colloque était «le séjour» que fit à Éphèse l'apôtre et évangéliste S. Jean. L'histoire et la philologie byzantines ne tiennent pratiquement aucune place dans les préoccupations des organisateurs et des participants. Les Byzantinistes remarqueront néanmoins la communication de Mme Melikha Kasgarli,

professeur en Sorbonne (*Le culte de Marie dans les pays turcs*, p. 201-208), qui illustre «par les sources indigènes nationales», c'est-à-dire turques et mongoles préislamiques, les passages de l'*Histoire* de Théophylacte Simocatta consacrés au Kagan et au culte du ciel.

(J. M.)

11. Angéliki E. Laiou, *Mariage, amour et parenté à Byzance aux XIe-XIIIe siècles*, Paris, De Boccard, 1992 (Travaux et mémoires du Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Collège de France. Monographies, 7). 209 pages.

L'Auteur, qui est professeur à Harvard et dirige à Dumbarton Oaks (Washington D.C.) l'Institute for Byzantine Studies, signale que ses recherches sur l'histoire des institutions familiales à Byzance ont commencé il y a déjà quelques années et que le sujet est loin d'être épuisé : cf. *Byzantion*, 63 (1993), p. 494-495, et ci-dessus la notice *D.O.P.*, 46 (1992) = *Homo Byzantinus*. Mme Laiou offre ici cinq leçons brillantes et méthodiques appuyées sur les textes d'époque qui concernent des mariages contestés, la vie des ménages et le divorce, la parenté et le patrimoine. Quatre de ces leçons avaient été présentées au Collège de France, en 1989. Chacun connaît la compétence de l'auteur et sait l'importance des matières traitées.

(J. M.)

12. A. Sideras, *Ἀνέκδοτοι βυζαντινοὶ ἐπιτάφιοι. Unedierte byzantinische Grabreden (Κλασικὰ Γράμματα, 5)*, Thessalonique 1991, pp. 406.

Édition provisoire de 25 épitaphes byzantines, dont deux du VIe siècle (dues peut-être à Horicos de Gaza), une d'Eustathe de Thessalonique de la fin du XIIe siècle, sept de la même époque rédigées par Grégoire Antiochus, une anonyme du XIIe siècle aussi, une autre de Léon Megistos de la fin du XIIe/ début du XIIIe siècle. Vers la même époque est rédigée une autre épitaphe par Théodore Métochite, tandis que deux autres, l'une de Mathieu d'Ephèse et l'autre anonyme sont de peu postérieures. Du milieu du XIIIe siècle sont : un texte de Macaire Hiéromoine, deux de Macaire Makrès, un de Marc Eugénicos, deux de Bessarion et trois anonymes.

Certes, cet ouvrage enrichit l'arsenal des sources byzantines, car tous ces textes sont édités pour la première fois. Puisque l'édition critique, selon l'éditeur, n'ajoutera pratiquement rien à l'édition provisoire, les historiens peuvent exploiter ces sources. Par contre, les commentaires font cruellement défaut. Il faut toutefois dire que la hâte de faire paraître l'ouvrage malgré le fait qu'il était encore incomplet, ne plaide pas en sa faveur.

Panayotis Yannopoulos

13. D. M. Nicol, *The Immortal Emperor. The life and legend of Constantine Palaiologos, last Emperor of the Romans*, Cambridge, 1992, pp. xiii, 148.

Constantin XI, le dernier souverain byzantin, est entré dans la légende comme «l'empereur immortel». Né en 1405, il a assisté à la perte des dernières possessions byzantines et à la progression irrésistible des Ottomans à partir de 1354, date à laquelle ils s'étaient installés en Europe. Les États chrétiens des Balkans, mais aussi les villes italiennes et l'Occident latin se sont montrés incapables de dépasser leurs querelles et de faire face à la puissance ottomane.

En 1443, quand Constantin succéda à son frère Théodore au poste de Despote de Mystras, la situation dans le Péloponnèse n'était pas brillante. Il a essayé, par ses capacités administratives et militaires, de sauver ce qui pouvait encore l'être au milieu des luttes fratricides des Chrétiens et des changements de camp et retournements d'alliances, qui étaient des pratiques courantes à cette époque.

En 1449, quand Constantin fut appelé à prendre le pouvoir impérial, les Constantinopolitains étaient divisés en unionistes et anti-unionistes, les ressources de l'État étaient quasiment nulles et l'armée inexistante. La chute de la ville était inévitable ; Constantin est tombé au champ d'honneur en tentant de la défendre. Sa mort est mal attestée par les sources. L'étude des données historiques permet à l'auteur d'éliminer tout doute à ce propos. Dans la suite, il analyse les données qui ont contribué à la création de la légende selon laquelle cet empereur martyr ressuscitera un jour pour reconstituer l'empire.

Cette étude satisfait à toutes les exigences de la critique historique ; les conclusions découlent d'une analyse très poussée et systématique.

Panayotis Yannopoulos

14. Maria Vakalopoulos, *Φιλόθεος Σηλυβρίας. Βίος καὶ συγγραφικὸ ἔργο (Ἐθνικὸ καὶ Καποδριστριακὸ Πανεπιστήμιο Ἀθηνῶν. Φιλοσοφικὴ Σχολή. Βιβλιοθήκη Σ.Ν.Σαριπόλου, 87)*, Athènes 1992, pp. 317. Thèse de doctorat.

Philothée, né dans la région de Nicomédie, durant la première moitié du XIVe siècle, est devenu métropolite de Sélybrie, entre 1356 et 1361. Il est mort peu après 1389. En tant que métropolite, il n'a pas laissé de traces. Dans la vie politique, il n'a pas joué non plus un rôle actif. Il sympathisait avec les Cantacuzènes, mais sans s'opposer vraiment aux Paléologues. Sur le plan théologique, il a adhéré au mouvement hésychaste, mais en gardant des relations privilégiées avec Nicéphore Grégoras, chef de file des rationalistes et adversaire farouche des hésychastes.

Philothée est l'auteur de plusieurs œuvres encore inédites. La plus importante, le *Dialogue doctrinal*, est un traité théologique presque mystique qui dénote un auteur instruit avec une connaissance profonde de la tradition orthodoxe. En outre, Philothée est l'auteur de plusieurs Homélies, d'Hymnes

et de Lettres. Il a aussi travaillé comme copiste ; au moins cinq manuscrits connus sont de sa main.

L'auteur de cette étude après les éléments biographiques édite le «Dialogue doctrinal», théoriquement à partir de deux manuscrits, mais en réalité à partir d'un seul, puisque l'autre a été consulté occasionnellement et en dehors de l'édition. Il s'agit, selon la déclaration de l'éditrice «d'une édition pour des raisons pratiques», sans aucune autre explication sur la nature de ces «raisons pratiques». L'édition n'est pas critique. Sans doute, une dissertation de doctorat peut être considérée avec indulgence, mais pour être objectif, il faut noter que le sujet se prêtait peu à une telle étude ; il pouvait faire l'objet d'un article dans une revue scientifique, mais difficilement d'un livre. Sinon il aurait fallu y ajouter au moins une partie historique qui aurait pu aider le lecteur à saisir le contexte général du XIVe siècle et surtout à exploiter le texte historiquement et philologiquement. Ce travail, sans doute utile, d'une jeune historienne et philologue, aurait pu être plus complet.

Panayotis YANNOPOULOS

15. M. MAAS, *John Lydus and the Roman Past*, Londres et New York 1992, pp. ix, 207.

Jean Lydus, auteur de trois traités (*De Magistratibus ; De Ostentis,* et *De Mensibus*), est le meilleur analyste du fonctionnement des institutions byzantines au VIe siècle. En outre, ses écrits reflètent les mutations profondes de la société byzantine durant le règne de Justinien Ier. Cela permet, grâce aux comparaisons, de constater que la tradition romaine, élément de continuité, est assez superficielle. La notion de l'empire et l'idéal impérial sont redéfinis sous l'influence du christianisme. Le mixage de ces deux facteurs, christianisme et tradition romaine, est à la base d'une nouvelle légitimité et d'une nouvelle théorie étatique, qui n'est plus romaine, mais théocratique. Par contre, la concentration de la bureaucratie dans la capitale perpétue l'idéal administratif romain, purement urbain, qui considère la province seulement dans la mesure où elle sert la capitale. L'idéologie politique byzantine n'a pas varié à ce sujet jusqu'à la chute finale.

Les facteurs sociaux ont aussi subi l'influence chrétienne. Celle-ci se manifeste par l'abolition des classes et la création de milieux économiques. À ce propos, la conception byzantine est novatrice du fait qu'elle permet à tout citoyen la montée sociale ; mais, en réalité, le pouvoir est resté entre les mains d'un groupe social qui avait accès aux postes importants grâce à sa puissance économique et à sa formation intellectuelle.

L'étude est menée avec un esprit critique très pénétrant. L'analyse est systématique et les conclusions solides.

Panayotis YANNOPOULOS

16. *ΙΣΤΟΡΙΚΟΓΕΩΓΡΑΦΙΚΑ*, 3, Thessalonique et Jannina, 1991.

Cette édition périodique a pour objet l'étude de la géographie et de la topographie de l'espace hellénique au moyen âge ; on y trouve toutefois des articles dépassant ce cadre. Dans ce volume, signalons l'article d'Aneta Ilieva, *The Mountain in the Geographical and Cultural Space of the Peloponnese during the Middle Age (Before the Tourkokratia)*, pp. 11-24, dont les conclusions sont plutôt banales : les montagnes grecques servaient de refuge à des populations en cas d'invasion. L'article de E. Tsionas, *Μαθηματική ανάλυση των πολιτικών και οικονομικών διακυμάνσεων στην ιστορία του Βυζαντίου*, pp. 25-42, est au moins original. À l'aide de la méthode des «Calculs variés» et en se fondant sur la théorie du «Contrôle optimal», il essaye de tirer des conclusions à partir de la durée du règne des empereurs byzantins. Pour un non initié ces calculs ne disent rien, tandis que les «conclusions» n'ont rien à faire avec la recherche historique. Un article intéressant la toponymie est celui de Cynthia J. Stallman-Paciti, *A Byzantine Source for some Toponyms in Calabria*, pp. 43-49, qui exploite les données de la *Vie de S. Pancrace de Taormina*. Utile, mais sans originalité l'article de Vasso Penna, *Το Βυζάντιο και οι λαοί της Κεντρικής και Ανατολικής Ευρώπης : Η νομισματική μαρτυρία (8ος-11ος αι. μ.Χ.)*, pp. 51-92, qui constitue un inventaire des trouvailles monétaires dans le Nord des Balkans et dans le Sud de l'Ukraine. À la période francque et à l'histoire de la localité de Katochi en Etolie, au XIIIe siècle, est consacré l'article de S. Asonitis, *Κατοχή : Μία κτήση του Πριγκηπάτου της Αχαΐας στη Δυτική Στερεά*, pp. 93-107. Un article intéressant l'histoire et l'archéologie est dû à Dionyssia Missiou, *Justinian's Maritime Buildings*, pp. 109-125, malgré l'absence de toute conclusion et l'ampleur plus réduite que ce que le titre laisse espérer. L'article de P. Vlachakou, *Το μικροτοπωνυμικό του χωρίου Λεμονιά Λακωνίας*, pp. 1276-135, malgré sa modestie ne manque pas d'intérêt pour l'étude des toponymes péloponnésiens en relation avec les installations slaves dans cette région. La note de Chien Zhi-Qiang, *Byzantine Studies in China*, pp. 137-142, est d'un intérêt particulier, vu l'absence d'informations au sujet des études byzantines en Chine. De la même manière, les deux articles de M. Kordosis, *China and the Greek World*, pp. 143-253, et *Η Ελληνική παρουσία στον Ινδικό κατά την Πρωτοβυζαντινή εποχή*, pp. 255-273, sont particulièrement utiles, car ils contiennent des informations uniques dans les deux domaines traités. Dans la seconde partie de la revue (mélanges, comptes rendus et notices bibliographiques), sont reprises certaines notes, parfois intéressantes pour les études byzantines, comme par ex. celle de K. Spanos, *Η προέλευση του ονόματος «Σηράκος»*, pp. 285-286. Signalons finalement le remarquable travail bibliographique de Magda Paracharidou, *Σχεδίασμα Δραμινής βιβλιογραφίας*, pp. 333-448.

Panayotis Yannopoulos

17. Gisèle HADJI-MINAGLOU, *L'église de la Dormition de la Vierge à Merbaka (Hagia Triada), École Française d'Athènes. Études Péloponnésiennes VIII*, Paris 1992.

Une étude très détaillée avec des analyses poussées du plan, des supports, des portes, des fenêtres, de la construction et de la couverture d'un édifice byzantin : l'église de la Dormition à Merbaka en Argolide. Sont encore passés au crible, la géométrie et la structure du bâtiment ainsi que la répartition des volumes. Dans une seconde partie, consacrée au décor, sont examinés les chapiteaux, le décor en céramique et les bas-reliefs. À cette occasion, des rapprochements sont faits avec d'autres édifices de la même époque.

L'étude est d'une grande qualité technique : dessins, photographies très détaillées et représentations graphiques extrêmement claires. Par contre elle reste pratiquement illisible pour un non-spécialiste. On n'y dit rien au sujet de l'histoire du bâtiment et de l'histoire artistique. Même le siècle de la construction n'est pas mentionné. En conclusion : une étude très sérieuse pour la conservation du monument, mais qui n'aide en rien un byzantiniste.

Panayotis YANNOPOULOS

18. N. SVORONOS, *Η βυζαντινή επαρχία. Πέντε μαθήματα (Βιβλιοθήκη Γενικής Παιδείας, 18)*, Athènes, s.d. (1991), pp. 101.

Publication posthume d'une série de cinq conférences, pour grand public, faites par N. Svoronos en 1981. Il y analyse l'organisation de la province byzantine, aussi bien du point de vue de l'administration que du point de vue de la production. Il expose l'évolution du système gréco-romain de l'époque protobyzantine vers le système purement byzantin de la période mésobyzantine et plus tard vers le système féodal de la période tardive.

On trouve dans ce travail posthume les analyses marxistes, chères à N. Svoronos. L'époque d'une Histoire écrite selon les convictions personnelles étant définitivement révolue, je me limite à la seule remarque ci-avant.

Panayotis YANNOPOULOS

19. Sophia KALOPISSI-VERTI, *Dedicatory Inscriptions and Donor Portraits in Thirteenth-Century Churches of Greece (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-Historische Klasse. Denkschriften, 226. Band = Tabula Imperii Byzantini, Band 5)*, Vienne 1992, pp. 120+99 planches hors texte.

Catalogue d'environ 70 inscriptions dédicatoires et d'une quinzaine de portraits de donateurs, provenant des Églises grecques du XIIIe siècle. La presque

totalité de ces documents sont déjà publiés et de ce fait, l'étude ne met pas de nouvelles sources à la disposition des chercheurs. De plus, malgré le silence de l'auteur, plusieurs inscriptions et portraits de donateurs qu'on trouve sur les murs des églises grecques du XIIIe s., ne figurent pas dans cette collection. L'ajout d'un appendice rend plus évident le caractère incomplet du catalogue.

La partie la plus intéressante du livre est la première, dont la première moitié constitue en réalité une introduction où est expliqué le plan du travail. Dans la seconde moitié, l'auteur essaye diverses manières de classification des donateurs. C'est là que se trouve l'apport le plus positif. Si cette partie servait de conclusion, l'étude aurait beaucoup à gagner.

Sans doute, ce livre rendra service aux chercheurs, malgré ses faiblesses, surtout grâce à sa bibliographie et à son catalogue.

Panayotis YANNOPOULOS

20. G. PAPAZOGLOU, *Ἡ βιβλιοθήκη καί τὰ χειρόγραφα τῆς Μονῆς τοῦ Τιμίου Προδρόμου Σερρῶν (Δημοκρίτειο Πανεπιστήμιο Θράκης. Θρακικὴ Βιβλιοθήκη, 2)*, Komotini 1993, pp. 85.

Le monastère de Prodrome à Serres a été pillé par les Bulgares, le 28 et le 29 juin 1917. À cette occasion, plusieurs manuscrits ont été emportés. L'auteur après avoir consulté les différentes listes de manuscrits et après avoir étudié les informations relatives à l'atelier de copie et de reliure du monastère, arrive à la conclusion qu'au moment du pillage au moins 322 manuscrits se trouvaient dans la bibliothèque. Suite aux clauses du traité de Neuilly (1919), les Bulgares ont restitué à la Grèce 221 manuscrits, qui pour la plupart se trouvent maintenant à la Bibliothèque Nationale d'Athènes. Les traces de certains autres manuscrits sont retrouvées dans les salles de vente ou dans les bibliothèques, mais la plus grande partie des manuscrits perdus sont retenus par les Bulgares. L'auteur prouve la présence de ces manuscrits en Bulgarie et exige leur restitution à la Grèce conformément au traité de Neuilly.

Panayotis YANNOPOULOS

21. Athèna KOLIA-DERMITZAKI, *Ὁ βυζαντινός «ἱερὸς πόλεμος» (Ἱστορικὲς Μονογραφίες, 10)*, Athènes 1991, pp. 471.

Cette intéressante étude cherche à comparer la «guerre sainte» des Byzantins avec les Croisades occidentales et la *djihâd* arabe. Les Byzantins n'ont jamais entrepris de Croisades au sens occidental ; les expéditions d'Héraclius, de Nicéphore II Phocas et de Jean Ier Tzimiskès, n'ont pas les ingrédients d'une Croisade. Selon un canon de S. Basile, les soldats étaient assimilés aux assas-

sins. La «guerre sainte» byzantine visait la défense des Chrétiens et la récupération des régions «romaines» envahies par les infidèles. L'Église dans ce cas, pour contourner le canon de S. Basile, bénissait les combattants et justifiait l'expédition en invoquant des passages bibliques. Par contre, c'était l'Église elle-même qui lançait les Croisades en évoquant des raisons purement religieuses. En plus elle accordait la rémission des péchés aux participants et assimilait aux martyrs les morts dans les Croisades. Les Croisades étaient donc beaucoup plus proches de la *djihãd* islamique que de la «guerre sainte» byzantine.

L'étude a des mérites : analyse pénétrante, conclusions argumentées et solides répondant aux objectifs fixés dans l'introduction, plan équilibré, diversité des sources. Sa faiblesse principale reste sans doute son ampleur chronologique (toute la période byzantine) et son immensité géographique (tout le monde chrétien et en plus le monde islamique). Un autre point faible est le nombre réduit des sources arabes exploitées, surtout quand des notions fondamentales de l'islam, comme la *djihãd*, sont mises en cause. La faiblesse majeure, à notre avis, réside dans une vision partiale de la réalité historique. L'auteur attribue tout acte médiéval, chrétien ou non, à la seule religiosité des gens. Or, au moins l'empire byzantin possédait une philosophie politique et étatique à base profane, le passé gréco-romain en l'occurence. Les «infidèles» n'étaient pas opprimés parce que telle était la volonté divine, comme dans la théocratie arabe, mais en application d'une loi profane. Cela explique ceci : les Byzantins n'ont jamais mené des campagnes militaires de christianisation, comme cela était le cas pour les Arabes ou, plus tard, pour les Occidentaux. Donc, une considération plus profane de l'empire byzantin aurait donné à l'étude la solidité qui lui manque.

Panayotis YANNOPOULOS

22. S. ZOUMPOULAKIS, *Ὁ Ἰωάννης ὁ Πρόδρομος ὡς Ἄγγελος*, Athènes, 1992, pp. 75.

Depuis le XIIIe siècle, les artistes orthodoxes représentent S. Jean Baptiste avec des ailes. Plusieurs explications de cette représentation étant proposées, l'auteur se fixe pour objectif l'étude des textes bibliques, des apocryphes et de la littérature patristique pour localiser des passages attribuant à S. Jean des qualificatifs angéliques. En outre il examine la littérature monastique, puisque S. Jean est considéré comme l'incarnation de l'idéal monastique.

Il agit d'une petite étude dont les qualités sont multiples : analyse lucide, examen exhaustif des textes et conclusions solides.

Panayotis YANNOPOULOS

23. M. KORDOSIS, *Τὰ γεωγραφικὰ στοιχεῖα στὴν ἑξαήμερο τοῦ Μεγάλου Βασιλείου (Πανεπιστήμιο Ἰωαννίνων. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίδα τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς. «Δωδώνη» Παράρτημα, 49)*, pp. 110.

La première période byzantine est très pauvre en études géographiques originales. On trouve seulement des éléments dans les écrits qui concernent la nature sans être des écrits scientifiques. Les Discours de S. Basile sur la création du monde permettent de connaître les idées géographiques des Byzantins, mais aussi les relations entre la science byzantine et les auteurs païens du passé. Après l'analyse des idées de S. Basile sur la théorie cosmique, la notion de l'œcumène, la mention des fleuves, des lacs et des mers, l'auteur aboutit à la conclusion que S. Basile suit Aristote. Les idées de Ptolémée étaient trop «modernistes» pour être adoptées par un auteur chrétien.

Une étude intéressante, mais qui est destinée surtout aux spécialistes. Une bonne analyse des données puisées dans les Discours de S.Basile, mais des conclusions très longues qui font penser plutôt à un long résumé.

Panayotis YANNOPOULOS

24. B. SCOTT, *Liudprand of Cremona. Relatio de legatione Constantinopolitana*, Bristol, 1993, pp. xvii, 105.

Édition et traduction en anglais de la *Relatio* de Liudprand de Crémone. Ce livre était-il nécessaire ? Il ne s'agit pas d'une nouvelle édition, mais d'une compilation des éditions déjà connues. La traduction anglaise n'est pas originale non plus ; elle doit beaucoup à la traduction de F. A. Wright, parue à Londres, en 1930 et à laquelle l'auteur fait référence. L'introduction, consacrée aux Lombards, à la vie de Liudprand, à ses écrits et à sa mission à Constantinople ne contient rien de nouveau, tandis que les commentaires sont plutôt des notes de lecture.

Il faut signaler toutefois la clarté de ce manuel, qui en peu de pages résume l'état des recherches au sujet de Liudprand.

Panayotis YANNOPOULOS

25. P. GOUNARIDIS, *Ἀθωνικὰ σύμμεικτα, 3 : Ἀρχεῖο τῆς Ι. Μ. Ξηροποτάμου. Ἐπιτομὲς μεταβυζαντινῶν ἐγγράφων (Ἐθνικὸν Ἵδρυμα Ἐρευνῶν. Κέντρον Βυζαντινῶν Σπουδῶν)*, Athènes, 1993, pp. 225.

Catalogue et résumé du contenu de 191 actes conservés dans les archives du monastère de Xéropotamou au Mont Athos et dont la rédaction va du XVIe au XVIIIe siècle. Ce catalogue est complété par une liste de 12 manuscrits

du XVIIIe siècle. Une série d'index facilite la recherche des éléments dont on peut avoir besoin.

Un instrument de travail très utile pour la période post-byzantine. Certes, les textes ne sont pas édités, mais le contenu est assez précis pour savoir s'il faut consulter le document.

Signalons un genre d'appendice (pp. 199-201) avec la mention des 13 actes, dont certains de la période byzantine, qui n'ont pas été publiés par J. Bompaire dans les *Actes de Xéropotamou*, en 1964.

Panayotis YANNOPOULOS

26. S. VRYONIS, *Βυζαντινή Κύπρος (Πολιτιστικό Ίδρυμα Τραπέζης Κύπρου)*, Nicosie, 1990, pp. 40.

Une histoire de l'île de Chypre durant la période byzantine qui veut prouver le caractère grec de la culture cypriote. Pour cette raison, l'auteur remonte loin dans le passé et étudie la question de la conscience culturelle cypriote depuis l'antiquité. Pour la période byzantine, sont considérés trois personnages cypriotes ayant vécu à des époques différentes et appartenant à des milieux différents. Il s'agit du moine Néophyte (fin du XIIe-début du XIIIe siècle), de Grégoire de Chypre, patriarche de Constantinople (c.1240-début du XIVe siècle) et de Léonce Machairas (XVe-XVIe siècle). L'auteur conclut que l'île n'a jamais perdu son caractère grec.

L'étude, vu sa brièveté, n'est pas exhaustive ; mais, elle a des qualités indiscutables. Il faut toutefois signaler un certain esprit de polémique et une introduction très longue pleine de lieux communs.

Panayotis YANNOPOULOS

27. Hiéromoine P. ENGLEZAKIS, *Κύπρος. Νέα Ιουστινιανούπολις (Πολιτιστικό Ίδρυμα Τραπέζης, Κύπρου)*, Nicosie, 1990, pp. 30.

Courte étude qui aurait beaucoup à gagner si elle était présentée sous la forme d'un article. Elle essaye de mettre en lumière la question du transfert de la population cypriote, archevêque en tête, de l'île aux rivages de la Propondide, sous le premier règne de Justinien II. Selon l'auteur, ce transfert, qui a renforcé la défense de la capitale, a été opéré contre le métropolite de Cyzique, qui voulait rivaliser avec le patriarche de Constantinople. Malheureusement, l'absence de références ne joue pas en faveur de cette étude intéressante ; les nombreuses dates citées restent incontrôlables et les affirmations de l'auteur paraissent gratuites.

Panayotis YANNOPOULOS

28. F. MALINGOUDIS, *Η Θεσσαλονίκη και ο κόσμος των Σλάβων (Βιβλιοθήκη Σλαβικών Μελετών, 2)* Thessalonique, 1991, pp. 155.

Recueil de huit conférences réunies autour du thème des relations entre les tribus slaves et la ville de Thessalonique. Les articles 7 et 8, consacrés au millénaire de la Russie et à l'étymologie du mot «glasnost» n'intéressent pas le byzantinisme. Les autres traitent : 1. la préhistoire du monde slave, 2. la norme linguistique et sa relation avec l'identité nationale, 3. les contacts entre Grecs et Slaves au moyen âge, 4. l'origine des Ss. Constantin et Méthode, 5. la «famine» de l'année 676 à Thessalonique, 6. l'aspect quotidien des relations gréco-slaves au moyen âge.

Les remarques faites dans la recension du Ier volume dans *Byzantion*, LX, 1990, pp. 543-548, sont valables pour le second volume. L'auteur, spécialiste en linguistique slave, se fie exclusivement aux sources linguistiques ; il n'accorde une place aux sources écrites et archéologiques que si elles cadrent avec son interprétation des faits. Cette méthode fait tort à l'ouvrage, qui peut rendre des grands services aux historiens.

Panayotis YANNOPOULOS

29. E. KYRIAKIS, *Βυζάντιο και Βούλγαροι (7ος - 10ος αι.). Συμβολή στην εξωτερική πολιτική του Βυζαντίου (Ιστορικές Μονογραφίες, 13)*, Athènes, 1993, pp. 451.

Une très bonne étude qui analyse les relations entre l'empire byzantin et les Bulgares, entre l'apparition de ces derniers et le xe siècle. Dans une première partie, sont étudiés les événements historiques ; la deuxième partie est consacrée à l'étude des traités conclus entre Byzantins et Bulgares, tandis que la troisième partie traite de l'évolution de la titulature royale bulgare, indiquant la reconnaissance du chef des Bulgares par les empereurs de Byzance. Le statut juridique que Byzance a réservé aux Bulgares en 681, lors du premier traité, était celui de sujets fédérés auxquels l'empereur cédait un territoire et accordait une somme d'argent. Les Bulgares n'avaient pas le droit de dépasser les limites dans lesquelles ils étaient cantonnés, tandis que leur chef avait droit au titre byzantin d'archonte. Cette situation a connu une première modification en 815. Lors du traité instaurant la paix de trente ans, les Byzantins ont reconnu une nouvelle frontière, mais le statut juridique des Bulgares est resté le même. En 864, par un nouveau traité, non seulement le territoire bulgare était considérablement agrandi, mais le statut juridique était aussi modifié. À cause notamment de la christianisation des Bulgares, le chef de ceux-ci a reçu le titre de basileus signifiant que Byzance a reconnu son indépendance et son pouvoir étaient, comme ceux de l'empereur, d'origine divine. L'évolution de la titulature du chef bulgare va exactement dans le même sens.

Le sérieux de cette étude est hors de doute. La bibliographie très dépouillée indique que l'auteur maîtrise parfaitement son sujet. Certaines faiblesses sont toutefois à signaler au niveau de l'interprétation des événements historiques, compris parfois d'une manière superficielle. En outre, l'auteur utilise peu les sources hagiographiques, pourtant assez riches en détails.

Panayotis YANNOPOULOS

30. N. MOUTSOPOULOS, *Εκκλησίες της Καστοριάς, 9ος - 11ος αιώνας*, Thessalonique, 1992, pp. 564 + 24 planches hors texte + 2 plans.

Remarquable étude historique, archéologique et artistique consacrée aux églises de Kastoria des IXe, Xe et XIe siècles. L'auteur examine dans une première partie, les deux églises monumentales à trois niches (l'église de Transfiguration et l'église de Panayia Koumpelidiki). Dans une deuxième partie, sont étudiées les trois églises (Taxiarque, Saint-Étienne et Saints-Anargyres) à trois nefs. La troisième partie est consacrée aux quatre églises à nef unique (Taxiarque au Lycée, Saint-Démétrios, Saint-Nicolas et l'église du monastère de Panayia Mavrotissa). Dans un chapitre, sont réunies les observations concernant l'architecture des bâtiments et l'étude est close par un chapitre sur les constructeurs, les peintres et les propriétaires des ces églises.

Kastoria est restée un centre provincial de moyenne importance. On ne peut donc pas parler d'une école locale. Même les centres beaucoup plus importants n'ont pas développé des écoles locales. Des influences constantinopolitaines, mais aussi orientales et italiotes y sont visibles dans l'architecture et la peinture. La récupération de l'art byzantin par les États actuels des Balkans à des fins politiques et nationalistes est le pire des services qu'on peut rendre à la science. L'auteur insiste sur le caractère multinational et pluriculturel de l'empire byzantin qui ne permet pas de parler, au moins jusqu'au XIe siècle, d'un art national ni dans les Balkans, ni ailleurs.

Nous marquons notre accord sur les remarques de l'auteur. Nous signalons la qualité scientifique du travail, sa clarté et son objectivité. Nous devons toutefois remarquer une chose qui concerne d'autres études du même genre : l'absence d'une introduction historique. Le lecteur, même le plus averti, doit pouvoir situer les événements, les règnes, les noms des chefs nationaux qu'il trouve un peu partout dans le livre sans toujours savoir de qui il s'agit et de quelle époque il est question.

Panayotis YANNOPOULOS

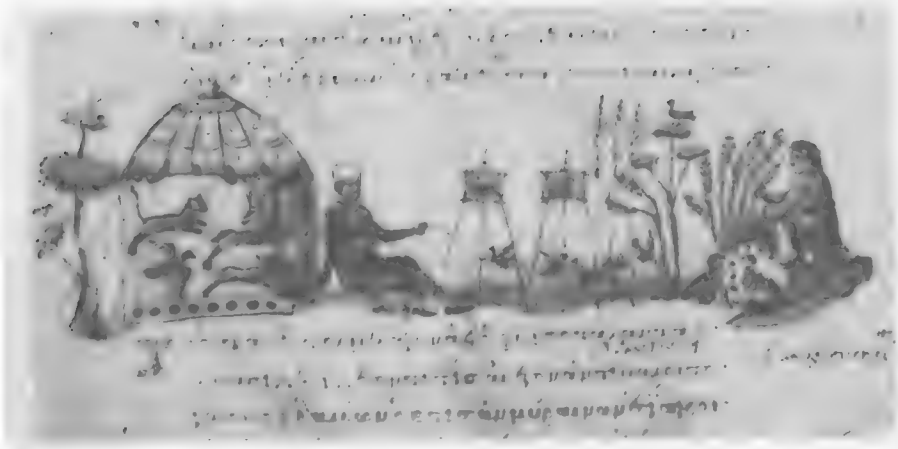

FIG. 1. — Venice, Biblioteca Marciana, gr. 479, fol. 2v :
Aristocratic hunter and his tent.

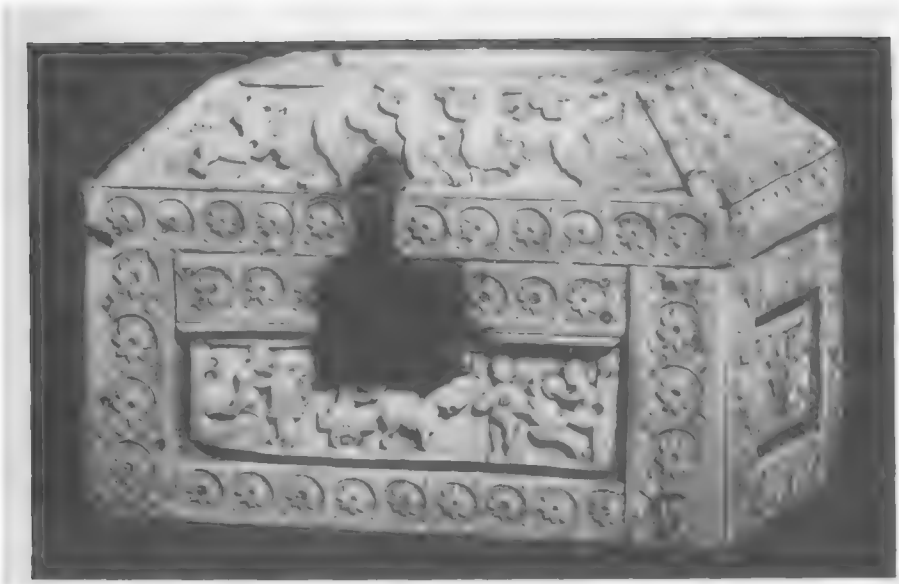

FIG. 2. — Baltimore, Walters Art Gallery, acc. no. 71.298 :
Dancers and musicians (photo, Walters Art Gallery).

FIG. 1. Protaton, Mont Athos, vers 1300.

FIG. 2. – Omorphi Ekklésia, Athènes, fin du XIIIe s. (phot. Musée Bénaki).

FIG. 3. — Vatopédi, Mont Athos, 1312/1313.

FIG. 4. — Saint-Nicétas près de Skoplje, vers 1320.

FIG. 5. — Lesnovo, 1349.

FIG. 6. — Bérendé, milieu du XIVe s.

FIG. 7. — Miniature du ms. *Stavronikita 45*, XIVe s. (d'après H. Buchthal).

FIG. 8. — Miniature du ms. *Cod. Slav.* 4, fol. 98r, Munich, Staatsbibliothek (d'après *Der Serbische Psalter*).

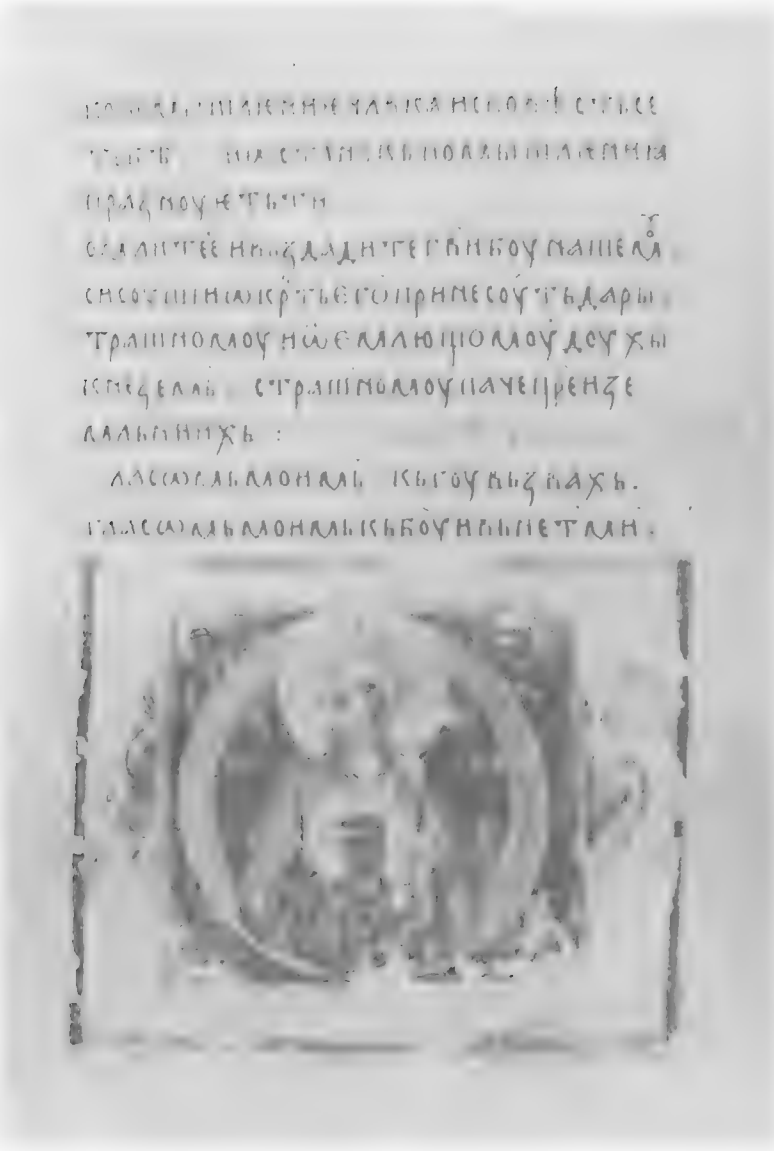

FIG. 9. — Miniature du ms. *Cod. Slav.* 4, fol. 97v, Munich, Staatsbibliothek (d'après *Der Serbische Psalter*).

Fig. 10. Mistra, Eglise de la Vierge Péribleptos, fin du XIVe s.

FIG. 11. — Ressava, 1406-1418.

FIG. 12. — Lagoudéra, la Vierge de la Passion, 1192.

TABLE DES MATIÈRES

Articles

J. GRAND'HENRY, *In memoriam Simone Van Riet* 5
J. ANDERSON et Elisabeth JEFFREYS, *The Decoration of the Sevastokratorissa's Tent* 8
Lynda GARLAND, *"The Eye of the Beholder" : Byzantine Imperial Women and their Public Image from Zoe Porphyrogenita to Euphrosyne Kamaterissa Doukaina (1028-1203)* 19
M. et Elisabeth JEFFREYS, *Who was the Sevastokratorissa Eirene ?* 40
Hélène SARADI, *On the "archontike" and "ekklesiastike dynasteia" and "prostasia" in Byzantium with Particular Attention to the Legal Sources. A Study in Social History of Byzantium* 69
Ch. S. SIFONAS, *Basile II et l'aristocratie byzantine* 118
B. TODIĆ, *ANAPESON. Iconographie et signification du thème* 134
Martha VINSON, *Gregory Nazianzen's Homily 15 and the Genesis of the Christian Cult of the Maccabean Martyrs* 166
P. YANNOPOULOS, *La Grèce dans la Vie de S. Élie le Jeune et dans celle de S. Élie le Spéléote* 193

Notes et informations

J. MOSSAY, *Grégoire de Nazianze et Photios. Symposium* 222

Bibliographie

1. *Comptes rendus*

Anne BOONEN, c.r. de Jacqueline LAFONTAINE-DOSOGNE, *Iconographie de l'Enfance de la Vierge dans l'Empire byzantin et en Occident*, 2 t., réédition anastatique avec compléments, Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1992 224

B. COULIE, c.r. de J.-Cl. CHEYNET, Cécile MORRISSON et W. SEIBT, *Les sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig. Catalogue raisonné*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1991 228

J. DECLERCK, c.r. de *Catena Hauniensis in Ecclesiasten in qua saepe exegesis servatur Dionysii Alexandrini* nunc primum edita a A. LABATE (= *Corpus Christianorum. Series Graeca*, 4), Turnhout et Leuven, 1992 229

Jacqueline LAFONTAINE-DOSOGNE, c.r. de *BYZANCE. L'art byzantin dans les collections publiques françaises.* Catalogue, Paris, Musée du Louvre, 3/11/1992-1/2/1993 231

J. MOSSAY, c.r. de *The Oxford Dictionary of Byzantium* prepared at Dumbarton Oaks, by A. P. KAZHDAN (editor in chief), A. M. TALBOT (executive editor), A. CUTLER (editor for Art History), T. E. GREGORY (editor for Archaeology) and Historical Geography), N. P. ŠEVČENKO (associated editor), 3 vol., New York and Oxford, Oxford University Press, 1991 233

M. SANSTERRE, c.r. de *Concilium universale Constantinopolitanum tertium*, edidit R. RIEDINGER, pars I : *Concilii actiones I-XI*, pars II : *Concilii actiones XII-XVIII, epistulae, indices*, Berlin, Walter de Gruyter, 1990 et 1992 (Acta conciliorum œcumenicorum. Series secunda, volumen secundum), 2 vol. 235

Ch. S. SIFONAS, c.r. de Τ. Γ. ΚΟΛΙΑΣ, *Νικηφόρος Β΄ Φωκᾶς (963-969). Ὁ στρατηγὸς αὐτοκράτωρ καὶ τὸ μεταρρυθμιστικό του ἔργο, Αθήνα, Ἱστορικὲς Ἐκδόσεις Στ. Δ. Βασιλόπουλος*, 1993 (*Ἱστορικές Μονογραφίες*, 12) 236

Véronique SOMERS, c.r. de J. MOSSAY, *Repertorium Nazianzenum. Orationes. Textus Graecus.* 3. *Codices Belgiae, Bulgariae, Constantinopolis, Germaniae, Graeciae (pars prior), Helvetiae, Hiberniae, Hollandiae, Poloniae, Russiarum, Scandinaviae, Ucrainae et codex uagus*, recensuit..., Paderborn, München, Wien und Zürich, Schöningh, 1993 (= *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, Neue Folge, 2. Reihe, *Forschungen zu Gregor von Nazianz*, 10. Band) 239

2. *Ouvrages reçus par la Rédaction* 240

3. *Notices bibliographiques* 243

Table des matières 259